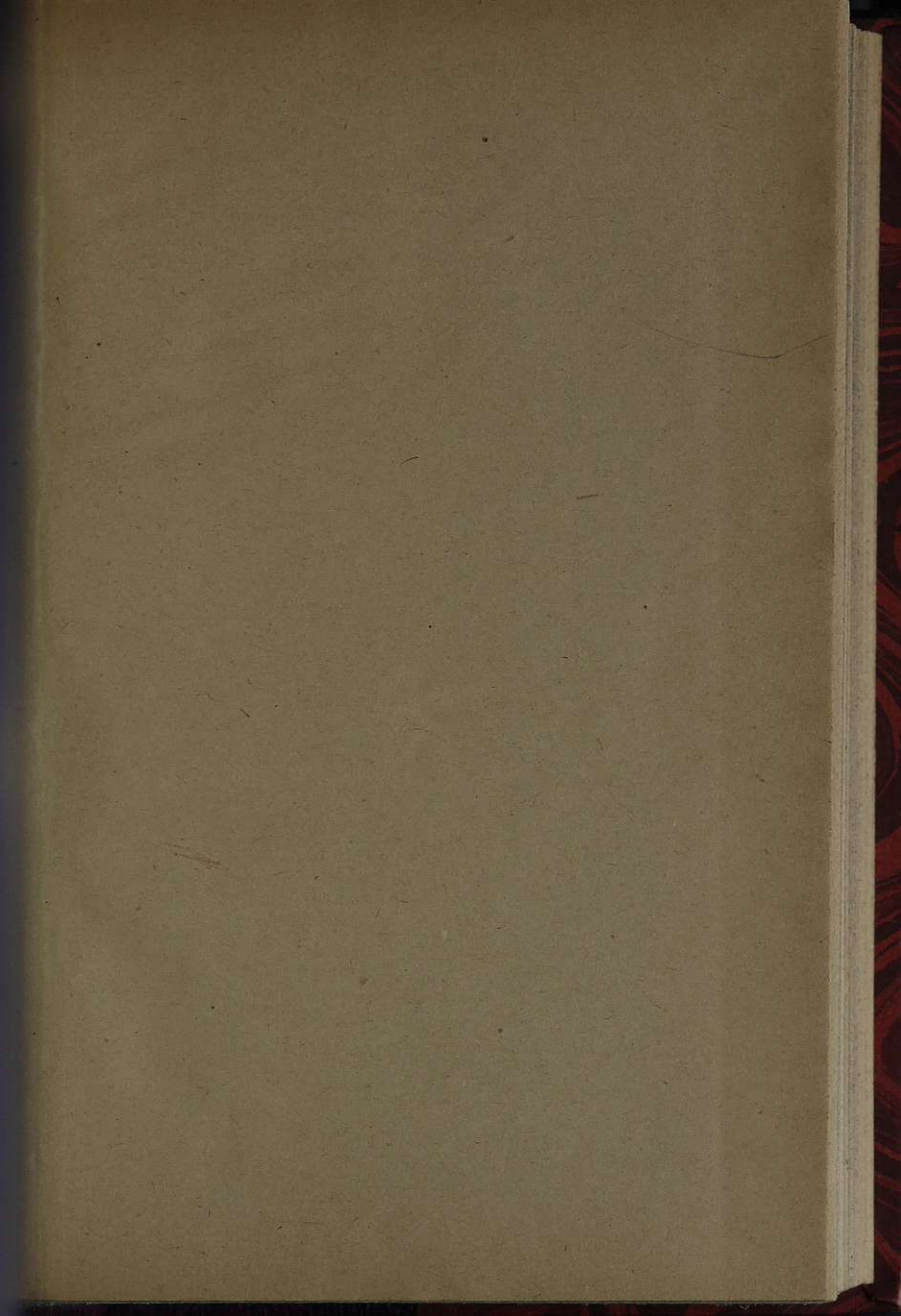


N. DUSSART
RELIEUR
BRUXELLES
TEL. 15.04.83



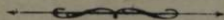
N. 1
R.
BRU
VEL

GUSTAVE SOMVILLE

VERS LIÉGE

LE CHEMIN DU CRIME

Août 1914



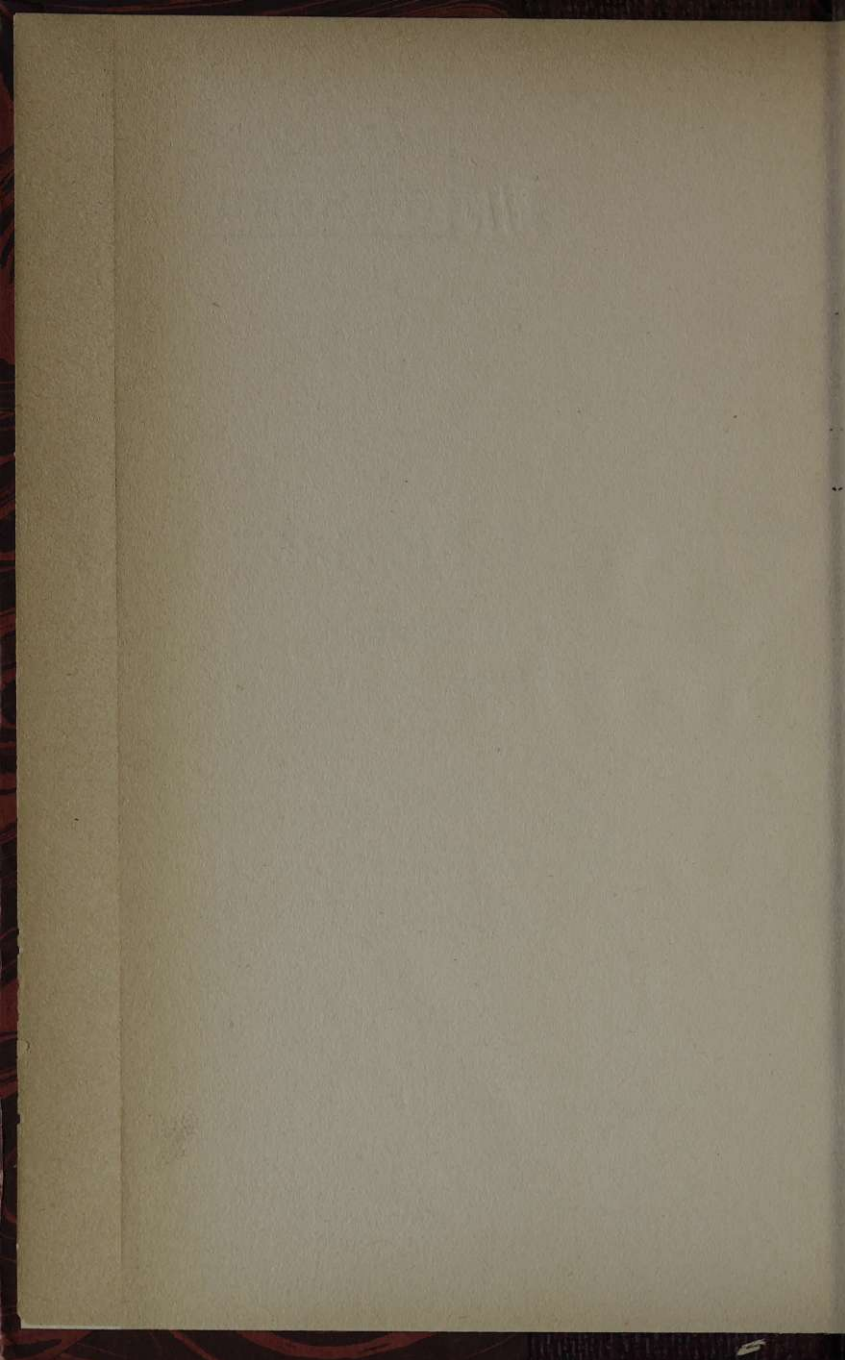
Librairie académique PERRIN et C^{ie}

Don de l'Éditeur

E
O
E

3^{EME} SÉRIE





GUSTAVE SOMVILLE

VERS LIÈGE

LE CHEMIN DU CRIME

Août 1914

Il y a du sang muet et du sang
qui crie : le sang des champs
de bataille est bu en secret
par la terre ; le sang paci-
fique répandu jaillit en gémis-
sant vers le ciel ; Dieu le
reçoit et le venge.

CHATEAUBRIAND.

93

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1915

Derechos de reproducción y traducción reservados para todos los países



VERS LIÈGE

UN DÉFI AU GÉNÉRAL VON BISSING

Les Allemands ont formulé, sur les procédés de guerre, une doctrine de terrorisation sans exemple dans l'histoire. Leur conduite à l'égard des populations est la mise en pratique de cette doctrine. Mais l'horreur qu'ils ont soulevée par là les porte à nier leurs crimes ; à les entendre, ils ont seulement usé de représailles vis-à-vis de populations qui les auraient attaqués. Ainsi, après avoir systématiquement pillé, incendié, assassiné, ils calomnient leurs victimes, ils cherchent à les déshonorer. Suprême attentat, plus grave que tous les autres, si l'honneur est plus précieux que les biens, que la vie même.

A cette manœuvre, toute l'Allemagne dirigeante a coopéré : l'état-major, l'empereur, la presse, les partis, les sommités universitaires. Les uns par système et par malice, les autres par passion ou par ignorance, par orgueil ou par légèreté, tous ont accusé, vilipendé, diffamé. Consciemment ou

aveuglement, tous ont participé à une campagne de mensonge qui, par leurs soins, s'est étendue aux pays neutres, ébranlant et parfois même égarant l'opinion publique.

Parmi les agents de cette propagande s'est toujours distingué le représentant actuel du Kaiser en Belgique.

Le 29 août 1914, à Munster, le général baron von Bissing adressait à la population du ressort du VII^e corps d'armée une proclamation où il était dit :

Si une population aveuglée et enragée égorge misérablement, dans des attaques perfides, les vaillants fils de notre peuple qui vont à la mort pour la patrie, ainsi que des blessés, des médecins et des infirmiers, si des bandes compromettent la sûreté des armées sur leurs derrières, la conservation de soi-même commande, et c'est un saint devoir des commandants militaires, de s'y opposer *tout de suite, par des mesures extrêmes*. Alors, des innocents doivent pâtir avec les coupables. Dans des communiqués répétés, la direction de notre armée n'a laissé subsister aucun doute à cet égard. Que, dans la répression de l'infamie, des vies humaines ne peuvent pas être épargnées et que des maisons isolées, des villages florissants et même des villes entières sont anéanties, c'est assurément regrettable, mais cela ne doit pas provoquer des sentimentalités déplacées. Tout cela ne doit pas valoir, à nos yeux, autant que la vie d'un seul de nos braves soldats. Cela va de soi, et, à proprement parler, cela n'a pas besoin d'être dit... Qui parle ici de barbarie commet un crime. L'accomplissement rigoureux du devoir est l'émanation d'une haute civilisation (kultur) et, en cela, la population des pays ennemis n'a qu'à prendre leçon chez notre armée.

C'est la Belgique que visait von Bissing. Dès lors, nul mieux que lui ne pouvait convenir pour la tenir sous sa botte. Il recueillit la succession de von der Goltz.

Mais peut-être le nouveau gouverneur va-t-il modifier son attitude. Depuis la tirade monstrueuse de Munster, des mois se sont écoulés ; la lumière est faite sur les brigandages de l'invasion ; des rapports officiels nets, précis, étayés de mille témoignages et documents, ont vengé la vérité.

Eh bien ! non. A peine installé, le nouveau gouverneur réédite ses déclarations. Interviewé par un journaliste hollandais, il s'exprime en ces termes ¹ :

C'est un fait qu'entre l'Angleterre et la Belgique il existait un pacte permettant à la première, dans l'éventualité d'une guerre, de passer sans encombre par la Belgique pour attaquer l'Allemagne sur son point faible, c'est-à-dire entre Coblenze et Cologne.

Nous savons d'ailleurs que, déjà dans les derniers jours de juin, alors que l'Allemagne et la France n'étaient pas encore en guerre, des officiers d'artillerie français vinrent à Liège et à Namur et que des troupes du génie français furent envoyées en Belgique. Il s'agit ici de faits dont les preuves se trouvent à Berlin. Le ministère de la guerre allemand possède des documents qui démontrent que l'artillerie française s'occupait d'envoyer des canons à Liège et à Namur lorsque l'empereur travaillait encore au maintien de la paix et espérait conjurer la guerre. Ainsi la Belgique porte elle-même la responsabilité de tout ce qui est arrivé chez elle.

Vous devez reconnaître que, dans votre voyage vers le nord de la France, vous n'avez pas rencontré de villages détruits. Avez-vous ouï dire que, sur le théâtre de la guerre en France, des civils aient été fusillés ?...

Il viendra un temps où notre campagne de Belgique sera vue d'un autre œil qu'aujourd'hui. Je n'ai point participé à cette période de la guerre en Belgique, mais j'en connais tous les détails. Un jour viendra où l'on verra que la guerre en Belgique, ainsi que nos procédés de guerre en ce pays étaient inévitables. Lorsque les vaillants fils de notre

1. Traduit du *Dusseldorfer General Anzeiger*, du 18 décembre, page 2, col. 1, reproduisant « Het Leven » d'Amsterdam.

peuple, lorsque des blessés, des médecins, des infirmiers étaient assassinés par une population aveuglée et enragée, alors notre défense personnelle par des démonstrations sévères fut pour les nôtres un devoir sacré.

Et si, dans cette défense, des villages florissants ont été détruits, il faut le regretter, mais, pour nous, tout cela ne peut pas avoir la valeur d'un seul de nos vaillants soldats.

Il n'est pas même nécessaire de le dire; cela va de soi. Ce que l'on a fait devait se faire. Ce sera mon but de révéler la vérité. Au reste, elle est déjà reconnue, non par un Belge, mais par des milliers.

Il est reconnu aujourd'hui qu'à Dinant, à Liège, à Namur, à Louvain, à Visé, à Moulain, les bourgeois ont tiré des maisons sur nos soldats. J'espère que je réussirai à ajouter aux preuves que nous avons déjà en main des documents nouveaux qui démontreront que nous ne sommes pas des barbares, comme une partie de la presse européenne l'a prétendu.

Le gouverneur von Bissing allègue deux motifs pour justifier les atrocités tudesques.

D'abord, il dénonce la complicité de la Belgique dans une prétendue agression de l'Angleterre et de la France contre l'Allemagne. Or, le document qu'il invoque, il commence par le fausser. Que porte en effet la proposition Barnardiston? L'offre d'une *intervention anglaise pour le cas d'une violation du territoire belge* par l'Allemagne. Et von Bissing transforme cette précaution éventuelle en une *autorisation* donnée à l'Angleterre, en cas de guerre, *de traverser le territoire belge pour attaquer l'Allemagne* sur son point faible! La falsification saute aux yeux: une défense légitime devient une attaque déloyale.

Quant à la présence en Belgique de troupes françaises avant la déclaration de guerre, cette invention fait pitié. Personne ne peut y croire. La

campagne a prouvé que les armées françaises étaient orientées face à l'Allemagne et que la France, confiante dans les traités, restait largement découverte sur la frontière belge. Si les preuves du contraire existaient à Berlin, comme l'affirme von Bissing, aurait-on attendu si longtemps sans les produire ?

Et alors même, serait-on autorisé à dire : *la Belgique porte la responsabilité de tout ce qui est arrivé chez elle* ? Est-ce qu'un *casus belli* autorisait à fouler aux pieds les lois de la guerre et les droits de l'humanité ¹ ?

Aussi le gouverneur allemand en Belgique comprend bien que la basse lâcheté qui consiste à se venger sur des populations paisibles a besoin d'une autre excuse : les civils ont commencé ! Les habitants de faibles villages submergés par l'invasion ont attaqué ! Et de cette accusation invraisemblable jusqu'à l'absurde, M. von Bissing affirme qu'il possède des preuves et qu'il en ajoutera de nouvelles.

Vis-à-vis d'un tel parti-pris et d'une telle obstination, que reste-t-il à faire sinon de mettre en plus vive lumière encore les violences qui ont marqué l'entrée des Allemands en Belgique ?

Déjà les rapports de la Commission d'Enquête constituent un formidable dossier ; mais souvent ils ont dû se borner à établir la matérialité des faits. Puis la plupart de leurs renseignements sont

1. La justification de l'attitude du Gouvernement belge est présentée avec une grande force dans l'ouvrage *la Belgique neutre et loyale*, par Emile Waxweiler.

puisés dans les témoignages des réfugiés. On a prétendu que, partis affolés de leurs villes et de leurs villages en feu, ces gens étaient sujets à caution : exaltée par l'épouvante, leur imagination avait dû grossir les événements.

Cependant, les réfugiés sont des témoins de premier ordre. Les uns ont à peine échappé à la mort ; d'autres ont connu la ruine complète et beaucoup portent le deuil de leurs proches.

Néanmoins, il était désirable, pour extirper la calomnie, d'entendre aussi ceux qui sont restés au pays. C'est la tâche que l'auteur de ce livre s'est imposée. A part le risque d'être pris et fusillé, les circonstances étaient devenues favorables pour une enquête sur place et une mise au point : les légendes avaient eu le temps de s'éliminer ; les points douteux de s'éclaircir ; les réalités de s'avérer ; les principaux faits de recevoir une estampille officielle qui dissipe toute incertitude.

Il s'agissait donc de relever, commune par commune, l'histoire *des premiers jours de la guerre*, au point de vue non pas des opérations militaires, mais de la manière dont l'Allemagne pratique l'invasion. Cette recherche a été poursuivie sans esprit de haine ou de vengeance, mais avec un souci constant de vérité et de justice, réduisant les faits à leur minimum lorsque les versions varient, de telle sorte que, si parfois une erreur de détail a pu se glisser dans l'étude d'une période aussi troublée, l'ensemble s'affirme comme véridique et en dessous de la réalité .

1. Il va de soi que l'on ne mentionnera ici aucun des témoins qui

Il est des violences que la plume répugne à retracer; la preuve des actes d'obscénité ou de sadisme est d'ailleurs d'autant plus délicate à dévoiler que l'honneur des victimes en serait offensé. En général, nous préférons passer ces faits sous silence. Mais, pour le surplus, nous recherchons les plus grandes précisions, nous offrant ainsi sans cesse au contrôle; par exemple, nous désignons nominalemeut les suppliciés; leur mémoire n'a rien à redouter de cette publication; n'est-ce pas les honorer que de proclamer leur innocence en attendant que l'on perpétue le souvenir de leur immolation, accomplie en haine de la patrie belge?

Or, tandis que nous parcourions la contrée, nous apprenions qu'en tel endroit des enquêteurs allemands avaient paru la veille; que, dans tel autre, ils avaient convoqué les témoins à Liège. C'était, sans doute, ce supplément d'information que le nouveau gouverneur avait annoncé. Un juge civil militarisé et une commission militaire y travaillaient simultanément. Les réponses des témoins, transcrites en allemand, étaient ensuite signées par leurs auteurs qui, pour la plupart, ignorent cette langue.

N'importe! le résultat de cette enquête *unilatérale et essentiellement entachée d'intimidation* restera dans les cartons, car elle ne peut être que la constatation de la barbarie des envahisseurs.

Nous portons à M. von Bissing un défi : c'est de

ont bien voulu fournir des renseignements. Si, dans les conditions de sécurité voulues, une enquête vient à s'ouvrir, la Commission aura connaissance de toutes les sources auxquelles nous avons puisé.

soumettre notre relation, concurremment avec le dossier de ses enquêteurs, à une Commission internationale qui serait autorisée à fonctionner sous les garanties indispensables de sécurité pour les témoins à entendre. La vérification est si aisée...

Reculer devant une instruction contradictoire, ne serait-ce pas reconnaître implicitement l'innocence des victimes belges et avouer le crime de l'Allemagne ?

*
* *

Le présent exposé porte seulement sur la partie orientale de la province de Liège. Pourquoi ?

Sans doute, ce n'est que le prélude de l'invasion. Les grandes tragédies viennent ensuite : Andenne, Dinant, le pays d'Arlon, Tamines, l'Entresambre et Meuse, les environs de Diest et d'Aerschot, Louvain, Termonde offrent des scènes de destruction et de massacre autrement terrifiantes, mais les événements du pays de Liège sont plus probants. Ils permettent de prendre l'envahisseur sur le fait dès le début. Plus loin, les apologistes allemands ont souvent invoqué l'excuse que les troupes avaient été surexcitées par les attaques des civils dès leur entrée en Belgique.

Il fallait donc saisir l'imposture à la racine. Ce qui concerne le pays de Liège emporte tout le reste.

Autre motif de nous borner : prolonger pareille enquête dans un pays fortement occupé, étroitement surveillé, espionné, c'eût été encourir une arrestation et l'étouffement anticipé du présent

réquisitoire. Le despotisme allemand a érigé en crime de haute trahison tout acte, tout écrit en contradiction avec la volonté ou le caprice des usurpateurs. Nous avons donc passé la frontière afin de donner libre vol à ces feuilles entachées d'un crime irrémissible : venger l'honneur de nos populations et démasquer la calomnie.

LE PAYS DE LIÈGE

Lorsque le voyageur, venant des mornes plaines du Limbourg hollandais ou de l'aride Eiffel allemand, passe la frontière belge, il est frappé de l'aspect riant du vaste paysage qui se déroule devant ses yeux : cette région largement vallonnée, dont les hauteurs sont couronnées de villages naguère florissants et les plaines couvertes de gras pâturages et de vergers plantureux, c'est le pays de Liège.

Sur la rive droite de la Meuse, l'arboriculture fruitière et l'exploitation herbagère dominant. Deux petites villes représentaient, de temps immémorial, cette double richesse : Visé, dans la vallée, chef-lieu de la région éminemment fructifère, et Herve, sur le plateau, centralisant les produits de la pâture.

Toutefois, dans ce pays plutôt idyllique, les industries ont fait, d'ancienne date, quelques poussées : au nord, il y a des armuriers en grand nombre ; au sud, vers Liège, des mineurs ; à Herve,

la population ouvrière s'est spécialisée dans la cor-donnerie.

Plusloin, entre la Vesdre, l'Ourthe et l'Amblève, les carrières de granit et de grès alternent avec les champs, les bois, les fagnes.

De part et d'autre, les vallées sont profondes, multipliant à plaisir les sites pittoresques. L'altitude est très variable : Visé est à cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, Herve à environ trois cents, tandis que la région méridionale s'élève graduellement pour dépasser, à la frontière, la cote de six cents mètres.

LA POPULATION

La population du pays de Liège est réputée pour ses mœurs douces, son esprit vif, son humeur joviale. Bien que le souvenir séculaire des Prussiens se soit conservé dans certains dictons populaires, la soudaine nouvelle de l'ultimatum allemand n'avait guère effrayé ces gens loyaux et confiants. Sans doute, le devoir patriotique était unanimement compris, comme partout ailleurs en Belgique. Ne le serait-il pas de même en Hollande, en Suisse ? Jouissant depuis un siècle d'une paix quasi continue, vivant dans une atmosphère de liberté, attachés corps et âme à leur indépendance, les petits pays neutres sont imprégnés d'un si profond sentiment du droit que l'idée d'une violence sans motif ou d'une oppression arbitraire ne leur vient pas à l'esprit. Eh quoi ! C'est la guerre, disait-on ; que Dieu nous protège ! Les armées heurteront

les armées. Que l'on fasse son devoir; adienne que pourra!

Quant à la crainte de la soldatesque, la généralité n'y pensait pas. Et les gens instruits étaient les plus rassurés!... Encore moins songeait-on à s'attaquer à une armée que l'on savait immense, formidable et dure. Ceux qui étaient pris de peur quittaient en hâte leur village ou s'apprêtaient à recevoir l'ennemi correctement, généreusement même, afin de s'éviter des ennuis.

L'INVASION

C'est sur cette population craintive ou inconsciente du danger que se ruèrent tout d'un coup trois corps d'armée, suivis bientôt d'innombrables troupes affluant de toutes parts. A la frontière, les officiers leur avaient dit: « Que rien ne vous arrête. La Belgique a osé nous déclarer la guerre; plus vous serez terribles, plus vite vous passerez et plus tôt viendra la victoire! Epargnez seulement les gares de chemin de fer, elles nous seront plus utiles que les cathédrales! »

Ces paroles, je les rapporte textuellement d'après les déclarations d'un soldat allemand que je serais en mesure de désigner et qui était soigné dans une ambulance de Liège. D'autres, mortellement atteints, gémissaient: « Nous avons mal agi; pourtant, nous n'avons pas fait le quart de ce qui nous était commandé. » Mêmes aveux ont été recueillis ailleurs, à Namur, à Bruxelles, à Louvain...

Par de tels témoignages, par les faits, par les

documents qu'on verra plus loin, il est démontré que la règle tracée à l'avance se résume en ce mot : *terroriser*. Terroriser, afin d'avancer vite, en toute sécurité, sans avoir rien à redouter par devers soi.

Pour qu'une telle méthode fût admissible, il faudrait que la fin justifiât les moyens, même les plus criminels. Or, c'est bien là le fond de la morale ou, du moins, de la mentalité d'un pays dont les philosophes, les hommes d'Etat et les stratèges ont créé la doctrine de *la force primant le droit sous l'empire de la « nécessité »*.

DIVISION DU LIVRE

Le présent exposé comprendra une *partie épisodique* : faits et procédés ;

Et une *partie critique et documentaire* : origines, doctrine, système d'application machiavélique, jugement de l'opinion universelle.

La partie épisodique se présente nécessairement sous la forme de notices locales, car, en général, il n'y a d'autre lien entre les méfaits commis simultanément en diverses localités, même contiguës, que les ordres supérieurs dont ils sont l'exécution. Et c'est même là un premier indice du caractère faux et criminel de la prétendue répression.

Nous avons d'abord songé à suivre la marche de chaque régiment, mais tous, ou presque, ont dû appliquer les mesures de terrorisation impo-

sées par la méthode officielle ; on ne trouve pas d'autre filiation que celle-là.

Toutefois, l'on peut établir un double groupement — régional et chronologique : les événements se déroulent devant les forts, et ils s'accomplissent en deux périodes.

Devant les forts. — A leur entrée, le 4 août, les Allemands escomptaient une résistance brève, esquissée pour la forme. Or, dans la nuit du 4, la journée et la nuit du 5, la tentative d'assaut des forts causa déjà à l'envahisseur des pertes effrayantes. Aussitôt, sa fureur se tourna sur les populations.

« Si la Belgique fait des difficultés à notre marche en avant, l'Allemagne sera obligée de la considérer en ennemie », avait dit l'ultimatum. Et l'état-major avait précisé : « Si la Belgique résiste, soyez terribles. »

Les civils, cernés entre les troupes qui refluent et celles qui sans cesse affluent, sont accusés de tirer !... Dès lors, le siège de chaque fort s'accompagne de sévices contre les alentours. Partant de là, les faits se classent d'eux-mêmes :

(Du 4 au 8 août.)

I. — Au sud de la Vesdre. — La frontière : *Francorchamps, Hockay, Sart-lez-Spa.*

Devant les forts d'EMBOURG ET DE BONCELLES : *Chanxhe, Poulseur, Lincé, Louveigné.*

II. — Devant les forts de CHAUDFONTAINE ET DE FLÉRON : *Battice, Herve, La Bouxhe, Soiron, Olne, Forêt, Saint-Hadelin, Magnée, Romsée, Fécher-Soumagne, Micheroux, Retinne, Fléron, Beyne-Heusay.*

III. — Autour des forts d'EVEGNÉE ET DE BARCHON : *Berneau, Mouland, Warsage, Queue-du-Bois, Bellaire, Julémont, — Divers.*

(Après le 13 août.)

Barchon, Blégny, Wandre, Visé.

IV. — Autour de PONTISSE : *Herstal, Vivegnis, Oupeye, Hermalle, Haccourt, Hermée, Heure-le-Romain.*

V. — La ville de Liège — Divers.

Deux périodes. — Chronologiquement, les deux premières zones et une partie de la troisième forment un ensemble : elles ont été ravagées du 5 au 8 août.

Puis vient une semaine de calme relatif. Par ordre, car le gouvernement allemand fait des nouvelles propositions à la Belgique. Après avoir reconnu que l'armée belge vient de *défendre l'honneur de ses armes de la façon la plus brillante par une résistance héroïque contre des forces bien supérieures*, le gouvernement allemand « prie S. M. le Roi et le gouvernement belge d'éviter dans la suite à la Belgique les *horreurs* de la guerre ». (Livre gris, 62.) Sur le second refus de la Belgique, le gouvernement allemand informe le gouvernement belge, par voie diplomatique, *que la guerre prendra maintenant un caractère cruel* (einen grausamen charakter).

En effet, le 14 et les jours suivants, pillages, incendies, massacres recommencent, sur les deux rives de la Meuse et à Liège même.

Et durant dix jours, la Bête déchaînée sévira dans toutes les provinces envahies. C'est la se-

conde phase, préméditée, délibérée aussi clairement que la première.

LA JOURNÉE DU QUATRE AOÛT

On sait que l'ultimatum de l'Allemagne fut envoyé à la Belgique le dimanche 2 août. Ce jour même, le ministre d'Allemagne à Bruxelles et l'attaché militaire allemand avaient fait les déclarations les plus rassurantes. En même temps, à Berlin, le ministre de Belgique était entretenu dans une fausse sécurité. Or, à ce moment, de nombreux trains transportaient déjà vers la frontière belge les troupes parties du nord de l'Allemagne, notamment de Magdebourg et de Schwerin¹.

Et, à sept heures du soir, éclate, en coup de foudre, l'ultimatum, avec un délai de douze heures pour la réponse.

Le 4 août, au matin, l'armée allemande viole la neutralité du territoire belge. Les troupes d'invasion entrent en Belgique à Gemmenich, à Henri-Chapelle, à Baelen, à Membach, à la Baraque Michel, à Hockay, à Francorchamps, etc. C'est-à-dire par les routes d'Aix à Visé, d'Aix à Liège par Herve, d'Eupen à Dolhain, d'Aix à Verviers, du camp d'Elsenborn à la Baraque Michel, de Malmédy à Hockay, de Malmédy à Francorchamps et à Stavelot...

Grâce à la rapidité de la marche, les premières

1. C'est ce qui sera établi au cours des notices de Herve et de Berneau.

localités belges n'eurent, généralement, guère à souffrir. Les quelque trente kilomètres qui séparent la frontière de la Meuse et de l'Ourthe furent couverts dans la journée du 4, « l'attaque brusquée » comportant la prise immédiate des forts de Liège, qui ne sont que des forts d'arrêt.

* * *

Toutefois il n'est pas un village qui n'aura à payer son tribut : ici c'est une ferme brûlée, là un château, un peu partout le pillage. Avant de nous transporter autour des forts, voyons ce qui s'est passé dans quelques localités de la frontière.

Une observation préliminaire :

Dans les récits qui vont suivre on trouvera nécessairement peu de variété ; les procédés sont partout les mêmes : simulation d'attaque contre les troupes, pillage, incendie, massacre, déportation ; partout les autorités sont tenues pour responsables ; partout aussi, et principalement, le clergé se voit à l'épreuve. L'Allemagne pharisaïque, qui, à tout propos, lève vers le Ciel ses mains sanglantes, sévit contre le prêtre, en qui elle voit une autorité morale et un répondant des victimes, prêt à témoigner de leur innocence. Puis, sans doute, la haine luthérienne inspire-t-elle la manœuvre qui consiste à exciter les Rhénans catholiques contre leurs coreligionnaires belges : l'on ne peut expliquer d'autre façon cet acharnement. Berlin et la presse reptile dénoncèrent immédiatement, dans les prêtres,

les fauteurs de la résistance belge ; les organisateurs de francs-tireurs, les tortionnaires exerçant leur cruauté dans les ambulances !

Il ne faudra donc pas s'étonner de les voir presque toujours au premier plan ; avec les autorités civiles, ils ont connu de près la terreur tudesque ; avec elles, ils ont eu le courage de souffrir pour la patrie et souvent de verser leur sang.

Les divergences de vues et de croyances avaient disparu dans la tourmente ; en se rapprochant dans un même sentiment patriotique, les hommes auparavant les plus opposés ont appris à se connaître et à s'apprécier. Nous rendons hommage aux uns et aux autres, tels que les faits nous les présentent.

CHAPITRE PREMIER

AU SUD DE LA VESDRE

I

A LA FRONTIÈRE

Si une vérification était praticable sur le territoire allemand, il faudrait peut-être intituler ce chapitre : *Avant le passage de la frontière*. Un soldat a raconté, à Spa, qu'il avait fallu commencer à sévir contre les civils en traversant Sourbrodt. Il fut ahuri d'apprendre que cette localité wallonne était en territoire allemand. On a rapporté aussi qu'à Ligneuville, sur l'Amblève, les troupes furent induites en erreur par la désinence française du nom; elles auraient criblé les maisons de coups de feu. Ici, il va de soi que nous ne pouvons rien garantir, mais il est notoire que sur l'Eau-rouge, entre Malmédy et Francorchamps, le poste de la douane allemande fut attaqué par des troupes qui passaient. Il fallut exhiber le drapeau pour arrêter les incendiaires.

A la frontière encore, mais en territoire belge, ils se ruent sur la première maison, habitée par

M. Darchambeau, un homme des plus honorables : ils le traînent dehors et le tuent.



FRANCORCHAMPS (*Francorum campos*) est un lieu de villégiature. L'armée allemande commence à y défilér le 4 août dans la matinée. C'est à la nouvelle de l'échec subi devant les forts que les envahisseurs sévissent. Meurtres et incendies datent, la plupart, du samedi 8 et du vendredi 14, c'est-à-dire, respectivement, après la vigoureuse résistance de l'armée belge et après le second refus opposé par la Belgique à l'Allemagne.

Le samedi 8, sans que l'on sache pourquoi, les troupes se mettent à tirer dans les fenêtres, s'emparent des habitants et en fusillent 13, nous dit-on, dont trois femmes. Toute la population se sauve et la troupe pille des maisons, enlève le vin à l'hôtel des Fagnes, etc. Dans la cour de l'hôtel, une femme de 65 ans, M^{me} Bovy, s'avancait précisément, portant une cruche de lait aux soldats : ceux-ci la fusillent. Plus loin, ils prétendent que cette femme a tiré sur les troupes.

Après ce samedi, le village fut désert pendant quelques jours.

Le vendredi 14, une autre troupe passe et met le feu aux habitations inoccupées. Vingt-cinq maisons brûlent, surtout des villas, toutes situées entre la frontière (l'Eau rouge), et le passage à niveau de la voie ferrée de Stavelot. A l'hôtel des Fagnes, le tenancier, M. Tricot, et sa femme s'étaient cachés

dans une cave. Les Allemands entrent et les en arrachent. Le mari est fusillé à l'instant. Des passants subissent le même sort.

L'ancien chef de station, M. Derlet, qui vivait en retraite dans un cottage, est attaqué par des soldats ivres ; ils lui tirent des coups de fusil. Blessé, le vieillard est transporté chez lui ; sa femme le panse dans la cuisine. Un soldat accourt pour l'achever en brandissant une hache. M^{me} Derlet se jette au devant de son mari ; elle appelle au secours et pousse de tels cris qu'un officier intervient, mais c'est pour achever le blessé en lui tirant trois balles de revolver. D'autres s'emparent des deux fils Derlet, Emile et Jean, qu'ils martyrisent. Toutefois, les jeunes gens ont survécu.

Comme partout, les meurtriers allèguent qu'un civil a tiré sur les troupes ; ils ajoutent qu'un soldat a été blessé.

Voici un fait qui a été dûment observé. Dès la frontière, des soldats, qui ne voulaient pas s'exposer à la mort et qui se figuraient — c'était l'opinion courante — que la guerre serait de très courte durée, se blessaient eux-mêmes et se faisaient transporter à l'ambulance. Or, ils étaient tous atteints de blessures sans conséquence, au mollet surtout. Comme il n'y avait pas de troupes belges dans ces parages, ils alléguaient que des « civilistes » avaient tiré sur eux. L'accusation servait à merveille le système de terrorisme recommandé par les autorités allemandes.

Des épisodes tragiques sont encore à signaler. Une jeune fille portant un enfant est atteinte de

plusieurs balles : l'enfant est tué dans ses bras.

M. Laude, avocat à Bruxelles, en villégiature à Francorchamps, fuit avec sa famille devant la fusillade; il se réfugie dans une cave. Les Allemands pillent le rez-de-chaussée et tentent d'enfoncer la porte de la cave. M. Laude et son beau-frère viennent ouvrir : ils sont abattus à coups de feu; les femmes et les enfants sont violemment chassés. Une femme accouche au cours de la fuite. On trouva plus tard le corps de M. Laude carbonisé dans les ruines; le cadavre de son beau-frère gisait dans le jardin.

Des habitants furent emmenés près d'une briqueterie et fusillés. Des femmes et des jeunes filles furent victimes des brutes allemandes. Enfin, des habitants se virent contraints de charger eux-mêmes les meubles volés que l'on conduisait en Allemagne. Le reste était brisé, mis hors d'usage ou jeté au feu.

HOCKAY est un hameau de Francorchamps, presque au niveau de la Baraque Michel, le plus haut point de la Belgique.

Le curé, un peu singulier, était germanophile. Au passage, les envahisseurs tirent sur les habitations, prétendant qu'un coup de fusil est parti de la tour de la petite église. Ils brûlent trois maisons et enpillent d'autres. Ils fusillent un M. Cloes, qui protestait de l'innocence de ses concitoyens ; ils annoncent d'autres exécutions.

Le curé se présente : « Si on veut une victime, dit-il, que ce soit moi ! » On le saisit, on le traîne à Tiège (Sart) en le rouant de coups, en lui faisant

subir toutes les avanies. « C'est lui qui a tiré, crie un soldat ; je l'ai vu : il a tiré dix fois ! » En dépit d'interventions instantes et de protestations courageuses de plusieurs habitants, le dévoué prêtre est fusillé.

Partout aux alentours, les troupes volent et pillent sans même invoquer de prétexte.

Ajoutons que le curé de Hockay, ayant dû recevoir des officiers à loger, leur avait fait remettre des poulets et un panier de myrtilles. Néanmoins il avait été pris comme otage et guide. Et c'est à son retour qu'il fut appréhendé et mené à la mort.

SART-LEZ-SPA. — En venant de la frontière, après avoir passé par Francorchamps et Hockay, on arrive à Sart-lez-Spa. Le quartier de la gare de Sart, éloigné de l'agglomération, comprend d'importantes propriétés et de belles villas. Les Allemands, sans formuler aucun grief, les pillèrent, particulièrement celles MM. Pochet, Vivroux, M^{me} Zia, M. Van Langendonck, gendre de la précédente, M. Jongen, etc. Citons encore la villa de M. Pirenne, professeur d'histoire à l'université de Gand et auteur d'un Histoire de Belgique publiée d'abord en allemand et très prônée en Allemagne. L'éminent disciple de Godefroid Kurth sera qualifié pour ajouter à sa prochaine édition un chapitre qui fera pâlir les souvenirs les plus sombres de nos annales.

Dans la villa Vivroux, les pillards signèrent leur œuvre. On connaît le bas instinct qui porte les voleurs vulgaires à souiller ignoblement les

appartements qu'ils viennent de cambrioler. Ainsi ont agi fréquemment nos envahisseurs : dans la villa Vivroux, dis-je, ils déposèrent leurs excréments dans les lits.

Au village même de Sart, des officiers soupaient le soir chez un notable. Tout à coup, retentit un coup de feu. « Vous entendez, s'écrient-ils, les voilà encore, vos francs-tireurs. » Le maître de la maison répond : « Messieurs, l'occasion se présente à merveille ; c'est tout proche d'ici qu'on a tiré. Sortons, je vous en prie, et vérifions le cas.

— Inutile, ce sont des francs-tireurs !

— Je réponds que non, sur ma vie. Venez donc, Messieurs. »

Les officiers cédèrent. Dans un chemin à proximité, on trouva quelques soldats, et l'un d'eux dut avouer qu'il avait tiré un coup de feu. Sans cette constatation, il n'en fallait pas davantage pour mettre le village à feu et à sang.

II

VERS LES FORTS DU SUD

De Sart et de Francorchamps aux rives de l'Ourthe, la distance est, à vol d'oiseau, de vingt-cinq kilomètres et les routes sont loin d'être directes.

Les Allemands, avons-nous dit, s'y transportèrent dès le 4 août, ce qui les plaçait à portée du fort d'Embourg, tandis que le pont de Chanxhe leur donnait accès sur la rive gauche vers le fort de Boncelles.

Ainsi se trouvèrent sur leurs pas Chanxhe et Lincé, deux dépendances de SPRIMONT, important centre de carrières qui domine les vallées de l'Ambève et de l'Ourthe près de leur confluent. Les deux rivières sont très encaissées. Chanxhe, au bord de l'Ourthe, est à deux cents mètres en contrebas de Sprimont. Par tous les chemins, les Allemands y dévalent, ayant comme objectif le passage de la rivière.

LE DRAME DU PONT DE CHANXHE

L'Ourthe est très large à Chanxhe. La nappe de ses eaux, si limpides, est encadrée, en amont par le pont métallique du railway ; en aval, par le

pont en pierre de la route; sur la rive gauche, les hauteurs boisées tombent à pic, et, sur la droite, le hameau est assis agréablement dans un retraits de masses rocheuses, dissimulées sous le sapin et le lierre, mais dont on voit affleurer les cîmes d'un gris rosé.

Quatre cents habitants à peine, une toute petite église, des écoles, des chantiers de tailleurs de pierre, voilà le tableautin. Dans ce site paisible, la guerre va exhiber une de ses horreurs.

Le pont de pierre comporte cinq grandes arches, trois sur l'Ourthe, une enjambant le chemin de halage et le canal, et la dernière, la double voie ferrée. Toute cette longue construction était intacte, bien que des caissons, avec bouchons visibles, soient ménagés dans les piles pour la faire sauter éventuellement. Le génie belge n'y avait point touché, peut-être parce qu'on ne disposait pas des troupes nécessaires pour défendre la rivière et la ligne du chemin de fer.

On avait seulement coupé par des barricades, sur la rive droite, la route de Sprimont, et sur la gauche, la route de Poulseur.

L'on n'attendait pas l'ennemi de si tôt. Or le mardi 4 août, vers 6 heures du soir, les habitants de Chanxhe voyaient un cavalier traverser le village au galop. C'était un uhlan. Descendant la Chéra de Fraiture comme une flèche, il traversa le pont, poussa, sur la route de Poulseur, jusqu'à la barricade élevée à l'endroit dit « aux Crétales », puis revint à la tête du pont. Il fit quelques signaux et repassa.

Bientôt, ses compagnons descendaient la Chéra. Le village fut occupé par deux cents uhlands. Immédiatement, le pont fut gardé. A les entendre, les Allemands venaient en amis et ne demandaient qu'à passer tranquillement. Dans trois jours, ils seraient en France.

Mercredi à 4 heures du matin, les hommes du village furent réquisitionnés pour enlever la barricade élevée sur la route de Poulseur. Ce travail fut payé 80 marks en or, par le lieutenant commis à la garde du pont.

Bientôt après, les troupes commencèrent à défiler; descendant la route de Sprimont, la Chéra des Ménages, le chemin de Presseux, même les sentiers; une vraie avalanche : bataillons d'infanterie alternant avec escadrons de cavalerie, accompagnés, les uns et les autres, de batteries d'artillerie légère, de mitrailleuses, et suivis de nombreux chariots.

La population regardait tranquillement ce défilé et les commentaires allaient leur train. Les journaux n'étant point arrivés, on ne savait que penser.

Tout restait paisible quand, vers 3 heures, le bruit se répandit, sur le dire des troupes, que les gens d'une maison isolée, située à Lillé-Lincé, avaient fait feu sur les Allemands. Ceux-ci voulaient s'en prendre à la population de Chanxhe. Les habitants furent sommés de remettre leurs armes, ce qui se fit rapidement.

Un détachement du 5^e uhlands et le 11^e hussards (hussards de la Mort) restèrent en cantonnement dans le village.

A la nuit tombante, la situation s'assombrit. Les villageois essuyèrent des coups de feu de soldats en goguette.

Le canon tonnait aux alentours des forts d'Embourg et de Boncelles. La frousse, cette frousse dont les plus myopes ont constaté des manifestations évidentes, obsédait l'Allemand au point de lui faire voir l'ennemi partout.

Aussi bien, toute la nuit, ce fut une pétarade en règle. Le lendemain matin, pour justifier devant les chefs cette série ininterrompue de coups de feu, les plus échauffés déclarèrent que, de plusieurs maisons du village, on avait fait des signaux lumineux et que, aussitôt, les francs-tireurs avaient commencé à canarder les troupes.

Immédiatement, les chefs mandèrent le châtelain, M. Dehan, et un maître de carrière, M. Dalem. Si ces messieurs ne parvenaient pas à découvrir d'où étaient partis les signaux, le village serait brûlé.

Inutile de dire que les recherches n'aboutirent pas. Signaux et francs-tireurs étaient purement imaginaires. MM. Dehan et Dalem demandèrent au curé de la paroisse de se joindre à eux pour tâcher de sauver le village.

Après une longue discussion qui eut lieu sur le pont, à la lueur de l'incendie détruisant le village de Poulseur, le colonel consentit à épargner Chanxhe, au grand dépit d'une collection de mauvais sujets, tant uhlands que hussards. Pour se venger ceux-ci agonisent d'injures les parlementaires et l'un d'eux lève son sabre sur le curé.

Le colonel avait chargé ce dernier de rassurer la

population et de lui recommander le calme. Mais les habitants avaient perdu confiance. Aussi, au cours de la journée du jeudi, la moitié s'enfuirent, abandonnant leurs biens, préoccupés uniquement de mettre leur vie en sûreté.

La plupart des maisons ainsi délaissées furent mises au pillage par les Allemands. Les maisons de commerce et quelques cafés sur la route de Sprimont eurent particulièrement à souffrir. Ce qui ne pouvait servir était piétiné, souillé ou éventré de façon à être mis hors d'usage. L'instinct destructeur n'épargna pas même les crucifix appendus aux murs des appartements, spécialement chez Julien Denis, à l'arrêt du tram, où avaient logé les officiers.

Le mercredi matin, on tirait sur toutes les silhouettes qui se montraient sur les hauteurs, et même sur les gens venant de Poulseur par la digue du canal. Tout premier, un sous-officier du 74^e, après avoir regardé au moyen d'une lorgnette, tira des coups de revolver. Les gens venaient simplement en curieux, voir passer les soldats. Jusqu'à la fin de la journée, on tira ainsi à tout venant, même sur des femmes.

Le jeudi 6 août, le régime terroriste fut inauguré. Déjà à 6 heures du matin, un groupe de femmes et d'enfants de Poulseur, auxquels s'étaient joints quelques vieillards — ils étaient une cinquantaine — avaient été amenés sur le pont. Toutefois, on ne les garda guère : ordre leur fut donné d'aller vers Comblain.

Bientôt après furent amenés les hommes de

Poulseur ; on les lia de distance en distance, au garde-corps.

Vers 1 heure de relevée, les débris des bataillons qui avaient été lancés à l'assaut des forts repassèrent le pont. Il ne restait guère que les charrois, entourés de troupes fort réduites.

Entre temps, les uhlans dépavaient les abords du pont pour se ménager des abris le long de l'accotement de droite. Quant aux hussards, ils assouvissaient leurs instincts de pillards. Trouvaient-ils des maisons encore occupées, ils expulsaient les hommes. Une fois sur la route, on les encadrait et ils étaient conduits sur le pont. Là, un officier leur annonçait qu'ils allaient être fusillés. Puis on les liait au garde-corps. Le moment vint où les prisonniers étaient si nombreux qu'il fut impossible de les y attacher ; on les lia les uns aux autres.

Quand le pont fut bien garni, on manda le curé, qui désirait assister les condamnés. Il protesta qu'on allait ainsi mettre à mort une multitude de braves gens tout à fait innocents. Des officiers estimaient qu'il fallait un exemple éclatant. Un lieutenant, plus humain, obtint enfin que le curé pût indiquer ceux de sa paroisse, à condition de répondre d'eux. C'était le petit nombre : vingt-deux.

Ici nous cédon's la parole à un habitant de Poulseur, qui raconte les journées et les nuits horribles que lui et d'autres passèrent, garrottés en longues rangées sur le pont de Chanxhe :

Nous étions torturés par la faim, la soif ; et la nuit grelottants ; puis, forcément, ce fut l'infection... La lâcheté et la

dureté de ces barbares nous écœuraient. Angoissés, dans l'attente du trépas qui, par moments, était désiré, l'on sentait son esprit s'égarer. Plusieurs déliraient.

Il y eut chez tous un soubresaut d'espoir quand les officiers cédèrent aux instances du curé. Celui-ci avait obtenu qu'au moins on libérât ceux qu'il connaissait très bien et dont il répondait sur sa vie.

Je le vois encore s'avancer, avec sa haute taille, très pâle mais ferme, à côté de l'officier; un sergent ayant une figure effrayante se dissimulait derrière lui, épiant tous ses mouvements et cherchant à saisir ses paroles. Le prêtre nous passait en revue, ayant peine, semblait-il, à distinguer parmi nous ses paroissiens, tant nos traits étaient décomposés. De tous les points du pont, les malheureux, tordus contre la balustrade, lui adressaient leurs supplications : « In mot por mi, M. le Curé! »

Ah! quel spectacle!... Et à l'extrémité du pont, les femmes qui suppliaient vainement les Allemands. Et les enfants qui pleuraient...

Chaque fois qu'il se trouvait devant ceux qu'il ne connaissait pas, le curé de Chanxhe prononçait rapidement, en wallon, quelques mots d'espoir : « Je ne puis, mon ami : je dois être sincère, mais après ceux-ci, je tâcherai; espérez! Dieu nous aidera. »

Quand il eut ainsi fait relâcher ses paroissiens, revenu près des officiers, il leur expliqua que, s'il ne nous connaissait pas personnellement par nos noms, il voyait cependant en nous des gens de son voisinage et qu'il était convaincu de notre innocence et de notre caractère inoffensif. Enfin, on lui promit de nous laisser la vie; seulement nous ne serions relâchés que le lendemain.

C'est ce qui arriva.

Je reprends la suite des événements du jeudi.

On avait arrêté trois jeunes gens, dont deux d'Aywaille, Haid et Lemaire, et un de Hotton, nommé Tâton. Le soir, tous trois furent amenés devant les officiers. Ouvriers de l'atelier du chemin de fer à Renory (lez Liège), ils avaient été surpris sur la voie ferrée qu'ils suivaient pour retourner

chez leurs parents. L'explication était claire et véridique; il n'y avait aucun grief contre eux. Leur sort fut bientôt réglé : on les amena au milieu du pont, où quelques coups de feu les abattirent, et les corps furent jetés dans la rivière, par-dessus la balustrade. Les victimes avaient 19 et 20 ans.

La nuit fut relativement calme. Le vendredi matin les Allemands s'attendaient à l'attaque du pont; des barricades furent élevées à la hâte. Le peu d'habitants qui restaient tâchaient de se mettre à l'abri.

L'idée que l'on eut d'organiser une section de la Croix Rouge faillit les perdre. Les forcenés, qui regrettaient de n'avoir pu incendier le village, arrivèrent à circonvier le major : ils lui firent croire à un complot organisé par les hommes qui offraient leur concours pour soigner les blessés. Et encore une fois, le curé et les membres de la Croix Rouge passèrent en conseil de guerre; on leur fit subir un interrogatoire serré pour tâcher de surprendre un indice contre eux. Heureusement, ils restèrent maîtres d'eux-mêmes, et les investigateurs en furent pour leurs frais d'interrogatoire.

Les arrestations avaient recommencé. Un habitant de Fays, petit hameau de Lincé, situé sur les hauteurs, au nord-est, descendait à Chanxhe. Il fut arrêté et lié sur le pont. Trompant la surveillance, l'homme, qui était neurasthénique, parvint à se délier et sauta dans la rivière d'une hauteur de 20 mètres. Blessé dans sa chute, il fut achevé à coups de fusil. C'était Lucien Lejeune, marié et père de famille, âgé de 32 ans.

Vers sept heures, on amena encore trois hommes qu'on lia sur le pont : Félix Puffet, Auguste Goffinet et Joseph Mossay. Gens inoffensifs, on les avait arrêtés : le premier, parce qu'il ne payait pas de mine (il avait le nez très fort); le second, parce qu'il tenait quelques pigeons (pour nourrir sa femme hydropique); le troisième, parce qu'on avait trouvé chez lui une ou deux cartouches perdues par les soldats qui avaient envahi sa maison la nuit du mercredi au jeudi : ces aimables hôtes, après avoir chassé le propriétaire, sa femme et ses enfants, étaient montés à l'étage et, de là, tiraient dans la direction du bois sur un ennemi imaginaire.

Puffet, âgé de 70 ans, et Mossay, âgé de 55 ans, furent fusillés le vendredi soir et leurs corps précipités dans l'Ourthe. Goffinet resta lié du vendredi 7 au lundi 10 août, au soir, en proie à la faim et à la soif. Trois mois après, il portait encore la trace des mauvais traitements subis pendant sa détention. Il avait perdu connaissance quand on le délia, bien que ce fût un homme d'une force exceptionnelle : la faim, les besoins... Lié sur le pont, s'il retirait les jambes, on les lui faisait allonger à coups de crosse; il les étendait et alors on passait dessus. Au cours des événements, deux soldats allemands furent fusillés par leurs compagnons sur le pont de Chanxhe, puis jetés à l'eau. Pour quel motif ? On l'ignore : scélérats ou martyrs ?

Ordre fut donné au curé, le vendredi soir, d'aller dans toutes les maisons pour rassembler les hommes et les jeunes gens. Un piquet de hussards

l'escorta. Les femmes devaient laisser les portes ouvertes afin de permettre la visite des maisons. Les hommes trouvés chez eux après le passage de la ronde seraient fusillés. Les maisons abandonnées étaient visitées de fond en comble. Les soldats, revolver au poing, obligeaient le curé à les précéder dans toutes les pièces et l'on demandait compte à ce dernier de la disparition de tant d'hommes qui avaient vidé les lieux. Aux yeux de la soldatesque hallucinée, les fuyards étaient autant de francs-tireurs et le curé était l'âme de cette organisation.

Les hommes furent enfermés à l'église pour la nuit et l'édifice fut gardé militairement. Cette mesure ridicule fut prise chaque soir jusqu'au jeudi 13 août.

Un cultivateur, habitant à l'écart non loin de Chanxhe, fut tué le vendredi 7 août. Voulant visiter ses terres, il s'était aventuré dans la campagne; à la nuit tombante, il arriva dans un champ de seigle clôturé de haies : ce champ était plein de hussards; il fut abattu au moment où il se présentait. Son corps, dissimulé sous des gerbes de grain, fut retrouvé le 14 août. Ce malheureux, nommé François Longton, laisse une veuve et six enfants.

Uhlans et hussards quittèrent Chanxhe le lundi 10 août. Un piquet du 74^e d'infanterie resta pour la garde du pont. Le mardi matin, un bataillon du 12^e hussards vint occuper le village.

Il y eut encore un incident. Un habitant, rentré chez lui après plusieurs jours d'absence, sentit une forte odeur cadavérique. Un hussard du 5^e régi-

ment s'était pendu dans le fournil formant arrière-bâtiment. L'habitant avertit le major. Aussitôt, grand branle-bas : l'homme avait été pendu par le « civiliste », c'était évident... L'officier qui déclarait cela ignorait même l'endroit où se trouvait le corps. Enfin, on admit qu'il y avait suicide.

Le mercredi soir, 12 août, le village fut envahi par un corps de 8.000 hommes, qui partirent le lendemain à quatre heures du matin, accompagnés de quatre otages.

Les jours suivants, les troupes passèrent sans interruption. Toute la nuit du jeudi 13 au vendredi 14 août, la grosse artillerie traversa le pont. Le 15 août arrivèrent les premiers réservistes, le 73^e. Ils séjournèrent 48 heures. Ces gens avaient lu les calomnies répandues par la presse allemande au sujet des « atrocités commises par les Belges ». Ils étaient convaincus qu'à Chauxhe les civils avaient tué onze uhlans ! Par mesure d'hygiène, les habitants avaient enfoui une demi-douzaine de chevaux tués. Les nouveaux venus plantèrent des croix sur deux fosses de chevaux. C'étaient, croyaient-ils, les tombes des uhlans. Cependant, ayant fouillé ailleurs, ils trouvèrent des cadavres de chevaux. Ils menaçaient de pendre les gens.

Un escadron de cavalerie vint loger à Chauxhe la nuit du lundi 17 au mardi 18 août. Quelques-uns s'introduisirent nuitamment dans le Cercle ouvrier, où ils trouvèrent des boissons : il se pochar-dèrent. Après diverses excentricités, ils tirèrent des coups de feu.

Dans la journée de mardi, deux soldats allèrent

chercher le curé. C'était le dernier jour de grand passage des troupes. Le 10^e corps défilait ce jour-là.

Le curé fut conduit au corps de garde. Les soldats ne savaient pas au juste ce qu'on lui voulait. Vers 5 heures, un message vint : ordre était donné de conduire le prêtre à Poulseur. Entre temps, une vive inquiétude étreignait les paroissiens de Chanxhe, qui pensaient bien ne plus revoir leur pasteur en vie. Il avait fait demander son bréviaire et du pain.

A Poulseur, le commandant tint au prisonnier à peu près ce langage : « La nuit passée, on a tiré des maisons de votre village. Si cela se reproduit, vous en répondrez sur votre vie. Je le regrette, mais c'est la guerre. » Le fait était exact ; il n'y avait qu'un petit détail omis : les coups de feu étaient le fait des pochards allemands qui s'étaient introduits et saoulés dans la buvette du Cercle ouvrier.

A partir de ce jour, pendant environ trois semaines, l'on dut fournir chaque soir un otage qui passait la nuit au corps de garde.

Si le village n'a pas plus souffert, il le doit à l'intervention de quelques hommes courageux. Outre les dévouements déjà signalés, un Liégeois villégiaturant à Chanxhe, M. Albert Lhoest, possède la langue allemande : il intervint efficacement et se dépensa pour le bien commun, avec un zèle auquel il est juste de rendre hommage.

Tels sont les faits dont fut marquée l'arrivée des Allemands sur les bords de l'Ourthe, que d'aucuns prenaient pour... la Marne.

A POULSEUR

Les faits de Poulseur sont liés à ceux de Chanxhe. Là aussi, au retour des régiments 92^e et 74^e, à demi écrasés par les forts, les Allemands réparurent, tremblants et furieux. La population civile en pâtit. La plus belle partie du village, avoisinant la route de Liège et la gare, fut incendiée; les habitants chassés vers Comblain, un grand nombre d'hommes liés au pont de Chanxhe et plusieurs personnes fusillées.

Le 5 août déjà furent tués :

Justin Bertrand, âgé de 24 ans ;

Théodore Degueldre, âgé de 45 ans ;

Et un ouvrier de la boulangerie Gillet, âgé de 40 à 50 ans.

Ont été fusillés le 6 :

Alice Brisko, âgée de 21 ans ;

Désiré Lecrenier, âgé de 49 ans.

Le même jour fut égorgé :

Jean Gerkens, âgé de 34 ans.

Victor Legros, âgé de 25 ans, s'était réfugié dans l'ancre d'une carrière, où on le trouva mort d'inanition le 16 août.

Théophile Pollet, soldat belge, s'étant échappé lors de la prise des forts, fut passé par les armes le 28 août.

Partout du feu, partout du sang.

LA TRAGÉDIE DE LINCÉ

Lincé est également un hameau de Sprimont, mais, tandis que Chanxhe se mire dans l'Ourthe, Lincé s'étage sur la hauteur regardant, au sud, les sites riants de la prime Ardenne, et, à l'ouest, les vastes horizons du Condroz. C'est dans ce paisible village, juché à deux kilomètres de la vallée, que s'est déroulé, dès le début, un des drames les plus effroyables de la ruée des Teutons sur le sol belge.

Violamment repoussés par les forts d'Embourg et de Boncelles, les Allemands reviennent en désordre et s'arrêtent, menaçants, parmi la population. Le petit village est submergé de troupes le soir du mercredi 5 août.

Bientôt, la confusion est telle qu'il est difficile de retracer la suite des événements. D'abord, il paraît bien que les officiers allemands étaient presque aussi menacés par leurs troupes que les habitants. Là comme à Chanxhe, la méfiance, la frayeur même que les soldats inspiraient à leurs chefs fut très remarquée.

Quelques officiers soupaient chez M. Nandrin, marchand de chevaux très honorablement connu dans presque toute la Wallonie. Au cours de la soirée, un des convives, appartenant à la famille de Bülow, dit-on, s'étant écarté dans le jardin, fut grièvement blessé. Aussitôt, on se saisit de Nandrin fils, qui n'avait pas quitté la salle à manger. Un médecin militaire, dont on observa, à Louveigné comme à Lincé, la physionomie perfide et

cruelle, était resté assis à ses côtés, mais il refusa d'attester que M. Nandrin fils ne s'était pas même levé de table et ne pouvait donc être coupable.

Nandrin père et fils l'adjurent en vain de parler. Ils sont arrêtés et condamnés sur-le-champ à être fusillés. Le feu est mis à leur habitation. M^{lle} Alice Nandrin, réfugiée dans la cave, est délivrée par le soupirail. Toutefois, les officiers allemands ne se trompaient pas sur l'origine du meurtre : le lendemain, ils défendirent à un médecin de faire l'autopsie de leur camarade. Le même médecin ayant eu à soigner un soldat blessé, l'on dut reconnaître que celui-ci avait reçu un coup de baïonnette.

En même temps qu'éclate l'affaire Nandrin, il se produit un fait infâme et heureusement unique dans l'histoire de l'invasion. Trois individus dénoncent le curé, affirmant que, dans son sermon, le dimanche précédent, il a engagé ses paroissiens à tirer sur les Allemands. L'accusation est énergiquement démentie par tout le monde. Les accusateurs sont plus que suspects : l'un, notamment, est un alcoolique invétéré, un autre est un gamin mal famé ; tous trois sont d'origine étrangère au village ; aucun d'eux, d'ailleurs, ne met le pied à l'église : ils n'ont pu entendre le sermon. N'importe, on se met à la recherche du curé qui, à cette nouvelle, se présente spontanément et confond ses accusateurs. Néanmoins, on le frappe à coups de poing, de pied, de crosse de fusil ; on lui crache au visage.

Entre temps çà et là, des maisons flambaient ; les habitants surpris dans la fuite étaient arrêtés,

frappés, lapidés. Une jeune fille a la mâchoire fracassée d'un coup de feu ; la joue en lambeaux, elle se sauve dans la campagne.

Toute cette nuit fut lugubre. Un châtelain, M. Pirmez, habitant hors de l'agglomération, préparait avec son fils l'avoine destinée aux chevaux des Allemands, dont on lui avait annoncé l'approche. Vers 1 heure, soudain, deux cavaliers franchissent la grille restée ouverte et s'élancent dans la cour : ils abattent à coups de feu M. Pirmez et son fils, puis ils disparaissent au galop dans les ténèbres. L'affaire fut si prompte que, tout d'abord, les domestiques, également levés, ne virent pas que leurs maîtres n'étaient plus. M^{me} Pirmez et sa fille reposaient ; elles ne connurent l'horrible événement qu'aux premières heures du jour.

A 1 heure et demie du matin, à l'extrémité opposée de Lincé, une troupe, se sauvant des alentours du fort d'Embourg par la route de Beaufays à Hornay, s'engage dans le chemin qui, de là, conduit à Lincé. A droite et à gauche de ce chemin étaient sept maisons, dont cinq n'existent plus aujourd'hui qu'à l'état de ruine. L'une était occupée par M. Bindels-Simon, négociant en céréales. Les Allemands heurtent violemment à la porte et tirent des coups de feu. M. Bindels se lève, ainsi que son beau-frère M. le chanoine Simon, directeur du collège Marie-Thérèse à Herve, alors en vacances chez sa sœur, M^{lle} Simon, voisine immédiate de M. Bindels. Les Allemands constatent que le magasin est rempli de marchandises ; ils chargent 2.000 kilos d'avoine et emmènent avec eux vers le

village les deux hommes, sans leur permettre de se chausser. Les malheureux sont obligés de courir à côté des chevaux.

En arrivant à Lincé, la troupe conduit M. le chanoine Simon au presbytère et à l'église ; on lui ordonne d'appeler le curé, que l'on ne trouvait pas. (Il s'employait ailleurs à sauver ses paroissiens.)

Puis, revenu au presbytère, on introduit le captif dans un petit parloir où il est gardé par deux soldats baïonnette au canon. Mais un troisième survient et veut vérifier si personne n'est caché sous la table. M. le chanoine Simon se met de côté, tandis que le nouveau venu soulève le tapis. Au même moment, un des soldats qui se trouvent en foule dans la cour tire à travers la fenêtre un coup de fusil destiné au prêtre. Le soldat qui venait de prendre sa place est atteint et tombe foudroyé.

Ce fut alors un redoublement de fureur. Il n'est pas d'avaries que ne souffrit M. Simon ; on le traita d'une façon aussi ignominieuse que cruelle.

Jusqu'au matin se passent, de toutes parts, des scènes inénarrables. Deux traits suffiront pour donner une idée de la violence des barbares. Une fillette de 12 ans est fusillée au moment où elle se sauve auprès de ses parents ; elle tombe frappée de plusieurs balles aux jambes, d'une balle dans le corps et d'une à la tête. Un vieillard décrépît et paralysé est traîné hors de sa maison ; on le pousse dans une caisse et on le fusille, malgré les véhémentes protestations du curé. Celui-ci s'écriant que c'est là une infamie, on le terrasse, on lui

remplit la bouche de boue, on le bourre de coups et enfin on le lie, après l'avoir bâillonné.

Après maintes péripéties, les habitants arrêtés sont conduits au champ d'exécution. Seize ou dix-sept sont tués en cet endroit. M. le chanoine Simon demandant à pouvoir les confesser, on l'y conduit, mais c'est pour le placer à un bout de la rangée des condamnés. Tous étaient à genoux, tournés vers la route ; un soldat, derrière chacun, braquait son fusil, prêt à tirer au signal. En ce moment, un cavalier accourt et délivre le prêtre en disant : « Pas maintenant, celui-là ! » M. le chanoine Simon donne l'absolution aux malheureux, à qui les bourreaux refusent la grâce suprême de se confesser, mais qui récitent l'acte de contrition.

Puis a lieu l'exécution : ils tombent tous en avant, la face contre terre. Plusieurs ne sont pas morts : les corps se débattent. Deux des suppliciés, dont M. Nandrin père, scalpé d'un coup de feu, demandent à mourir : on leur brûle la cervelle à coups de revolver ; on achève les autres en leur assénant des coups de crosse.

Cependant, des soldats étaient furieux de ce que l'on n'exécutait pas M. Simon : « Il a tiré, hurlaient-ils, nous l'avons vu ! » Puis, comme le captif s'était mis à prier, ils le raillaient en l'injuriant.

Ainsi périrent ceux que les habitants de Lincé, inconsolables d'un tel deuil, proclament comme étant la fleur de la population. Car il semble, vraiment, que le malheur se soit acharné sur les plus honnêtes et les plus bienfaisants.

Voici le nécrologe de Lincé :

Félicien Balthazar, 11 ans;	Jean Bertrand, 59 ans ;
Gérard Mathieu, 16 ans ;	Nicolas Ninane, 74 ans ;
Nicolas Mathieu, 25 ans ;	Joseph Radoux, 65 ans ;
Alfred Pahaut, 31 ans ;	Mathieu Quoilin, 17 ans ;
Pirmez-de Looz, 48 ans ;	Alphonse Servais, 9 ans ;
R. Pirmez-du Monceau,	Mathieu Dognée, 75 ans ;
24 ans ;	Joseph Graffaux, 39 ans ;
Melchior Nandrin, 67 ans ;	Eugène Grignard, 54 ans ;
Ulrich Nandrin, 35 ans ;	Alphonse Lebir, 43 ans ;
Auguste Moureau, 50 ans ;	Victor Lebir, 36 ans ;
Joseph Moureau, 51 ans ;	Lucien Lejeune, 32 ans ;
Alfred Dupéron, 52 ans ;	Nicolas Lemaire, 69 ans ;
Léon Boulanger, 49 ans ;	Joseph Delrez, 50 ans ;
Victor Briffoz, 32 ans ;	Julien Derenne, 45 ans ;
Emile Delmotte, 36 ans ;	Emile Pingret, 59 ans ;
Célestin Delcommune,	Hubert Masson, 55 ans ;
66 ans ;	Raymond Flagothier,
Alph. Delcommune, 61 ans ;	26 ans.

On remarquera les âges : 67, 59, 66, 61, 59, 74, 65, 75, 69 ans ; 11, 16, 17 ans ; des vieillards, des enfants, plus la fillette dont nous ne retrouvons pas ici le nom. (Peut-être n'a-t-elle pas succombé.)

L'enfant de 9 ans, Alphonse Servais, fut tué accidentellement par un boulet de canon, à Beau-fays. Lucien Lejeune fut fusillé sur le pont de Chanxhe. Sur les 31 autres, 17 moururent au champ d'exécution. Leur courage à tous fut admirable ; ils n'eurent pas un moment de défaillance. M. Nandrin fils criait à sa sœur : « Adieu, Alice, jusque dans l'éternité. Sache bien que si je n'ai pu me confesser, je meurs dans les sentiments qu'il faut avoir... »



Avant l'exécution, ils avaient d'abord été conduits au château de M. Pirmez. Les Allemands, toujours soupçonneux et prompts à accuser, s'étaient mis dans la tête l'idée ridicule qu'on avait volé le drapeau du régiment ; et ce fut le point de départ de nouvelles violences. C'est pour rechercher le drapeau qu'ils avaient passé par là, sommant les condamnés de les éclairer sur cette disparition. Ensuite ils les conduisirent dans le champ Henrotte, entre Lincé et Hogné. C'était l'endroit choisi.

Plusieurs victimes, notamment Delmotte, Lejeune, Flagothier, Delrez, Moureau, Victor Lebir, laissent de nombreux orphelins.

Les deux fils du fermier Mathieu furent atteints tandis qu'ils fuyaient. — M. Pirmez père avait rempli ses devoirs religieux la veille et avait pleuré ; il était hanté de sombres pressentiments. Le vieux Mathieu Dognée, homme vénéré de tous, était malade ; il fut arraché de son lit ; sa maison fut criblée de balles, puis incendiée. Graffaux, charcutier, cuisait de la viande pour les Allemands quand ceux-ci vinrent le chercher pour le conduire au supplice. Ils mirent le feu à sa maison ; son petit garçon fut sauvé à travers les flammes par le curé. Le jeune Alphonse Lebir se levait en sursaut quand une balle vint le tuer. Il en fut de même de Briffoz, chef poseur des télégraphes, qui, à demi habillé, allait ouvrir et fut abattu dans le vestibule ;

son corps y resta pendant l'incendie et fut carbonisé.

*
* *

Outre les morts, il y eut des blessés, notamment un enfant de 12 ans, qui eut le crâne éraflé et le bras percé par des balles; il fit le mort pour échapper aux assassins. Dans la seconde série de fusillés, au champ Henrotte, un habitant échappa grâce à la même feinte : étourdi par le coup de feu, qui ne l'avait pas atteint, il se laissa choir et ne bougea qu'après le départ des Allemands.

*
* *

Le brigandage à Lincé se prolongea durant de longs jours. Toutes les caves furent vidées, les maisons pillées. Le vénérable M. Ninane (74 ans!) ne fut passé par les armes que le vendredi.

La demeure de M^{me} d'Andrimont mère fut littéralement vidée, puis incendiée.

Le régiment « Trafalgar » étant arrivé, de nouveau le curé est traîné devant les officiers. — « Dix de vos paroissiens seront encore fusillés, » lui dit le major. Le prêtre proteste de leur absolue innocence à tous. — « Ils ont tiré!... — Non. — Si. — Je jure qu'il n'en est rien. Ce serait le fait d'un fou, mais ce fait n'existe pas. »

Il y avait, dans l'état-major, un baron de Branczkar qui tournait sans cesse autour de la table. « Du moins, s'écria-t-il enfin, trois des vôtres seront fusillés : c'est la loi de la guerre. »

La nuit suivante, la population se rassembla à

l'église. Le matin, elle se réfugia dans une dépendance du vieux château de Macar. Les pillards y vinrent : ils brisèrent un coffre-fort, puis firent irruption, revolvers et sabres au poing, dans le refuge des malheureux, qui déguerpirent. Les soldats leur tiraient des coups de feu.

Mais nous n'en finirions pas. Répétons-le, cette affolante vie se prolongea plus de quinze jours.

Quatre mois après, beaucoup de braves gens de Lincé étaient encore sous l'impression de cette terrifiante exécution et tremblaient rien qu'à songer aux chevaliers de la « haute culture ».

Quarante-cinq victimes.

En résumé, les hameaux de Sprimont auront fourni 45 victimes. Aux 33 relevées à Lincé, il faut ajouter les 13 suivantes, fusillées la plupart à Chanxhe, les 5, 6 et 7 août :

Hubert Toussaint, maçon,	Modeste Grignard, 17 ans;
60 ans;	Alphonse Lambert, 17 ans;
Joseph Pahaut, 62 ans;	Joseph Mossay, 55 ans;
Joseph Pahaut, 28 ans;	François Longton, 57 ans;
Alphonse Pahaut, 32 ans;	Alfred Grosjean, échevin,
Georges Piret, 27 ans;	63 ans;
François Piedbœuf, 21 ans;	C. Falter, 40 ans.
Félix Puffet, 70 ans env.;	

En outre, deux femmes sont mortes de frayeur au cours des massacres et des incendies : Léonie Dupont et Aline Balthazar, âgées respectivement de 26 et 28 ans ; deux hommes ont perdu la raison et ont dû être internés : Jean Gilles, 59 ans, et X. Maréchal, 24 ans.

Leur innocence.

Quels griefs invoquaient les Allemands contre la population ? A Chanxhe, rien qu'ils n'aient dû abandonner eux-mêmes. A Lincé, l'accusation portée contre MM. Nandrin était contredite par un alibi : tandis que le méfait était commis, très vraisemblablement par un soldat, eux-mêmes se trouvaient en compagnie des officiers. Quant à la dénonciation à charge du curé, elle tomba d'elle-même et il ne fut pas inquiété dans la suite.

Reste l'incident du lieu dit Lillé. On a vu qu'un coup de feu avait été tiré à cet endroit, disait-on, au passage de l'armée allemande. C'est ce qui donna lieu à trois arrestations. Nous avons tenu à éclaircir ce fait et nous pouvons le préciser avec témoignages à l'appui, en cas d'enquête.

C'est après le passage des derniers chariots du convoi militaire qu'une détonation aurait retenti, non sur la route, où se trouvent deux ou trois maisons isolées, mais dans le bois joignant. Or, il est affirmé que les nommés Augustin Bertrand et Octave Defayt, ayant constaté la veille que les gendarmes belges se dirigeaient sur Liège, s'étaient mis aussitôt à braconner dans ce bois. Un voisin, Désiré Toussaint, les accompagna en curieux. Quand on entendit le coup de feu, on courut sus aux trois hommes. Toussaint fut tué et les deux autres attachés à un chariot et conduits à Poulseur. Ils y furent jugés par le prince de Lippe (qui devait mourir le lendemain avec son fils à la bataille).

Defayt fut acquitté et Bertrand fusillé, « pour l'exemple »...

En résumé, il paraît certain que les Allemands n'avaient été l'objet d'aucune agression dans ces parages. Et si même on soutenait que ces faits constituent des actes d'agression, eh bien ! les auteurs en étaient désignés ; on pouvait les punir. Mais quelleraison aurait-on eue de frapper des innocents, de les mettre à mort, d'incendier, de ruiner des gens qui n'y étaient pour rien ? La répression générale, aveugle, est toujours essentiellement criminelle, même si les codes de la guerre l'admettaient. Quand on l'applique sans avoir seulement l'excuse de n'avoir pu découvrir le coupable, elle devient monstrueuse. Les tueries de Chanxhe et la tragédie de Lincé méritent d'être placées sur la même ligne que les autres abominations de l'armée allemande.

LOUVEIGNÉ

La quinzaine rouge.

Petit chef-lieu de canton ; très joli village, à l'intersection de plusieurs routes, à cinq kilomètres au N.-E. de Sprimont, à l'altitude de 250 mètres.

Les Allemands y font leur apparition le mardi 4 août, à 2 h. 1/2. Entrée déloyale : c'est d'abord un uhlan portant un drapeau blanc. Puis sept uhlands distribuent des papiers déclarant que les Allemands viennent en amis et demandent seulement le passage, etc. Bientôt les envahisseurs pullulent ; il en passe des milliers. Le 7³°, notamment,

loge à l'église, dans les écoles, dans les habitations.

Dès leur arrivée, ils visitaient les gens, prenaient des otages. Les deux jours suivants, les troupes continuent de passer.

Le vendredi 7 août, l'état-major du 57^e, avec une partie du 73^e, revient à Louveigné. Un soldat alsacien dit : « Hier, nous avons reçu une terrible tripotée devant les forts de Liège. » Les Allemands avaient, en effet, l'air sombre et rageur. A midi arrivent ceux qui avaient brûlé et tué à Lincé. Ils pillent les débits de boisson, malheureusement nombreux ; beaucoup de soldats sont en état d'ivresse. De droite, de gauche, des coups de feu sont tirés ; et les officiers de crier : « Les civilistes tirent ; il y a des francs-tireurs ici ! »

C'était insensé. Depuis trois jours, on ne faisait que servir aux Allemands tout ce qu'ils désiraient et l'on était encombré par ces gens au point que, si quelqu'un avait eu la folle envie de les attaquer, il ne l'eût pu sans être pris sur le fait.

Les habitants protestent : « Non, personne n'a pu tirer. Où donc l'a-t-on fait ? — Là, indiquent les Allemands ; on a tiré de cette maison. » C'était l'habitation de M. Léonard Charlier, parti depuis la veille. — Il n'y a personne. — N'importe ! » On y met le feu ; la maison flambe.

En même temps, les Allemands apportent au presbytère un uhlan blessé et ils le déposent sur un lit qu'ils avaient préparé eux-mêmes au rez-de-chaussée, *avant l'incident*. « Les civilistes ont blessé ce uhlan. »

On arrête une douzaine d'hommes, entre autres des vieillards de 74 et 80 ans, et, comme toujours, le curé de la paroisse. Coups de pied ; coups de poing ; bras en l'air ; menaces de mort.

On emmène des hommes, pour les fusiller, malgré les pleurs et les protestations des femmes, les cris des enfants. On les entasse dans une petite forge, située dans l'angle N.-O. de l'intersection des routes. Vers six heures et demie, on leur dit : « Partez maintenant, mais à la course, sinon... » Les malheureux courent, et l'on *s'amuse* à les abattre à coups de fusil. Quelques-uns échappèrent à la mort en se blottissant au fond d'un fossé ou d'un égout...

Des officiers soupèrent copieusement chez le curé, qu'ils avaient fait venir, puis ils lui dirent : « Nous allons vous montrer comment nous, Allemands, savons châtier un village. Accompagnez-nous en auto, vous verrez ça. »

L'on voit passer l'auto ; le curé tête nue sur le marchepied retenu par le bras. L'auto marchait lentement parce que les troupes emboîtaient le pas. Des cadavres d'habitants gisaient sur les chemins.

Entre temps, quelques soldats, plus humains, disaient à la dérobée aux femmes : « Madame, partez vite, allez loin ! Ce sera terrible... »

A 7 heures, les incendiaires se mettent à l'œuvre : benzine, goudron, pastilles, fusées, tous les moyens habituels à l'armée allemande. Femmes et enfants fuient éperdus. Embrasement du quartier central de la commune.

Et tandis que flambent jolies maisons et fermes,

les barbares hurlent des chants de guerre et font entendre la musique, alliant ainsi leur joie sinistre aux pires horreurs, comme d'autres le font en même temps à Herve et comme les Saxons le feront plus tard à Dinant.

On nous conduisit, rapportent des échappés, à la gendarmerie de Theux. M. le curé est toujours maintenu sur le marchepied de l'auto ; un soldat lui assène des coups de poing sur la tête. Les officiers de l'auto ne font rien pour le protéger. On amène avec nous le brave facteur des postes Thonnar. On le bourre de coups de crosse, de coups de poing. Les mains liées derrière le dos, il passe la nuit à la gendarmerie de Theux, la face contre le mur. Quand il bouge, il reçoit des coups violents. Nous logeons là, sur la paille, dans l'attente de la mort.

A 6 heures du matin, on nous conduit vers Louveigné. Un soldat brutal fait porter son sac par M. le Curé et le tourne en dérision.

Entre temps, au village, on avait arrêté encore des habitants et on les avait emmenés vers le château des Fawes qui, après un pillage complet, fut livré aux flammes.

Le samedi, les Allemands assassinèrent encore plusieurs personnes, entre autres deux jeunes époux, mariés depuis un mois. Ces infortunés se rendaient dans une prairie afin de traire leurs vaches : on les tira comme du gibier.

Le dimanche à 4 heures, un capitaine d'artillerie — une brute — hurle après les gens, leur braquant le revolver sous le nez et leur enjoignant d'enterrer les morts. Il faut dix hommes, sur-le-champ. On en trouve quelques-uns : le curé, le notaire Delvaux, un vieux prêtre en retraite, M. Fourgon, etc. Ils procèdent sommairement à la lugubre besogne, car le temps leur est brièvement mesuré. Le curé est envoyé vers les maisons à l'écart afin d'annoncer aux gens que l'on va bombarder, brûler, et qu'ils ont à quitter les lieux.

Au retour, notre pasteur, qui supportait tout avec courage et adressait des paroles de réconfort à ses infortunés paroissiens, est repris, avec son vieux confrère : les deux prêtres passent la nuit, une corde au cou et une aux pieds, attachés à un piquet, dans la prairie où les barbares ont établi leur bivouac.

Le matin, on nous relâche, mais une heure après, on nous reprend, au cri de : Tous prisonniers ! Ce fut un spectacle navrant : de tous les chemins, on voyait amener des gens accablés de fatigue et de douleur : les vieillards, les impotents, se traînaient, soutenus par les plus valides. Il était 8 heures. Le feu fut mis au presbytère, après un rapide et violent pillage. Puis, en route. Les captifs étaient au nombre de 72. En passant, on leur fait enterrer des chevaux, des porcs, des chiens, etc., tués à coups de feu ou morts faute de nourriture, pendant ces jours de terrorisme. Les Allemands obligent tout particulièrement M. le Curé à enlever les cadavres les plus répugnants. Les captifs ne reçoivent un peu de nourriture que le soir. Ils passent la nuit dans une prairie. Le matin, on les emmène à Hornay, où on les relâche.

Beaucoup sont aussitôt repris et enfermés à l'église. D'autres sont dirigés vers Rouvreux. Les premiers furent ensuite conduits, les mains liées derrière le dos, à la Chartreuse, à Liège. Les uns y passèrent trois semaines ; d'autres, bien plus malheureux, sans que rien explique la différence, furent déportés, au nombre d'une dizaine, en Allemagne.

Ce n'est pas tout ; la cruauté s'exerçant sur cette population, absolument innocente, est inlassable. Chaque jour, durant une quinzaine, on brûle encore des habitations. Le nombre des maisons incendiées s'élève à 77. Quand on se place à l'intersection des routes, près de la forge du massacre, l'aspect est impressionnant : l'on voit se découper sur le ciel les silhouettes des ruines noircies semblables à des rangées de squelettes qui se dresseraient de tous côtés. En outre, si on suit la route de Louveigné à Remouchamp, à gauche, à droite, on ne voit que ruines.

Le 15, les Allemands assassinent deux jeunes gens inconnus qui traversaient paisiblement le village.

Voici la liste des habitants massacrés, avec leur

âge approximatif. La plupart laissent veuve et orphelins :

Adam Alfred, 52 ans ;	Mean-Dethiers Hélène, 40 ans ;
Sluse Joseph, 45 ans, menuisier ;	Thonon Joseph, 29 ans ;
Sluse Joseph, conseiller communal ;	Bonnesire Hadelin, 30 ans ;
Sluse Léon, 17 ans ;	Lecart André, 37 ans ;
Ransy Joseph, 33 ans ;	Dejong Joseph, 30 ans ;
Dethier Arnold, 80 ans ;	Dejong Albert, 28 ans ;
Delhase Joseph, 33 ans, boucher ;	Dejong Georges, 17 ans ;
Delhase J., 30 ans, cultivateur ;	Collard Lucien, 24 ans ;
Collette Marcel, 25 ans ;	Grandry Eugène, 37 ans ;
Kerf Louis, 35 ans ;	Cornet Victor, facteur ;
Harmant Martial, 28 ans ;	Ancion Camille, 25 ans ;
et quatre non identifiés, sans doute étrangers à la commune.	Delrez Geneviève, 25 ans, épouse Harmant Martial ;
	Defaaz Joseph, 32 ans ;
	Deenil Joseph, 70 ans,

Soit au total 29 suppliciés.

Victor Cornet, facteur des postes, fut transpercé à coups de baïonnette avant d'être fusillé. M^{me} Méan, impotente, fut asphyxiée dans une cave. Les trois Dejong étaient frères. Delhase, boucher, fut tué à coups de sabre.

Le jeune Léon Sluse fut mis à mort à Theux, après avoir été martyrisé tout le long de la route.



Le 9 février, les Allemands ont ouvert une enquête à Louveigné, cherchant en vain à découvrir un acte d'agression de la part des habitants.

CHAPITRE II

DEVANT FLÉRON

Les villages torturés sur la rive droite de l'Ourthe avaient subi le contre-coup de l'attaque d'Embourg et de Boncelles, — Boncelles distant de trois lieues et dont les assauts, repoussés, avaient coûté des pertes énormes aux assiégeants.

C'était un lointain reflux de la vague brisée. Mais devant Fléron, nous la verrons dans ses premiers rebondissements. L'orgueil allemand et la volonté frénétique de vite envahir vont s'exaspérer devant la fermeté de la résistance.

Malheur aux innocents qui se trouvent à portée ! Ils serviront de boucliers vivants pour de nouvelles attaques, puis ceux qui n'auront pas fui seront immolés à la fureur germanique...

En quittant Liège, la route d'Allemagne monte sur un parcours de 8 kilomètres, jusqu'au fort de Fléron, à l'altitude de 265 mètres ; puis elle s'avance sur le plateau hervien, laissant à gauche Retinne et Mélen, à droite la large vallée de la Magne, inclinée vers la Vesdre et où s'éparpillent Romsée, Magnée, Forêt, Olne-Saint-Hadelin, Soumagne ; la route traverse Micheroux, le hameau de la Bouxhe, Herve, altitude 300, et Battice, 333 ; c'est à ce

point culminant, d'où l'on voit l'Allemagne, que nous conduirons le lecteur, attendre les hordes de la Kultur.

Après le premier choc, elles mettront tout à feu et à sang. Les localités que l'on vient de citer compteront environ huit cents maisons incendiées et plus de six cents — disons le mot — assassinats, dont une centaine, de vieillards ; une quarantaine, de femmes, et une vingtaine, d'enfants ou de jeunes victimes.

BATTICE

UN VILLAGE ANÉANTI

Battice offre une curieuse particularité : son territoire, très vaste, entoure de tous côtés celui de la ville de Herve, lequel est très restreint (moins de 200 hectares). L'agglomération principale du village, chaton de la bague, est serti au croisement des routes de Liège à Aix-la-Chapelle et de Verviers à Maestricht. C'est comme un quartier de ville enchâssé dans la verdure du fertile pays hervien : habitations élégantes respirant l'aisance, aspect pimpant et gai, population aimable et policée. Cette prospérité et cet affinement sont dus à l'influence du site et des relations. Le marché de Battice est coté à l'égal de celui de la petite ville enclavée.

De cette efflorescence, que reste-t-il ? Un funèbre décor de ruines se profilant sur l'imposant horizon des Hautes-Fagnes, qui se déploie au loin, à la frontière allemande.

Pour visiter le village détruit, en sortant de l'a-

blème des ruines herviennes, je monte la grand' route d'Aix. Tout le long, des ruines encore, vastes maisons, villas et fermes brûlées à fond. A part les enfants devenus mendiants ou quelque auto allemande, c'est le désert. Voici cependant venir une jeune fille bien mise, dont la démarche et la physionomie accusent quelque distinction. Bizarre contraste, elle porte sous le bras des planches grossières, dont l'extrémité est carbonisée. Restes de quelque incendie, destinés à alimenter le foyer. Modeste, elle ralentit le pas et regarde timidement autour d'elle. Elle hésite, puis, faisant un effort sur elle-même : « Monsieur, dit-elle, puis-je demander... une charité? » Et sa figure de pomme d'api rougit davantage encore. Pauvres gens!...

Le village apparaît : des maisons coquettes, aux façades ornées de balustres, de perrons, de grilles ; des hôtels, de la maison communale, de l'église, plus rien que des murs branlants qui se découpent sur le ciel avec leurs jours et leurs dentelures macabres. Vent, pluie, neige ont le champ libre. Parfois un pignon croule, soulevant un nuage de poussière blanche. L'avenante population a disparu : elle a fui vers la Hollande, vers Liège, dans les hameaux, dans la tombe. Des enfants s'aventurent quelquefois dans ce qui fut leur village, demandant l'aumône aux rares visiteurs.

Du côté de la gare du chemin de fer, quelques immeubles ont été épargnés pour servir de repaire aux maîtres incendiaires ; ils y sont toujours ; c'est là que, dans leur cynisme, ils ont établi la « Kommandantur » de la contrée.

*
* *

Terrible surprise que la destruction de Battice. Les habitants ne redoutaient guère que les obus du fort de Fléron, qu'ils s'attendaient à voir tomber sur ce point culminant de la route d'Allemagne. Quant aux troupes, elles passeraient, voilà tout. Pourquoi les craindre ? Aussi, quand elles apparurent, elles eurent un certain succès de curiosité. Mais point ne dura cette confiance ingénue. Venus directement de la frontière le 4 août, dès 2 heures, les Allemands, après avoir tiré des coups de feu sur la gare déserte, enfonçaient des portes et brisaient des fenêtres afin de voler, alors qu'on n'opposait aucun refus à leurs exigences.

Au crépuscule, trois hommes revenant de Verviers, dont un habitant de Battice, s'attardent un peu à considérer les troupes. Les Allemands les arrêtent comme suspects. On va les fusiller. Informé, le curé arrive en hâte ; il représente au major que ces passants qui s'approchaient curieusement d'une troupe ne sont évidemment pas des agresseurs ; l'un d'eux, Gorissen, est de Battice ; il est connu de lui comme un garçon honnête, paisible, appartenant à une famille des plus estimables ; lui-même, son curé, se porte garant de son innocence.

Le major objecte que ces gens, — atterrés, — ont mauvaise mine. Quant à Gorissen, il sera jugé. C'était une lueur d'espoir. Le jugement consista à lire à ce malheureux on ne sait quel factum, tandis que les soldats le frappaient à coups de crosse de fusils et de revolvers. Tous trois furent fusillés.

Dès lors, la majeure partie de la population, perdant toute assurance, abandonna ses pénates.

Le lendemain, l'armée allemande défile presque sans discontinuer. Mais on entend le fort de Fléron qui la canonne.

Le jeudi 6 août, refoulés par les troupes belges et décimés par le feu des forts, les Allemands refluent sur Herve et Battice.

Vers deux heures après-midi, dans la rue de la Station, la plupart des habitants étaient sur leurs seuils ; rassérénés par les premiers succès belges, ils donnaient ce que les fuyards demandaient. Ceux-ci, hagards et craintifs, ou sombres et rageurs après avoir subi l'humiliation et avec la perspective de retourner au feu, jetaient des regards envieux ou mauvais vers les maisons.

Soudain, quelques-uns indiquent un jeune homme qui, dans un café, faisait la cour à sa fiancée. C'étaient Jacques Halleux, garçon tranquille et honnête. Sans motif, les Allemands tirent des coups de feu. Frappé d'une balle, Jacques Halleux est tué raide. Deux de ses amis, M. Denoël et son fils, se sauvent à l'étagé ; le père est atteint de deux balles.

Le père de Jacques, qui habite dans le voisinage, entendant la fusillade, va se blottir au fond de sa cour. De sa cachette, il voit accourir un petit chien qui accompagnait toujours son fils : le chien avait la gueule ensanglantée. M. Halleux l'examine et, constatant l'absence de toute blessure, il éprouve une horrible appréhension : ce saug, n'est-ce pas peut-être le sang de son fils ?

Les Allemands font irruption. Traqué lui-même parmi les coups de feu, il se dissimule dans un fossé, puis sur un arbre et, après des heures d'angoisse, finit par s'échapper à la faveur des ténèbres. Mais ses cheveux avaient blanchi : il avait vieilli de dix ans.

Après la fusillade, on trouva la jeune fille couchée sans mouvement sur le corps de son fiancé ; pendant plusieurs jours, on la crut folle...

Cependant, les Allemands avaient continué de sévir : le 165^e en particulier déchaînait sa rage. Pillage, meurtre, incendie vont de pair. Les fusées, les jets de benzine et de pétrole, les bâtonnets fusibles et les pastilles inflammables propagent rapidement le feu. Tout le beau village brûle comme une torche sur la hauteur, jetant l'épouvante dans la contrée. Les malheureux qui tombent sous la main des soldats sont immolés.

Citons la famille Hendrickx : deux frères et deux sœurs tenant une ferme sur la route de Herve. L'un des frères et l'une des sœurs étaient malades. Une religieuse les soignait. A l'arrivée des meurtriers, les femmes veulent se sauver par une fenêtre de derrière ; les soldats tirent sur elles : la religieuse n'est pas atteinte ; Anna Hendrickx reçoit une balle dans la tête ; sa sœur Joséphine, sautant par la fenêtre, tombe sur un tas de fagots adossés au mur. On tire sur elle et on met le feu aux fagots ; elle y périt. Le frère malade est carbonisé sur son lit, mort peut-être ou agonisant à l'arrivée des Allemands. La religieuse transporte la blessée hors des flammes.

L'autre frère Hendrickx était à ce moment chez un voisin, M. Raphaël Iserentant. Là, on s'est réfugié dans la cave : Iserentant ; sa femme Hubertine Collette ; Lambert Garsoux, leur beau-frère ; Hendrickx et la servante Jeanne Thoumsin. Expulsés par les flammes, ils veulent s'échapper : les assassins les repoussent, les fusillent ; leurs cadavres carbonisés ne seront retirés que deux semaines plus tard.

Puis il y a encore les Lecloux, le frère et la sœur, des vieillards venus naïvement pour voir les Allemands : tous deux sont fusillés.

Louis Wilkin, qui habitait une petite maison près du chemin de fer, était réfugié dans une ferme avec sa femme. Un officier prussien lui remit un laissez-passer pour qu'il pût aller chercher du pain à La Minerie. Il revenait, portant les pains sous le bras, en conversant avec sa femme, quand des soldats, qui occupaient sa propre maison, tirent sur lui. Il est tué net, nanti qu'il était du sauf-conduit de l'officier prussien.

Une dizaine furent mis à mort, le soir, rangés dans une prairie, comme l'avaient été aux limites opposées de Battice, le même jour, les deux cents victimes de Soumagne et comme devaient l'être, le lendemain, tous les hommes de La Bouxhe.

Voici la liste des gens assassinés à Battice :

Gorissen, 31 ans ,	Victor Kevers, cultivateur,
Lallemand, de Herve ;	53 ans ;
Un abatteur de Bilsen ;	Gustave Beaujean, 44 ans ;
Louis Midrolet, charcutier,	Evrard Malvaux, médecin,
38 ans ;	42 ans ;

Gilles Ruette, cultivateur, 60 ans ;	J. Grivegnée, cultivateur, 47 ans ;
Raphaël Iserentant, culti- vateur, 57 ans ;	Félix Servais, cammion- neur, 40 ans ;
H. Colette, épouse Iseren- tant, 61 ans ;	Louis Wilkin, piocheur ; 40 ans ;
Lambert Garsoux, rentier, 72 ans ;	Michel Lecloux, 54 ans ;
Jeanne Thoumsin, ser- vante, 25 ans ;	Jean Ridel, mineur, 50 ans ;
Eugène Hendrickx, culti- vateur, 31 ans ;	Nicolas Habay, 48 ans ;
Pierre Hendrickx, cultiva- teur (peut-être mort avant le massacre).	Fr. Loncin, cantonnier, 41 ans ;
Joséphine Hendrickx ;	Antoine Loncin, fils du pré- cédent ;
Joseph Baguette, cultiva- teur, 46 ans ;	Jacques François, mineur, 35 ans ;
J. Deliège, menuisier, 58 ans ;	Jacques Halleux, peintre, 25 ans ;
Mathieux Lecloux, cultiva- teur, 36 ans ;	Emile Liégeois, rentier, 40 ans ;
Eugène Lecloux, 61 ans ;	Henri Xhaufaire, cultiva- teur, 46 ans ;
Marie Lecloux, sa sœur, 65 ans ;	Emile Xhaufaire, cultiva- teur ;
Pierre-Jean Pinette, 82 ans ;	Duikarts, de Battice ; Grétry.

Le cambriolage précédait ou accompagnait l'incendie. Quelques jours après, trois habitants, qui s'étaient réfugiés dans le voisinage, obtinrent d'un commandant allemand l'autorisation de rentrer à Battice afin d'y rechercher divers objets qui auraient pu être épargnés par le feu. A la gare, ils virent un train complètement chargé de mobilier : ils y reconnurent notamment un dog-car appartenant à un de leurs voisins. Le commandant de Bat-

tice leur ordonna aussitôt de retourner sur leurs pas : « Je me moque, dit-il, de votre sauf-conduit. Si vous ne filez pas immédiatement, je vous fais coller au mur et fusiller. »

Pourquoi les Allemands ont-ils incendié ce village ? Est-ce simplement pour assouvir leur vengeance après avoir essuyé un sanglant échec devant le fort de Fléron ? Non, il ne faut voir là qu'une cause occasionnelle. Sans doute le village était condamné d'avance, comme l'étaient tant d'autres situés à une certaine altitude sur le passage des troupes ou aux abords des lieux fortifiés.

Il y a des indices d'une telle préméditation. Par exemple, dès le mardi, les Allemands avaient demandé aux tenanciers de l'hôtel des Quatre-Bras s'il n'y avait pas, à Battice, une ferme Ruwet. On leur désigna une ferme de ce nom et elle fut épargnée dans l'incendie ; c'est la seule qui n'ait pas été brûlée. Or un Allemand était propriétaire d'une ferme Ruwet, — mais pas de celle-là...

Quant au mouvement irraisonné de dépit et de colère éprouvé par les troupes à la suite de leur premier échec, il ne peut suffire à expliquer de tels excès, car le lendemain et le surlendemain ils prirent soin de rallumer l'incendie, afin d'achever la destruction du village. A leur arrivée même, les soldats avaient dit déjà, tandis qu'on leur donnait à manger : « Vous, ici, tous capout !... »

*
* * *

Aucun des brigandages accompagnant la guerre n'a été l'objet de légendes aussi corsées que celles

qui concernent les faits de Battice. L'on connaît assez les allégations de la presse allemande, répétées au début par certains organes hollandais ; elles sont tellement ridicules que l'on pourrait les négliger, mais l'effronterie des uns et la crédulité bienveillante des autres sont telles qu'il est permis d'accorder à ces sottises l'honneur d'une réfutation.

Les Allemands ont prétendu d'abord qu'un M. Fraikin, architecte, habitant rue de Herve, avait tiré, de sa fenêtre, sur les soldats allemands.

Quand on eut invoqué, en faveur de M. Fraikin, un alibi, les feuilles allemandes rapportèrent que le curé de Battice avait attiré les Allemands à l'église, puis, démasquant une mitrailleuse, avait fait feu sur l'assistance.

Plus tard, on prétendit que, du haut de la tour de l'église, il avait tiré sur les troupes.

Enfin, le bourgmestre, haranguant un major allemand, en lui souhaitant la bienvenue, aurait soudain, au beau milieu de son speech, tiré un pistolet de sa redingote et abattu le major !...

En ce qui concerne M. Fraikin, il suffit de noter que, le 6, sa demeure était évacuée ainsi que les maisons voisines ; lui-même s'était réfugié au hameau de Bouxhmont. Au surplus, ce n'est pas dans la rue de Herve, mais dans la rue de la Station, que la fusillade a pris son point de départ.

Le caractère de M. le curé Voisin, docteur en théologie, homme d'étude, pacifique et prudent, le place au-dessus des accusations dont on l'a poursuivi. Au moment où l'affaire éclata, il venait de partir, à la demande du major commandant, pour

le hameau de Bouxhmont, afin d'inviter les fugitifs à rentrer à Battice en leur donnant l'assurance qu'ils ne couraient aucun danger.

Les soldats virent le curé sortir du village ; vingt à trente personnes pourraient témoigner de sa présence à Bouxhmont. Au moment où il venait y rassurer les gens, on en arrêtait plusieurs pour les fusiller à propos d'un incident futile : un cheval s'étant échappé, des soldats le cherchaient et ils saisissaient les personnes qui déclaraient ne pas l'avoir vu.

S'il y avait eu des faits à la charge du curé, les Allemands ne l'eussent pas laissé circuler librement à ce moment ni dans la suite.

Quant au bourgmestre, M. Rosette, vieillard de soixante-douze ans, il n'était pas dans le village lors de l'arrivée des envahisseurs, mais bien au hameau des Bruyères, à trois kilomètres du centre de Battice. C'est là que, trois semaines plus tard, les Allemands allèrent l'arrêter afin de l'obliger à livrer la caisse communale. Ajoutons, par parenthèse, qu'ils le tinrent alors neuf jours prisonnier et lui firent passer trois jours et trois nuits lié sur une chaise, annonçant et ajournant à maintes reprises son exécution.

Au reste, de nouvelles troupes survenant, M. le curé Voisin fut aussi recherché dans la suite ; on rééditait l'historiette de son agression du haut de la tour et on voulait le fusiller. Il dut vivre dissimulé dans un hameau, où il célébrait la messe, à laquelle les fidèles assistaient clandestinement. Enfin, pour ne pas tomber entre les

maines de l'ennemi, et sur le conseil d'un officier catholique, il lui fallut passer en Hollande.

J'ai cru devoir insister sur les événements de Battice, parce que c'est un des cas très rares où les Allemands ont précisé leurs accusations à charge de la population belge. Et ce qu'il y a de plus probant, c'est qu'après avoir désigné de prétendus coupables, ils les ont laissés en liberté et ont assassiné des innocents, ruiné et anéanti tout un village. L'iniquité, dit l'Evangile, se donne à elle-même des démentis.

LA DESTRUCTION DE HERVE

C'est le matin du mardi 4 août que l'on annonça, à Herve, l'approche des Allemands. Ils avaient, disait-on, passé la frontière à Baelen. De là, suivant la grand'route d'Aix-la-Chapelle à Liège, ils s'arrêtèrent à Battice.

A une heure et demie, les quatre premiers uhlans apparaissaient à l'entrée de la ville de Herve. Puis une première auto arriva au pont Malakoff. En passant, les officiers qui s'y trouvaient abattirent sans motif, d'un coup de revolver, un garçon de seize ans.

Bientôt, l'armée s'avança. Elle défila durant deux heures. Causant avec des habitants, un officier du 165^e dit : « Nous venons de Magdebourg. Après deux jours et deux nuits de voyage, nous sommes arrivés hier soir à Lontzen » (à deux kilomètres de l'autre côté de la frontière). Il s'ensuit que, dès

la veille de l'envoi de l'ultimatum à la Belgique (2 août à sept heures du soir), l'Allemagne dirigeait ses armées sur la frontière belge.

La population, très impressionnée, offrit des rafraîchissements et tout ce que les soldats désiraient. Ce régiment, 165^e, qui fut, dans la suite, un des plus cruels, logea à Herve ; d'autres continuaient leur marche devant les forts de Liège.

Le major Bayer, accompagné de deux officiers et de quelques soldats, était descendu chez un des vicaires. Il se montra courtois, regrettant la guerre, se plaignant de son état de santé... Il exprimait ses appréhensions sur le sort réservé à la Belgique.

Entre huit et neuf heures du soir, le colonel le fait mander à l'hôtel de ville ; le major demande au prêtre de l'y accompagner. Là, ils trouvent le bourgmestre, M. Iserentant, entouré par les soldats et l'un ou l'autre notable. Le colonel paraît et, prenant des airs furibonds, il leur adresse en allemand une violente mercuriale. Le major la traduit en français : « Depuis notre entrée dans ce pays, on tire sur nos troupes. On l'a encore fait dans un coin de Herve. Les lois de la guerre autorisent des représailles : incendie, fusillade. Vous resterez nos prisonniers. »

Le bourgmestre s'étonne et proteste contre des accusations imprécises qu'il croit sans fondement. Toutefois, il offre d'avertir la population, ce qui est accepté.

Le colonel charge le bourgmestre et le vicaire de cette mission. Accompagnés du major Bayer et de six soldats, d'un clairon et d'un porte-lanterne, ils

parcourent la ville. Jusqu'à une heure du matin, ils transmettent l'admonition et la menace aux habitants : la ville sera incendiée au moindre acte d'hostilité.

Evidemment, les habitants étaient à mille lieues de songer à une agression contre la force armée. Au reste, toutes les maisons étaient occupées par les troupes.

Malgré leurs protestations, le bourgmestre et le vicaire furent encore retenus. En traversant la ville, le premier était entré chez lui pour y prendre un vêtement et quelque nourriture. Des officiers supérieurs s'y trouvaient installés : ils expulsèrent grossièrement le magistrat. Les deux captifs durent ensuite guider les Allemands, qui voulaient acheter des chevaux. Ils se rendirent notamment chez un loueur de voitures, M. Roger ; ils l'arrêtèrent comme espion français (*sic*), ainsi que sept autres Herviens, parce que certains de ceux-ci, d'une fenêtre de l'étage, avaient fait signe à des habitants effrayés qui fuyaient de se réfugier chez eux. C'étaient là des signaux pour l'ennemi...

A onze heures du soir, une partie des troupes avait reçu l'ordre de marcher sur les forts. A deux heures et demie de la nuit, le reste est appelé également. Au moment de partir, les soldats tirent des milliers de coups de fusil sur les maisons de Potiérue, de la rue de l'Hôtel-de-Ville et de la rue Jardon, *c'est-à-dire sur les maisons mêmes où ils venaient de recevoir une large hospitalité*. Pas le moindre incident n'avait provoqué cette fusillade. Une femme Halleux fut grièvement blessée dans

son lit et un houilleur, nommé Jean Mathonnet, homme absolument inoffensif, ayant fait quelques pas dehors pour accompagner ses logeurs, fut blessé mortellement. Un prêtre vint le relever; il mourut dans ses bras.

Au reste, les Allemands n'avaient formulé aucune plainte.

Entre temps, la canonnade du fort de Fléron tonnait terriblement. La population, atterrée, se blottit dans les caves.

Le jeudi, l'on vit, sur la hauteur, brûler le village de Battice. Les nouvelles troupes qui traversaient la ville alléguaient que les gens avaient tiré : « *Man hat geschossen.* »

Dès lors, de sinistres pressentiments hantent les Herviens. Toute la journée, le bourgmestre Iserentant subit des interrogatoires et des menaces.

Ce fut le jeudi 6 que le premier crime d'incendie fut commis à Herve. Des soldats mirent le feu à une maison; les officiers demandèrent à des habitants d'attester par écrit que cet incendie était l'œuvre d'un obus venu du fort de Fléron!

Le matin du vendredi fut plus calme. Les troupes allemandes, brisées par les forts, revenaient en ville. L'on avait installé des ambulances pour leurs blessés au collège, à l'hospice, au couvent de la Miséricorde et chez les Sœurs de la Providence.

Dans l'après-midi, le bourgmestre et M. Cajot, échevin, sont conduits comme otages hors de la ville, à l'endroit dit « la Cour Lemaire », où se tenait l'état-major. Là, sous leurs yeux, on fusille

cinq habitants de la route de Battice, tous gens parfaitement honnêtes et paisibles.

Ce quintuple assassinat, connu à Herve, augmente la terreur. Nombre d'habitants fuient la ville. Les autres subissent toute sorte de vexations. Toutes les portes doivent être tantôt fermées, tantôt ouvertes; les gens sont rangés contre les murs, les bras en l'air, sans cesse menacés de mort.

Enfin, cependant, des officiers annoncent qu'à la suite d'un armistice les troupes allemandes sont admises à poursuivre leur marche, à condition de passer à une certaine distance des forts. En conséquence, l'on ne sévirait plus contre la population; celle-ci pouvait être rassurée. Ils l'affirmèrent catégoriquement.

Au contraire, certains officiers, plus humains, s'étant intéressés aux habitants qui les avaient reçus, leur disaient confidentiellement : « Quittez la ville, le danger est extrême. »

C'était aussi le sentiment de cet officier, le comte de X..., qui, dans la soirée, reprocha à un infirmier (nous pouvons préciser) de laisser les blessés dans la ville :

« Je comprends, dit l'infirmier, on va nous fusiller ! — Qui a dit cela ? — Vous êtes noble, fait l'infirmier, vous devez avoir une parole d'honneur, je vous la demande. »

L'officier, déconcerté, se trouble, puis détourne la tête en disant : « Pauvre Belgique !... Nous autres, nous ne connaissons que les ordres. »

Epouvanté, l'infirmier le supplie de faire prendre

en pitié une population honnête et absolument innocente.

Dans la soirée, on chercha partout le général von Emmich; on insinuait que les habitants l'avaient fait disparaître... On fouillait les maisons en annonçant les plus horribles représailles. Des habitants se préparèrent à mourir, se confessant ou faisant leur testament.

Le samedi 8 août fut une journée sinistre. Le matin, de nouvelles troupes : cavalerie, infanterie, artillerie, arrivent par la route d'Aix-la-Chapelle. Ces troupes, exaltées sans doute par les calomnies atroces que la presse allemande lançait systématiquement, envahissent toute la ville à la façon d'une horde de barbares, tirant des milliers de coups de feu et lançant des fusées incendiaires. En proie à une sorte de frénésie, les soudards font irruption dans les maisons, en arrachent les habitants, alignent femmes et enfants, les bras levés, le long des façades, emmènent les hommes. On n'entend que détonations et cris de terreur des femmes, à qui les bourreaux crachent à la figure et donnent des coups. M^{me} Hennaut, femme d'un médecin occupé à soigner les blessés allemands, est entraînée avec ses cinq enfants, injuriée, souffletée.

Des cadavres jonchent les rues. Les habitants qui peuvent s'échapper se terrent dans les caves. D'autres sont traqués à coups de feu. Un jeune homme nerveux et contrefait, M. R..., échappe à la mort en se blottissant dans un tombeau vide, au vieux cimetière. Il y resta de deux heures après-midi à quatre heures du matin et dut alors quitter

sa cachette parce que le vent y poussait des débris enflammés.

M. Molinghen, aveugle, fut lié et abandonné ainsi sur le chemin. Il y avait aussi un aveugle dans la famille Sellenne: c'était la femme. Son mari et son fils furent massacrés à côté d'elle. Les criminels volèrent ensuite les vaches de ces pauvres gens.

L'incendie et ces sévices furent principalement l'œuvre du 39^e régiment d'infanterie de réserve.

Au milieu de cette effroyable scène, un prêtre monte vers les troupes. On refuse de l'entendre ; il se rend alors à l'hôpital, où un médecin militaire allemand souffrait d'appendicite. Le malade s'était levé et, par crainte d'être confondu dans un massacre, il avait revêtu son uniforme.

Ce prêtre, surnommé « le grand vicaire » et dont tout le monde nous a parlé, lui dit :

— Depuis quatre jours, nous soignons vos blessés, intervenez, de grâce !

— Mais que faire ?

— Sauvez au moins la population et faites qu'elle soit admise dans les établissements hospitaliers !

Le médecin allemand se laisse convaincre : il atteste par écrit, en triple copie, que les habitants de la ville de Herve ont traité les troupes avec bienveillance et il demande que ceux qui seront réfugiés dans cinq établissements dénommés aient la vie sauve.

Bientôt, cet écrit est exhibé à un officier qui passe à la tête d'une troupe de cavalerie : il hoche la tête et continue sa route.

Cependant le feldwebel Schlisser, du 39^e, sur le serment qui lui est fait que personne n'a tiré, entreprend d'apaiser la tempête. Il obtient d'abord que les habitants puissent rester chez eux en sécurité.

Entre temps, une troupe de cavalerie survenant, le prêtre est apostrophé par le jeune officier freluquet qui marche en tête : ce garnement entre en fureur et hurle : « Il faut brûler toute la ville. Les habitants tirent même de leurs maisons en feu... Est-ce là ce que vous enseigne votre religion ? »

Le prêtre, empoigné, est placé entre deux chevaux ; il est obligé de traverser la ville en courant devant toute la troupe, sans cesse en danger entre les chevaux épouvantés par les flammes. Les fusils sont braqués sur lui.

Soudain arrive une auto venant de la ligne des forts ; sur un signe, la troupe s'arrête pour recevoir une communication. Le prêtre profite prestement de ce répit et s'esquive à travers les bâtiments de la Coopérative, qui flambaient.

Rentré en ville, il s'occupe de faire refluer la population vers les établissements hospitaliers. Mais au bout de la rue Jardon une troupe de fantassins l'arrête et l'emmène avec d'autres, destinés à être fusillés.

Cependant un officier sort du Couvent de la Miséricorde : « Il y a ici, dit-il au prêtre, nombre de blessés allemands ; voyez s'il se trouve parmi eux des catholiques. »

Le prêtre entre. Deux soldats l'escortent, mais restent sur le seuil, baïonnette au canon. Après

avoir constaté que tous les blessés sont des protestants, il se faufile par une porte du fond dans le couloir qui conduit au jardin et il passe les murs. Il veut se rendre chez le bourgmestre, resté en danger dans sa maison. Mais bientôt s'élève le cri : « Halt ! Handen hoch ! » Nouvelle arrestation par des soldats du 39^e, occupés à incendier. Les fusils sont dirigés sur le captif. Passe une vieille femme nommée Wergifosse, qui, d'un air égaré, emporte des pièces de literie. « Malheureuse, n'allez pas de ce côté ; rendez-vous à l'hospice ! » lui crie le prêtre. En ce moment un craquement retentit ; c'est la corniche de la maison proche qui se détache avec fracas, lançant un tourbillon d'étincelles. Tandis que les soldats se garent vivement, le grand vicaire s'échappe pour la troisième fois.

Il court chez le bourgmestre, très menacé, le décide à se rendre à l'hospice avec sa famille ; puis, avec l'échevin Cajot, il va trouver les officiers et obtient l'autorisation de combattre l'incendie. Aidés de quelques hommes de bonne volonté, ils vont quérir les pompes à l'Hôtel de ville et parviennent à couper le feu rue Jardon et rue de la Station.

Cependant le danger ne fait que croître ; des coups de feu sont tirés sur les maisons. Le grand vicaire engage partout les habitants à le suivre. Les femmes et les enfants en avant, les hommes ensuite, la population descend vers les établissements hospitaliers qui, bientôt, sont bondés de monde.

Là c'était un encombrement indescriptible d'objets de toutes sortes et de gens dans la désolation. Les parties incendiées de la ville continuaient de flamber.

Durant toute la journée du samedi, les tueries marchent de pair avec l'incendie. Au milieu de ces scènes barbares, une femme Hendrickx se jette à genoux devant les Allemands en élevant un crucifix : ils la tuent. Rue Jardon, ils emmènent à la mort un vieillard, un « innocent », et des jeunes gens de seize à treize ans !

Voici la liste des décès que l'on a pu constater dans la population de Herve. La majeure partie des habitants ayant fui, d'autres ayant été emmenés par les envahisseurs, il n'est pas possible de dire si cette liste est complète. Les âges sont approximatifs, les registres de population étant brûlés.

Lecloux Nicolas, 53 ans;	Mathonet Jean, 38 à 40 ans;
Lecloux, 24 ans, fils du précédent;	Simar Fernand, 30 ans;
Lecloux, 21 ans, fils de Lecloux Nicolas;	Pirotte Joseph, 36 ans;
Lecloux M ^{lle} , 51 ans;	Winants, père;
Dieu Louis, 60 ans;	Winants, fils, 27 ans;
Dieu, fils du précédent, 25 à 30 ans;	Christophe-Diet M ^{me} , 47 ans;
Dechêne Jean, 55 ans;	Christophe Joséphine, 20 ans;
Dechêne Dieudonné, 28 ans, son fils;	Cabaudy, 18 ans } petits-fils
Lardinois Guillaume, 70 ans;	Cabaudy, 16 ans } de Thonon
Iserentant Léon, 65 ans;	Cabaudy. } Eglebert.
Hendrickx M ^{me} , 40 ans;	Demoulin Léon, 35 ans;
	Marbaise Léon, 55 ans;
	Lahaye Victor, 35 ans;
	Fransen Jean, 42 ans;

Beyers Joseph, 43 ans ;	Defooz Joseph, 50 ans ;
Beyers Pierre, 29 ans ;	Sellenne-Blochons Nicolas,
Grailet Joseph, 56 ans ;	70 ans ;
Grailet Mme, sa femme,	Sellenne Joseph, 26 ans,
50 ans ;	son fils ;
Lallemand Léonard, 27 ans ;	Thonon ou Thomas Engle-
Toussaint Grégoire, 30 ans ;	bert, 70 ans ;
Déliège Albert-Joseph, 50	Maassen Aloïs, 30 ans ;
ans ;	Liégeois Emile.
Lejaer Dieudonné, 36 ans ;	

Enfin, à la cour Lemaire, sous Herve, furent fusillés cinq habitants de Battice :

Habay, Thoumsin, Ridelle, Grétry, et un cinquième.

Par une triste fatalité, la plupart des victimes étaient des gens extrêmement honorables et aimés de la population. Aucun ne fut saisi dans des conditions suspectes : on les arrêtait au hasard, on les fusillait sans motif, parfois au milieu de leurs occupations ; certains furent tués quand ils fuyaient leurs demeures en feu. Grailet et sa femme furent abattus alors qu'ils étaient occupés à traire leurs vaches ; les deux Beyers, employés à la Coopérative agricole, avaient passé tout leur temps à livrer aux Allemands ce que ceux-ci désiraient : ils furent massacrés sans pitié. Chez Emile Liégeois, les Allemands sonnent à la porte en prononçant des paroles rassurantes ; il ouvre : on le tue, et sa sœur, aujourd'hui guérie, reçoit aussi une balle dans le corps. M^{me} Diet et sa fille furent trouvées asphyxiées dans leur cave ; plusieurs furent fusillés devant leur femme, leurs enfants ; Aloïs Maassen

laissait cinq jeunes enfants ; un sixième est né après sa mort.

Iserentant et Lardinois, deux bons vieillards, avaient appris que, à La Bouxhe, sur la hauteur tout proche de Herve, les cadavres du fermier Degueldre et de sa fille gisaient dans la poussière, au milieu du chemin ; ils avaient eu la pensée charitable de porter là-bas deux cercueils : les Allemands les laissèrent faire d'abord, se bornant à ricaner ; puis, quand les deux vieillards se mirent en devoir de transporter les corps à l'intérieur, on leur courut sus : l'un eut la tête fracassée à coups de crosse de fusil, l'autre fut presque décapité à coups de baïonnette.

Et entre temps, dans cette même journée du samedi 8, tous les hommes de La Bouxhe, à une ou deux exceptions près, et des familles entières étaient mis à mort. On trouvera plus loin la terrifiante histoire de ce massacre.

Le dimanche 9, l'incendie continuait de sévir à Herve. Des soldats le rallumaient de tous côtés. L'Hôtel de ville fut incendié avec tout ce qu'il contenait ; les papiers, des registres officiels, les archives et le drapeau de 1830 restèrent dans les flammes. Le feu sévit encore violemment durant la nuit du 9 au 10.

Pendant des affiches défendant le pillage sont apposées par ordre du commandant, comte de Bettendorf. Les soldats les lacèrent et les enlèvent. Ils défoncent à coups de pic le coffre-fort du Syndicat agricole. L'on avertit le commandant. « Je vous crois, dit-il, mais que faire ? » Ayant tout permis,

les jours précédents, on était devenu impuissant à rien empêcher.

Un général von Kluck ou von Gluck (est-ce le chef d'armée connu?) et son état-major viennent s'installer dans la villa de M. Philippart, la plus jolie habitation de Herve. Le duc de Sleswig-Holstein, beau-frère de l'empereur, est présent. On est dans la vérandah. Les otages se tiennent à l'entrée, Le duc se promène autour de la table à laquelle les officiers sont assis.

— Je suis, dit-il aux Herviens, parent de votre roi, et j'ai de bons amis dans votre pays. Mais si on a tiré sur notre armée, des représailles sont nécessaires... La résistance du fort de Fléron constitue, de la part du commandant, une barbarie inutile. Le commandant, peut-être, veut mourir en soldat ? Eh bien ! il mourra. Sacrifice inutile ! Qu'en pensez-vous ? demande le prince à un membre du clergé.

— Je suis prêtre, répond celui-ci, et n'ai point de compétence ; mais le commandant, lui, doit bien connaître son devoir.

— Et que pensez-vous de la Belgique, qui s'attire de tels malheurs ?

— Il s'agit de notre honneur national, prince, et mieux vaut périr tous que de le perdre.

— Beau sentiment, fait le prince, mais ce n'est que du sentiment.

Le général von Kluck ne prononce pas un mot.

Le lundi 10, les officiers proposent au juge de

paix, M. de Franken, de se rendre en parlementaire aux forts de Fléron et d'Evegnée et d'inviter leurs défenseurs à se rendre. Le juge décline cette mission antipatriotique. Alors on le conduit en auto hors de la ville et, durant une heure et demie, on le fait assister au défilé continu des armées.

— Il en passe de toutes parts depuis des jours, lui dit-on, et il y en a encore jusque par de là Aix-la-Chapelle ¹. Dites au moins cela aux commandants des forts, ils comprendront l'inutilité de leur résistance.

Les officiers le conduisent ensuite vers le fort d'Evegnée, en arborant des drapeaux blancs. Ils croisent une auto emportant un officier belge prisonnier. C'est, disent-ils, le commandant d'Evegnée.

L'auto se dirige alors sur le fort de Fléron. Le commandant du fort, le capitaine Mausin, se présente aux parlementaires. Les officiers allemands font dire au juge ce qu'il vient de voir. Entre temps, l'un d'eux examinant le fort, le commandant Mausin l'interpelle vivement et lui ordonne de tourner la tête. Les Allemands lui demandent quelle est, en présence des immenses forces d'invasion, sa réponse à l'invitation qui lui est adressée de se rendre.

— Ma réponse est catégorique, fait le commandant, c'est *non* ! Messieurs, votre mission est terminée.

L'auto repart, et la canonnade reprend de plus belle. Le fort de Fléron fut criblé de bombes ; il

1. Les Germains se prévalent du nombre : *Numero gaudent Tacite*).

en reçut des milliers, mais il résista trois jours encore.

Le lundi, un grand nombre d'habitants de Herve se sauvent dans la direction de Verviers.

Le mardi 11, enterrement des victimes. Le général de Clermont prend le clergé comme otages. Le premier train allemand roule à huit heures du soir; le chemin de fer sert au transport en Allemagne des mobiliers volés à Herve. Les soldats pillent les caves et s'enivrent. A un endroit, on les voit verser de toutes sortes de vins : Bordeaux, Bourgogne, Champagne, dans un seau; ils y puisent avec des jattes.

C'était justifier leur vieille réputation. La Fontaine a écrit :

J'aime mieux les Turcs en campagne
Que de voir nos vins de Champagne
Profanés par les Allemands :
Ces gens ont des hanaps trop grands,
Notre nectar veut d'autres verres.

La saoulerie est générale. Les Allemands ivres tirent des coups de feu dans toute la ville; ils tirent même les uns sur les autres.

Le mercredi 12 août, l'incendie reprend. Le pillage, commencé le dimanche, se généralise. Scène de sauvagerie indescriptible : tout convenait aux pillards, qui chargeaient meubles, vaisselle, linge, vêtements, à pleines autos; à pleins camions; ces véhicules couraient vers la frontière et revenaient charger encore. L'on chargeait par wagons à la

gare. Des officiers éventrèrent les coffres-forts de l'hôtel de ville et de la poste.

Le 13, continuation du pillage et des scènes de violence. La terreur règne. Une demoiselle L... est prise de folie. D'autres personnes manifestent des troubles d'esprit.

Le 14, on voit des officiers en auto coopérer au sac de la ville. Incendie de l'habitation du bourgmestre; pillage, entre autres, chez l'échevin Cajot. Le sergent instructeur désigné plus haut tente en vain d'arrêter le brigandage.

Le 15, fête de l'Assomption, il n'y eut point de messe à l'église. Pillage au Rond-Point.

Le dimanche 16, le désordre était à son comble. Les soldats ivres buaient à même les bouteilles de cognac; des disputes et des bagarres s'élevaient entre eux. Ils veulent fusiller des habitants, ils les relâchent, puis les reprennent. Des gens furent ainsi près de périr de multiples fois, tels MM. Bondin, Pierre Demoulin, etc. Chez M. Borboux, ancien pharmacien, oncle du député, ils volent de l'argent et des objets de toutes sortes, puis ils s'amusent notamment à coller les enveloppes à lettres pour les rendre inutilisables; ils font leurs ordures dans des vases de cheminée et dans des cache-pots.

Les habitants n'ayant plus de nourriture, les pillards enfouissent les viandes qu'ils ne peuvent consommer, plutôt que de leur en laisser; l'on en demande pour les malades de l'hospice: ils répondent par un refus brutal:

— Travaillez, disent-ils aux Herviens affamés, travaillez, gagnez votre vie!

Le 17, pillage encore. Un habitant, nommé Lechanteur, qui avait bien reçu des hussards, est lié par eux sur une table et, devant lui, toute la nuit, ils tarabustent sa femme.

Le 18, incendie de quatre maisons proches de la gare. Pillage, spécialement par le 159^e régiment.

Le 19, passage de nouvelles troupes; on pille le bas de la ville.

Le 20, nouveaux régiments et continuation des vols et de la destruction. Les habitants sont contraints de déblayer les rues obstruées par les décombres, ce qui gêne la marche des troupes.

Le 21, sac et incendie de maisons au Thiège.

Le 21, des gens sans aveu, étrangers à la ville, se joignent aux pillards avec l'encouragement des soldats.

Le 23 et le 24, mêmes scènes de désordre.

Le 25, un nommé C..., de la localité, se saoule en compagnie des Allemands et leur procure des femmes de mauvaise vie. L'on pille toujours.

Après cette longue période de brigandages, dans toute la ville de Herve, on ne comptait pas cinquante maisons qui n'eussent été complètement pillées.

Plus de trois cents ont été détruites par le feu et ne présentent plus que des ruines affreuses, généralement les quatre murs extérieurs; puis, au dedans, un amoncellement de décombres mêlés de poutrelles tordues, de poêles, de lits en fer déformés, etc.

L'œuvre de destruction avait atteint des proportions incroyables. Il n'est pas une auto, pas une

moto ou un vélo qui n'aient été volés. Toutes les caves étaient vidées. Dans les maisons non incendiées, après avoir expédié tout ce qui avait quelque valeur, les bandits lacéraient les images, les photographies, brisaient ou salissaient ignoblement ce qu'ils ne pouvaient emporter, mêlant les excréments aux pots de beurre, souillant de même les lits, les couvertures, etc. — Ne parlons pas d'autres attentats...

En divers endroits, il a pu être constaté que les vols étaient commis par des hommes ayant des connaissances techniques spéciales. Ainsi, le cabinet d'un médecin fut cambriolé avec une compétence évidente; tous les instruments de quelque valeur et les appareils nouveaux avaient fixé le choix du preneur; d'un thermo-cautère, par exemple, on n'avait enlevé que les pointes en platine. On a emporté jusqu'à des dentiers.

On expédia vers l'Allemagne cent quatre-vingts têtes de bétail et quantité de denrées.

En un même jour, les brigands chargèrent au chemin de fer cinq pianos. Dans les papeteries, les moindres objets ou bibelots leur convinrent.

Des officiers *et des civils* allemands ayant arrêté leurs autos devant un élégant magasin, on les vit sortir avec des brassées de cannes et de parapluies. D'autres autos, devant les maisons particulières, chargeaient des paniers de vin, et en route pour la frontière!

Pendant ce pillage général, les Allemands se mirent au piano et dansèrent.

Quand on emmena le juge de paix à Battice, pour

le faire assister au passage des troupes, on lui offrit du vin volé et, comme il refusait : « Oh ! lui dit un officier, ce n'est peut-être pas très délicat, mais enfin... »

« Dans un pays où il y a tant de bon vin, disait un général que l'on peut nommer, c'est bien le moins que nos soldats en prennent. »

Aussi ils ne s'en privaient pas. Ils s'enivraient, puis faisaient toutes les grossièretés imaginables ; comme la saison était chaude, il en est qui se mettaient à nu et se livraient à force bouffonneries. Leur goinfrerie était illimitée. Un sous-lieutenant, secrétaire du commandant, buvait du matin au soir les meilleurs vins, puis, pour la nuit, se munissait de deux bouteilles de Porto. C'était un vrai phénomène.

Le commandant de place, officier de réserve, était un juge. « Pourquoi, disait-il aux otages, les Belges haïssaient-ils les Allemands ? » — « Si on vous a dit cela, répondit un otage, on vous a trompé. Dans le monde intellectuel, on était au contraire assez porté pour l'Allemagne, parce que là, croyait-on, régnait l'ordre ; puis le gouvernement français, par ses actes contre la liberté et la religion, s'était aliéné bien des sympathies. Bref, nous n'avions donc aucune hostilité contre nos grands voisins de l'est et du sud. Au surplus, là n'est pas la question : si les Français avaient violé notre neutralité, les Belges se fussent, de même, comme un seul homme, levés contre eux. »

— Ah ! dit le juge-commandant, je ne croyais pas cela.

— Pour nous, Belges, ajouta l'otage, que les

Français restent en France et les Allemands en Allemagne : tel était notre sentiment.

— Et, malheureusement, dit le juge, nous sommes chez vous...

— Oui, malheureusement.

Ajoutons qu'un capitaine allemand déclara que tout ce pillage était une honte. Mais, hélas ! pour quelques honnêtes gens, combien d'ignobles gredins !

La petite ville de Herve, naguère prospère, fut ainsi, sans l'ombre de raison, livrée au vandalisme durant dix jours consécutifs. De tous les quartiers modernes, il ne reste que des ruines. Le vieux quartier, plus pauvre, a seul échappé à l'incendie, mais point au pillage. Les habitants sont dispersés ou ruinés. Sur 4.500, 3.000 environ sont revenus, logeant les uns chez les autres et dans les établissements publics. En février et mars, 1.500 étaient tombés à la charge du comité de ravitaillement qui s'assemblait tous les jours durant des heures, se débattant contre des difficultés sans cesse renaissantes. Rendons hommage au dévouement de ces quelques hommes qui, sans acception de partis, ne font qu'un pour combattre la famine et soutenir ce pauvre peuple si durement éprouvé.

Les Allemands ne paraissent pas même comprendre le scandale de leurs violences et la honte de leurs lâchetés. A Herve comme ailleurs, ils se sont fait photographier au milieu des ruines et ont parfois obligé des habitants à poser avec eux.

Cependant, à la longue, l'opinion s'accréditait, chez les civils allemands venant excursionner en Belgique que la population était innocente. Dès

lors, la vue des horribles ruines qui se dressent de toutes parts devenait un perpétuel reproche. Aussi, en janvier, l'autorité militaire fit présenter à la ville un ordre signé : Dr Vollmer, par lequel il était enjoint aux propriétaires des immeubles sinistrés d'avoir à reconstruire ou à raser les murs et à remblayer. Un délai de quinze jours leur était imparti pour se décider, faute de quoi une société hollandaise se chargerait du travail en requérant une main-d'œuvre belge et s'attribuerait la propriété des matériaux.

Les Herviens haussèrent les épaules, dédaignant de répondre, et les choses en restèrent là.

Oui ou non, ces envahisseurs sont-ils des barbares ¹.

LA BOUXHE

SCÈNE D'EXTERMINATION

Après la traversée de Battice et de Herve, la fatale grand'route d'Aix passe à La Bouxhe, dé-

1. La proximité de la frontière fut souvent funeste à la petite ville de Herve.

En août 1465, des troupes brûlèrent Herve en partie, mais le gouvernement liégeois fit pendre les principaux auteurs du sinistre.

En 1650, Herve est maltraité par les Nassau. Un capitaine de Pennenberg se montre si insolent et ses soldats, toujours en état d'ivresse, commettent tant d'excès que la garde bourgeoise prend les armes et leur administre une correction.

En décembre 1815, les Hanovriens occupant Herve vexent la population. Le 15 janvier 1816, le bourgmestre Lemaire ayant protesté contre leurs réquisitions, le commandant le provoque en duel. Le bourgmestre lui répond : « C'est une lâcheté de provoquer à l'épée quelqu'un qui n'est pas militaire. Si vous voulez vous battre à coups de trique, je serai votre homme. »

Souvenirs suggestifs : châtement des criminels, défense légitime, liberté des protestations : la comparaison n'est pas en faveur de notre temps.

pendance de Mélen. Le hameau se composait d'une trentaine de maisons espacées des deux côtés et presque à front de la chaussée. C'étaient généralement de petites fermes ou métairies, où vivaient, dans une paix profonde, des gens simples, adonnés aux travaux des champs. On n'y voit plus que des ruines. La torche est même allée chercher à l'écart d'humbles maisonnettes, blotties dans les vergers.

Errant, l'âme désolée, dans cette solitude, je trouvai enfin, dans la campagne, quelques femmes vêtues de noir, silencieusement occupées à des travaux d'hommes : conduire et épandre du fumier. La tête penchée, les yeux perdus dans une vision de désespérance, elles répondent à peine, avec des gestes las.

C'est qu'ici s'est accompli l'épisode le plus tragique de l'entrée en scène de la Kultur tudesque. Ici, dans les conditions les plus injustes, furent assommés, égorgés ou fusillés tous les hommes ; ici furent massacrées des familles entières : la famille Benoît, par exemple : le père, trois garçons de 19, 18 et 16 ans, une fille de 12 ans ; la famille Cresson : le père, la mère, un fils de 16 ans, un de 13, une fille de 11 et une de 7 ; la famille Lorquet : le père et quatre fils. Et les Brayeur, et les Weerts, et les Wislet, et les Weyenberg et d'autres...

Cent vingt civils tombèrent à Mélen : soixante-douze de la commune, — presque tous de La Bouxhe, — et quarante-huit des alentours.

Vraiment, pour fouiller dans ces horreurs et y recueillir des précisions, parfois en rouvrant les

blessures des cœurs, il faut rassembler toute sa résolution et se pénétrer du devoir que l'on s'est imposé : défendre l'honneur des victimes, confondre l'imposture des meurtriers.



Des soldats du 165^e se firent héberger à La Bouxhe le soir du 4 août. Bien restaurés, plusieurs demandèrent aux hommes de faire avec eux une partie de cartes. Le lendemain matin avait lieu la première attaque du fort de Fléron, violemment repoussée. Revenus de méchante humeur, les Allemands se montrent impérieux. A onze heures du soir, après des colloques sournois, ordre est donné aux habitants de descendre dans les caves : au dire des Allemands, des événements graves se préparaient ; il fallait se mettre à l'abri.

Vers trois heures et demie du matin, une vive fusillade éclate. Les habitants se figurent qu'un combat s'engage. Mais les Allemands entrent au rez-de-chaussée de diverses maisons, en criant : *Draussen, schlechte Französe !* Et à mesure que les hommes passaient le seuil, ils étaient fusillés à bout portant. Ainsi tombèrent les Ancion, Daigneux, Jacques et Prosper Delfosse, Nicolas et Mathieu Gérard, Joseph Brayeur, Clément Bernard, Arthur Deltour, Léon Jacob... Le dernier sorti, Léon Falla, se jette à genoux, implorant la pitié pour sa femme et ses enfants. Au même instant, il tombe fusillé. Un officier descend dans la cave, où il y avait onze enfants et des femmes ; frappant celles-

ci à coups de crosse de revolver, il les chasse. Sur le chemin, où l'on voyait déjà plusieurs maisons flamber, des soldats leur crient en français : « Mauvaises Françaises, vous, vivantes dans le feu ! » La menace ne fut pas exécutée ce jour-là.

Après cette première série de meurtres, les soldats disparurent à peu près, jusqu'au samedi. Ce jour, vers cinq heures du matin, nouvelle fusillade. Les soldats, à coups de poing, à coups de crosse, chassaient les habitants devant eux, vers une prairie, au nord du chemin. D'autres étaient conduits vers une briqueterie. Quelques-uns se sauvent, on les tirait de loin. Après une heure de stationnement dans la prairie, la tuerie commença. Ce fut un carnage. Les victimes étaient debout. On fusillait, puis on achevait les blessés.

Pas plus ce jour-là que le mercredi, aucun reproche ne fut articulé contre la population. Même le *Man hat geschossen* ne fut pas prononcé. Il y eut des scènes d'horreur. Le cœur manque pour les retracer. La nomenclature des victimes en dira plus que ne pourraient le faire tous les récits.

Ancion Etienne, 28 ans ;
Daigneux Jean, époux de
 Joséphine Ancion, 30 ans ;
Chanteux Joseph, veuf de
 Catherine Ancion, 34 ans,
 laisse 5 orphelins ;
Brayeur Joseph, 45 ans ;
Brayeur Marie, née Weyen-
 berg, 38 ans, épouse du
 précédent ;

Brayeur Anna, leur fille,
 12 ans ;
Benoît Bernard, époux de
 Adèle Grosjean, 50 ans ;
Benoît Bernard, 19 ans ;
Benoît Lambert, 18 ans ;
Benoît Mathieu, 16 ans ;
Benoît Marie, 12 ans ;
Bernard Clément, 50 ans,
 fusillé et carbonisé ;

- Corman Clément, 23 ans;
 Corman Camille, 17 ans;
 Corman Arthur, 14 ans;
 Cortenraedt Pierre, époux
 de Joséphine Delfosse,
 35 ans;
 Cresson André, 59 ans;
 Cresson Marie, née Franck,
 40 ans, épouse du précé-
 dent;
 Cresson Guillaume, 16 ans;
 Cresson Gilles, 13 ans;
 Cresson Thérèse, 11 ans;
 Cresson Catherine, 7 ans;
 Dedoyart H., 51 ans;
 Defooz Guillaume, 20 ans;
 Defooz François, 18 ans;
 leur père, percé de deux
 balles, fut sauvé;
 Degueldre Olivier, époux
 d'Elisa Lambert, 50 ans;
 Degueldre Marie, 18 ans,
 fille du précédent, fusil-
 lée et carbonisée
 Delfosse Jacques, 47 ans;
 Delfosse Prosper, époux de
 Catherine Gilles, 36 ans;
 Deltour Arthur, époux de
 Julia Bernard, 31 ans;
 Derquenne H., fusillé alors
 qu'il allait traire ses va-
 ches;
 Doyen Emile, 52 ans;
 François Jacques, époux
 de M. Meyers, 35 ans;
 Franck François, 67 ans,
 garde-champêtre, fusillé
 en faisant sa tournée;
 Franck Servais, 53 ans,
 son fils;
 Gérard Nicolas, 25 ans;
 Gérard Mathieu, 23 ans;
 Falla Louis, époux de Barbe
 Chèvremont, 43 ans;
 Houbeau Jacques, époux de
 M^{me} Spalgens, 53 ans;
 Jamsin H., 36 ans;
 Jacob Léon, 18 ans;
 Joris Sébastien, époux Col-
 son, 47 ans, fusillé et le
 crâne ouvert à coups de
 crosse;
 Julémont Jacques, époux
 de Marguerite Préhar-
 pré, 22 ans;
 Leclercq Léopold, 72 ans,
 fusillé mais sauvé;
 Leclercq Toussaint, 20 ans;
 Loncin François, époux de
 Joséphine Lejeune, 43
 ans;
 Loncin Antoine, 17 ans;
 Lorquet Jacques, époux de
 M^{me} Lejeune, 57 ans;
 Lorquet Victor, époux de
 Cornélie Linck, 28 ans;
 Lorquet Jacques, 20 ans;
 Lorquet Albert, 17 ans;
 Lorquet Fernand, 14 ans
 Letesson Jean, marié, 59
 ans;
 Letesson Henri, époux de
 Françoise Dubois, 55 ans;
 Lecloux Michel, 50 ans,
 fusillé à Battice;

Lousberg Jean, célibataire, 73 ans, carbonisé;	Scieur Joseph, époux de M. Bauwens, 63 ans;
Mosbeux Jean, 59 ans;	Vanwissen Léon;
Mosbeux Pierre, 52 ans;	Weerts Grégoire, marié, 48 ans;
Pinet Pierre-Jean, 82 ans, fusillé à Battice;	Weerts Corneille, 19 ans;
Pirenne Pierre, époux de Belleflamme, 45 ans.	Weerts Dieudonné, 16 ans;
Piérard Jean, 59 ans;	Weyenberg Jeanne, née Closset, 58 ans;
Piérard Charles, 23 ans, fils du précédent;	Weyenberg Nicolas, 60 ans;
Piérard Lucien, 18 ans;	Weyenberg Jeanne, leur fille, 34 ans;
Remy Denis, 58 ans;	Weyenberg Maurice, 15 ans;
Renard F., marié, 62 ans, tué à coups de baïon- nette et de crosse;	Wislet Louis, 46 ans;
Rouschops Pierre, 35 ans;	Wislet Marie, son épouse, née Dupont, 41 ans;
Rouschops Marie, née Kus- ters, 42 ans, épouse du précédent; leur enfant de 5 ans fut sauvé, mais eut deux doigts presque détachés;	Wislet Marguerite, 20 ans, fusillée et le crâne ou- vert à coups de crosse;
	Wislet Louis, 8 ans;
	Xhaufaire Henri, 45 ans, époux de M. Henvaux, fusillé à Battice.

Cette liste de quatre-vingt-une suppliciés de Mélen-la-Bouxhe contient neuf habitants emmenés et mis à mort ailleurs.

Répétons que La Bouxhe fut, en outre, arrosée du sang de quarante-huit malheureux amenés des villages voisins afin de les placer devant des trou-
pes marchant contre les forts.

En même temps qu'ils assassinaient, les barba-
res volaient et incendiaient.

La malheureuse Marguerite Wislet fut victime

de nombreuses brutes allemandes, après quoi on la tua et on lui brisa la tête.

Trois fermes de José, commune de Battice, sont situées à proximité de La Bouxhe. Les Allemands y allaient chaque jour recevoir gratuitement des œufs, du lait, du beurre, de la viande. Or, le samedi, ils brûlèrent deux de ces fermes et y tuèrent « le plus brave homme du monde », nous disait-on : M. Joseph Baguette. Dans la troisième ferme, ils brisèrent tout, absolument tout. Un octogénaire, que nous citons également dans la liste de Battice, disait aux voisins : « Fuyez, vous autres, moi je reste; à mon âge que peuvent-ils me faire ? » Une demi-heure après, il était tué.

Un homme de La Bouxhe, qui a échappé, Henri Defooz, père des deux victimes, Guillaume et François, fut blessé et simula la mort. On le visita comme les autres, et on lui prit son argent, 2.000 francs, sans qu'il bougeât.

Une enquête unilatérale a été faite sur les massacres de La Bouxhe, à la Kommandantur de Liège, le 16 février. Dix-sept témoins y ont été appelés, surtout des femmes, puisqu'il n'y a pour ainsi dire plus d'hommes. On a cherché à leur faire dire : « Nous ne sommes pas absolument certains que des civils n'aient pas tiré, mais peut-être cependant l'a-t-on fait... » Les enquêteurs ont beaucoup insisté sur la conduite des soldats avant les événements. Ils demandèrent s'il n'y avait pas eu de discussion entre eux, notamment à propos de jeu de cartes, car, à leur arrivée, les Allemands avaient obligé leurs hôtes à faire la

partie avec eux. Il paraît que les témoins ont été fermes et catégoriques. Henri Defooz, le rescapé, a témoigné du fait ci-dessus relaté.

L'enquête n'a servi qu'à prouver, si c'était nécessaire, que les Allemands n'avaient aucun grief contre la population. Ils en sont réduits à chercher un doute quelconque, si léger fût-il, pour l'invoquer comme excuse de cet horrible cas d'application d'une méthode de guerre que l'on peut qualifier d'inférieure.

La plupart des suppliciés sont enfouis sommairement dans une prairie, longeant, au nord, la grande route. L'on y voit, dans l'herbe, deux longues taches de terre. D'autres sont enterrés dans des jardins et prairies, en face. Point n'est permis de déposer, sur ces tombes, un emblème ou un hommage. Ce serait rappeler le crime ! Mais ces ruines, ces taches dans le gazon, cette morne solitude, est-ce que cela seul ne crie pas vengeance au ciel ?

UN ARRÊT A SOIRON

Le soir du 4 août, les Allemands (des chasseurs) entrèrent au château du baron de Woelmont : le garde, qui avait refusé de leur ouvrir, fut relégué dans sa maisonnette.

Les envahisseurs s'installèrent, faisant main basse sur tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance ; ils burent du vin au point de s'enivrer. Ceux qui n'avaient pu entrer restèrent dans le parc, apparemment mécontents.

Un coup de feu retentit dans la soirée. Là-dessus, ceux qui noyaient dans le château sortirent et se mirent à tirer. Les deux compagnies restées dans le parc ripostèrent. Il y eut une sorte de combat, au point que les Allemands campés à Olne y coururent et huit d'entre eux furent tués ou blessés.

On ne manqua pas de dire que le garde devait avoir tiré. On alla l'extraire de sa cave avec deux autres et on les fusilla. C'étaient :

Hannon Arthur, 32 ans, marié ;

Gillard Léon, garde, 38 ans, marié ;

Pirard Léonard, jardinier, 25 ans.

Tous trois étaient au service du baron de Woelmont. Un autre habitant :

Decloux Jean, boucher, 43 ans,
fut également mis à mort.

LES SIGNAUX DU CLOCHER D'OLNE

Dès le mardi 4 août, les envahisseurs, venus de la frontière par Rechain et Soiron, apparaissent à Olne, beau village agréablement campé sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Vesdre. Ce sont le 20^e et le 35^e de ligne et des chasseurs du 5^e. Ils reçoivent une hospitalité généreuse ; l'accueil pèche même par trop d'empressement.

Cependant, le mercredi tout au matin, ils montrent déjà de l'humeur. Peut-être les incidents de la nuit, à Soiron, y sont pour quelque chose. Ils veulent enlever le drapeau belge qui flotte sur la

flèche de l'église : ils montent dans le clocher, mais ils ne parviennent pas à leurs fins : c'était trop dangereux.

Après avoir copieusement déjeuné, ils s'avancent vers les forts. Dans l'après-midi, on les voit déjà revenir en hâte. Les canons du fort de Fléron les avaient balayés de la campagne de Forêt. En tête sont amenés des blessés, entre autres un major et un autre officier. La troupe suit au pas de course, éperdue.

Entre temps, des soldats étaient encore montés au clocher, et avaient enfin retiré le drapeau, mais difficilement et non sans le secouer fortement avant de pouvoir l'enlever. Ce détail a son importance : il coûtera la vie à quatre habitants.

Quelque temps après, des chasseurs accourent ; ils se précipitent vers l'église et se mettent en devoir d'enfoncer la porte. Le curé apporte la clef : ils le visent avec leurs fusils et l'emmènent, lui plaçant le revolver à la tempe en criant : « On a fait des signaux avec le drapeau ! Vous êtes un traître, vous serez tué. » Il leur explique, en allemand, ce qui s'est passé. Les chasseurs ne veulent rien entendre et visitent toute l'église, prétendant qu'il y a des soldats ou des « civilistes » cachés. Ils ne trouvent rien de suspect. N'importe, ils vont fusiller. Survient un médecin haut gradé. Les soldats s'éclipsent tandis que le médecin dit : « Nous ne conduirons pas les blessés à l'hospice de Soiron. Nous établirons plutôt un lazaret de campagne ici, dans une ferme. »

Arrivaient à ce moment le vicaire de la paroisse,

M. Bernard Renzonnet, et le secrétaire communal, M. Pondcuir. Le curé leur raconte, plutôt jovialement, ce qui vient de se passer. Il n'avait pas pris les menaces de mort au sérieux, car on n'avait pas fait connaissance avec les Allemands, et à Olne on ignorait encore les meurtres commis à Soiron.

En ce moment, les soldats revenaient de l'autre côté de l'église, l'air furieux et courant presque. Des habitants crient : « Les revoilà ! » — « Entrons au presbytère, dit M. le curé, il y a décidément du danger. » Mais le secrétaire et le vicaire ne le suivent pas, ne pouvant croire, sans doute, à une agression non motivée.

On les saisit au collet, au moment où ils entrent chez M. Pondcuir. Les voisins n'ont pu s'en apercevoir, les Allemands défendant de regarder par les fenêtres et braquant les fusils sur les maisons.

Entre temps, vers 5 heures, un vieillard, Mathieu Chaineux, âgé de 69 ans, traverse le chemin. On lui tire des coups de feu : il tombe foudroyé. Un jeune homme, Gérard Niset, âgé de 21 ans, s'avance pour se rendre compte de ce qui se passe : on le tue.

Le village est frappé de terreur. Le jeudi matin, on trouve les corps du vicaire et du secrétaire communal. Ce dernier n'avait plus, de la tête, que la partie inférieure et une oreille. M. Pondcuir était un homme justement considéré et déjà d'âge. Le vicaire d'Olne, modèle de douceur et de bonté, avait trente-deux ans.

Selon toute apparence, Olne allait être le théâtre d'autres crimes. M. Paquay imagina de proposer au médecin militaire d'installer les blessés dans la

commune, à l'école des Sœurs, où ils seraient soignés à l'abri du danger, le tir des forts ne devant pas, sans doute, être dirigé sur le village. Il se portait d'ailleurs garant de la loyauté et de la correction des habitants.

En conséquence, on amène les blessés ; parmi les officiers étaient le major Schüts, du 20^e, et le lieutenant Wasserfal. « La localité, déclare spontanément le major, sera désormais préservée. »

Le soir arrivèrent 15.000 hommes ; le village et les abords en étaient bondés. Un major annonce : « Si un seul acte est commis contre nous, le curé « sera pendu et tout le reste massacré. Ailleurs, on « a coupé le nez et les oreilles à des blessés. Aussi, « des communes entières n'existent plus !... »

Bientôt on apprend vaguement les épouvantables massacres de Soumagne et de Saint-Hadelin.

Une semaine s'écoula dans un calme relatif.

Le jeudi 13, la grosse artillerie arrive et s'installe de toutes parts. On voit des attelages de seize chevaux. Le digne bourgmestre, M. Dahem, est arrêté : « On va tirer cette nuit ; je le prévois. Si on tire un seul coup de feu, vous et le curé serez pendus, le reste brûlé, fusillé ! » C'est ce que tous deux furent obligés d'aller annoncer de maison en maison.

Mais à Olne pas plus qu'ailleurs, on ne pouvait avoir l'idée de les attaquer.

Aucun incident ne survint et Olne-centre échappa au terrible sort de la section de Saint-Hadelin. Mais n'eût-il pas suffi de la malice d'un soldat pour déchaîner la rage fatale de cette armée d'af-folés et de violents ?

LE MASSACRE DE SAINT-HADELIN (OLNE)

Au pied des hauteurs d'Olne, la Magne coule à travers une charmante vallée : sur les deux rives sont éparses les maisons du hameau : Saint-Hadelin ; à droite étaient érigées les écoles, beaux bâtiments, aujourd'hui pour la plus grande part en ruines ; à gauche, une sorte de haut promontoire s'avance à pic, supportant la très vieille église, en arrière de laquelle quelques demeures spacieuses et bien conservées se réclament aussi d'un passé lointain.

S'il était un lieu paisible, c'était bien ce pittoresque hameau blotti dans son pli à l'écart des routes fréquentées. Eh bien ! les Allemands sont venus le découvrir et ils en ont fait un lieu de massacre et d'horreur.

Les habitants de Saint-Hadelin se fiaient naïvement aux soldats. La guerre était le conflit des armées, rien de plus.

Cependant, le 5 août, déjà, des violences se produisaient aux alentours ; on apprenait qu'il y avait des victimes à Forêt ; on disait d'autre part que deux jeunes gens venaient d'être assassinés dans les champs, vers Soumagne.

Au carrefour d'où le chemin de l'église se détache de la route d'Olne, un obus du fort de Fléron tomba le mercredi à 4 h. 1/2, tuant six soldats allemands et en blessant une dizaine ; la plupart de ces derniers étaient malheureusement des Polonais ; ils furent transportés dans une dépendance de la maison en face et l'on y mit un drapeau de

la Croix-Rouge. Mais comme, sous la protection de cet insigne, les Allemands installaient une batterie, le fort, avec une précision effrayante, troua les maisons et y mit le feu ; puis un obus éclata juste sur le lazaret. La distance du fort au hameau est d'environ 3 kilomètres.

Entre temps, la soldatesque devenait turbulente ; elle pillait la Coopérative, ainsi que la maison Gailard, où 300 bouteilles de vin furent vidées. L'on prévint dès lors des violences.

Une partie de la population se réfugia à l'église et dans l'ancienne tisserie de M. Jamme.

Cependant, les envahisseurs se portaient sur l'autre versant, croyant se mettre à couvert du feu des forts. En chemin, ils tentent d'incendier les maisons Charneux, Dewonck et Dumont ; ils y jettent des matières inflammables, mais le feu s'arrête de lui-même. Arrivés vis-à-vis des écoles, sur la place plantée de hêtres et, pour cette raison, appelée le « Faweu » (*fagi*), ils se font délivrer tout ce que l'instituteur possède de vivres, mais ils le rassurent pour la nuit ; eux-mêmes s'installent sur la place et sur la route.

Le fort de Fléron continuait de tirer. A 11 heures, un obus tomba avec fracas devant l'école, tuant un cheval et blessant quelques hommes. Sur ce, fureur des Allemands. Ils pénètrent chez l'instituteur, M. Warnier, le saisissent avec toute sa famille, ainsi que le garde-champêtre Jean Naval. « On a tiré, disent-ils. Qui a averti le fort de notre présence ? » M. Warnier répond : « Le fort est à trois kilomètres d'ici. Nul n'a pu l'avertir. »

Mais ils ne veulent rien entendre. Avec accompagnement d'outrages et de brutalités, M. Warnier est poussé près d'une petite chapelle, à proximité. Sa femme le suit, un jeune enfant sur les bras, et elle adjure, elle supplie. Elle est repoussée à coups de crosse. Le visage ensanglanté, elle persiste en vain.

Sous ses yeux, on fusille son mari ; puis elle assiste, au milieu d'une scène de sauvagerie indicible, au massacre de ses enfants : ses deux fils tombent foudroyés, ses jeunes filles subissent le même sort ; Berthe gît sous le corps de Nelly frappée mortellement : elle entend râler sa sœur durant un quart d'heure et la sent mourir. Grièvement blessée et ayant un bras fracturé, elle se rend compte de ce drame d'horreur. Immobilisée, elle entend les cris de la femme de Jean Naval qui tombe évanouie au moment où on va fusiller son mari, tandis que leur petit garçon, âgé de cinq à six ans, supplie : « Monsieur le soldat, ne faites pas de mal à papa ; il n'a rien fait ; il est si bon... »

Mais les Allemands sont sans pitié. Ils immolent encore trois habitants du village de Forêt, amenés au Faweu : André Crahay, Paul Bailly et Jean Matz. Ces trois hommes furent retrouvés les mains liées derrière le dos au moyen de chaînes avec lesquelles on attache les brebis et les chèvres. Bailly, en sabots et en manches de chemise, avait été surpris à son travail. Tous trois, arrêtés depuis le matin, avaient passé toute la journée par un dur calvaire...

Puis les assassins font irruption chez les Desonay. La famille se compose de M^{me} Desonay, âgée

de 66 ans, paralytique, de son fils Henri et de sa fille Joséphine. Ceux-ci, voyant que l'on incendie aux alentours, descendent leur mère de l'étage. Comme ils parviennent au rez-de-chaussée, les Allemands enfoncent la porte et leur tombent dessus. La mère et la fille sont fusillées et achevées à coups de crosse de fusil, tandis que le fils, roulant blessé sous un banc, échappe au carnage. Des deux femmes, on ne recueillit, dans les décombres, que des os carbonisés.

Après ces atrocités, les Allemands reviennent vers la tisserie ; ils en chassent les femmes et, malgré leurs pleurs, leurs supplications, ils entraînent les hommes. D'autres, amenés d'Ayeneux, sont joints au lamentable cortège. On les conduit tous vers Riessonsart. Des gens de ce hameau s'avancent naïvement, apportant des vivres ; du moins, cela fut constaté pour Gillet, Dhanen, Dethier, Maguet et les Dewandre. Tous hommes honnêtes et paisibles : Maguet, le modèle de l'endroit, caractère digne et généreux ; les Dewandre, de beaux jeunes gens réputés pour leur bonté et leur serviabilité.

On les réunit aux autres et il y a là une centaine de personnes attendant la mort. L'exécution se fait par petits groupes, à l'endroit dit le Frêne.

Un des condamnés, M. Polet, d'Ayeneux, instituteur en retraite, homme d'un caractère élevé, s'indignait de la lâcheté des exécuteurs. Quand on lui ordonna de prendre place pour recevoir la mort, le vieillard refusa avec mépris : on le fusilla sur le petit tertre où il était debout, dans une attitude pleine de courage et de dignité.

Des « rescapés » rapportent qu'avant la fusillade Jacques Maguet, se tournant vers tout le groupe, récita à haute et ferme voix l'acte de contrition, que tous répétèrent, phrase par phrase.

Puis, quand vint son tour, poussé avec d'autres vers le supplice, Maguet lève son chapeau et s'écrie : « Vive la Belgique ! »

« Vive la Belgique ! » répètent ses compagnons, comme électrisés. Et la clameur patriotique retentit encore.

« Entendez-vous crier vos compagnons ! » disait à quelque distance un officier, en proie à l'agitation. Mais la manifestation n'avait fait qu'exciter la rage des autres : ils se mirent à hurler des injures.

« Ah ! dit un des « rescapés », quand nous entendîmes ce cri : Vive la Belgique ! nous sentîmes un frisson courir sur tout notre être ; nous reprîmes courage, sentant alors que, comme nos braves soldats, nous aussi mourions pour la Patrie. »

Le massacre allait continuer quand une alerte se produisit : un cavalier, survenant au galop, apportait un ordre de départ immédiat. Trente-trois victimes étaient tombées. Les quatre dernières, alignées auprès du tas de cadavres, furent réunies aux autres condamnés et on les dirigea rapidement vers Magnée.

Il était quatre heures du matin. Durant seize heures, c'est-à-dire jusque vers 8 heures du soir, ils restèrent dans les vieux chemins entre Saint-Hadelin et Magnée. On les obligeait à pousser des canons vers cette dernière localité, située entre les

forts de Fléron et de Chaudfontaine. Enfin, à Magnée, on les relâcha sans explication. On leur dit : « Rentrez directement dans vos maisons. » Or, les maisons n'étaient plus que des ruines fumantes.

*
* *

Nous n'avons pu découvrir qu'un acte de miséricorde. Dans la nuit, au cours de la marche à la mort, un des captifs, blessé au pied, ne pouvait guère marcher qu'en s'appuyant sur une canne; on lui arrache sa canne et on la jette dans une maison en feu. Il suit très péniblement, sous les coups. Avisant un soldat qui paraît plus humain, il lui dit : « J'ai une demi-douzaine de jeunes enfants, voilà ma peine! Je devrais pouvoir vivre encore. » Le soldat lui répond à mi-voix : « Allez de côté, par là... » Le captif s'écarte et échappe...

Quand nous les vîmes, les survivants étaient encore très frappés de la rage extraordinaire des Allemands qui avaient essuyé le feu des forts et des troupes belges d'intervalle. Ce n'étaient plus des hommes, disaient-ils, c'étaient des démons. Cette parole, hélas! on l'a entendue en d'autres lieux ensanglantés par cette poussée imprévue et à peine croyable de barbarie.

*
* *

Mais la tuerie du Faweu, l'assassinat des femmes Desonay et le massacre du Frêne, à Riessonsart, ne furent pas les seuls événements tragiques de la

nuît du 5 au 6. En visitant ou en pillant les habitations, les soldats avaient trouvé un revolver et, ailleurs, une petite carabine appendue au mur. De ce chef, sans prendre la peine de se rendre compte que ces armes n'avaient point servi, ils fusillèrent sur-le-champ Joseph Tixhon et Henri Maguet. Puis, pénétrant dans la ferme Dewandre, proche du Frêne, ils tuèrent M. Pierre Dewandre, ses deux fils Julien et Henri, ainsi que leurs parents Joseph Delsaute et Louis Germai.

Un autre fermier, M. Daenen, entendant les cris, la fusillade, veut voir ce qui se passe ; il est mis à mort sur le seuil de sa porte.

Entre temps, dans tout le voisinage, des fusées incendiaires étaient jetées sur les maisons. Les femmes, à peine vêtues, se sauvent, emportant ou entraînant les enfants demi-nus. On n'entend que des cris d'épouvante mêlés aux ricanements et aux injures des barbares.

C'est au milieu de ces scènes sinistres et à la lueur des habitations en feu que tombèrent courageusement les martyrs du Faweu.

Au préalable, à l'endroit dit le Vieux Sart, où se trouve une ancienne carrière et où l'on avait déjà amené une vingtaine d'habitants d'Ayeneux, les officiers avaient procédé à un semblant de délibération. Sans articuler aucun chef d'accusation, sans un mot d'interrogatoire, ils avaient condamné tous ces gens à être fusillés.

Plusieurs furent retrouvés carbonisés par les poutres tombées des maisons en feu. Grand'ry fils avait la tête séparée du tronc ; on ne put l'identifier

que par voie d'élimination, quinze jours plus tard. Deux cadavres, ceux de Henri Hubert et Jean Willot, furent retrouvés au Frêne même, enlisés dans la boue.

De 29 hommes que comptait le quartier du Frêne, 23 ont été massacrés.

Et ce n'est pas tout. Le 6 août encore, des gens que les Allemands traînent avec eux pour en faire tantôt des aides forcés, tantôt des protecteurs contre le tir des Belges, finissent par être fusillés, assommés ou tailladés. Ainsi, au lieu dit les Heids d'Olne, tombèrent entre autres des habitants de Saint-Hadelin, Allemands d'origine.

L'on rapporte aussi les avanies que subirent les victimes. A la Fabrique, des Allemands les obligeaient, en les couchant en joue, à applaudir, à sauter tous ensemble, etc.

Dans la journée de jeudi, l'armée assaillante dévala de Fléron : ce fut une débandade formidable. L'on crut un moment la contrée dégagée, mais le samedi, environ 15.000 hommes montèrent de la Vesdre par Soiron.



Le document que nous reproduisons ci-dessous, et qui fut publié sous forme de lettre mortuaire, établit la liste des gens de Saint-Hadelin qui tombèrent la nuit du 5 au 6 et le 6 août :

PAROISSE DE SAINT-HADELIN (OLNE)

Souvenir du service solennel célébré le lundi 9 novembre, à 10 heures et demie, à la mémoire des victimes du massacre des 5 et 6 août, dans la paroisse de Saint-Hadelin.

Jean Naval,	Victor Warnier	Victor Warnier
Joséphine Desonay,	père,	filz, de Saint-Ha-
Nelly Warnier,	Edgard Warnier,	delin.
Jean Matz,	André Crahay et	Paul Bailly, de Fo-
Georges Delrez,	veuve Desonay.	rêt.

Tous tués le 5 août sur le Faweu.

Jean Willot,	Laurent Gillet,	Jacques Maguet,
Denis Naval,	Jean Naval,	Julien Dewandre,
Henri Maguet,	Pierre Dewandre,	Jacques Germay,
Henri Dewandre,	Joseph Delsaute,	Noël Grand'ry,
Guillaume Le-	Jean Legrand,	Augustin Sequaris,
clercq,	Léonard Grand'ry,	Léonard Lamar-
Joseph Grand'ry,	Paul Dethier,	che,
Pierre Dethier,	Alphonse Bœur,	Victor Hubert,
Félicien Bœur,	Joseph Tixhon,	Edouard Daenen,
Henri Hubert,	Gaspard Hautvast,	Jacques Hautvast,
Gilles Hautvast,	Jean Backer,	de Saint-Hadelin,
Joseph Hautvast,	De Charneux,	Fernand Maguet,
Victor Polet,	De Robermont	d'Ayeneux,
Joseph Strauven,	(Liège.)	Toussaint Hansez,
Joseph Delalle,	Victor Hansez,	de Bouny (Rom-
Toussaint Hansez,	Jules Saive,	sée).
Laurent François.	Jacques Rahier,	

Tous tués à Riessonsart le 6 août.

Albert Schweiz,	Antoine Dalhem,	Mathieu Klein, de
Blaise Grasner,	de Saint-Hade-	Fléron,
Hubert Blum,	lin.	Wilhelm Hasenk-
Betty Schweiz,		lever.

Tous tués dans les Heids d'Olne, le 6 août.

Denis Naval-Rogister, de Magnée, tué dans les Heids d'Ayeneux, le 6 août.

Mathieu Closset, de Saint-Hadelin, tué à Bouny, le 6 août.

Priez Dieu pour le repos de leurs âmes.

Suivent quelques invocations.

A la suite de cette publication, M. le curé de Saint-Hadelin dut comparaître à la Kommandantur de Liège, où on lui demanda s'il en était l'auteur. Il répondit affirmativement. Puis, on interrogea :

— Qu'avez-vous voulu dire par « massacre » ?

— Mais tuerie générale, sans doute.

— Vous n'avez pas voulu dire « boucherie » ?

— Non, je n'ai pas eu cette intention ; cependant, on pourrait dire que ce fut une boucherie.

— Vous avez voulu exprimer votre haine pour l'Allemagne.

— Pas du tout, j'ai voulu honorer les morts et faire prier pour eux.

— Vous n'éprouvez donc pas de haine ?

— Oh ! si : les coupables doivent inspirer une profonde pitié ; mais les actes, les procédés font naître la haine. Comment en serait-il autrement, après ce que nous avons vu ?

Jé donne ce dialogue tel que me le rapporte un habitant, un échappé, bien intéressant, ma foi.

Assis au coin de l'âtre, il tambourine sur la plate « buse » du poêle et il ajoute :

— Vous savez, c'est un gaillard, là, notre curé. Je vous engagerais à le voir, mais vous ne le trouveriez pas, sinon un samedi après-midi ou un dimanche. Les autres jours, aussitôt après sa messe, le voilà parti au service de notre comité de ravitaillement, dont il est l'âme. A force de recherches et de démarches, il parvient à trouver de bonnes denrées et à les obtenir à un bon marché exceptionnel. Cela se revend ici au prix coûtant ; l'on vient en acheter de deux lieues à la ronde. La vente

se fait au presbytère. Vous y verriez, en entrant, des tas de caisses, de balles et de bocaux. Et la balance de cuivre ! Une cure-boutique, quoi ! La sœur du curé, agréable et vive personne, est au comptoir. Par le temps qui court, ce service de ravitaillement est pour nous et ceux des alentours un fameux bienfait, allez. Et l'on trouve encore moyen d'assister les malheureux, car il y en a, pensez donc !...

— Alors, dis-je, vous n'avez pas cédé au découragement, après tant de deuils ?

— Mais non, il faut bien accepter l'épreuve et reprendre le harnais quand même, n'est-ce pas ? Sans doute, le vide, ici, est énorme. Et douloureux !... Mais, le croiriez-vous, notre caractère wallon reprend déjà le dessus. L'on se gausse des Allemands épais et prétentieux, froussards et violents à la fois.

— Ah ! vous les croquez bien.

— « Chaque » son tour, fait-il en riant.

Puis, grave, il affirme avec énergie :

— Ils ont été si loin que ce sera leur perte. Justice se fera. Dieu sauvera la Belgique. L'avenir est là... Nos enfants grandiront et l'ennemi n'aura, en fin de compte, anéanti qu'une chose...

?...

— Son honneur à lui.

EN PASSANT PAR FORÊT

Forêt couronne une hauteur en face de Saint-Hadelin. Un vieux village, d'aspect agréable, peu

important en lui-même, mais ayant, plus loin, sur la Vesdre, des sections populeuses.

Les Allemands passèrent rapidement dans la localité les 5 et 6 août. Ce fut un envahissement sauvage : le vaste château familial de M^{lle} de Fabribeckers fut complètement saccagé ; les tableaux furent coupés de leurs cadres. La ferme de M. Delvaux fut incendiée et ses deux fils massacrés sans motif, sans prétexte même. L'habitation des demoiselles Dessain et la ferme Wuidart furent également brûlées.

Des habitants sont mis à mort :

Lambert Rongy, 37 ans, instituteur ;

Antoine Brisko, 15 ans ;

Joseph Delvaux, 30 ans ;

Victor Delvaux, 23 ans ;

Jules Soury, 45 ans ;

Joseph Matz, 23 ans ;

Ces infortunés périrent à Forêt. En outre,

Jean Matz, 35 ans ;

Paul Bailly ;

André Crahay, médecin vétérinaire ;

et un domestique âgé de M. Bailly

furent emmenés à Saint-Hadelin et assassinés au lieu dit « les Faweux », avec les nombreuses victimes de ce hameau. Enfin,

Le révérend Oscar Chabot, curé de Forêt, prêtre d'un noble caractère, âgé de 37 ans ;

Joseph Crahay, un fermier justement honoré, âgé de 59 ans ;

Roland Henri, un vieux brave domestique de M. Crahay, parcoururent un vrai calvaire : ils

furent conduits devant les forts afin de garantir les assiégeants contre le tir. Enfin ils furent mis à mort à Bouny.

M. Crahay était le père d'une autre victime, le médecin vétérinaire fusillé à Saint-Hadelin. Celui-ci, établi ailleurs, était venu rejoindre ses parents afin, croyait-il, de mieux assurer leur sécurité.

Le presbytère de Forêt avait été, comme la plupart des maisons, pillé et saccagé. Les bandits y ont percé le coffre-fort de l'église.

Avant de fusiller l'instituteur, on l'avait placé sur le drapeau belge, descendu du clocher, et on voulait le lui faire piétiner.



Il a été dit que l'on avait trouvé, chez un habitant de Forêt, une vareuse d'uniforme belge. Peut-être s'agit-il d'un vêtement dont un soldat s'était débarrassé pour se travestir en civil et échapper aux mains de l'ennemi? Quoi qu'il en soit, ce serait un étrange motif pour tuer une douzaine d'habitants honnêtes et paisibles!

A MAGNÉE

Tuerie sous la mitraille.

Magnée est un petit village placé entre le fort de Fléron et celui de Chaudfontaine, à vingt minutes seulement du premier. C'est tout proche de Saint-Hadelin et de Romsée.

La nuit du 5 au 6 août, vers 2 heures, les Allemands arrivent de Forêt et Saint-Hadelin au Four à chaux de Magnée.

Ils commettent des brigandages tout le long de leur route. Des renseignements précis, collationnés non sans peine, nous permettront de les suivre pas à pas.

Ils brûlent d'abord la maison Beckers et deux autres. Ils tuent Jacques Gathoye qui, ayant eu sa maison brûlée près du fort de Fléron, s'était réfugié chez son parent Jules Joyeux-Beckers. Celui-ci sortait, portant deux seaux pour traire ses vaches dans la prairie : il est aussi fusillé, ainsi que Jean Naval. On jeta leurs corps dans le fossé profond qui borde la route. Puis les Allemands brûlèrent les maisons de Joyeux et de Naval.

Après ces exploits, les troupes continuent de monter vers Magnée. Un peu plus haut, elles brûlent la maison de M. Delhayé, absent, puis saccaquent complètement l'habitation de deux vieux célibataires qui, blottis sous un lit, échappent à la mort.

Les dévastateurs arrivent en face de la ferme de M. Spirlet. Le domestique Huysmans, entendant le bruit, regarde par la fenêtre : une balle l'atteint à gauche du nez et le tue. A quelque distance, les envahisseurs entrent dans la ferme Neuray ; ils mettent le feu à la paille et au foin et tirent une cinquantaine de coups de feu dans les fenêtres. Les habitants, cachés dans la cave, ne bougent pas, bien que la fumée répandue partout menace de les asphyxier.

De là, continuant de monter la route, les Alle-

mands tirent dans toutes les portes et fenêtres. Ils pénètrent violemment chez M. Denis et chez M. Jaminon, emmènent les deux hommes, chassent les autres habitants et mettent le feu à la maison de M. Denis. Les officiers ayant poursuivi leur chemin, d'autres officiers surviennent et demandent : « Que font ces deux hommes ? » Les soldats ne savent même pas !... On relâche Denis et Jaminon, qui travaillent alors à éteindre l'incendie. Et voilà comment des vies humaines sont à la merci du hasard des moindres circonstances.

Plus loin, les maîtres incendiaires font flamber une maison Lambrecht. Les voici au centre du village. Il est 4 heures. On attend l'artillerie qui monte à la suite. Puis les troupes défilent : c'étaient le 20^e et le 35^e. Une partie se dirige à l'ouest, sur Romsée, où déjà d'autres ont commencé à sévir. En tête du 35^e, on voit un prêtre et d'autres captifs : c'étaient le curé de Forêt, M. l'abbé Chabot, et quelques-uns de ses paroissiens. Près de l'endroit dit « Soxhluse », on les fusille ; le prêtre tombe la face contre terre, les genoux dans la rigole, son bréviaire gît près de sa main droite.

Derrière les régiments, des soldats conduisent un groupe de civils.

Près de l'église, ils pénètrent chez M^{me} Fassotte. Là, le gendre de celle-ci, M. Alexis Clerdin, son fils Jean Fassotte, fermier, Lerho, mineur, un nommé Barbet, domestique de la ferme Fassotte, et Camille, domestique de M^{me} veuve Mercier, se sont abrités dans la cave. — « Sortez de là ! » crient-ils. Ils montent et offrent des victuailles. On les

met en ligne devant la barrière de la cour et on les fusille tous les cinq. Camille seul survit : une balle lui a traversé le corps. Plus tard, le curé alla le relever et le pansa. (Il s'est guéri.)

Alors, la partie des troupes qui s'est dirigée vers Soxhluse essuie le feu des Belges. Trente-cinq Allemands restent sur place. Les autres se retirent précipitamment. En même temps, ceux qui allaient vers la Chantrenne, dans la direction du fort, étaient reçus, eux aussi, par une fusillade meurtrière. Ayant perdu du monde, ils rebroussent chemin et tirent... sur les maisons, sur les vaches qui fuient dans les prairies!...

Revenant à Magnée, ils frappent à la porte de la maison occupée par la famille Jacqmin. Trois jeunes gens, Pierre, Victor et Mathieu Jacqmin, les modèles du village, nous dit-on, y priaient avec leur mère, veuve depuis peu. Ils s'empressent d'offrir des paniers de pain et du beurre. On les repousse, on éloigne la mère, puis on emmène ses enfants qui, peu après, sont fusillés dans une prairie. Pauvre mère ! Chassée vers un village voisin, elle ne connut le sort de ses fils qu'à son retour, trois jours plus tard. Sur le chemin, une femme qui ne la connaissait pas lui parle des horribles événements et lui dit : « La plus malheureuse sera cette infortunée M^{me} Jacqmin, dont ils ont tué les trois fils. » On juge du désespoir de la mère. — Son quatrième fils avait échappé, se trouvant chez un voisin.

Près de la maison Jacqmin, les malfaiteurs entrent dans la somptueuse habitation du capitaine

Jacob, parti pour la guerre. Trouvant un képi au porte-manteau, ils pillent à fond, brisent tout; notamment de nombreux objets d'art ou de curiosité. Ils pillent également de petites maisons du voisinage. Ils demandent où se trouve le curé : « Votre prêtre, disent ces brutes, a jeté des grenades et a fait tirer sur nous ! Il doit périr. Où est-il ? »

Le pillage continue. Au milieu de cet effroyable désordre, un paralytique est pris subitement d'un accès de folie : il se pend au pied de son lit. Sur quoi, une jeune femme de la famille, épouse d'un soldat belge, et qui était dans un état intéressant, tombe d'émotion et meurt.

Les pillards rendaient inutilisables les vivres qu'ils ne pouvaient emporter. Il en fut ainsi entre autres chez Jacqmin, ferme où l'on comptait une cinquantaine de vaches : les provisions de beurre furent jetées.

Revenant encore sur le village, ils brûlent les maisons de Jean Leruitte, d'Hubert Gouders et de la veuve Joset, qui avaient fui.

Le curé qu'ils demandaient était occupé à parcourir le village, engageant ses paroissiens à se soustraire par la fuite à une mort presque certaine. Un nommé Duytch, d'origine allemande, était resté : ses doux compatriotes le tuent sans égards, ainsi que sa femme et son fils de 18 ans ; ils pillent la maison et y mettent le feu.

Un nommé Jacqminet, marié depuis quelques mois, ne se rendant pas compte de ce qui se passait, arrivait par un chemin de campagne, tout en fumant son cigare ; c'était un chemin couvert ; au

moment où il en débouche, on le vise : il tombe foudroyé, le cigare toujours dans les doigts.

Puis, les soldats rencontrent un très pauvre vieillard, Jean-Louis Gérard : nouvel assassinat.

Par ci par là, les bombes du fort venaient châtier les Allemands au milieu de leurs méfaits.

Révenus près de l'église, ils incendièrent les maisons de Pierre Martinus et de Hubert Chèvremont ; ils emmènent les deux familles vers Olne. Il en est de même des familles de Jean Monseur et de Joseph Guérin. Tous ces gens s'en allaient les mains liées derrière le dos et atrocement serrées. Ils devaient servir à protéger les assiégeants contre le feu des forts.

Nouveaux incendies chez Moureau-Cokaicot, Jacques Delbouille, et chez les demoiselles Gathoye, deux vieilles personnes dont l'une est alitée des suites d'une opération grave ; elles sont arrachées de leur logis et traînées dans une prairie à l'écart.

Près de l'église, on pille une maison Leruitte et on emmène les cinq fils, liés, à Olne. Chez un pauvre vieux nommé Beaufays, les Allemands mettent le feu aux meubles : flegmatiquement, l'homme tire sur le chemin ses meubles qui flambaient et la maisonnette est préservée.

Les incendiaires descendent dans le village ; ils livrent aux flammes la maison Mercier. Puis, ils font prisonniers Bastin, sa femme et ses deux fils. La femme, malade, ne peut suivre : on la jette brutalement sur le caisson d'un canon et la malheureuse famille, n'attendant plus que la mort, est

conduite à Olne, où elle passera la nuit sur la dure.

Entre temps, les soldats mangeaient, buvaient avec avidité. « Que voulez-vous, disait un officier à qui un vieillard se plaignait, quand on se bat, on devient comme des bêtes féroces ! » Or, ces gens ne s'étaient pas même battus.

Les voici chez M. Jean Wuidart, secrétaire communal, vénérable septuagénaire gravement malade ; ils l'enlèvent de son lit et veulent le faire marcher vers Olne. Le malheureux vieillard n'en peut plus. Ils l'abandonnent en chemin, au Bai Bonnet. Des gens le rapportent ; on lui administre les derniers sacrements. D'une voix caverneuse, il répétait toujours : « Est-ce là une guerre ? Quelle guerre ! » Une heure après, il rendait le dernier soupir.

M. le curé Vuidart était entré dans une maison pour panser des blessés. Soudain, au-dessus du lit d'un des patients, un shrapnell parti du fort perce le mur, projetant des débris et brûlant les cheveux des personnes présentes. A ce moment même, une centaine de cavaliers allemands viennent à passer : un obus éclate et l'un d'eux disparaît presque entièrement. L'on ramasse quelques débris de chair, de vêtement, des boutons, et l'on enfouit ces pitoyables restes sous un peu de terre.

Le curé, après avoir pansé les blessés, sort, les mains tachées de sang et de teinture d'iode : on l'arrête : « Vous voyez bien que c'est un assassin, crie un capitaine, regardez ses mains ! Saisissez-le ! » Le curé s'explique. « Bien, vous servirez de guide », lui dit-on. On l'emmène. Les gens ra-

content qu'en chemin les shrapnells du fort pleuvaient, les soldats se couchaient dans le chemin creux; le curé devait rester debout. Plus loin, les soldats le frappent en pleine figure avec des chargeurs à balles. Les troupes belges tirent : « Vous entendez, lui dit-on, voilà encore les civilistes ! N'est-ce pas ? — Je ne sais qui a tiré. Evidemment ce doit être la troupe. — Ou les civilistes ! Dites oui ! — Je répète que je ne vois pas qui tire. — Bien. Vous serez fusillé ! Et en avant. »

Le curé, qui habite avec ses vieux parents, pense alors à eux et supplie en leur nom qu'on le laisse aller. On le lâcha plus tard, du côté de Prayon. Par le bois, il remonta, le soir, vers Magnée. Il s'y trouva presque seul. Dans la nuit, le dévoué prêtre fut conduit de Heusay à Fléron, condamné à mort, puis relâché, le fort étant pris. Puis encore, durant deux mois, il fut otage toutes les nuits, alors que ses journées étaient absorbées par un travail surhumain : procurer le vivre à une multitude en détresse. Quand nous passâmes par Magnée, on nous apprit que le pauvre curé qui, paraît-il, est un homme de constitution faible, était alité et gravement malade des suites de cet épuisant surmenage.

Durant le siège du fort, presque toute la population de Magnée avait fui. Chaque matin, une formidable artillerie montait vers la localité ; le fort faisait des ravages ; les Allemands descendaient alors vers la vallée. Ils remontaient le soir et tiraient durant une partie de la nuit. Il en fut de même

pendant dix jours. Le fort reçut des milliers de coups de canon.

Quant aux gens du village emmenés à Olne, ils servaient, avec d'autres, de protection aux Allemands qui marchaient sur le fort de Chaudfontaine. A chaque approche, les habitants devaient se placer au devant, en rang serrés, tandis que, couverts par eux, les chevaleresques Allemands passaient un à un, bien distancés.

ROMSÉE

Entre les deux forts.

Romsée est un modeste village situé, comme Magnée, un peu au sud de Fléron et au nord de Chaudfontaine.

Là encore, les habitants qui n'avaient pas fui s'étaient réfugiés dans leurs caves afin de se préserver des obus. Le jeudi 6 août, à 3 heures du matin, les Allemands montant vers Fléron surviennent. Le fort les accueille par une pluie de shrapnells et la troupe belge par une grêle de balles. Les envahisseurs se vengent sur la population, qui se voit arrachée de ses demeures : des hommes sont fusillés, au milieu des lamentations et des vaines supplications de leurs familles.

L'on tue au hasard : l'un tombe au moment où il ouvre sa porte aux soldats qui heurtent ; tel autre est tué au milieu des siens, ou sur la voie publique. Femmes et enfants sont chassés et emmenés captifs dans la direction du fort de Chaudfontaine.

Voici la liste des habitants assassinés dans cette triste matinée :

Gilson (veuve), née Marie Wégimont, 62 ans,
et ses 3 enfants :

Gilson Marie-Elisabeth, 30 ans ;

Gilson Jean-Joseph, 25 ans ;

Gilson Jean-Paul, 18 ans ;

Magis Noël, époux Jacquemin, 57 ans ;

Magis Noël, 18 ans ;

Hansez Toussaint, veuf Trillet, 74 ans ;

Hansez Victor, époux Lahaye, 40 ans ;

Hansez Joseph-Toussaint, 18 ans ;

Pirson Jean-Jacques, époux Chèvremont, 55
ans ;

Pirson Jean-Louis, 18 ans ;

Craenen, époux Pirson ;

Chèvremont Louis, époux Westphal, 47 ans ;

Frisée Henri, 41 ans, veuf Demarche ;

Frisée Mathieu, époux Fassotte, 43 ans ;

Demarche Jean, époux Frisée, 43 ans ;

Leclercq Martin, 66 ans, veuf Leclercq ;

Japsenne Jean, époux Leclercq, 30 ans ;

Halleux Jean-Jacques, époux Daisonmont,
66 ans, garde champêtre.

Hazée Julien, époux Halleux, 38 ans ;

Boulangier Pierre, époux Letixhon, 66 ans ;

Bartsch Henri, époux Becho, 37 ans ;

Ziane Jean-Emile, époux Wara, 36 ans ;

Lequarré Nicolas, 40 ans ;

Vaessen Louise, épouse Baiwir, 32 ans ;

Croais et François, logeurs chez Deligné,
fusillés à Olne ;

Gigot Fernand, tué à Forêt ;

M. le Curé de Forêt et deux de ses paroissiens.

La famille Gilson, mère, fils et fille, fut massacrée au moment où, ne se voyant pas en sûreté chez les Hansez, elle voulait se réfugier ailleurs.

Les trois Hansez sont l'aïeul, le père et le fils.

Les Magis habitaient la dernière maison de Fléron ; c'étaient des fabricants de briques, tenant café et jouissant d'une honnête aisance. Les cinq maisons suivantes, bâties sur le territoire de Romsée, et aujourd'hui en ruines, leur appartenaient. La famille s'était installée à la cave. Les Allemands enfoncent portes et fenêtres et se saisissent des hommes : « Tuez ! Incendiez ! » crient les officiers. Les Magis parlent un peu l'allemand ; ils demandent : « Pourquoi ? » La femme insiste auprès d'un officier, qui hausse les épaules et répond par la stupidité habituelle : « Madame, c'est la guerre ! »

On place devant la première maison de Romsée M. Magis père, le fils aîné âgé de 18 ans, élève de l'école normale, qui vient d'arriver en vacances ; le fils cadet, garçon portant encore des culottes courtes, et le vieux domestique, nommé Boulanger. On chasse les femmes. Au moment où cinq soldats s'avancent pour commettre le crime, un officier, montrant le petit, crie : « Trop jeune. » On écarte l'enfant et l'on fait feu sur le domestique ; puis sur le fils, sous les yeux du père ; enfin sur ce dernier. Tous trois tombent l'un sur l'autre, au seuil de la première des maisons leur appartenant. Des voisins, atterrés, regardent furtivement cet abominable forfait.

Les maisons sont pillées; on vole liqueurs, boissons, cigares, argent, etc. On tire des coups de feu avec des fusées incendiaires : les maisons flambent. Les corps sont atteints par les flammes. Chez Magis même, on met le feu à des meubles, secrétaire, piano, etc., mais l'incendie s'éteint de lui-même ; la maison est conservée. Le café est rouvert aujourd'hui : l'on peut y voir les meubles noircis, les portes fracturées et des femmes en deuil.

Seize habitations sont encore pillées, puis livrées aux flammes, au quartier de Soxhluse.

Les auteurs de ces courageux exploits sont des officiers et soldats du 35^e régiment de ligne.

Entre temps, le fort de Fléron, qui a commencé de les bombarder dès le mercredi, les châtie terriblement. Le dispensaire du charbonnage de Wérister, desservi par des sœurs, des médecins et des infirmiers du village, se remplit d'Allemands blessés, qui y reçoivent des soins. Toutes les maisons voisines sont bientôt combles également.

Le curé et des habitants du village enrôlés dans la Croix-Rouge vont recueillir les victimes : on tire sur eux. Puis, au moment où ils remettent une requête apostillée par un médecin allemand, en vue de pouvoir remplir leur œuvre de charité sans être inquiétés, ils sont arrêtés et conduits dans les prairies où se déploient de nombreuses troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. L'état-major est là, hésitant et furieux de la terrible action du fort. On apostrophe les gens de la Croix-Rouge en les accusant de trahison, d'espionnage. On va régler leur compte ! Cependant, sur

un ordre soudain, un branle-bas se produit, dont ils profitent pour s'échapper le long du chemin de fer.

Toute cette journée fut émotionnante pour les gens de Romsée. Ils devaient marcher devant les canons afin d'empêcher le tir des Belges de les démonter. Et tandis que ces gens sont exposés, les braves Allemands se garent ! Rue Namont, ils se sont blottis dans la cave d'une maison et au rez-de-chaussée d'une autre. Les obus viennent les trouver et en tuent six dans la première maison, onze dans la seconde.

Des centaines, quatre à cinq cents, assure-t-on, étaient tombés jeudi matin. On les avait enlevés par camion et conduits vers la vallée. Soixante-dix se rendirent. L'après-midi, quatre officiers furent tués, dont le lieutenant von Putkamer. D'autres tombèrent, blessés ; l'un d'eux, un major, déclara que c'était lui qui avait fait crouler à coups de canon le clocher de l'église, parce qu'il lui semblait y avoir vu des signaux !...

Au cimetière de Romsée sont enterrés cinq officiers et une quarantaine de soldats allemands ; ainsi que le brave commandant Duchêne et dix soldats belges. Cet officier fut admirable. Sa mort émut vivement ses soldats, qui avaient en lui une confiance absolue. Les habitants nous ont parlé de la belle conduite de ceux-ci : ils pénétraient par très petits détachements aux endroits les plus avancés ou même occupés par l'ennemi, faisaient le coup de feu et s'esquivaient pour reparaitre sur d'autres points, suppléant ainsi au nombre par une extrême mobilité.

Entre temps, qu'étaient devenus les gens emmenés vers Chaudfontaine ? Les mains cruellement serrées derrière le dos, ils étaient poussés devant l'artillerie allemande qui tirait entre eux. Ils devaient rester debout, tandis que les Allemands se couchaient. Aussi le fort n'osait répondre dans cette direction, de crainte de tuer des compatriotes. Sur certains points, les civils purent se coucher, mais alors le tir reprenait : c'est ainsi que cinq furent tués, entre autres l'épouse Baiwir, née Louise Vaessen.

Ainsi, ce procédé déloyal et lâche est d'un usage courant chez les Allemands.

D'autres habitants passèrent la nuit sous la pluie. Le vendredi après-midi, on les promena à Liège, où on les relâcha sur la place Saint-Lambert.

A Romsée, le bombardement continua avec rage le vendredi. Les Allemands firent encore des pertes graves. L'on voyait transporter des blessés ayant un pied, un bras enlevés.

Puis le siège se poursuivit. C'est le 11 qu'arrivèrent les canons de fort calibre. Le 13 se produisit l'explosion accidentelle des poudres du fort de Chaudfontaine, qui se rendit alors.

Enfin, un certain calme fut rendu à la population en deuil.

Cependant, le 20 août, un soldat allemand, contredit par d'autres, prétendit avoir ouï un coup de fusil. On commença à incendier ; on arrêta le bourgmestre et un M. Bernard. Puis on les relâcha, reconnaissant que le rapport était faux. Huit jours plus tôt, ils eussent sans doute péri.

Durant le siège du fort, M. Dessart, directeur du charbonnage de Wérister, avait donné asile à des centaines de fugitifs des environs : il reçut la visite menaçante des Allemands, qui voulaient qu'on leur livrât ces gens-là. Une seule raison put les fléchir : c'est que les nouvelles machines du charbonnage, coûtant environ un million, venaient d'Allemagne. Sinon, à quel carnage eût-on encore assisté !

COMBAT ET MASSACRE DU 5 AU 6 AOUT 1914

A RETINNE

Le 27^e et le 165^e régiment de l'armée allemande ont attaqué l'intervalle entre les forts d'Évegnée et de Fléron, pendant la nuit du 5 au 6 août. Ils arrivaient de la Bouxhe-Mélen et de Micheroux, où ils avaient incendié un grand nombre de maisons et tué environ deux cents civils.

Le mercredi, à 7 heures du soir, les Allemands sont signalés à huit cents mètres de Retinne. Ils attaquent les avant-postes de la garnison du fort d'Évegnée.

L'intervalle entre les forts d'Évegnée et de Fléron était défendu par une tranchée de cent cinquante mètres de long, au hameau de Surfossé.

A 9 heures du soir, des soldats des 9^e, 12^e et 14^e de ligne prennent position dans la tranchée, avec deux mitrailleuses. Un petit détachement occupe la maison communale. Il y avait au total quelques compagnies seulement, car pour les trois inter-

valles de Pontisse-Barchon-Évegnée-Fléron, les Belges ne disposaient que de quinze cents hommes.

A onze heures et demie, une avant-garde allemande arrive au village, incendie deux fermes et trois autres maisons, puis refoule les sentinelles et le petit détachement de l'armée belge vers Liéry et Queue-du-Bois. A ce moment, les soldats qui se trouvent dans la tranchée commencent à tirer par commandement d'abord, à volonté ensuite.

Les Allemands, arrêtés subitement, ripostent : les uns s'élancent sur la tranchée, en avant de laquelle ils sont retenus par les fils barbelés, les autres se cachent derrière les maisons. Le feu continue à cette place jusqu'à 2 h. 1/2.

Les Allemands installent alors dans la cour d'une ferme située en face de la maison communale deux canons et des mitrailleuses, qui n'ont aucun effet sur les soldats belges tirant de la tranchée. Vers 3 h. 1/2, le feu ralentit et, à 4 heures, il avait complètement cessé.

Les Allemands avaient environ soixante tués et deux cents blessés; les Belges, débordés par le nombre, purent battre en retraite par la vallée de Bidelot vers Saive et la Xhavée; ils n'avaient perdu aucun homme dans la tranchée; seulement, une centaine de soldats ayant pris le chemin de Miermont, un peu trop à droite du chemin de Saive, furent cernés et faits prisonniers. Un caporal fut tué. C'est le seul soldat belge tombé à Surfossé.

Les Allemands morts furent enterrés à l'endroit appelé « Tempiet » et les blessés transportés à l'église, transformée par l'ennemi en lazaret.

La tranchée de Surfossé abandonnée et la route vers Liège devenue libre, les envahisseurs se mirent à chanter et à pousser des hourrahs, tandis que les clairons sonnaient.

Les troupes allemandes commencèrent alors à défiler au pas de course sur la route de Liège vers Liéry; mais là, elles furent de nouveau arrêtées par l'artillerie belge, qui avait placé à portée une douzaine de canons et des mitrailleuses. Le combat fut très meurtrier à cet endroit. L'artillerie belge fut appuyée par les canons du fort de Fléron et des Allemands furent ensevelis sous les décombres de plusieurs maisons qui croulaient.

L'ennemi ayant grand'peine à avancer, le général allemand, von Wussow, s'élança au devant de ses troupes afin de les entraîner; il eut la tête fracassée par un boulet; un colonel, deux commandants et un lieutenant tombèrent également. Il y eut à cet endroit quatre-vingts Allemands tués et cent cinquante blessés; les Belges perdirent vingt hommes, dont un lieutenant, et n'eurent que cinq blessés. Enfin, l'artillerie belge, débordée, recula vers Liège, non sans qu'un major, un capitaine, un sous-lieutenant et une dizaine de soldats aient été faits prisonniers par l'ennemi.

Le général allemand von Wussow, le colonel Krüger, les commandants Hildebrandt et Ribesalm, et le lieutenant Vogt furent inhumés ensemble, à Liéry, sur une colline dominant la route. Les soldats allemands et belges le furent en partie au cimetière de Retinne, et en partie à Liéry; les blessés furent transportés à l'église et au lazaret de

Queue-du-Bois. A l'église, il y avait trois cents soldats blessés et dix officiers. Vingt-cinq soldats allemands et belges furent aussi enterrés un peu plus loin, à l'endroit appelé « Campagne de Bellaire ».

L'armée allemande s'avança vers Liège par Queue-du-Bois, Bellaire et Jupille, où il y eut encore quelques engagements.

Entre temps, les Allemands avaient emmené avec eux une cinquantaine de prisonniers civils, âgés de cinquante à soixante ans et même soixante-dix ans. On les a mis à Liéry, devant les canons, on les a fait courir devant les soldats allemands qui les piquaient avec leurs baïonnettes s'ils n'allaient pas assez vite.

Un homme a dû faire le trajet de Retinne à Liège sans chaussures; fort maltraité, il mourut quelques semaines après. Un autre, âgé de 70 ans, exténué de fatigue, dut être abandonné en chemin. Les prisonniers furent conduits à la Chartreuse, où ils passèrent la nuit; le lendemain, on les emmena sur la place Saint-Lambert, où on les relâcha sans explications.

Lorsque l'armée allemande a quitté Retinne, une arrière-garde est arrivée. Celle-ci a incendié une quinzaine de maisons et tué une quarantaine de civils, dont 26 de Retinne, sous le vague prétexte que l'on aurait tiré ! Voici les noms des civils assassinés à Retinne :

Louis Hornay, rentier,	Octave Hornay, comptable,
72 ans ;	35 ans ;

Joseph André, instituteur, 45 ans;	Julien van Oorschot, 24 ans.
Maurice Englebert, insti- tuteur, 26 ans;	Barthélemy Trillet, 55 ans;
Nicolas Dalhem, mécani- cien, 49 ans;	Mathieu Trillet, maréchal, 50 ans;
Lambert Dalhem, mécani- cien, 42 ans;	Guillaume Thonnart, 28 ans;
Guillaume Dor, boucher, 34 ans;	Hubert Poumay, 62 ans;
Jean Habran, mineur, 44 ans;	Théodore Cuitte, mineur, 40 ans;
Noël Watrin, 36 ans;	Joseph Decortis, rentier, 47 ans;
Melchior Delsemme, culti- vateur, 54 ans;	Guillaume Bensberg, 46 ans;
Servais Mertens, 48 ans;	François Bensberg, 17 ans;
Armand Wilkin, mineur, 33 ans;	Louis Bensberg, 14 ans;
Veuve Moreau, 63 ans;	François Charlier, 36 ans;
Prosper Guérin, 25 ans;	Jean Duts, 40 ans;
Lambert Debare, 60 ans;	Jules Bosson, 40 ans;
Germain Debare, 17 ans;	Michel Warnier, 30 ans;
Pierre Decortis, 53 ans;	Lambert Denoël, 62 ans;
Clément Julémont, mineur, 45 ans;	Pierre Denoël, 38 ans;
Dieudonné Albert, 28 ans;	Joseph Denoël, 18 ans;
Denis Lequarré, employé, 39 ans;	Pierre Brayeur, 60 ans;
	Guillaume Monseur, 50 ans;
	Englebert Monseur, 32 ans;
	Ernst, 45 ans, de Queue- du-Bois.

Quatre personnes ont été tuées accidentellement
par les obus du fort de Fléron :

Marie Baltus, 74 ans;	Barthélemy Christophe ,
Barbe Collard, 64 ans;	60 ans;
	Guillaume Hentjens.

Des femmes et des enfants faits prisonniers dans
la cour et l'étable de la ferme Grailet, à Liéry,

durent se mettre à genoux, et, à maintes reprises, on braquait les fusils sur eux pour les terroriser.

Cinq jours après, l'artillerie allemande est arrivée à Retinne pour bombarder le fort de Fléron. Cette fois encore on enferma les habitants à l'église et à l'école, où on menaçait sans cesse de les fusiller. Pendant ce temps, on a pillé bien des maisons.

Les Allemands utilisaient comme poste d'observation la tour de l'église, laquelle servait de lazaret. Le fort de Fléron a respecté la tour parce qu'elle était surmontée du drapeau de la Croix-Rouge.



Le 6 août, jour du combat de Retinne, le curé de Retinne voulut se rendre, à 6 h. du matin, au lazaret belge établi à la maison Grailet, à Liéry. On entendit les Allemands l'apostropher en ces termes : « C'est vous qui êtes le grand coupable. C'est vous qui avez excité les gens à tirer sur nous. C'est vous qui avez prêché contre l'Allemagne. Nous, nous sommes d'honnêtes pères de famille; vous, vous êtes des chiens de cochons, « Schweinhunde ». Vous serez fusillés ! » Un autre disait : « Il faut le pendre ! » Un troisième : « Il faut le brûler ! »

Ils poussèrent le prêtre dans la rigole avec quelques autres habitants. Le curé, connaissant parfaitement l'allemand, intercédait pour eux. Il réussit à calmer les soldats. On le fit alors se lever, ainsi que les autres, et, après leur avoir lié les mains derrière le dos, on les conduisit dans la

cave de la maison Lequarré. Pour s'y rendre, il fallait enjamber les cadavres des fusillés.

Le soir, on amena au presbytère cinq officiers allemands blessés, et, à l'église, trois cents blessés. Et pendant une huitaine de jours, il fallut les soigner. Ces blessés ont été ensuite transportés à Liège et à Aix-la-Chapelle.

Néanmoins les principaux habitants furent encore faits prisonniers à diverses reprises, menacés et terrorisés.

Il fallut encore l'intervention de ce prêtre parlant l'allemand pour empêcher l'exécution de tous les hommes habitant le voisinage d'une maison où l'on avait trouvé cinq bombes. Or, une garde allemande y avait séjourné.

C'est ce qui fut reconnu. Néanmoins, cette maison et deux autres furent complètement saccagées. Tout fut volé; les meubles furent chargés sur des voitures de déménagement d'Aix-la-Chapelle.

MICHEROUX

« Vous avez de la chance. »

Micheroux, hameau récemment érigé en commune, sur la route d'Aix à Liège, reçut la visite des Allemands le 5 et le 6, en même temps que La Bouxhe et Soumagne, localités joignantes.

A Micheroux-station, comme à La Bouxhe, le mercredi 5, à 4 heures du matin, les intrus enfoncent les portes; ils se disent las et affamés.

Etrange façon de s'introduire. On les reconforte.

Les hommes de Basse-Micheroix sont liés et conduits à l'église de Fécher-Soumagne; toutes les habitations sont livrées au pillage, puis aux flammes.

A Micheroix, on ne reprochait pas aux gens d'avoir tiré, mais on ricanait : « Ah ! la Belgique ne nous laisse pas passer !... »

Femmes et enfants furent chassés avec la dernière brutalité. Une femme en couches fut tirée de son lit et jetée sur le chemin.

A Micheroix-Station, les dames Fassotte, négociantes, avaient établi une ambulance très bien organisée. Des blessés allemands y furent soignés dès le début et des officiers exprimèrent leur satisfaction. Mais bientôt ces dames furent aussi emmenées à l'église de Fécher. A leur retour, elles ne trouvèrent de leur habitation et de six autres leur appartenant que des ruines fumantes. C'était le « danke schön » de la Kultur.

Les Prussiens réveillent, à 4 heures du matin, M. Tailleur et ses deux filles qui tiennent un magasin de mercerie. Ils s'y reconfortent et se reposent. Un capitaine survient qui félicite les gens de leur humanité et ajoute : « Il ne sortira pas une épingle de cette maison. » Peu après, on chasse la famille Tailleur, qui, à son retour, le lendemain, ne trouve plus que des cendres.

On se lasse de remuer tant de détails; cependant il faut bien les divulguer pour flétrir ce militarisme teuton qui, dans son fol orgueil, répond de ses soldats, place leur parole hors conteste et « la vie

d'un seul d'entre eux au-dessus de l'existence de toute une ville ».

Un certain nombre d'habitants de Soumagne furent mis à mort sur le territoire de Micheroux. Ce sont : Joseph Flagothier, Thomas Knops, H. Vandenberg, Antoine Englebert, M^{me} veuve Gorrès, Hubert Gorrès et son enfant de deux mois, et un autre enfant, Armand Mathieu, tous nommés plus haut.

— De Micheroux même ont été fusillés :

Boulanger Laurent, cordonnier ;

Krümer Jean, mineur ;

Damsot Henri, garde-barrière ;

Schrors Michel, cultivateur ;

Gœbels Elisa (enfant).

— Ont été carbonisés dans leur cave :

Veuve Troisfontaine, née Pauly Catherine ;

Epouse Troisfontaine, née Thonnart Jeanne ;

Adrien Troisfontaine, enfant de la précédente ;

Jean Troisfontaine, enfant de la précédente.

Des habitants furent grièvement blessés. Partout on a pillé, volé, saccagé.

Quelques jours après les événements, un habitant, natif d'Allemagne, et dont nous possédons l'adresse, tenait ce propos à ses anciens compatriotes : « Vous tuez plus de civils que de soldats. Ce n'est pas la guerre, cela. — C'est vrai, répondirent-ils, mais si nous avons exécuté les ordres à la lettre, là où nous passons il ne resterait plus un être vivant ni pierre sur pierre. »

Le 5 septembre, un officier retournant en Allemagne traversait Micheroux. « Il y a précisément un mois, dit-il, que nous avons passé par ici ; on a

tout de même laissé deux belles rues ; vous avez de la chance ! »

Et maintenant encore, des civils allemands, habitant Liège depuis des années, ne disent-ils pas que si leurs armées doivent évacuer la Belgique elles n'y laisseront point pierre sur pierre ?

SOUMAGNE

Le carnage de Fécher.

Ce village a perdu, les 5 et 6 août, plus de deux cents de ses habitants, immolés en haine de la résistance belge. La plupart des victimes appartiennent à des hameaux dont le principal est Fécher, situé non loin de La Bouxhe.

Arrivés le mardi soir à Fécher, les Allemands commencent à sévir le mercredi, à 4 heures du matin. Des cultivateurs, ayant été requis de conduire le bétail à Liège la veille au soir, pour l'approvisionnement de la place, n'avaient pu repasser la ligne des forts à cause de l'heure avancée. A mesure qu'ils rentrent, au matin, on les fusille. Tel fut, par exemple, le sort des frères Nicolas et Pascal Pirard.

Refoulés par les troupes belges de la route de la Clé (Fléron à Herve), les Allemands passent leur colère sur les gens des alentours. A Fécher, ils les font sortir, alléguant vaguement qu'on a tiré. Ils brisent les portes à coups de hache. Les habitants sont chassés vers une prairie où tous doivent

s'asseoir les bras levés. Les Allemands remplissent de monde la salle de la Coopérative, servant d'église provisoire; ils font aux environs des razzias de gens inoffensifs et, sans explication, ils les conduisent dans cette salle. La population reste ainsi parquée, sans nourriture, femmes et enfants pleurant. Les fusils sont braqués sur eux; les bras levés se lassent et retombent : coups de crosse.

On s'adresse à un hauptmann : « Vous voyez bien que ces gens sont innocents; pourquoi les garder? Ils souffrent de la faim. — Ce n'est pas notre affaire », répond l'officier.

L'après-midi, on pousse tout le troupeau dans la nouvelle église, presque achevée, mais dépourvue encore de vitres. Il fallut y transporter à bras des vieillards (MM. Wilkin et Palla), paralysés. En y allant, on voit au loin le hameau des Viviers tout en flammes. On entend des clameurs et des fusillades.

Un millier de personnes se pressent dans l'église, sous le canon des fusils.

Survient une femme livide de peur : sur son bras, percé d'une balle, elle porte un enfant mort.

Entre 3 et 4 heures, quatre-vingt-deux hommes, les mains liées derrière le dos, sont amenés du hameau des Viviers. Un boulet de canon tiré par le fort traverse la route, à l'arrière de la colonne, divisant celle-ci en deux ; sur quoi, les Allemands ont pressé vivement le pas : les treize derniers captifs, entre autres le bourgmestre, ainsi séparés du groupe, en profitent pour se sauver derrière une haie ; un jeune garçon, qui est parvenu à se délier, prend un canif dans la poche d'un des

hommes et les cordes sont coupées ; tous fuient, échappant à la mort.

Les soixante-neuf autres sont conduits non loin de là, dans une prairie de Fécher dite « Fonds Leroy » ; on les y aligne. Des soldats sont rangés en face, par trois files, en quinconce, de façon à pouvoir tirer les uns entre les autres, et au commandement, la fusillade couche sur le pré les soixante-neuf innocents.

Un certain nombre n'étaient que blessés ; simulant la mort, ils purent ensuite s'échapper. On a observé que c'étaient les plus éloignés du capitaine placé à une extrémité de la rangée, ce qui permet de supposer que les soldats les moins surveillés ont voulu réduire leur participation à cet odieux massacre.

Revenons à l'église : la population terrifiée y passe la nuit, les uns debout, les autres couchés sur le sol, souffrant de la fatigue, du froid, de la faim, de la peur.

Jeudi matin, vers 10 heures, les Allemands ayant été violemment chassés de la plaine de Micheroux, par le feu du fort et par l'infanterie, le régime de terreur redouble. On renforce les gardes à l'église ; on prend les dispositions pour une fusillade. Des femmes tombent en syncope.

Mais contre-ordre est donné : on a trouvé l'emploi des captifs, ils vont servir de plastron aux Allemands dans leur marche.

Sur les ponts et à la Chartreuse.

On place les hommes au milieu de l'église ; on

leur lie les poignets avec une telle force que, deux mois après, beaucoup porteront encore les marques de cette cruauté.

Puis en avant. Au milieu des pleurs des femmes et des enfants, l'on emmène les hommes, quatre par quatre, au nombre de quatre cent douze. Le premier qui franchit la porte de l'église est abattu, on ne sait pourquoi, d'un coup de fusil. On annonce aux femmes qu'elles sont libres. A 1 heure de relevée, les hommes sont emmenés de leur village ; tout d'abord dans le trajet, ils voient, çà et là, gisant sur le chemin, des cadavres de leurs concitoyens ; ils en comptent dix-sept. Triste départ. Quelques vieux n'en peuvent plus ; ils sont portés par les jeunes : Et où les conduit-on ? vers le fort ! Ainsi les captifs, écœurés d'une telle lâcheté, vont servir à garantir les Allemands contre le tir des Belges !

Ce n'est qu'à neuf heures du soir que les malheureux, après avoir zigzagué durant huit heures autour de la ligne de défense, parviennent à la Chartreuse (citadelle désaffectée, entre Liège et Fléron). Ils y passent la nuit, toujours sans gîte, sans nourriture. Le matin, on ne leur permet ni de se laver, ni de satisfaire aux besoins de la nature.

A 6 heures, ils descendent vers Liège : ils vont maintenant, avec d'autres, servir à couvrir l'entrée de l'armée allemande dans cette ville dépourvue d'enceinte et de toute autre défense que les forts. Les ponts de la Meuse pourraient sauter : on y fait avancer les captifs. Et ce n'est qu'après un quart d'heure que les Allemands osent s'y aventurer. Le général avec ses officiers assiste à

cette entrée précautionneuse, et enfin il s'y risque héroïquement, derrière et parmi la lamentable foule des villageois terrorisés et affamés. Et c'est ce général qui télégraphie ensuite : *Nous avons pris d'assaut la forteresse de Liège.*

Les soldats belges prisonniers sont promenés longuement à travers la ville ; des prisonniers civils une partie remontent à la citadelle, où, après vingt-sept heures de séjour, ils auront enfin un peu de nourriture et encore, sera-ce grâce à l'intervention du bourgmestre et au compte de la Ville. Dans l'intervalle, on avait encore fait le simulacre de les fusiller. La mise en scène fut complète, sauf le commandement, qui fit s'abaisser les fusils. Et les terroriseurs ne reprochaient même rien à ces gens !

Les autres captifs étaient toujours consignés sur les ponts ; ils y restèrent sous la pluie battante puis, avec leurs vêtements mouillés, on les retint là sans nourriture depuis le vendredi jusqu'au *mardi à midi*. Les bourgeois, écartés par les factionnaires, leur jetaient de loin un peu de vivres. L'un des malheureux, désespéré, parvint à se délier et sauta dans la Meuse, où il périt.

Détail navrant : à leur arrivée en ville, les captifs avaient été l'objet d'une suspicion de la part de leurs compatriotes ; Liège, complètement isolée depuis trois jours, ignorait tout ce qui s'était passé : pillages, meurtres, incendies. L'on se figurait, en ville, que la guerre se faisait normalement, armée contre armée, sans plus. La vue de ces gens saisis chez eux le mercredi de grand matin, en négligé ou à demi vêtus, plusieurs, tête

nue, en pantoufles, en sabots, la tête ébouriffée, avait étonné. Il y avait parmi eux des gens de toute classe et, ce qui seul importe, rien que des innocents. L'on semblait bien, me disait l'un d'eux, nous prendre pour des vagabonds ou des brigands.

Certains furent relâchés après avoir servi à immuniser les abords du fort et les ponts ; et combien, au retour, trouvèrent leur maison incendiée ou pillée, quand ils n'avaient pas à pleurer la perte de leurs proches ! D'autres, pris au hasard, furent retenus à la Chartreuse pendant quarante-cinq jours. Ils eurent beaucoup à souffrir, maltraités, et dormant, quand ils le pouvaient, sur le crottin des écuries, en proie à la vermine. On leur donnait des croûtes de pain sur lesquelles se déposaient des légions de mouches.

Après quelque temps, afin de justifier ces tortures, les Allemands forgèrent des légendes sur le compte des malheureux : les uns étaient censés avoir attaqué l'armée, les autres avoir dépouillé les blessés. Et ceux-là subirent, par la suite, des traitements effroyables. Debout durant des semaines, liés, ils recevaient, de temps à autre, du pain moisi qu'on leur fourrait entre les dents ; la boisson leur était versée d'un coup dans la bouche. D'autres furent expédiés en Allemagne. Quelques-uns, enfin, ont disparu sans que l'on sache s'ils sont encore en vie.



La population féminine restée à Fécher, tandis

que les hommes étaient à Liège, fut en proie à la terreur. Des malheureuses vivaient cachées dans des trances mortelles ; d'autres fuyaient. Il en est qui, affolées, désespérées, voulurent se noyer. Elles étaient poursuivies à coups de crosse de fusil. « Tuez-nous donc ! », s'exclamaient-elles. L'une d'elles se jeta à l'eau avec un enfant.

Et sur divers points, les tueries avaient repris. Malgré un haut-le-cœur et une saturation d'horreur et de dégoût qui déborde parfois, il nous faut encore énumérer ces morts, afin de les honorer et de venger leur mémoire ; il nous faut citer quelques épisodes de cette journée et de cette nuit d'épouvante ; il nous faut, pour l'édification de l'humanité, exhiber toujours, tel l'ilotte ivre, ce ravisseur de paix, de biens, de vie et d'honneur qu'est l'Allemand en guerre.

Le Nécrologe.

Le massacre de Soumagne s'est opéré en divers endroits. Soixante-neuf, avons-nous dit, furent fusillés au Fond-Leroy ; dix-neuf le furent dans la prairie Chession, d'autres du côté de La Bouxhe.

Beaucoup d'exhumations ont eu lieu. L'on put d'abord identifier 77 corps ; puis, dans une deuxième tranchée vers La Bouxhe, on en trouva 35, dont 4 ne purent être reconnus ; dans une autre, 23, dont 3 non reconnus ; dans un trou à gauche de la route de Wergifosse, 5, dont une femme et deux jeunes filles ; au cimetière de Fécher, 5, dont un non reconnu ; sur le côté du chemin de la ferme

Bartholomé, 4 ; dans la prairie de Neuray, 4, etc.

Nous avons pu réunir environ cent soixante noms, mais la liste est encore loin d'être complète, à ce qu'on nous assure.

Le massacre fut particulièrement féroce dans la prairie Neuray, où tombèrent dix-huit victimes. Les femmes des condamnés avaient pu suivre ; les unes pleuraient et suppliaient ; d'autres, se rendant bien compte que tout était fini, envoyaient un adieu désespéré ou une parole de suprême encouragement. Or, on soutient que les exécuteurs avaient la cruauté de leur crier : « C'est celui-là, votre mari ?... Eh bien ! regardez ! »... Et ils tiraient.

On a observé que ceux qui étaient tombés sur la face étaient méconnaissables ; c'est ainsi que plusieurs n'ont pu être identifiés, même quand on les vit avant une première inhumation.

La plupart étaient morts le mercredi 5 août. Le jeudi, on insista pour être autorisé à leur rendre les derniers devoirs ; on alléguait notamment que l'on entendait de loin les gémissements de ceux qui n'avaient pas encore succombé. Mais les Allemands refusèrent et tinrent durement à distance les familles qui imploraient.

Enfin, le vendredi, par une nécessité d'hygiène, il fallut bien donner l'autorisation demandée. Tous alors étaient bien morts, mais l'on put constater les traces de l'agonie de plusieurs...

Ackerman-Dubois Ch.,
Albert Dieudonné,
Bauduin Gilles,
Becker-Gilson Mathias,

Becker Léonard fils,
Benoît Lambert,
Benoît Bernard,
Bettenhausen Jean,

Beyer-Julémont,	Demollein E.,
Blaise Gardier Désiré,	Denis Marcel,
Bosson-Paulus Julien,	Denoël Julien,
Boulanger-Denoël L.,	Denoël Lambert,
Bourguignon Gérard,	Denoël Pierre,
Bourguignon Louis,	Denoël Joseph,
Bourguignon Victor,	Derquenne Simon,
Bourguignon Victor fils,	Dolne Adolphe,
Brayeur Isidore,	Dubois-Marron Hubert,
Brayeur Pierre-Joseph,	Dubois Jacques,
Brayeur Pascal,	Dubois-Lovinfosse,
Breuer Joseph,	Dubois-Brayeur Jacques,
Califice-Delfosse D.,	Dubois-Chefneux Denis,
Carré-Meyers Joseph,	Dubois Jean fils,
Carré Nicolas,	Dubois Mathieu,
Charlier Jacques,	Englebert-Monseur,
Collard Jules,	Erkelen Cornélis,
Coonen Hubert père,	Ernoudts (épouse),
Coonen Laurent fils,	Fays-Dubois Adolphe,
Corneille Daniel,	Flagothier Joseph,
Damisot Henri,	Frusch Guillaume,
Daniel-Gilson Corneil,	Felman (veuve),
Debart Lambert père,	Garray Hubert père,
Debart Germain fils,	Garray-Doyen Mathias,
Debois Hubert,	Garoy Joseph,
Debois Victor,	Gérard Mathieu,
Debois Paulus,	Gérard Joseph,
Debois Salomon,	Gérard H.,
Decortis-Brunal Joseph,	Gérardy Joseph,
Decortis Mathieu,	Germay Pierre,
Decortis Jacques,	Geobels fille (10 mois),
Decortis Pierre,	Gorrès (veuve),
Dedoyard Egide,	Gorrès Hubert (5 mois),
Dedoyard-Vandermissen,	Grommen Egide,
Deflandre Charles	Grommen Gilles,
Defrêcheux Fernand,	Hopa, sa femme et 4 enf.,
Degueldre-Mosbeux B.,	Honderbein Jean,
Deley (de Verviers),	Jérôme-Theunissen Léon,

Jongen-Walther Joseph,	Pellman (veuve),
Julémont Clément,	Peltzer-Pauly,
Julémont Jacques,	Pevée-Plaive Guillaume,
Knops père,	Piérard Lucien,
Knops Léonard fils,	Piérard André,
Koch Arthur,	Piérard Charles,
Koch Joseph,	Piérard Nicolas,
Krämer Jean,	Pirard Pascal,
Krämer Valentin,	Raedemacker Jean,
Krämer Nicolas,	Raedemacker Louis,
Krämer (épouse),	Raedemacker Nicolas,
Krämer (fille),	Raedemacker Léopold,
Krämer Marcel (10 mois),	Reip Joseph,
Lardinois-Lardinois Jean,	Renier Louis,
Lardinois Guillaume,	Rotheudt Jean,
Lefin (épouse),	Rotheudt Joseph,
Lefin fils de la préc.,	Rentier-Verstraelen F.,
Lehance-Dubois Henri,	Schyns Gaspard,
Lejeune-Rentier Laurent,	Schyns Hubert,
Lejeune-Servais Hubert,	Schreurs Michel,
Lejeune Joseph,	Servaty Hubert,
Liégeois-Delhez,	Theunissen,
Maessen,	Trillet Nicolas,
Maessen-Girden,	Trillet Arnold,
Masson Edouard,	Troisfontaines (épouse),
Mathieu Armand,	Vaessen Jean,
Mawet-Koch Joseph,	Vandeberg-Carré H.,
Miès Jean,	Vanwiddigen Jean,
Monseur Guillaume,	Vons Alphonse,
Neuray-Chèvremont Jules,	Warnier-Decortis Jacques,
Neuray Renér H.,	Warnier-Bréant Michel,
Paul Jean,	Winant Alfred, de Herve,
Paulus (veuve),	Wislet Jean,
Pauly Lavinfosse H.,	Xhenneumont Mathias,
Paulus Jean,	Xhenneumont Walther,
Pauquay Hubert,	Xhenneumont Barthélemy.

Comme en d'autres endroits, on remarque dans

cette liste un certain nombre de noms allemands : ce sont des émigrés ou fils d'émigrés occupés dans les industries belges : ils n'ont pas trouvé grâce devant leurs compatriotes.

Atrocités.

Combien de scènes affreuses tandis que, de toutes parts, les flammes embrasaient l'horizon et les fusillades déchiraient l'air !

Les pères, en mourant, voyaient tomber leurs enfants. C'est Beckers, dont le fils Léonard avait 17 ans ; ce sont Bourguignon et son fils Louis ; Coenen et son fils Laurent ; Debois et ses trois grands jeunes gens : Hubert, Paulin et Salomon ; Denis Dubois et son fils Jean ; Denoël et ses deux fils Pierre et Joseph ; Debart et son enfant de 16 ans ; le vieux Garray, 73 ans, contraint de courir sous les coups pour tomber à côté de son fils, père de famille lui-même ; Monseur et son gendre Englebert ; le vieil infirme Knop et son fils Léonard. Et puis, les Lardinois, les Neuray, les Pauly, les trois Piérard, Raedemacker, 68 ans, et ses fils Nicolas et Louis (un troisième est à l'armée) ; les Rotheudt, qui sont Allemands ; Trillet et son fils Arnold ; les frères Warnier, tous deux mariés ; Xhenneumont et ses deux fils Walther et Barthélemy...

La femme de Gérard assiste à la tuerie et voit mourir son mari : elle en resta six semaines hébétée.

Hubert Dubois-Marron était très souffrant quand

on vint l'arracher à sa famille; il laisse une femme malade et six jeunes enfants.

Simon Derquenne, un vieillard, était le soutien de ses trois petits-fils en bas âge.

On aura remarqué le nom de Defrêcheux : la victime qui le portait, pharmacien à Micheroux, était le petit-neveu du célèbre auteur wallon.

La femme Ernoudts s'est jetée d'épouvante dans une citerne avec ses deux enfants; ceux-ci purent être retirés en vie.

Nous citons la veuve Gorrès. Ici, c'est tout un drame. Cette vieille Allemande avait recueilli chez elle ses filles mariées, ainsi que Schreurs et Vandenberg. Les Allemands les chassent et vont tuer les deux hommes à proximité. Une des filles étant boiteuse, la grand'mère lui prend son enfant afin de l'aider dans sa fuite, mais, au tournant du chemin, on la tue ainsi que l'enfant.

Outre ses deux filles, la veuve Gorrès avait une belle-fille, qui a des enfants. Les bourreaux la renversaient, cette jeune mère, et la frappaient violemment : la malheureuse, affolée, se jeta à l'eau. On réussit à la ressaisir et elle trouva un refuge dans l'église.

La veuve Felman (allemande) fut tuée dans sa cave, puis son corps resta dans les flammes.

Nous nommons deux Koch : ce sont les deux fils d'une veuve, qui perd en même temps ses deux gendres, Mawet et Gérard. Combien d'orphelins !

Les Krämer — encore des Allemands — ont fourni six victimes : l'enfant de dix mois fut tué

sur le sein de sa mère, qui eut le bras percé par la balle.

La veuve Paulus est morte de frayeur.

M. Troisfontaines, après le meurtre de sa femme, perdit la raison. Il a guéri.

Beaucoup de victimes étaient des vieillards. Tels les deux Allemands Becker et Honderbein.

Jean Paulus s'était marié tout récemment.

De même que Léonard Becker, Pierre Germay n'avait que 17 ans : il survécut à la fusillade. Grièvement blessé et voyant un autre petit échappé qui se traînait insensiblement et l'invitait à le suivre, il répondit : « Impossible, je souffre trop... » Cependant il put ramper jusqu' près de la haie, où on le trouva mort deux jours plus tard.

Le frère d'Adolphe Fays, blessé, échappa grâce à cette circonstance que trois cadavres étaient accumulés sur lui.

Beaucoup avaient des enfants en bas âge; entre autres, Jacques Dubois laisse six jeunes orphelins. Guillaume Pevée avait aussi de nombreux enfants.

MM. Rentier et Myès furent tués, au passage, dans leur voiture. Rentier était une sorte de saint, tout adonné aux œuvres de bienfaisance.

Jean Koch fut précipité du haut d'un talus et son cadavre ne fut retrouvé qu'après trois semaines.

Tandis que l'on conduisait les hommes au supplice, Henri Neuray, 65 ans, marchait très difficilement et ne pouvait suivre : les barbares le frap-

pèrent au point de lui casser une jambe. Puis ses compagnons le portèrent.

Louis Raedemacker, 68 ans, est fusillé avec ses trois fils. Daniel Corneil était estropié; son fils, âgé de 16 à 17 ans, blessé, se traîna à l'écart après que l'on eut percé de la baïonnette ceux qui bougeaient encore; il avait reçu sa part, mais il survécut; le pauvre enfant était terriblement arrangé: il avait à la cuisse droite une plaie de dix centimètres, une autre à la cuisse gauche, une troisième au mollet; le péroné était brisé; tout d'abord, dans la fusillade, il avait eu les reins traversés par une balle; il vécut quelques jours, étendu à côté des morts; il suçait des herbes pour se nourrir. Recueilli enfin dans un état effroyable, il s'est guéri!...

Victor Dubois était presque octogénaire; Califice était également un vieillard.

Jacob Rotheudt était un soldat de 1870; au moment d'être fusillé, il se réclama de sa nationalité et exhiba son livret de militaire allemand. Les soldats examinaient le cas. « Tatata », fit un officier, et, coupant court aux hésitations, il commanda le feu.

Victor Debois ne doit pas être porté au compte des Allemands : il a été tué par un obus.

Nous n'avons pas inscrit dans notre liste certains habitants du quartier de La Bouxhe, qui appartient au territoire de Soumagne; tels les Wislet. M^{me} et M^{lle} Wislet, toutes deux belles femmes, attaquées par les barbares, sont défendues par M. Wislet. On le tue, on tue sa femme; enfin, nous avons dit le sort atroce de leur fille.

Olivier Degueldre et sa fille étaient aussi de Soumagne.

Beaucoup d'habitants, grièvement blessés, furent longtemps soignés dans les écoles par des concitoyens qui, en remplissant ce devoir de charité, coururent plus d'une fois le danger d'allonger le nécrologe de Soumagne.

Martin Lovinfosse a disparu depuis le 5; on le suppose tué à l'écart ou brûlé.

Louis Renier est le fils de M^{me} Frusch-Deltour, veuve Renier, qui a épousé en secondes noces M. Frusch, bourgmestre de Soumagne. Il n'avait que 17 ans : on affirme qu'il eut la langue arrachée, puis fut achevé à coups de baïonnette. Une autre victime, Guillaume Frusch, était le frère du bourgmestre.

Tandis que Hopa était conduit vers Liège, M^{me} Hopa était restée avec ses quatre enfants. Tous cinq ont été retrouvés carbonisés dans les ruines de leur maison. Il paraît bien que cette monstruosité a été voulue. « J'étais emmené par les Allemands, dit un témoin. Il faisait obscur. En passant près de chez Hopa, l'officier commanda de tirer et d'entrer. Alors j'entendis les cris de la femme et des enfants, tandis que l'on disait : Mettez le feu ! — Les criminels ont donc su... ! »

Il en fut de même à la maison voisine, chez Lefin, où le père avait aussi été enlevé. La mère était restée avec l'enfant : ils périrent dans les flammes.

* *

Le centre de Soumagne, à part quelques mai-

sons brûlées, fut exempt de ces horreurs. Cependant, les Allemands y vinrent le 9. La place entre l'église et l'hôtel communal était pleine de troupes et l'on tremblait aux alentours. Or, un obus d'un des forts, Fléron ou Chaudfontaine, situés à cinq kilomètres environ de Soumagne, vint trouver un mur de l'église ; aussitôt, un second obus éclata au beau milieu de la place, tuant dix-sept Allemands et en blessant un grand nombre. Quelques minutes après il n'y avait plus un soldat à Soumagne.

Mais la journée du 5 août ne suffirait-elle pas à elle seule à souiller d'une tache ineffaçable l'histoire de l'invasion allemande, déjà si odieuse en elle-même?

FLÉRON

ASSIÉGÉ PAR DES MAÎTRES CHANTEURS

Incendies, tueries... comminatoires

Fléron, chef-lieu de canton, est une localité prospère et admirablement bâtie, à l'ouest et un peu en contre-bas du fort qui porte son nom.

La résistance opposée par ce fort fournirait une page glorieuse à l'histoire de la guerre, mais telle n'est point notre tâche. Toutefois, dans le récit des horreurs accomplies par les Allemands deux lieues à la ronde, on a pu entrevoir par ci par là les effets de l'activité déployée par le fort. Harcelé par les sorties, décimé par la canonnade, l'ennemi, se retournant avec rage sur les environs, traçait un cercle de sang et de feu autour du minuscule

obstacle qui osait braver l'afflux incessant des forces germaniques. L'on pense bien que Fléron devait subir sa part de souffrances.

Au début des hostilités, plusieurs habitants perdirent la vie : Joseph et Jean Joyeux et Jacques Gathoye, ayant dû évacuer leurs domiciles trop proches du fort, s'étaient réfugiés à Magnée, chez des parents. Les Allemands les fusillèrent la nuit du 5 au 6 août.

Un nommé Valentin Krämer, d'origine allemande, fut emmené à Retinne et de là à Soumagne, avec ses deux fils et sa fille. On a vu que tous furent passés par les armes ; un des fils, blessé et tombé parmi les cadavres, a seul échappé à la mort.

Furent encore assassinés : Hubert Jacob, Antoine Varlet, journalier (aliéné), Hubert Blum et Mathieu Klein ; ces deux derniers périrent à Ayeneux.

Nous avons signalé, dans le massacre de Magnée, la mort de Noël Magis, de son fils et de son vieux domestique. Enfin, Prosper Lejeune, rentier, voulant fuir, fut abattu à coups de fusil.

La population est bien convaincue que ces onze personnes étaient absolument innocentes.

Un douzième habitant fut passé par les armes parce qu'il dépouillait les morts après le combat. Et celui-là... c'était un Allemand.

La seconde semaine, les Allemands se mirent à incendier les maisons en vue du fort. Il est à remarquer qu'un certain nombre d'artilleurs qui le défendaient étaient des jeunes gens de Fléron et des alentours. Les assiégeants voulaient les impres-

sionner; ils manifestaient formellement leur intention de continuer l'œuvre de destruction si le fort ne se rendait pas.

Cent vingt-deux maisons sont détruites, mais beaucoup furent atteintes par les projectiles allemands et par le fort : un grand nombre aussi furent livrées aux flammes volontairement, criminellement par l'armée allemande.

Bien entendu, avant de mettre le feu, on pillait. Puis, une sorte de lance servait à projeter des liquides inflammables.

Cependant, diverses habitations pillées à fond ont échappé aux flammes. De ce nombre sont celles du notaire Randaxhe, du docteur Willems, de MM. Grayet, débitant de tabac; Jehasse, brasseur; Nicolas Gathoye, négociant; Montfort, marchand de grains; Rasquinet, cafetier-restaurateur, etc. Chez ce dernier, après avoir bu copieusement les vins et liqueurs en cave, les pillards ouvrirent les robinets et laissèrent couler le restant.

On dit qu'ils ont volé 4.500 francs chez M. Montfort; 125.000 francs chez M. Jamsin. Ils auraient détruit, par le pillage et le feu, chez M. Bormans, pour près de 200.000 francs; chez M. Serwir, gros marchand de bois, pour environ 150.000 fr. L'Hôtel de Liège fut entièrement saccagé, après qu'on eut vidé la cave. Chez les dames Kévers, négociantes en liqueurs, ils lâchèrent 2.000 litres qu'ils ne pouvaient plus consommer.

L'on ne voyait, sur la grand'route qui descend vers Liège, que soldats ivres; ils s'asseyaient, buvaient à demi les bouteilles et les crossaient ensuite

d'un coup de pied. L'on n'a vu nulle part les officiers intervenir pour empêcher le brigandage et la débauche.

Les coffres-forts subirent l'assaut de ces singuliers assiégeants. Ils ne parvinrent pas à forcer celui de la brasserie, mais ils pillèrent entre autres celui de la maison Romsée, après l'avoir transporté dans la cour.

Durant le siège, ils disaient aux habitants : « Le tir est trop violent, sortez de vos maisons ; vous y rentrerez dans deux heures. » Puis, les habitants sortis, le pillage commençait, suivi d'incendie.

Un seul grief fut formulé après coup : c'est que, de la maison du pharmacien Jamsin, on avait tiré. Or, M. Jamsin s'était réfugié à Beyne-Heusay et son habitation était fermée.

Enfin, les Allemands, pour obtenir la reddition, terrorisèrent la population. Ils enfermèrent deux cents personnes dans l'église et les y retinrent durant une nuit. Ils malmenaient les prêtres qui intervenaient. Au moment où le vicaire se rendait à l'église, on les entendit grommeler : « En voilà un que nous devons fusiller. » Le vicaire, averti, les aborda et, leur montrant son brassart, il leur dit : « Vous oubliez que je soigne vos blessés. »

Ils le laissèrent aller, mais, après la messe, huit hommes vinrent le prendre et le conduisirent vers le fort en lui faisant cette menace : « Si on tire de là, vous serez fusillé. » Le fort, voyant un prêtre entouré de soldats, ne tira pas et le vicaire fut relâché ; après quoi, la garnison du fort, le prenant

pour un espion, l'arrêta; on lui rendit la liberté après avoir reconnu l'erreur.

Chaque jour, des parlementaires allemands se présentaient au fort; ils annonçaient qu'ils allaient employer des obus de forte dimension, puis des 42, puis des asphyxiants. L'on ne faisait qu'en rire. Cependant, le 14 août, la reddition fut soudain décidée. Pendant les douze dernières heures, le fort avait reçu trois mille obus, et il en était tombé autant sur les prairies avoisinantes. L'on craignait que le magasin à poudre ne fit explosion. D'autre part, l'artillerie allemande ayant pris toutes positions à l'abri ou hors de vue, le fort ne tirait plus utilement. Contrairement à ce qui a été imprimé dans des illustrés allemands, la coupole n'était point fêlée. Sur les 400 hommes de la garnison, et la centaine de soldats de la troupe d'intervalles qui s'y étaient réfugiés, les pertes furent peu nombreuses : deux sentinelles tuées, un noyé et dix blessés.

Mais les vaillants guerriers qui grouillaient partout aux environs et n'avaient osé livrer un assaut avaient tué des centaines de gens pacifiques.

HEUSAY

Heusay se trouve un peu plus bas que Fléron en descendant vers Liège.

Les Allemands s'installèrent dans la maison de M^{me} Meyers, absente, et dans celles de M. Del-

semme et du directeur du charbonnage. Ils pillèrent les caves et firent leurs excréments dans les appartements. Ce qu'ils volèrent, ils l'expédièrent par camions en Allemagne. Un soir, ils firent venir à l'école un piano et des femmes de mauvaise vie. On y porta le champagne de M. Delsemme. Celui-ci avait perdu récemment sa femme et sa sœur : les Allemands se travestirent avec les robes des défuntes, se coiffèrent de leurs chapeaux et, ainsi arrangés, se livrèrent à des bouffonneries dans le jardin. (Des scènes identiques ont eu lieu à Ligny.)

Le bourgmestre, M. Dejardin, ¹, et le curé avaient été faits otages. Ce dernier avait donné asile à son confrère de Magnée qui, on l'a vu, avait affreusement souffert dans sa propre paroisse, mise à feu et à sang. Le 13 août, les Allemands vinrent prendre ces deux prêtres. Ils les firent monter vers Fléron, qui était en feu. Avec 200 autres personnes, on les retint la nuit à l'église de Fléron, en leur annonçant qu'ils seraient fusillés au matin. Si le fort ne se rendait pas, on brûlerait tout ! Des soldats qui ignoraient le français répétaient ces phrases apprises : « Les civilistes ont tiré. Vous serez fousillés. »

Un officier supérieur survint le matin, et, voyant les prisonniers de l'église qu'on avait amenés sur le chemin, il s'adressa à l'officier de service : « Comment, hurlait-il en allemand, tu es encore ici avec ce tas de gens ! Il fallait fusiller tout ça... »

1. C'est le député socialiste ; il remplit vaillamment son devoir dans ces dangereuses circonstances.

Le major Schemnitz (du 38^e) vint dire : « Dans une heure, vous serez libres ; mais vous, curé (de Heusay) et sept autres serez fusillés. » Le curé de Magnée ne voulait pas quitter son confrère : « Nous sommes venus ensemble, mourons ensemble. » La sœur du curé refusait aussi de s'en aller.

Le Schemnitz était terrible. Ses soldats tremblaient devant lui.

Une artillerie formidable et extrêmement nombreuse tonnait de toutes parts contre le fort. Néanmoins, les Allemands brûlaient encore les maisons, afin d'impressionner les assiégés.

Enfin, on annonça que le fort de Fléron se rendait. C'est ce qui sauva les huit condamnés.

Plus tard, les Allemands arrêterent MM. Jacqmin, directeur du charbonnage de Homvent, Picroux, chef comptable, et le commissaire de police. Le directeur fut lié, corde au cou, quatre mines aux pieds. On prétendait avoir trouvé, au charbonnage, une quantité de dynamite excédant celle qui était déclarée. Or, cela s'expliquait par la raison bien simple que les ouvriers rapportaient de la fosse la dynamite non employée. Tous trois, fort maltraités, eurent cependant la chance de sortir vivants de cette aventure.

Le commissaire avait été arrêté pour avoir perquisitionné chez un espion, au début de la guerre.

*
* *

Ce fut un commandant Becker, d'Aix ou de Cologne (du 39^e ?), qui fit brûler Fléron. Le lende-

main, à Liège, ayant logé chez un habitant, en Féronstrée, il disait en déjeunant : « Hier, à Fléron, nous avons allumé un bien beau feu : nous avons brûlé deux marchands de bois ! »

Or, sans le savoir, il se trouvait précisément chez l'associé d'un de ces marchands de bois ; l'hôte complimenta ironiquement l'incendiaire sur son héroïsme à la guerre.

CHAPITRE III

AUTOUR DE BARCHON

Passons au coin nord-est de la province de Liège, c'est-à-dire à la région formant l'angle de la frontière allemande et de la frontière hollandaise.

Les vallées de la Berwine et de ses affluents creusent profondément le pays ; les collines sont à l'altitude de cent quatre-vingts mètres environ vers la Meuse, et de deux à trois cents vers l'Allemagne.

Les deux forts, Barchon et Evegnée, respectivement à trois et à quatre kilomètres du fleuve, se rendirent une semaine avant la plupart des autres ; la configuration tourmentée du pays ne leur permettait point d'atteindre certaines vallées par lesquelles l'armée allemande se faufilait vers Liège.

Dans les premiers jours, les envahisseurs se montrèrent féroces en divers endroits ; beaucoup d'entre eux paraissaient d'ailleurs être dupes de la diabolique comédie jouée par les officiers et les soldats simulateurs.

Après le second refus opposé par la Belgique à l'Allemagne, la fureur germanique se déploya avec le « caractère de cruauté » annoncé. La petite ville de la région, Visé, et des villages furent anéantis. Entre le berceau de Charlemagne, Jupille, et son

tombeau, Aix, le fer et la torche ont été portés criminellement l'année du onzième centenaire de sa mort, par les descendants des barbares que sa grande épée savait châtier, et sa tombe a cessé d'être digne de sa gloire...

LES SUPPLICIÉS DE WARSAGE

Le mardi 4 août, à neuf heures et demie, cinquante ulhans, entrés en Belgique par Gemmenich, débouchèrent sur la place de Warsage, commune située sur la route d'Aix-la-Chapelle à Visé. Ils s'arrêtèrent devant la maison du bourgmestre, M. Fléchet, sénateur, qui se présenta et protesta courageusement contre l'entrée d'une armée étrangère, en violation de la neutralité belge. Un major répondit par la lecture d'un document imprimé où il était acté qu'en refusant le passage le roi Albert avait déclaré la guerre à l'Allemagne. Des proclamations semblables furent distribuées aux villageois. Les Allemands alléguèrent qu'on avait mis des obstacles sur leur route, mais qu'eux ne faisaient pas la guerre aux Belges, qu'ils se contentaient de passer. De nombreuses troupes allaient défilér ; on devait les soigner, leur fournir des vivres, etc. Ils exigèrent qu'on enlevât les arbres placés en travers de la route et que l'on comblât une tranchée qui la coupait, travaux exécutés sur réquisition de l'autorité militaire belge.

Un officier demanda au bourgmestre : « Y a-t-il des soldats belges ici ? — Non. — Et à Berneau ?

— Je l'ignore, mais si je le savais je ne le dirais pas. — Est-il vrai que le pont de Visé est cassé ? » (*sic*). Personne ne répondit. — « Il ne faut pas détruire les ponts, ni couper les arbres, nous devons coûte que coûte traverser la Belgique. »

Le peloton se dirigea sur Berneau et Visé. Environ une demi-heure après, des autos chargées d'officiers armés jusqu'aux dents arrivaient dans le village. De ce moment ce fut un défilé ininterrompu de cavalerie, d'artillerie, de chariots de munitions, d'infanterie.

Au commencement de l'après-midi, des avions belges survolèrent Warsage et les environs. Aussitôt, canons et fusils leur envoient des centaines de projectiles, mais sans résultat.

Les forces allemandes, poussant jusqu'à la Meuse, atteignirent bientôt Visé. C'est là qu'elles se heurtèrent à des troupes de notre troisième division, qui les tinrent en respect durant plusieurs jours.

A 4 heures, les canons des forts commencent à tonner. Une partie de l'armée allemande est maintenant immobilisée à Warsage. Les familles Fléchet et Jacob mettent tout en œuvre pour héberger confortablement les officiers. La population s'empresse de fournir aux soldats ce qu'ils demandent. On se réfugie dans les caves pour la nuit, par crainte du tir des forts et de l'artillerie allemande.

Dès l'aurore du 5 août, le défilé commença, incessant, mais plus lent. La Meuse était encore infranchissable. L'armée s'entassait sur la rive droite, et ce premier obstacle mettait la rage au cœur de l'envahisseur. Dans l'après-midi, deux à

trois cents Allemands revinrent de Berneau à Warsage, baïonnette au canon, et revolver au poing, au paroxysme de la colère. Ils racontaient qu'ils venaient de brûler et de bombarder Berneau, qu'ils avaient fusillé plusieurs civils, « car là on avait tiré sur eux et empoisonné plusieurs de leurs blessés ».

MM. *Bastin*, meunier à Berneau, et *Germeau*, de Visé, étaient entre leurs mains, solidement liés, en attendant d'être dirigés sur l'Allemagne.

La présence à Warsage des énergumènes, incendiaires de Berneau, éveillait dans la population la conscience du danger ; aussi chacun redoublait-il de prévenances pour les soldats. Ceux-ci, à la tombée du jour, allaient d'une maison à l'autre, obligeant d'éteindre toutes les lumières qui donnaient sur les routes. Réfugiée dans ses caves, la population écoutait, oppressée, la circulation ininterrompue d'autos et de véhicules divers qui dura toute la nuit. A 5 h. du matin, Warsage était évacué. Les troupes qui avaient occupé le village bivouaquaient maintenant à la route d'Aubel.

Le bourgmestre décida de transformer les écoles en ambulances.

Entre 1 et 2 heures de l'après-midi, les soldats refluent soudainement vers Warsage, tirant dans les vitres, criblant de balles les maisons. Affolés, les habitants regagnent leurs caves. Le calme renaît cependant bientôt et l'on apprend que le bourgmestre prie ses administrés de se rassembler sur la place publique. Ce groupement de la population avait été ordonné par un capitaine allemand.

Déjà il y avait des victimes : Joseph *Lebeau*, 50 ans, entendant la fusillade, s'était sauvé dans une grange. Des soldats, qui l'avaient vu, entourèrent le bâtiment et y mirent le feu. Lebeau fut brûlé vif.

Laurent *Goffart*, et son cousin Désiré *Henssen*, poursuivis, se réfugient chez Goffart. On les traque jusqu'au grenier. Ils veulent passer du grenier dans un fenil, mais, ce faisant, Goffart s'engage le pied entre deux poutres. Il est tué à coups de revolver. Henssen, en continuant sa course, reçoit une balle dans le ventre et six dans les pieds. Néanmoins, il fut sauvé et se rétablit.

Lors de la fusillade, la famille Hardy avait fui sa ferme et s'était réfugiée dans un hameau. Bientôt cependant, M. Henri *Hardy*, 81 ans, voulut regagner son habitation. On tenta vainement de l'en dissuader. Il disait qu'à son âge il ne courait aucun risque. Il était à peine rentré que des soldats le saisirent. Les Allemands fusillèrent l'octogénaire sur le seuil de sa demeure et le traînèrent dans la rue où il resta une journée entière, les meurtriers ayant défendu d'y toucher. Le soir, son fils le transporta dans la cour et le cacha sous la paille.

Le corps resta une semaine sans sépulture. Puis on l'enterra furtivement dans le jardin. Plus tard, il fut exhumé et transporté au cimetière.

Voici la population assemblée sur la place : les forcenés l'entourent, braquant sur elle fusils et revolvers, et l'injuriant. — Que nous reproche-t-on ? — L'accusation est formelle : un Warsagien a tué un officier allemand. Alors, un coup de sifflet

donne le signal : pillards et incendiaires se mettent à l'œuvre. Un rapide va-et-vient s'établit entre le village et la frontière allemande. C'est un vrai déménagement. Meubles, linges, couvertures, vêtements, vaisselle, vin sont chargés sur des autos et des fourgons qui vont, viennent, repartent comme des abeilles à la ruche. Après quoi une vingtaine de maisons sont incendiées. La vaste ferme de la Manerie flambe.

Bien entendu, les beuveries marchaient de pair. La cave de M. Fléchet et celle du notaire Jacob y passèrent.

Mais avait-on tiré ? Un officier, défilant avec ses hommes, était bien tombé sur la route d'Aubel, devant une villa inhabitée, frappé d'une balle dans le dos. La villa fut cernée, fouillée, incendiée. Or, beaucoup de soldats marchaient le fusil braqué, le doigt sur la gachette ; ils étaient nerveux, inquiets, et se tournaient à droite et à gauche : le meurtrier était un d'entre eux. Plusieurs habitants de Warsage en témoignaient, mais on ne voulait pas les entendre. Un peu plus tard, assure-t-on, M^{me} C.... indiqua le soldat ; un officier examina son fusil, il y manquait une cartouche. L'homme fut arrêté, mais cela ne mit nullement fin aux prétendues représailles.

Dès le début du pillage, on s'était emparé du *bourgmestre*, au moment où il s'entretenait sur le pas de sa porte avec des officiers qui venaient de dîner chez lui. Puis, au hasard, parmi les habitants réunis et gardés sur la place, on arrête : Léon *Dobbelstein*, 44 ans, boulanger ; Nestor *Geelen*,

qui avait le jour même, pendant des heures, abreuvé les chevaux des Allemands ; Léon *Soxhelet*, 21 ans, et *Linotte*, 51 ans.

La place est toujours cernée ; chacun se croit à son dernier moment ; femmes et enfants pleurent. La sinistre comédie continue. Un officier annonce « que, si l'on tire encore », les six prisonniers seront fusillés. Au même instant, une détonation retentit. L'officier condamne à mort les six habitants. On les emmène. Il annonce que si l'on recommence à tirer, toute la population sera fusillée...

Un groupe de soldats gardant les six prisonniers se dirige vers Fournon ; mais voici un nouveau coup de feu, et un soldat juché sur un fourgon de munitions, en face des écoles, s'abat comme s'il était atteint. Aussitôt on fait volte-face, annonçant que l'on va en finir. Mais un officier arrête les soldats et les semonce : la simulation est trop visible. Alors la prétendue victime remonte prestement sur son fourgon et la colonne se remet en marche.

Cependant, en cours de route, on arrête encore trois frères : Pierre *Frank*, 38 ans, Ferdinand *Frank*, 17 ans, Julien *Frank*, 18 ans, et dans la même maison, leur beau-frère, Lucien *Lambert*, âgé d'environ 28 ans. Puis Joseph *Leuten*, 17 ans, Jean *Teheux*, 50 ans, Nicolas *Dumont*, 60 ans, et *Geurden*, 60 ans. Les deux demoiselles *Grenson*, de Berneau, en visite ou réfugiées chez leur oncle à Warsage, se trouvaient sur le seuil de la porte ; elles furent prises également. Elles avaient fui Berneau parce que, le matin même, on y avait

tué leur père, et blessé leur mère et leur frère.

Dans la campagne, le groupe dut s'arrêter pour qu'il regardât brûler Warsage. Le reste des habitants, moins surveillés, se sauvèrent dans les bois. Beaucoup gagnèrent la Hollande.

De Fouron, les prisonniers furent conduits à Mouland. On leur donnait des coups de crosse de fusil parce qu'ils ne marchaient pas bien en rangs. Au moment où ils passaient un ruisseau, on y jeta leurs couvre-chefs. Comme on traversait un champ de betteraves, les soldats en arrachèrent et les leur jetèrent dans le dos et dans les jambes. On croisa sur la route des troupes qui venaient d'Allemagne. Officiers et soldats injuriaient les captifs : *Schweinhände*. Un officier supérieur, en auto, leur cria au passage : « Cochons ! » Ainsi encouragés, les soldats proféraient : « A mort ! Fusillez-les donc tout de suite ! »

Parmi les gardiens, il y avait des cavaliers. Ils firent ranger en ligne six des prisonniers et leur ordonnèrent de pencher la tête. Ils les frappèrent sur la nuque avec le dos du sabre, faisant le simulacre de les décapiter. Enfin, ils les fusillèrent. C'étaient les trois frères Frank, Lambert, Teheux et Leuten. Le bourgmestre avait demandé en montrant Teheux : « Allez-vous fusiller cet homme qui est un simple d'esprit ? » Un officier répondit : « Qu'est-ce que cela peut me faire ? »

La scène se passait entre cinq et six heures du soir.

On prévint les autres prisonniers que, dans une demi-heure, ce serait leur tour ; plus tard, on leur

dit que leur exécution était ajournée au lendemain.

Entre temps, on avait amené là trois autres civils : MM. Marcel *Keerf*, de Fouron-le-Comte, *Bruyère*, bourgmestre de Berneau (octogénaire), et *Pousset*, de Mouland, surveillant de travaux, retraits. Tous durent s'agenouiller et passer la nuit dans cette position. Si, à bout de forces, ils se laissaient retomber sur les talons, on les obligeait à se redresser, à coups de pied, de crosse et d'éperon. Un soldat s'acharna sur Léon Dobbelsstein, s'efforçant, à plusieurs reprises, de lui arracher un œil avec un objet en fer en forme de crochet. Longtemps après, M. Dobbelsstein avait encore l'orbite congestionnée et toute bleue. Un soldat, qui disait avoir séjourné six ans en Belgique, conseillait ironiquement aux victimes de s'adresser à la Sainte Vierge, pour qu'elle vînt les délivrer.

Les demoiselles Grenson ne furent pas maltraitées ; on leur donna des couvertures pour la nuit.

Le bourgmestre, M. Fléchet, ne dut pas s'agenouiller : il était parvenu à en imposer aux bourreaux en leur parlant de hautes personnalités allemandes avec qui il avait chassé autrefois, entre autres l'empereur, avant son accession au trône. Dès lors, les Allemands, en parlant de lui, l'appellèrent « le chasseur ».

M. Pousset, de Mouland, 60 ans, ne pouvant rester plus longtemps à genoux, se leva. On se saisit de lui et on l'agenouilla de force. Il s'écriait : « Tuez-nous, au lieu de nous maltraiter ainsi ! » On le frappa alors à coups de crosse de fusil.

Un vieillard de Berneau, ayant reçu des coups,

protesta, dans un accès d'indignation : Sept ou huit hommes se précipitant sur lui le frappèrent à coups de talon jusqu'au moment où ils le crurent mort : « Ist capout. » Au bout d'une demi-heure, il fit un mouvement ; alors on le lia à la roue d'une charrette, et on le frappa à coups de crosse. Puis on amena un cheval : en le cravachant, on le faisait ruer sur le malheureux.

Pendant ce supplice, un officier qui passait dit aux soldats : « N'avez-vous pas honte de maltraiter ainsi un vieillard sans défense ? » Aussitôt que l'officier se fut éloigné, le supplice reprit et la mort mit fin à ces atrocités.

Outre de nombreuses sentinelles, une cinquantaine de soldats circulaient continuellement autour du groupe ; « ils venaient voir les prisonniers. » Ils disaient, tantôt à l'un, tantôt à l'autre : « Vous, je vous ai vu tirer. » Comme ils s'étaient adressés à Dobbelsstein, celui-ci leur répondit : « J'ai passé les derniers jours à cuire du pain pour vous ! » Aussitôt trois hommes sautèrent sur lui et le rouèrent de coups.

Les malheureux n'avaient reçu ni boisson ni nourriture depuis leur arrestation. L'un d'entre eux, qui était à bout, se plaignit d'avoir soif : les soldats vinrent boire sous leurs yeux, sans leur donner une goutte d'eau. Le matin, les prisonniers de War-sage et d'autres groupes de civils, arrêtés comme eux et disséminés dans la campagne, durent circuler à travers champs, afin de se montrer à l'armée, que l'on voulait sans doute exciter ; on les obligea ensuite à s'agenouiller à une petite distance de la

route. Quand le défilé des troupes commença, on procéda aux exécutions.

La potence était formée par une barre de fer attachée aux troncs de deux jeunes peupliers. On y avait aussi fixé des poulies. — Les bourreaux prirent d'abord Marcel Keerf, de Fouron. On lui passa la corde au cou et, la faisant jouer sur les poulies, on éleva et abaissa le supplicié sept ou huit fois, lui heurtant la tête à la potence à chaque saut, et ainsi jusqu'à la mort. — Tous les prisonniers, placés entre deux rangs de soldats, devaient regarder cet horrible spectacle.

Ainsi moururent : Marcel Keerf, Nestor Geelen, Léon Soxhelet et *trois autres* qui n'étaient pas de ce groupe et dont nous n'avons pu nous procurer les noms.

Les pendaïsons durèrent le temps du défilé des troupes. On dirigea les survivants vers Bombay. Depuis Mouland jusque-là, ils durent courir sous la pluie battante. On leur donnait des coups de baïonnette. Les trois vieillards : M. Dumont, M. Bruyère, bourgmestre de Berneau, et M. Pousset, ne pouvaient courir aussi vite que les autres. Qu'advint-il d'eux ? Mystère ; on ne les revit jamais plus.

Les deux jeunes filles avaient été relâchées. M. Fléchet fut renvoyé au moment où on pendait Keerf. Il échappa sans doute à raison des hautes relations qu'il avait fait valoir. Précédemment, il avait obtenu l'élargissement de Geurden, parce que Hollandais.

Presque toute la population de Bombay avait

été chassée dans les champs et on la gardait à vue. Les prisonniers amenés de Berneau se confondirent dans ses rangs. Le curé de Bombaye ayant répondu énergiquement de ses paroissiens, tout le monde fut libéré, mais à condition que la commune de Bombaye livrerait aux troupes tout ce qu'elle possédait de vivres : pain, lard, viande, beurre, œufs, etc. On en prit tant qu'on ne put tout consommer. Dans une seule ferme, cinq porcs pourrissent sur la prairie, car il était interdit aux habitants d'y toucher.

Plusieurs Warsagiens furent tués les jours suivants. On cite notamment Joseph *Frambach* et Pierre *Vieillevoie*, 58 ans.

Quels régiments commirent ces brigandages ? On dit que des régiments du pays de Cologne et de Bonn s'en sont abstenus ; entre autres, le 25^e et le 53^e auraient été irréprochables ; ici du moins, mais nous retrouverons le 53^e à Wandre. Il y avait un très grand nombre de uhlans et de hussards vers Mouland et Richelle. Le 123^e d'infanterie se conduisit avec brutalité ; le 73^e fut pire, et le 16^e, sinistre.

LA DESTRUCTION DE BERNEAU

Berneau est situé entre Warsage et Visé, tout proche de la Hollande. Le petit village est aujourd'hui absolument désert. Mais si vous interrogez les Hollandais de la frontière sur l'apparition des troupes allemandes, vous recueillerez déjà une première impression. « Les envahisseurs, vous dira-

t-on, se conduisirent, ici près, en forcenés. Ils pillaient, s'enivraient, puis se querellaient et tiraient les uns sur les autres; bientôt nous vîmes les flammes dévorer les villages. Chaque soir, l'horizon, au sud, était rouge. Le canon faisait trembler nos vitres et des centaines de familles belges fuyaient chez nous, épouvantées. »

En allant de la frontière à Berneau, on voit, à gauche de la grand'route, un groupe d'une trentaine de jeunes peupliers. Deux d'entre eux sont joints par une barre de fer : la potence... C'est ici que s'est déroulée la scène horrible que nous avons déjà retracée.

Dans la prairie voisine, les débris d'une auge en ciment et un peu de terre recouvrent les corps de deux victimes dont l'odeur cadavérique avait décelé la présence.

Dans d'autres prairies longeant la chaussée, des taches argileuses indiquent seules des tombes qu'aucun signe de regret ne peut surmonter; et d'autres tombes sur lesquelles se dressent des croix chargées de couronnes fanées. Les premières sont celles des victimes belges, les secondes celles d'Allemands et peut-être d'assassins; elles portent des inscriptions gothiques qui signifient : « Mort pour la Patrie », mais les défunts sont tombés au cours de la bagarre où des hommes ivres tiraient les uns sur les autres.

Voici le village : ce ne sont que des ruines désolées. A part deux ou trois maisons qui étaient occupées par les Allemands, tout, absolument tout, a été incendié. Aucun visage humain; quelques

chats efflanqués traversent seuls la route, allant d'une ruine à une autre ruine.

Une grande et belle demeure, ruinée aussi, se voit sur la droite : c'est la maison Andrien. Là habitaient deux frères et une sœur. M^{lle} Andrien a été fusillée au moment où elle sortait, emportant une forte somme en billets de banque. Les Allemands fouillèrent le corps et le dépouillèrent. Ses deux frères avec d'autres auraient été déportés en Allemagne. Ils ont, en tout cas, disparu.

Des gens de Berneau réfugiés en Hollande racontent que, le 4 au soir, les coups de feu tirés par des soldats allemands ivres furent attribués par ceux-ci aux gens du village. Or, la population était de 450 habitants, y compris tous ceux qui, déjà, avaient trouvé prudent de fuir, et les Allemands étaient des milliers. Nul ne pouvait avoir la pensée de les attaquer. Mais il fallait un prétexte pour piller; après avoir volé et saccagé tout, on mit le feu : pastilles, fusées, appareils à pétrole... Ah! ils étaient bien outillés!

Presque partout on trouve le même cycle : ivresse, pillage, incendie, assassinat.

Et maintenant veut-on la version allemande? Voici la traduction d'une feuille de carnet que nous conservons et qui fut ramassée près du cimetière de Rhées (Herstal), où de très nombreux morts furent inhumés le 6 et le 7 août :

NOTES DE GUERRE.

Le 2 août, quitté Schwerin; après 22 heures de chemin de fer, nous arrivons à Aix-la-Chapelle. Partout nous fûmes reçus avec enthousiasme.

4 août. D'Aix, nous marchons à travers la Belgique vers la Meuse, afin d'occuper les ponts, mais les Belges les ont déjà fait sauter. Après 12 heures de marche, nous installons notre bivouac à Berneau. La population nous offre de l'eau. Mais, la nuit, on tira sur nous.

5 août. Pendant le jour même, on a tiré sur ceux qui allaient chercher de l'eau. Le village a été détruit en partie.

Le crayon du malheureux s'est arrêté là. Il tomba le 6 ou le 7. Dieu veuille qu'il ait cru ce qu'il écrivait ! C'est possible.

Constatons que le départ a lieu du nord de l'Allemagne le 2, avant l'ultimatum. Même remarque sera faite à Herve ; les premières troupes arrivées en cette ville avaient quitté Magdebourg le 2 au matin. Ce jour-là même, le ministre d'Allemagne à Bruxelles faisait encore des déclarations rassurantes : « Vous verrez peut-être brûler le toit du voisin, mais votre maison à vous restera intacte. » Et les troupes étaient déjà parties du Brandebourg et de la Poméranie pour la Belgique, munies d'engins incendiaires.

Et s'ils n'avaient que volé et brûlé !

Qu'est devenue la population de Berneau ? Elle a été dispersée comme les feuilles par la rafale d'automne. Quelles sont les victimes ? Qui le dira ? Toutefois, voici des noms certains :

Louise Andrien ;
Mathieu Claessens ;
Joseph Claessens ;
Hubert Kempeneers ;

Hubert Grenson ;
François Legrand ;
Jean Tossings ;

Dans la campagne, on trouve le cadavre de Fran-

gois Laixhey, de Bombaye, âgé de 69 ans, et celui d'un homme si défiguré qu'on n'a pu l'identifier. Le bourgmestre de Berneau, M. Bruyère, vieillard de 80 ans, fut arrêté, conduit dans la campagne, où il fut maltraité. Il dut assister à la scène de pendaison; enfin il fut conduit, les mains liées derrière le dos, à Bombaye; on ne sait ce qu'il advint de lui.

L'opinion générale est que les Allemands l'ont fusillé, mais il nous a été impossible d'avoir une précision sur les circonstances de sa mort.

En mars dernier, lorsqu'on commença les labours une charrue mit à découvert le bras d'un cadavre enfoui sous une faible couche de terre. On a cru reconnaître la dépouille du bourgmestre, bien qu'on eût trouvé, dans une des poches, le calepin d'un nommé Pousset, de Mouland, qui était prisonnier du même groupe que le bourgmestre de Berneau.

Le 9 avril, on exhuma, près de la potence, sept cadavres, dont trois de femmes. Pourra-t-on jamais les identifier?

MOULAND

A Mouland-lez-Berneau, la plupart des habitations furent également brûlées après pillage. Pourquoi? Là, nul motif ne fut invoqué. Les gens vous disent avec résignation: « Ils avaient l'air de faire cela pour s'amuser. »

Y furent assassinés :

Les frères Henri et Toussaint Timmers;
André Puts, ouvrier au chemin de fer;

Michel Poussset.

D'autres furent déportés en Allemagne :

Paul Dofnay, fermier ;

Jean Pieters, ouvrier agricole ;

Balthazar Mahiels ;

Toussaint Pluskin ;

Joseph Urlin, fermier.

Au sortir des ruines de Berneau, une large tranchée fraîchement ouverte coupe la grand'-route : c'est la ligne de terrassement du chemin de fer que les Allemands construisent de Tongres à Aix-la-Chapelle.

En suivant la grand'route, inspectez les fossés qui la bordent de part et d'autre, jusqu'à Bombaye et de là à Mortroux : vous trouverez partout des débris de bouteilles. Ce détail n'a-t-il pas son éloquence ?

JULÉMONT A FEU ET A SANG

La présomption.

Julémont est une des premières communes belges qui s'offraient à l'armée allemande marchant sur les forts de Barchon et d'Evegnée. C'est un autre Berneau : l'on n'y trouve plus âme qui vive. Deux bâtiments seulement (la maison du garde champêtre et une école libre) ont été épargnés par le feu.

Ici encore le pillage a précédé l'incendie : meubles, vaisselles, linges étaient partis pour la frontière. Le prétexte est toujours le même : on a tiré...

Des coups de fusil éclatent dans la nuit. D'où

partent-ils ? La question doit se poser. Entre des milliers d'hommes en armes d'une part, et une centaine de familles tremblantes et désarmées d'autre part, la présomption n'est pas douteuse : en l'absence de fait contraire et de preuves, il est présumable que ce sont les soldats qui ont tiré : ils y sont excités et intéressés, et les civils point, tant s'en faut ! Eh bien ! la présomption, partout les Allemands l'ont établie à l'encontre de cette évidence.

A Julémont, dans ce village naguère heureux, aujourd'hui lugubrement désert, ont été lâchement assassinés :

Jean Ruwet, né en 1844 ;	Martin Pauchenne, né en
Pierre Beyers, né en 1847 ;	1864 ;
Olivier Leens, né en 1857 ;	Jean Biémard, né en 1875 ;
Hubert Frédéric, né en	Toussaint Dethioux, né en
1857 ;	1887 ;
J. Lambert Fransen, né en	Pierre Ruvet, né en 1887 ;
1858 ;	Pierre Arnolis, né en 1895 ;
Walthère Borguet, né en	Edouard Becker, né en
1862 ;	1900.

Les autres habitants ne durent leur salut qu'à la fuite : les barbares attrapèrent ces quelques hommes, entre autres des vieillards.

ÇA ET LA

Signalons encore quelques victimes tombées sous les balles ou les baïonnettes allemandes autour de Barchon :

A SAINT-ANDRÉ, minuscule commune :

P. Arnolis, de Trembleur, âgé de 50 ans ;

P. Vaarwarheck, âgé d'environ 40 ans ;

Alph. Biémart, — — 40 ans ;

Pierre Verviers, — — 24 ans ;

Treize maisons de ce village ont été incendiées.

A SAIVE, deux civils furent tués, dont une jeune fille.

A TIGNÉE (150 habitants), deux habitants ont disparu.

A CÈREXHE, la femme de M. Troisfontaine boulanger, ses deux enfants et sa belle-mère ont péri dans les flammes.

A ÉVEGNÉE (270 habitants), les Allemands incendient quatre maisons ; ils tuent un nommé Jean Van Weddingen et blessent grièvement Jean Wertz et son fils Mathieu, qui a l'avant-bras perdu ; ils emprisonnent durant des mois, à la Chartreuse, un vieillard de 70 ans, Gilles Normand, arrêté tandis qu'il allait en visite chez son neveu, à Retinne. Enfin, un jeune homme de 18 ans, nommé Breuer, s'étant rendu à Soumagne, y périt dans le massacre.

A JUPILLE, furent tués :

Nicolas Christophe, armurier ;

Henri Depireux, lamineur ;

Laurent Depireux, armurier ;

François Doyen, armurier ;

Nicolas Lemaire, chaudronnier ;

Thomas Demeuse, menuisier ;

Jean Henrard (de Liège) ;

Ferdinand Bourguignon (de Bressoux).

Il ne faudrait pas s'imaginer que la profession d'armurier à domicile, si répandue au pays de

Liège, implique la possession d'armes à feu. Il existe environ 35 métiers de l'industrie armurière et chacun se spécialise dans telles opérations partielles, le montage se faisant ailleurs, dans les grandes maisons liégeoises.

LE FLAGRANT DÉLIT DE BOMBAYE

Ces meurtres sont de vulgaires assassinats, comme le sac des maisons est du vulgaire vol et du pur brigandage. Lorsque, par hasard, il arrivait aux Allemands de motiver avec précision leurs violences, ils étaient aussitôt confondus.

Voici, par exemple, un épisode de leur passage à BOMBAYE, près de Berneau.

Des habitants avaient été, sans raison, emmenés dans une prairie où ils passèrent l'après-midi du vendredi 7 août, sous une pluie diluvienne, la nuit suivante et le lendemain. Le samedi soir, ils purent réintégrer leur domicile.

La famille Califice-Hautvast rentra ainsi dans sa ferme. Nos gens, affamés, mais assez heureux d'en être réchappés, se mettaient à table. A ce moment, un coup de feu retentit. Les soldats font irruption : « *Draussen! Sortez !* »

Les femmes pleurent, les hommes s'indignent. « On a tiré, hurlent les Allemands; la ferme sera brûlée et vous fusillés. »

Des soldats désignent une fenêtre de l'étage : c'est de là qu'on a tiré !

A ce moment, une vieille femme, qui s'était arrê-

tée sur la route, comprenant ce qui se passe, intervient vivement : « Celui qui a tiré, moi je l'ai vu crie-t-elle, le voilà ! »

Elle désigne un soldat allemand, qui proteste avec colère. La brave femme, indignée, saisit le canon de son fusil et, le secouant, crie : « *Je l'ai vu, c'est celui-ci, je l'ai vu !* » Les officiers, perplexes, visitent le fusil : ils constatent qu'en effet le soldat a tiré. Il avoue : c'est par mégarde... !

Au cours de ces récits, plus d'une fois l'on trouvera la criminelle fourberie ainsi prise en flagrant délit.

Voici encore une observation qui montre à quel point les moindres détails de l'invasion étaient préparés. Les officiers savaient en quels termes ils devaient interpeller le bourgmestre et les notabilités. Dans une commune que nous pouvons citer, le premier jour de la guerre, le major qui commandait la première troupe s'arrêta près du curé et lui tint, en allemand, un discours qu'il semblait réciter : « Vous, Belges, êtes des sauvages ; on vous mettra à la raison. Vous, prêtres catholiques, êtes cause de cette guerre. Vous êtes des « chiens de cochons » ; on fusillera ceux qui seront en défaut, etc., etc. Avez-vous compris ? » Un second bataillon suivait, dont le major lui tint exactement le même langage. Puis un troisième...

Le curé regardait passer les troupes et ne répondait pas. Le même boniment, à peu près, fut tenu au bourgmestre par une série d'officiers, si bien que, s'impatientant, le magistrat se mit lui-même à achever la catilinaire qu'un capitaine commençait à lui réciter.

Durant trois semaines, ce bourgmestre fut obligé de conduire chaque jour 70 hommes vers le fort, sous prétexte qu'ils devaient servir d'otages. En réalité, l'ennemi les contraignait avec menaces de travailler aux tranchées.

QUEUE-DU-BOIS

Le canon à bout portant.

Queue-du-Bois est situé sur les hauteurs de la rive droite, vers le milieu du triangle Liège-Evegnée-Fléron.

La journée du 5 août s'était passée dans l'anxiété ; le bombardement et les combats se livrant autour des forts avaient ému la population. Le soir, vers dix heures et demie, les habitants furent réveillés par des pleurs et des cris d'épouvante : c'étaient des gens de Retinne et des environs qui, fuyant devant l'envahisseur, arrivaient dans le village. Un certain nombre furent hébergés à Queue-du-Bois, les autres durent continuer leur route vers Jupille et Liège.

Une heure après, nos soldats se replient sur le village, en défendant le terrain pied à pied. Des toitures sont défoncées par les shrapnells. Le combat continue dans la grand'rue de la localité, qui est défendue avec acharnement ; les Belges se retiennent en bon ordre, devant des forces supérieures. Les Allemands envahissent alors le village, en poussant des « Hoch ! » de victoire qui ressemblent bien plutôt à des hurlements de bêtes fauves. Ils

commencent leurs exploits en plaçant, à l'entrée de la localité, déjà éprouvée par le bombardement, un canon qui, à quinze mètres de distance, troue la maison de M. Fléron, pharmacien, et le presbytère.

D'autres, pendant ce temps, rassemblent un groupe de civils qu'ils fusillent séance tenante. Ce sont :

J. Ernst, 45 ans ;

L. Custers, 26 ans, marié récemment ;

L. Wilderians, 38 ans, de Saive ;

W. Woit, 40 ans ;

J. Janssenne, 67 ans ;

L. Thône, 30 ans, de Bellaire ;

J. Dols, 16 ans.

Vers 6 h. du matin, les habitants restés dans la commune reçoivent des Allemands le conseil de se réfugier à Liège, sous prétexte que la grosse artillerie va se mettre en action. Et sitôt les gens partis, le pillage commence.

Après quoi, douze maisons sont incendiées.

A BELLAIRE

Bellaire ne forme pour ainsi dire qu'une agglomération avec Queue-du-Bois. En passant, les Allemands jetèrent des pastilles incendiaires qui brûlèrent quelques maisons ; ils brisèrent les vitres et les meubles. Plusieurs incendies furent éteints par les habitants.

Un septuagénaire, étant sourd, ne fuyait pas : on le fusilla.

Un jeune homme de Barchon, voulant se sauver à travers une prairie, fut abattu.

Les civils tués sont :

B. Sauvenière, de Barchon ;

L. Hanquet-Thône, de Saive ;

Jean Janssen, de La Motte (Wandre) ;

Un enfant a été asphyxié dans un incendie.

LES HORREURS DE BARCHON

Des six forts à droite de la Meuse, celui de Barchon est le plus septentrional ; il domine la seconde ligne de collines qui s'étend parallèlement au fleuve. Le village de Barchon, proche du fort, comptait 600 âmes. Il n'offre plus que des ruines ; les habitants sont dispersés aux alentours et à l'étranger.

Contrairement à ce que l'on supposerait, sa destruction n'a aucun rapport avec l'attaque du fort : c'est plusieurs jours après la reddition que les Allemands mirent Barchon à feu et à sang.

Pour reconstituer le drame, nous avons dû glaner dans les villages voisins.

Après la prise du fort de Barchon, le dimanche 9 août, les Allemands occupent le village, où ils installent leurs batteries afin de tirer sur le fort de Pontisse, situé en face, de l'autre côté de la Meuse.

Le lendemain, pendant ce bombardement, on prend douze hommes de Barchon comme otages ; on les relâche bientôt après.

Jusque-là, les envahisseurs n'avaient pas eu le

loisir de s'occuper de la population. Mais le 11 août, ils entrent dans le village et s'amuse à piller des maisons dont les habitants se sont sauvés; ils volent du vin en quantité. Ils s'introduisent dans l'église et y font des dégâts. La population, prise d'inquiétude, quitte en partie le village.

Le 12 août, des Allemands viennent occuper la maison Hackin, sur la place de l'église, traînent les meubles dehors et s'amuse à jouer du piano pendant que les troupes passent. D'autres pénètrent dans la maison communale et brisent ou déchirent tout; de même dans les deux écoles. Le cimetière n'est pas plus respecté. Les caves de M. Garsoux, marchand de vins, sont complètement vidées, malgré la défense du colonel.

Le 13 août, arrivée de nouvelles troupes. Elles sont bien reçues par les habitants, qui leur procurent ce qu'elles demandent. Le chef d'un régiment du train remet au curé un témoignage de vive satisfaction en son nom et au nom des troupes en faveur des Barchonnais. Or, le lendemain, Barchon devait périr.

14 août. — Des témoins irrécusables nous rapportent en ces termes la terrible journée : L'armée d'invasion défilait toujours. Beaucoup d'artillerie. Des gens du village revenaient, rassurés par les Allemands. Ceux-ci étaient campés dans la prairie Delnooz, mais, le soir, ils s'étaient montrés fort turbulents. Et voilà que, vers 9 heures, on entend de terribles fusillades autour des maisons; les soldats se répandaient dans le village, comme des tigres évadés d'une ménagerie. Ils font sortir les

habitants, sans pitié pour les vieillards, les enfants, les infirmes. Le 85^e opère depuis la ligne du chemin de fer vicinal jusqu'au « Crucifix » ; le 165^e sévit aux Communes. Ces derniers sont plus terribles encore : ils tuent les personnes dans leur maison, sur la route, dans les jardins. Et quelles cruautés ! La terreur est indicible. Ils incendient les maisons, l'église. Les habitants épouvantés sont retenus prisonniers dans deux endroits : près de la Fabrique et près de la maison Colson. Ils assistent de là à l'incendie de leur village et à la mort de leurs parents fusillés.

Du groupe des prisonniers près de la Fabrique, les soldats viennent chercher cinq jeunes filles qu'ils conduisent dans le camp... Entre temps, on est suffoqué par la fumée ; les étincelles tombent en tourbillons, menaçant de mettre le feu aux vêtements et à la paille qu'on est venu jeter autour des captifs.

La nuit se passe ainsi dans la consternation et l'angoisse. Interpellés au sujet de leurs violences, les Allemands accusent les habitants d'avoir tiré. La vérité est qu'afin de donner prétexte au pillage des soldats avaient tiré des coups de feu : *on l'a contasté de visu.*

D'autres prisonniers sont encore amenés ; au matin, on congédie les femmes. Douze hommes sont liés et envoyés vers Jupille, derrière les chariots. Douze autres sont destinés à être fusillés : on creuse leurs fosses devant eux.

Quel acharnement, quelle rage de la part des soldats qui passent sur la route, à l'adresse des douze

victimes innocentes, qu'on leur a sans doute désignées comme des agresseurs !

Entre temps, au lieu dit « les Communes », les Allemands en ont tué ou brûlé vingt-six. Voici les noms des victimes :

Léonard Bony, 34 ans;
Alexandrine Vieillevoie,
34 ans, son épouse;
Hubertine, leur fille, âgée
de 2 ans;

Gérard Mélotte, 56 ans;
Armand Perrick, 25 ans;
Joseph Labeye, 51 ans, et
ses deux fils ;

Jean-Denis Labeye, 20 ans,
et Mathieu Labeye, 19
ans;

Mathieu Renier, 52 ans;
Thérèse Renier, 20 ans,
sa fille;

Olivier Renier, 19 ans, son
fils ;

Noël Outers, 70 ans;

Fagard père, non retrouvé ;

Gérard Lehane, 19 ans ;

François Lehane, 17 ans,
frère du précédent ;

Louis Lehane, 12 ans,
frère des précédents ;

Jacques Flamand, de Heu-
seux ;

Marie Leers, son épouse,
et leur père, âgé de
94 ans ;

Ida Froidmont, épouse
Th. Rensonnet ;

Henri Rensonnet, 25 ans,
son fils ;

Daniel Bourdouxhe, 76 ans,
et Marguerite Mawet,
75 ans, son épouse ;

Joséphine Bourdouxhe,
27 ans, fille des précé-
dents, ép. Lieutenant.

Les deux enfants de la
précédente, âgés de 5
et 2 ans.

Les femmes ont généralement péri dans les flammes.

Les douze qui devaient être fusillés sont conduits devant leur fosse, puis près du fort où, dans une attente pleine d'angoisse, ils entendent ajourner leur mort au lendemain si on tirait encore. Enfin, ils furent relâchés le lundi soir, après avoir enduré

les plus cruelles souffrances morales. Le curé était dans ce groupe de condamnés.

Les maisons brûlées à Barchon pendant cette nuit terrible sont au nombre de 90. Les quelques-unes qui restent ont été pillées par les soldats et sont à moitié détruites.

Les personnes tuées, toutes innocentes victimes, ont trouvé la mort de plusieurs façons : les unes étaient transpercées à coups de baïonnette, au moment où elles ouvraient la porte aux soldats qui heurtaient ; d'autres étaient tuées dans leur jardin, sur le chemin, partout où elles se sauvaient ; plusieurs sont restées dans les flammes ou Y ONT ÉTÉ JETÉES.

15 août. — Les Allemands ont encore exercé leur férocité en tuant un pauvre homme d'une quarantaine d'années, Augustin Soenen, qui était occupé à prendre des légumes dans son jardin. Son frère, cherchant ensuite à se procurer un cercueil, fut fait prisonnier pendant toute une nuit et on le dépouilla de son petit avoir. La pauvre mère, âgée de 75 ans, demeurée à la maison avec son fils mort, fut violée par un Allemand et tomba ensuite gravement malade...

16 août. — On emmène prisonniers tous les habitants de Chefneux, à Wandre. On brûle une maison et on fusille encore quatre hommes :

Hubert Vieillevoye, 48 ans, brasseur ;

Paul Delnooz, 19 ans ;

Jean-Jacques Charlier, 53 ans ;

Sébastien Thonon, 22 ans.

La sœur de M. Vieillevoye, beaucoup plus âgée

que lui, est traînée à sa suite, attachée à un fourgon.

Après-midi, un vieillard veut rentrer chez lui au hameau de Chefneux : il est assassiné. C'est Eugène Warsage, 70 ans.

17 août. — Les Allemands brûlent tout le hameau de Chefneux (22 maisons). Depuis lors, Barchon ne présente plus que des ruines, qui augmentent de jour en jour. C'est un désert.

LES ATROCITÉS DE BLÉGNY

Blégny est la section principale de la commune de Blégny-Trembleur joignant Barchon. La localité, située sur une hauteur, est très bien bâtie, dotée de belles routes et desservie par le chemin de fer vicinal de Liège-Jupille-Fouron; elle doit ses embellissements et ses voies de communication à M. Ruwet, bourgmestre, homme d'initiative et de dévouement. On admire, on admirait plutôt, le centre du village où se voyaient quelques grosses maisons de style mosan du XVIII^e siècle, de jolies constructions plus modernes et une vaste et belle église ogivale : tout cela n'est plus qu'une série de ruines, mais l'ensemble reste imposant, proclamant avec éloquence la barbarie de l'envahisseur.

Blégny fut ravagé à deux reprises.

Le 4 août, la présence des Allemands avait été signalée à Richelle et à Trembleur, mais la population croyait n'avoir rien à redouter de leur passage. Cependant le mercredi 5, arrive le régiment 16 ainsi qu'une partie du 19^e et du 23^e. Ils paraissent

saient exaltés. Plusieurs demandèrent si on n'avait pas vu des patrouilles françaises... Déjà donc on leur avait conté la légende de l'introduction anticipée des troupes françaises en Belgique. Les réponses, négatives, excitaient leur méfiance.

Dans l'après-midi, le premier meurtre est accompli avec une brutalité odieuse. Un habitant des plus honorables, M. Joseph Smets, professeur d'armurerie, — car Blégny, comme toute la région, compte beaucoup d'ouvriers armuriers et possède même une école d'armurerie — M. Smets, dis-je, était au chevet de sa femme en couches. Des soldats pénètrent chez lui, le tuent sur place et jettent son cadavre sur la route, tandis que d'autres, à coups de crosse de fusil, font sortir la femme de son lit et la chassent avec sa sœur portant le nouveau-né. Pas le moindre incident n'avait précédé cet acte de haute sauvagerie.

Dans une autre maison, un vieillard, M. Henri Bonsang, est frappé d'une balle qui lui traverse le corps. (Bien que resté sur place, sans soins, durant deux ou trois jours, cet homme a guéri.)

En même temps, une foule de gens étaient chassés de leurs maisons, rudoyés, menacés, frappés. Ils se réfugiaient à l'Institut de Blégny, tenu par des religieuses. Le soir, il en arrivait encore de tous côtés. Un officier vint les haranguer en allemand sur un ton ironique. Il leur ordonnait tantôt de se coucher, tantôt de se relever ou de s'asseoir. Vers 9 h. on les invite à se mettre debout, pour regarder, et que voient-ils? Le village embrasé. Les malheureux passent la nuit dans la terreur, dans les larmes.

Le lendemain 6, nouvel assassinat. La victime est un artisan, Jules Herman. Ah! celui-là, me disent les gens de Blégny, c'était la « perle des hommes », bon, obligeant, dévoué à autrui sans limite ». Sa femme ayant subi une grave opération, il n'avait pu fuir. La famille s'était réfugiée dans une cave; on l'en déloge; lui, on le chasse, on le poursuit, on l'abat. Il laisse quatre enfants mineurs. La maison est incendiée. Cette jeune famille, qui vivait à l'aise, est complètement ruinée et privée de soutien.

En même temps, laissant les femmes et les enfants à l'Institut, on en fait sortir les hommes, au nombre de 296 : ils sont enfermés dans l'église. Le lendemain, on les emmène à plusieurs lieues de distance, vers Battice. C'est là que le curé de Blégny, le vénérable abbé Labeye, subit des traitements indignes. Les gens même qui vivent éloignés de la religion étaient écoeurés. Ils cherchaient à le préserver en l'entourant : les Allemands le jetaient dans le fossé; il se redressait sur ses genoux et priait. On lui enfonçait la figure dans la boue, on le frappait, on le piquait à coups de baïonnette.

Puis, là même, à Battice, sept hommes de Blégny sont fusillés. En voici la liste avec l'âge approximatif :

Joseph Kusters, 30 ans ;	Pierre Godart, laisse veuve
Joseph Flamand, 25 ans ;	et orphelins ;
Jean Dortu, 40 ans ;	Gérard Renard ;
François Dumonceau,	Noël Nihant, 55 ans.
échevin, 78 ans.	

Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres? On ne

sait. Ils furent enterrés presque à fleur de terre, dans l'accotement de la route. Quand la famille exhuma M. Dumonceau, l'on trouva encore attachée à ses pieds la chaîne qui avait servi à traîner le cadavre de ce vieillard, presque octogénaire. Tous d'ailleurs avaient été tourmentés avant d'être mis à mort. A Noël Nihant, on passait dans le cou et sur la figure des cigares allumés. On crachait au visage de ces malheureux.

Le 6 août, Lambert Delnooz, âgé d'environ 55 ans, habitant une ferme à l'écart, entend du bruit : il entr'ouvre la porte et avance la tête : on lui envoie une balle : il est tué raide.

Enfin, le 7, on fusilla encore dans le village M. Alphonse Hendrick, marié, âgé d'environ 35 ans.

*
* *

La seconde série criminelle se place neuf jours plus tard. Le 16 août, c'est le régiment 64 qui sévit. Durant la nuit précédente, des coups de feu qui, assurément, ne provenaient pas, ne pouvaient provenir des habitants, avaient été tirés. Le matin, les Allemands alignent contre le mur de l'église quatre victimes ; ils les placent dans l'espace compris entre le second et le troisième contrefort de gauche, où l'on peut voir la trace des balles qui ont entamé les pierres. Ces fusillés sont :

Le bourgmestre, M. Ru-	MM. Gaspard Hakin
wet ;	et Léopold Hakin.
Le curé, M. Labeye ;	

Ces deux derniers, afin d'éviter au village de

nouveaux malheurs, s'étaient dévoués jour et nuit pour procurer aux troupes ce qu'elles pouvaient désirer. Le bourgmestre et le curé, qui tous deux avaient tant fait pour Blégny, tombèrent l'un sur l'autre. Nous reviendrons sur leur trépas.

Ce n'est pas tout : la veille, le 15 août, deux habitants de Blégny avaient péri à Barchon, cet autre lieu d'horreur. Ce fut un drame. Les barbares voulaient tuer un jeune homme de 23 ans, *Henri Rensonnet*. La mère intervient, proteste, supplie ; rien ne touche les criminels : lâchement, ils fusillent la mère et le fils.

M^{me} Rensonnet, née Ida Froidmont, avait environ 50 ans.

Il est à noter que 70 blessés allemands, amenés du bois de Leval, étaient soignés à l'Institut de Blégny. Après le quadruple meurtre du 16, l'église fut incendiée. Les religieuses de l'Institut vinrent alors relever les cadavres. A ce moment, une auto allemande passa, et de l'auto on tira sur les Sœurs, qui ne furent pas atteintes.



Mais quels crimes avaient commis les gens de Blégny pour attirer sur eux la rage des Teutons à peine arrivés de la frontière ?

Et par quels nouveaux crimes auraient-ils récidivé, dix jours après un premier châtiment ?

Poser la question, c'est déjà souligner l'in vraisemblance d'une agression de la part des civils. Les Allemands, d'ailleurs, n'ont pu accuser per-

sonne. Dès le 4 août, le petit village était submergé de troupes. Quel téméraire eût osé les attaquer ? Là comme ailleurs, quand les soldats avaient bu ou désiraient piller, ils tiraient des coups de feu la nuit.

Dès l'abord, on assure qu'un officier, ayant exhibé une carte, avait entouré le nom de Blégny d'un trait au crayon en disant : « Ça doit disparaître. » Nous ne garantissons pas ce détail. En tout cas, 56 maisons ont été incendiées, les unes la nuit du 5 au 6, les autres le 16. Et la plupart de celles qui échappèrent à l'incendie furent livrées au pillage. Les habitants, sous divers prétextes, recevaient l'ordre d'évacuer momentanément leurs demeures ; eux partis, l'on pillait. Par exemple, chez M. Greffe, horloger, montres et bijoux furent volés. Chez Lechanteur, en face de l'église, les Allemands disaient : « Restez, il n'y aura rien ! » Or, en ce moment, on mettait le feu à la maison sur plusieurs points.

Ainsi, avant d'articuler aucun grief, on pillait, on incendiait déjà ; le 5 et le 6, MM. Smets et Bonsang étaient assassinés.

C'est plus tard que les civils furent vaguement accusés d'avoir tiré et qu'un soldat allemand fut relevé mortellement blessé.

A cela, rien d'étonnant puisque, à tout instant, les soldats, en état d'ivresse ou non, tiraient des coups de feu. Le médecin de Blégny, M. Reidemester, opéra le blessé ; ayant extrait le projectile, il constata que c'était une balle allemande. La remarque fut faite avec instance aux officiers présents.

En janvier, les Allemands firent appeler au fort de Barchon quelques habitants de Blégny, afin de les interroger sur les événements. La première question fut celle-ci : « Avez-vous vu les francs-tireurs dont l'agression avait tant exaspéré nos troupes ? » Il s'agit donc d'une enquête insidieuse. L'on comprendra que la plupart des témoins se montrèrent très laconiques. Un notable, dont nous pouvons citer le nom, déclara le soir même qu'il n'avait pas osé révéler ce trait : le 5 ou le 6 août, étant sur le seuil de sa porte, il avait vu un officier isolé, tirer en l'air un coup de revolver, puis siffler. Bientôt, l'officier fut entouré de soldats criant : *Man hat geschossen !*

A plusieurs reprises, au mois de février, m'assure-t-on, le docteur Reidemeister a été interrogé par la commission d'enquête allemande ; l'on voulait absolument lui arracher cette déclaration qu'il n'était pas certain que le projectile extrait de la blessure du soldat dont il est parlé plus haut fût une balle allemande : le médecin maintint énergiquement sa déclaration, et démontra qu'il connaissait les divers projectiles allemands, belges et français.

Ici comme ailleurs, les accusations contre les civils sont de misérables excuses. Plus sincères étaient les officiers qui, devant les reproches ultérieurs, se bornaient à l'explication stupide : « Que voulez-vous, c'est la guerre. »

Eh ! non, ce n'est point la guerre : c'est le banditisme, c'est le crime dans toute sa violence et sa lâcheté.



Les notes d'une victime.

Une personne habitant Blégny en août 1914, témoin des faits, et maintenant réfugiée en Hollande, nous a communiqué ces pages. Nous ne résistons pas à l'envie de les reproduire : c'est le récit vécu d'un des mille épisodes tragiques de l'invasion allemande :

Notre curé, M. Labeye, avait consigné les notes suivantes dans un cahier :

« Lundi 3 août, à 5 heures, tocsin. Signal prématuré. Mardi 4 août, tranchées. Arrestations, blessés et tués à Mortier et Julémont. 4 heures, canonnade. A 5 heures, on signale des cavaliers allemands à Trembleur. Un peloton de Belges les attaque. Une batterie, dans la campagne de Trembleur, tire toutes les cinq minutes deux ou trois coups, auxquels répond le fort de Barchon. A 6 h. 1/2, on me mande à l'hospice, où je confesse jusqu'à 8 h. 1/2. La canonnade cesse à 11 heures du soir pour reprendre à 3 heures du matin.

« 6 août, à 5 h. — Un bataillon allemand occupe le village. Les troupes belges lui envoient des balles et se retirent sur Barchon. Mercredi après-midi, les Allemands perquisitionnent dans les maisons et envoient les gens à l'église, leur promettant sécurité. Puis ils vont les prendre dans les maisons et les y conduisent au nombre d'environ 250. Je vais à l'église. Il y avait là du brouhaha. Une quinzaine de soldats gardaient les gens. J'engage l'assistance à se calmer, à prier. Je monte en chaire et on prie. Puis je me rends au confessionnal. Presque tous s'y présentent. Plus tard, l'on m'interdit de confesser ou de prier et l'on procède à des investigations dans l'église. Bientôt, nous voyons la lueur des incendies allumés à l'entour. Conduit dehors pour comparaître devant le major, je trouve la place en feu : la Halle, les maisons Delnooz, Dortu, Lechanteur, Greffe, Clermont, Heuchenne, Rikir, Carabin, Smets, Plieers, Duckers, Julin, Dumoulin, Verviers, Westphall, Devortille, Battise, Hackin, Custers, Bartholomé,

Gueusay, Comblain, Hackin, Renard, Grandjean, Bouvier, Dauby, Fransen, Rademacker, Bouwers, Battise, Darchambeau.

« Étaient tués : Joseph Smets, Lambert Delnooz, Herman Hendrick.

« On passe la nuit dans l'église. Ernest Clermont est pris d'une attaque de nerfs, ainsi que Léopold Dortu. Vers 5 heures, on vient faire une proclamation : les femmes et les enfants peuvent sortir ; les hommes resteront ; on les conduira en Allemagne... Aurais-je pu ne pas être compris dans la condamnation ? En tout cas, je n'en fis pas la demande ; je jugeai trop utile d'accompagner 170 malheureux.

« On part. Arrivés au delà de Golcé, on nous fait entrer dans une prairie : première alerte : nous croyons que l'on va nous fusiller. Je commence la prière. Après une heure, on se remet en marche. On entre encore dans une prairie près de Battice. On nous parque au milieu, entourés de sentinelles. Nous devons nous coucher ; on y logera. Pour nourriture, quelques bonbons, quelques croûtes ; le soir quelques gorgées de bouillon données par des militaires compatissants.

« Je fus fort en butte aux mauvais procédés des soldats et de chefs subalternes : ils m'accusaient d'avoir placé le téléphone à la tour (installé par l'armée belge) et d'y avoir mis des soldats avec mission de tirer sur les Allemands. Puis des impiétés sont proférées contre la religion, contre Jésus-Christ et la prière. Ils voulaient me faire avouer que je savais parler allemand. Comme je ne comprenais pas, ils me montraient le poing, me poussaient du pied, me menaçaient de leur fusil, de leur baïonnette, d'une hache, d'un poignard... Une fois, un officier me cracha au visage, jeta mon bonnet à terre, crachant dessus. Un autre me donna une bourrade dans la poitrine et un violent coup de pied à la jambe. Un soldat me piqua trois fois de sa baïonnette et me fit une légère blessure. D'autres, pour donner quelques pommes à mes compagnons, me les jetaient à la tête. Rien de bien grave ; cependant ils montraient une telle fureur que, s'ils m'avaient trouvé seul, je crois qu'ils m'auraient tué.

« Entre temps, on vient fusiller près de nous cinq de nos compagnons : Joseph Cursters, Jean Dortu, Sodar, Joseph Flamand et Renard. A deux reprises encore, on nous laisse croire que nous allons être également fusillés. A un autre moment, on nous met sous le feu d'une fusillade combinée de manière à nous effrayer. Puis on vient encore placer de-

vant nous une seconde série de quatre condamnés à mort, entre autres Noël Nihan. Les malheureux étaient là depuis la veille à 4 heures, les mains liées, et j'ai su qu'ils s'y trouvaient encore le lendemain de notre départ. Que sont-ils devenus ?

« Le vendredi 7 août, il était 11 h. et demie du matin ; il pleuvait à verse. Comment passerions-nous la nuit suivante ? Or, un capitaine vint nous annoncer que nous étions libres et que nous devions rentrer au plus vite à Blégny.

« ... Lundi 10 août ; il y a, à cette date, 38 maisons brûlées et 23 endommagées.

« ... Jeudi 13, quelques pillages de maisons, deux jeunes gens emmenés. Le bourgmestre obtient, au moulin d'Argenteau, une provision de farine.

« Vendredi 14, pillage de quelques maisons.

« Nuit de vendredi à samedi : on brûle le village de Barchon ; le curé est emmené prisonnier. »

Ici se place le texte d'une instruction préparée pour le dimanche 16 août. M. le curé de Blégny recommande à ses paroissiens de ne pas se décourager et de recourir à la prière :

... Tenez-vous avec Dieu, non pas tant pour que Dieu fasse cesser vos maux que pour qu'il vous marque au nombre de ses élus... Qu'importe que nous souffrions et qu'on prenne tout ce que nous possédons, qu'importe que nous mourions pourvu que nous soyons de ce nombre et que nous triomphions avec Jésus-Christ dans les cieux !

... Mes frères, peut-être que toutes mes appréhensions sont vaines, peut-être reverrons-nous de beaux jours ; mais encore, si nous devons sortir bientôt de nos angoisses, croyez-moi, c'est par le courage, c'est par le repentir de nos fautes, c'est par la prière que nous avancerons le temps de la délivrance...

Samedi 15 août : perquisitions nombreuses à l'église, au presbytère, à l'Institut. On brûle les maisons d'Auguste Simonis, Guillaume Perick-Ledent, Guillaume Comblain.



Ici se terminent les notes du pauvre curé de Blégny...

Le récit qu'on nous a remis continue :

M. le curé et les paroissiens de Blégny sont revenus de Battice le vendredi 7 août vers 12 h. 1/2. Ce fut un délire de joie au retour, pour les pauvres gens surtout réfugiés à l'Hospice et à l'Institut.

Toute la semaine suivante se passa dans le calme...

Samedi, jour de l'Assomption. Vers 6 heures du soir, des soldats apportent chez M. le curé un billet sur lequel il était écrit que, si l'on tirait encore sur le village (!), il serait fusillé.

M. le Curé, M. le Bourgmestre et M. Delnooz, beau-père du docteur, doivent se constituer prisonniers et être gardés à vue dans la chambre à coucher de M. le Curé...

On demande à souper pour les officiers (une demi-douzaine environ) à 9 heures du soir. Ils doivent loger au presbytère, tous dans une même chambre. Voilà mes chambres, leur a dit le prêtre.

Dans le Patronage, attendant à la cure, se trouve toute une troupe de soldats.

M. Delnooz et M. Ruwet, bourgmestre, arrivent à 8 heures 1/4 et montent à la chambre du prêtre.

Les officiers soupent. Ils disent de préparer un bon souper pour le curé! Deux sentinelles se tenaient devant la porte de leur chambre.

Vers 1 heure 1/4 de la nuit, on a tiré des coups de feu près de la maison. Les officiers sont sortis... « Il y a encore trois soldats blessés, disent-ils à la servante. Les habitants ont tiré... »

Un officier vient dire, à un moment donné : « Ils ont encore tiré, les c.....! » La servante répond : « Il n'y a plus d'armes à Blégny. »

Les officiers occupaient le salon et le cabinet sur des matelas. Le matin, ces officiers se consultèrent et chuchotèrent entre eux... Vers 5 heures, ils ont envoyé chercher une sœur de l'Institut, sachant l'allemand, pour dire à M. le Curé qu'il allait être emmené, qu'il devait partir parce que l'on avait encore tiré.

La religieuse a demandé grâce. L'officier a répondu : « C'est un *ordre supérieur* qui doit être exécuté... » Alors la sœur a demandé pour M. le Curé la permission de pouvoir dire sa messe, ce qui a été accordé. Le prêtre, après s'être

rasé, est allé dire sa messe à la chapelle de l'Institut, accompagné de deux soldats... M. le vicaire a servi cette messe. Il a été étonné du calme et de la sérénité de M. le Curé. L'« O-rate, fratres » et les prières après la messe furent dites par lui d'une façon particulièrement émouvante. Après l'action de grâces, il vient au chœur près de M. le Vicaire et demande l'absolution, sans dire pourquoi; il ne paraissait nullement ému... Il sortit pour rentrer au presbytère; il était alors 6 heures 1/4 environ. En sortant de la chapelle, M. le Curé a donné sa bénédiction aux religieuses et a dit : « Que voulez-vous faire? Je prierai pour vous... »

Revenu au presbytère, il a pris une tasse de café et n'a pas mangé. Il a dit à la domestique : « C'est fini, vous pouvez vous recommander aussi à la Providence... L'église va être brûlée et probablement le presbytère... »

Louise lui a fait une tartine et enveloppé, avec celle-ci, trois lignes de chocolat. Elle a voulu lui donner de l'argent, mais il a dit : « Je n'en ai pas besoin... Tout au moins, si je pouvais changer de soutane. » Et on l'y a autorisé.

M. le Bourgmestre et M. Delnooz sont aussi retournés chez eux pour s'habiller, toujours accompagnés de soldats; eux étaient convaincus qu'ils allaient être conduits à Liège. Le Bourgmestre avait rédigé une lettre de défense. Il est revenu seul, M. Delnooz ayant été gracié parce que, dit-on, beau-père du médecin qui avait soigné des blessés allemands.

M. le Curé a demandé à prendre un livre dans son cabinet; il a pris son bréviaire et un autre petit livre. Il pleurait et tremblait en prenant sa tasse de café, lorsqu'il fit ses dernières recommandations.

Le Bourgmestre et le Curé, accompagnés de soldats, sont partis dans la direction de l'église, où ils ont rejoint les deux frères Hackin, que l'on avait arrêtés, semble-t-il, au hasard.

Arrivés près de l'église, on leur a dit : « La voiture pour Liège va passer... mais vous n'avez pas besoin de voir par où vous allez. » Et on leur a bandé les yeux, en les adossant à l'église...

Fusillade vers 7 heures 1/2... D'abord les deux Hackin ont été exécutés, puis M. le Curé, ensuite M. Ruwet. M. le Curé est tombé face contre terre, sur les deux Hackin, et le Bourgmestre sur M. le Curé. Celui-ci est mort instantanément; une balle l'avait frappé au front, enlevant un morceau du crâne gros comme la main.

On mit le feu à l'église aussitôt après cette scène tragique. Blégny étant sous la terreur, personne n'osa se montrer. Vers 10 heures 1/2, quand les soldats sont partis, deux religieuses, sœur Claver et sœur Cécile, sont allées avec une charrette à bras chercher d'abord le corps de M. le Curé, secondées d'un petit jeune homme, Léopold Lafaet, qui a été assez courageux pour venir à leur aide.

M. le Curé et M. le Bourgmestre avaient tous deux leur chapelet en main.

Voyant le courage des deux religieuses, les gens leur donnèrent ensuite un coup de main; on transporta les corps à l'Institut.

M. le docteur Reidemeester a fait l'autopsie. Le corps de M. le Curé était couvert de sang, les yeux fermés, plusieurs balles dans la poitrine; on voyait, sur ses jambes, les coups et les bleus reçus à Battice...

Les deux Hackin étaient tellement déchiquetés qu'on n'a pu les ensevelir. On les a enveloppés dans un drap de lit et portés à la morgue.

Lundi (après-midi, un confrère de M. le curé Labeye, de Saint-Remy, est venu procéder à l'inhumation avec le vicaire. Tous deux, revêtus de la chape, précèdent les corps que l'on porte à bras, car il n'y a pas même de civière; ils passent en face de l'église, dont les ruines sont toujours fumantes. Triste cortège. Les religieuses suivent. Les corps sont déposés au cimetière.

A WANDRE

6 août : le combat de Rabozée. — Les sans-cœur.

Wandre est assis sur la rive droite de la Meuse, au pied de collines très abruptes, dont les raidillons sont cependant peuplés de maisonnettes de mineurs. Tout en haut, une route montant de Dalhem suit quelque temps la crête, puis dévale au sud vers Jupille. Le long de la route haute

s'alignent les maisons de Rabozée, dépendance de Wandre. De là on jouit d'une vue admirable, à l'ouest sur l'immense vallée de la Meuse, à l'est sur une vallée parallèle qui s'étend au pied de Barchon.

C'est cette route qu'une armée allemande venue du nord-est montait dans la nuit du 5 au 6 août. Le fort de Barchon la bombardait. Des hauteurs opposées de la Meuse, Pontisse avait commencé concurremment, mais la présence de trois régiments allemands, survenus de nuit autour de ce fort, fit diversion.

Comme l'ennemi, ayant gravi la côte, allait atteindre Rabozée ; soudain, d'une tranchée perpendiculaire à la route, à droite, l'infanterie belge ouvrit une fusillade nourrie. Atteints par les balles, par les shrapnells du fort, des tués, des blessés jonchaient la route ; les Allemands les déposaient sur l'accotement et montaient toujours. Mais, le feu devenant de plus en plus meurtrier, ils sautèrent en masse dans une prairie à gauche de la route afin de mitrailler la tranchée de droite à l'enfilade. Or, au fond de cette prairie, une haie aboutissant à la route dissimulait une seconde tranchée belge qui, jusqu'à ce moment, n'avait point trahi sa présence. Elle ouvrit soudain le feu, presque à bout portant. L'effet fut terrible.

Puis, l'armée envahissante montant toujours en grande force, l'on se battit à la baïonnette. Accablés sous le nombre, les Belges tenaient cependant bon. Il y eut carnage et, de part et d'autre, on fit des prisonniers.

Le matin éclaira, sur cette hauteur, une scène effroyable : la route et les champs voisins étaient couverts de morts. Les Allemands enlevèrent les leurs, excepté ceux qui étaient tombés en masse dans la prairie, sous le feu de la seconde tranchée. Ils y furent enterrés. Sur ce petit espace, on peut voir les tombes de 403 Allemands. Des croix, des fleurs, des couronnes, des casques à pointe les surmontent. Le cimetière des Belges est de l'autre côté de la route, à l'extrémité de la première tranchée, sous un grand chêne. Ils sont là 135.

Les habitants racontent que le curé de Saint-Remy et l'échevin socialiste Brand, de Wandre, organisant ensemble l'inhumation des victimes du combat de Rabozée, le 7 août, recueillaient sur chaque corps ce qui pouvait être remis aux familles : papiers, montre, argent, canif, etc., et réunissaient ces objets dans les mouchoirs, faisant ainsi un petit paquet étiqueté pour chacun. Ils remplirent plusieurs sacs de ces précieux restes et les déposèrent à la gendarmerie de Wandre, avec un registre où toutes les choses étaient cataloguées. L'on se figure avec quel poignant empressement ces reliques des jeunes gens morts pour la patrie eussent été reçues dans leurs familles.

Mais non, les Allemands tombèrent sur ce trésor et aucune pensée délicate n'arrêta leur main. Ils volèrent tout ce qui était à leur convenance et détruisirent le reste, ainsi que le registre. O Kultur! — Des sans-cœur, nous disait une femme, mère de soldats.

Après ce combat, il y eut, pendant deux heures,

un défilé de blessés allemands; on les emmenait par le fond de Lhoneux. Des centaines furent placés au château d'Argenteau et dans le parc. En même temps, un grand nombre d'Allemands fuyaient vers Maestricht, le long de la Meuse. Il en est qui s'arrêtaient aux maisons inoccupées, enfonçant les portes et pillant en hâte, ou enlevant le vin. Les rigoles des routes, les haies et les prairies étaient jonchées de bouteilles.

Les fusillés du Pré-Clusin. — Le massacre du Bois-la-Dame.

Si les hauteurs avaient déjà souffert, le village même de Wandre, jusqu'au 15 août, n'eut à supporter que des réquisitions. Alors seulement commencèrent les violences.

Le 15 août, les Allemands se mirent à piller et à incendier. Dans l'après-midi, le fermier Eloi Groute, âgé de 55 ans, de Rabozée, revenant de Wandre, croisa une troupe qui descendait vers le village. Un coup de feu le tua raide. Cependant, au soir, les soldats assurèrent que les habitants pouvaient dormir en paix.

Mais, en même temps, à l'endroit dit « les Quatre-Bras », à Rabozée, des militaires s'enivraient. Dans la nuit, ils brisèrent les portes et firent invasion dans les maisons, réclamant les hommes, qu'ils voulaient emmener. Ils répétaient l'éternel « Man hat geschossen! » Les femmes, mi-vêtues, fuyaient avec les enfants vers le bois voisin.

Evidemment, personne ne s'était avisé de tirer.

La veille avaient eu lieu la destruction et le massacre de Barchon, et ces événements répandaient la terreur. Voici d'ailleurs un témoignage positif :

Une femme, dont le mari et le fils ont été fusillés, affirme s'être levée la nuit lorsqu'elle entendit le pas des Allemands : elle aurait vu l'un de ceux-ci, portant le fusil au dos, faire partir un coup de feu furtivement. La troupe se mit aussitôt à cribler de balles les maisons.

Autre preuve : quand, le matin, ils indiquèrent, à l'endroit dit « Bois-la-Dame », la maison d'où un coup de feu serait parti, on leur fit observer qu'elle était inoccupée. Sur quoi, ils en désignèrent une autre...

Le 16, à 6 heures du matin, quelques hommes sont arrêtés près de Rabozée, au hameau de CHEFNEUX, aujourd'hui amas de ruines. On les conduit dans une prairie dite le Pré-Clusin. Ils ont les bras liés derrière le dos. On les attache à la clôture en fil de fer et ces malheureux sont fusillés. Ce sont :

Hubert Vieillevoye, époux Deliége, brasseur,
48 ans ;

Stiennon, armurier, environ 37 ans ;

J.-J. Charlier, père de 7 enfants, époux Oury,
53 ans ;

Delnooz, 18 ans ;

Eugène Thonon, jeune homme de Housse.

D'autre part, dix-huit avaient été rassemblés dans la rue Bois-la-Dame. Le curé intervint, protestant de l'absolue innocence de ses paroissiens. Les Allemands lui donnèrent un grossier démenti. Cependant, devant l'énergie de ses réclamations, ils

en relâchèrent deux, qui n'habitaient pas dans la rangée de maisons d'où ils prétendaient que l'on avait tiré un coup de feu.

Entre temps, les femmes, portant les petits enfants sur leurs bras, étaient accourues; avec des supplications à briser le cœur, elles se jetaient aux pieds des officiers et des soldats, elles les tiraient par les vêtements, attestant Dieu de l'innocence de leurs maris, de leurs fils, et criant grâce. Les Allemands les repoussaient à coups de crosse.

A 5 1/2 heures, ils groupèrent les seize hommes restants et, tandis que l'absolution était donnée par le prêtre à ces malheureux, ils tirèrent dans le tas. Les victimes tombèrent les unes sur les autres. Plusieurs se débattaient encore ou poussaient des gémissements : les bourreaux les achevaient à coups de revolver, au milieu des cris de désespoir des femmes et des enfants, présents au massacre. Voici la liste des fusillés :

Jacques Couvelance, manœuvre, époux Leclerq,
né en 1858;

Servais Couvelance, fils du précédent, mineur,
né en 1897;

Arnold Pirotte, époux Gemming, mineur, né
en 1859;

Pirotte, fils du précédent;

Pierre Bourdouxhe, né en 1890;

Mathieu Leduc, mineur, né en 1879;

Edouard Blum, époux Croès, né à Berg-op-
Zoom (Hollande), en 1885;

Gilles Lorquet, époux Hahn, mineur, né en 1868;

Gilles Lorquet, mineur, fils du précédent, né en 1894;

Henri Smits, mineur, né en 1895;

Mulders Guillaume, époux d'Elise Smits, chauffeur, né en 1885;

Remy Briquet, mineur, né en 1890;

Remy Etienne, époux J. Perick, mineur, né en 1888;

H.-Jos. Lottin, époux Leenaerts G., mineur, né en 1884;

Jean Leenaerts, époux Dozo, mineur, né en 1871;

Piron, époux Jonlet.

D'autre part, une troupe envahissait la ferme de M. Hennevaux. Après s'être régalés, les bandits poursuivirent la famille et incendièrent les bâtiments. Ils tirèrent un des fils, qui s'était réfugié dans un réduit; un autre, qui s'était blotti au fond d'un fenil, y fut brûlé vif. Un troisième n'a plus été revu; on le suppose carbonisé sous les décombres. Le quatrième était échappé, mais pas pour longtemps...

Tuerie rue du Pont.

Le 19 août, quatre jeunes gens de Wandre sont invités par une troupe allemande à l'accompagner comme guides jusqu'au delà du pont de la Meuse. Ce service rendu, on les laisse aller. Revenant à Wandre, les jeunes gens se trouvent en face d'un régiment du train. Et voici que, sans mot dire, les soldats qui ouvrent la marche leur tirent des coups

de revolver presque à bout portant. Au premier coup de feu, l'un d'eux, Gheissens, saute vers la première porte venue. Sur le seuil, une balle le frappa à la tête, transperça la porte et se logea dans un meuble. Les trois autres furent frappés au bord du chemin. L'un d'eux, tournoyant sur lui-même, vint s'abattre au milieu du pavé. Les assassins le rejetèrent sur le trottoir; chariots et troupes continuèrent leur marche.

Cela se passait en face de la « Kommandantur », qui venait de s'installer. Le bourgmestre, présent, protesta avec véhémence; l'interprète aussi. Les officiers ne dirent mot. Il était 7 heures du soir. A 9 heures, des habitants furent enfin autorisés à relever les victimes. Un médecin allemand ne consentit à aller donner des soins aux blessés qu'escorté de deux soldats. Les officiers avaient peur. Ils dressèrent un semblant de procès-verbal.

Les victimes de cet inqualifiable attentat sont :

Le quatrième fils Hennevaux, tué raide ;

Gheissens, également ;

Thiwissen Jean, 28 ans, époux Grout Marie ;

Grout, fils du fermier tué, et beau-frère du précédent, amputé du bras par suite de ses blessures.

Le même jour, le nommé Lemmens, âgé de 22 ans, travaillant dans un champ de betteraves, est abattu à coups de fusil.

Vers la même époque, Pierre Servais, industriel, 44 ans, est mis à mort.

Eugène Warsage, âgé de 71 ans, est tué devant sa maison ; son cadavre gênant la circulation des

troupes, deux Allemands le saisissent, l'un par les épaules, l'autre par les pieds, et le jettent par-dessus la haie. On le releva une semaine plus tard.

Un nommé Joseph Léonard, armurier, 60 ans, atteint par les balles allemandes, s'est guéri de ses blessures.

Enfin, à Souverain-Wandre, un jeune boiteux nommé Hidon, regardant passer les troupes, fut tué de quatre coups de fusil et de coups de lance.

Soit, au total, trente-deux morts.

L'incendie.

Entre temps, les Allemands pillent et brûlent. Trente-huit maisons sont dévorées par les flammes, dont cinq fermes et une brasserie. On pille ailleurs encore, notamment chez le notaire Duchêne, à la Gendarmerie, chez M^{lle} Remy, institutrice. Le château Dupont, à Rabozée, fut complètement saccagé.

Dans la ferme Mertens, où ils étaient hébergés et régelés depuis quatre ou cinq jours, un officier survient et ordonne de tuer et d'incendier. M. Mertens, qui comprend un peu l'allemand, s'esquive avec sa famille, à travers les prairies, et quand il se retourne, il voit flamber sa ferme. Et cependant, aux derniers hébergés, on avait exhibé les certificats des réglemens précédents, qui constataient l'hospitalité généreuse donnée aux troupes par M. Mertens. Telle fut la récompense.

A Wandre comme ailleurs, les Allemands recou-

raient à l'arrosage de benzine et à d'autres procédés incendiaires « techniques ».

Bon nombre d'habitations réduites en cendres sont des maisons de mineurs, situées dans les col-lines. Ces pauvres gens, qui ne possèdent que leur logis, un jardinet, quelques poules, un porc ou une chèvre, mais dans cette vie simple trouvent parfois le bonheur, ont tout perdu ; et la guerre, ayant paralysé l'industrie, les prive de leur gagne-pain. Plus de travail, plus rien... Des meurt-de-faim, des veuves, des orphelins sans ressources, voilà ce que les « vaillantes troupes » ont laissé derrière elles.

Les régiments qui ont accompli ces fiers exploits à Wandre sont les 53^e, mais surtout le 24^e et le 35^e.

Li pourçai.

Wandre retomba ensuite dans le calme relatif et l'amère résignation qui constituent le maximum de ce que l'on peut espérer sous un régime allemand. Parmi ceux qui y représentaient l'oppression étrangère, mérite d'être signalé un nommé Knappmann, du 23^e. Au début, alors que, sur la hauteur de Rabozée, la bataille de nuit était si ardente et si meurtrière, il s'était caché dans la porcherie d'une femme Gordenne. Celle-ci venant soigner ses porcs, le matin, voit l'Allemand, qui lui dit : « Moi ne veut plus me battre, plus faire la guerre ; prenez mes armes. » — « Ah ! non, merci ! » fait la femme. Sur quoi, elle ferme la porte et pousse le verrou.

Deux voisins, avertis, viennent délivrer le reclus; il leur remet ses armes et se dit blessé à l'épaule; il a, assure-t-il, dégringolé d'un fourgon et il souffre beaucoup.

On le conduit à la Croix-Rouge, où le médecin constate que Knappmann est tout à fait indemne. Néanmoins, le soldat trouva moyen de traîner à l'ambulance et dans le village. Plus tard, les Allemands le chargèrent de surveiller les bestiaux, parqués en grande quantité dans les prairies, depuis le siège. Et les gens de Wandre de dire : « Là l'pourçai da mon Gordenne qu'est monté in grade; il est divnou wârdeu d'vatches! »

Knappmann s'occupa ensuite de réquisitions; l'on fut à la merci du « pourçai » et il dépendit souvent de lui que l'on eût des désagréments ou que l'on pût y échapper. Il se disait, dans la vie civile, étudiant en droit.

Un jour, au café, il lui arriva de goguenarder : « De votre Belgique que vous reste-t il ? Trois mètres carrés ! — Tiens, dit quelqu'un de Wandre, c'est tout juste la superficie d'une « porcherie » !

Knappmann regarda l'heure et, faisant l'homme pressé, sortit, tandis que la compagnie éclatait de rire.

Vers le 5 décembre, on ramassa de tous côtés les « carottiers » et ce pauvre Knappmann fut dirigé vers Liège. — « Gare à lui, disait-on, c'est la saison où on les tue ! »

*
* *

Pour terminer, il nous faut revenir encore à la famille Henvaux. Des quatre fils, on a vu que l'un fut tué dans un réduit lors de l'incendie de la ferme, le second brûlé dans le fenil, le troisième disparu et sans doute carbonisé ; le quatrième assassiné rue du Pont. Eh bien ! cela ne suffisait pas : les Allemands retinrent l'infortuné père prisonnier à Liège.

Après trois semaines, il fut jugé — faveur insigne ! — M. Henvaux était défendu par un interprète, M. Graaz.

Comme on demandait à celui-ci : « Qu'avait-il besoin de dire à ses fils de se cacher ? » Graaz répondit : « Sans doute, c'est un mouvement d'amour paternel ! » L'officier accusateur riant grossièrement : « Qu'est-ce que c'est, l'amour paternel ? Nous ne connaissons pas ces fadaises. »

VISÉ

UN NOUVEAU POMPÉI

A Fr. de B..., Marcel, Ch. et Henri S...

Vous vous souvenez, chers Amis, de cette balade de Liège à Visé que nous fîmes l'an dernier... C'était sur la fin de mai. Le soleil était de la partie ; une brise ondulait les blés verts et moirait la surface des herbages, sous les pommiers fraîchement fleuris.

Suivant les hauteurs à gauche de la Meuse, nous

nous arrê tâmes à l'entrée d'un village : une ferme dressait là son vaste carré de bâtiments blanchis à la chaux, avec leurs hautes toitures d'ardoises violacées, au sommet desquelles les girouettes tournaient dans l'azur. Ah ! c'était une fameuse ferme ! Une quarantaine de chevaux de la forte race, et du beau bétail, innombrable, broutant les pâtures environnantes.

Nous causâmes avec le fermier, vieillard ridé, tout chenu. « C'est que j'approche des huit croix ! » disait-il. Mais il était encore étonnamment vigoureux et jovial.

Et puis, nous allâmes saluer le curé, rencontré souvent autrefois sur le terrain des œuvres sociales. Un de ses confrères du voisinage était là. L'on accepta le café et les tartines de quatre heures. Au départ, le confrère, dont vous remarquiez la belle et sympathique figure, s'imposa un détour afin de nous mettre sur la bonne voie.

Vous vous représentez encore l'ogive indéfinie de cette grand'route bordée d'ormes superbes. Elle descend, en pente douce, presque parallèle au fleuve, dont elle se rapproche insensiblement. De là, nous apercevions, sur les collines plus raides de la rive droite, quelques châteaux et villas enfoncés dans la verdure : leurs vitres reverbéraient les feux du couchant.

Enfin, nous fûmes à Devant-le-Pont, le coquet faubourg. Et, du pont même, nous admirions le fleuve, si large à cet endroit, et si calme qu'il doublait, comme un miroir, les vérandahs et les jardins de la petite ville, étagée sur la rive droite.

Eh bien ! mes amis, tout cela n'existe plus. Quelques semaines plus tard, Ils sont accourus comme des bandits.

Incendiée, la grande ferme ; haché à coups de baïonnettes, le vieux fermier ; Ghaye ; déporté, son fils ; volés, ses chevaux ; brûlés, le presbytère et tout le village de Hermée ; exilé, le curé ; massacré, son confrère de Heure-le-Romain !

Et quant à la ville de Visé, quel horrible destin ! A part un miniscule faubourg et un collège ayant servi d'ambulance aux envahisseurs, elle n'offre plus que ruine et solitude. Ses cinq à six cents maisons, ses curieux logis d'autrefois, son église ogivale, son hôtel de ville du ^{xv}^e siècle, ses établissements d'instruction et de charité, tout, absolument tout a péri. Sur 3.900 habitants, combien furent sacrifiés ? On l'ignore. Six cents ont été traînés en Allemagne au milieu des violences, des simulacres d'exécution, des avanies et des crachats dont la gent tudesque est coutumière. Les autres, après avoir subi des semaines d'esclavage, de travaux forcés et de privations, ont fui à l'étranger.

Un mois après la catastrophe, quelqu'un que nous connaissons, se risquant à passer par Visé, ne rencontra d'êtres vivants que trois soldats : ils remontaient d'une cave un panier de vin suspendu par les anses à un fusil, que deux d'entre eux portaient par les bouts.

Pour moi, je traversai Visé en octobre avec G... et en janvier et je n'y rencontrai âme qui vive. Je m'arrêtai à un carrefour, sans pouvoir me défendre d'une sorte d'effroi. Il régnait un silence de

mort: de tous côtés, les rues allongeaient sous mes yeux des créneaux de ruines entre les amas de décombres. Vraiment, quand on a vu les cités antiques sorties, après vingt siècles, de la cendre vésuvienne, le souvenir s'y reporte forcément. C'est le même dédale de ruines mornes et basses, avec, pour Visé, une expression plus affreuse de tristesse et d'abandon. L'on est stupéfait de se rappeler que si récente encore est l'époque où vivait ici toute une population tranquille et insoucieuse, sous l'égide d'une paix que l'on croyait perpétuelle. Et l'on se demande si tout ce qui s'est passé et si tout ce que l'on voit n'est pas un rêve.



La guerre! la guerre avec l'Allemagne. La nouvelle est connue le 3 août. La nuit suivante, l'armée belge fait sauter deux arches du pont. Le lendemain à midi 20, les Allemands entraient à Visé, revolver au poing. Dix minutes après, exactement comme dans la petite ville sœur, Herve, — ils commettaient un premier crime: M. Istas, caissier à la gare, retournant dîner chez lui, est atteint de coups de feu.

Les envahisseurs se présentent à la tête du pont. Un détachement belge les salue d'une volée de balles. Fugue des Allemands, qui reviennent en force. Vif échange de coups de feu. Le fort de Pontisse leur envoie des obus. Puis, l'ennemi opère des réquisitions et se venge sur les civils. Huit sont mis à mort.

Toutefois, les jours suivants, ils reconnaissent que la population est bonne et généreuse. Bien entendu, on la dépouille de tout : aliments, denrées, boissons. Puis les hommes sont arrêtés et conduits aux tranchées. En dépit des lois de la guerre, ils sont contraints d'y travailler et ceux qui n'ont pas d'outils doivent remuer la terre avec leurs mains. Le bourgmestre, professeur à l'université de Liège, et M. Martin, notaire, furent de ceux-là. Les coups de crosse tombaient dru sur la tête des récalcitrants.

Le vendredi, les Allemands détruisent et rasant le château de Navagne, propriété de la famille Des-sain ; ils emploient les matériaux à la construction d'une route au point où ils veulent établir un pont. Les bourgeois de Visé doivent participer à ce travail, et, la nuit, ils sont retenus comme otages. On les harcèle, on les maltraite, on les affame. Le chanoine Lemmens, doyen de Visé, est contraint de prendre avec les doigts, dans un seau, une nourriture répugnante.

Par ci par là, on fusille, on tue. Deux vieillards, les frères Brouha, marchands de bière, étaient occupés dans leur cave. Les Allemands s'y introduisent, les accusent d'avoir tiré ou de vouloir tirer : ils les massacrent ; les fils et le gendre des victimes accourent : on les met à mort.

Le 12 ou le 13 août, on incendie l'église, sous prétexte qu'elle peut servir de repère au fort de Pontisse, qui continue de bombarder les troupes d'invasion, et, notamment, détruit par trois fois le pont que l'on veut rétablir.

Le 15 août, on fusille devant l'hôtel Michaux et on enterre sur place un nommé Duchêne, vénérable vieillard de 76 ans, gravement malade. L'exécution avait été faite par quatre soldats, qui tirèrent chacun trois balles. Il fut exhumé dans la suite par une dame et transporté au cimetière. Quand cette dame demanda un permis d'exhumation, le commandant parut croire que la victime enterrée à cette place était l'hôtelier Michaux lui-même, qu'il accusait d'avoir tiré sur les soldats. La dame lui assura que Michaux était irréprochable et bien portant. Le commandant eut un sursaut en apprenant que Duchêne était borgne de l'œil droit. Ce franc-tireur visait avec un œil de verre !

Le 15 août encore, à 5 heures du soir, arrive un régiment de Prussiens des plus authentiques. Ils sont partis de la Prusse Orientale (de Kœnigsberg). Ils s'installent chez les habitants. Ces nouveaux hôtes paraissent encore plus inquiétants que leurs prédécesseurs.

Vers 9 heures, un coup de feu éclate. C'est le signal. « Man hat geschossen ! » Aussitôt, c'est un épouvantable déchaînement de feinte fureur et de violence. Les voilà brisant portes et fenêtres, volant, pillant, frappant à tour de bras. Des vieillards même sont fusillés.

L'on cite divers noms : Musimus, Charlier, Leers, Lieutenant, Tixhon, etc., mais il faut renoncer, vu la dispersion générale, à dresser une liste des victimes.

Les six cents déportés.

Six cents Visétois sont expulsés de leurs maisons sans qu'on leur donne le temps de se munir suffisamment de vêtements ou de se chauffer. Les Prussiens décrètent que ce sont là des francs-tireurs et qu'ils seront, comme tels, expédiés en Allemagne. Les femmes doivent rester.

Le pillage bat alors son plein et le feu achève cette œuvre d'iniquité et de vandalisme, — forçant à la fuite tout ce qui reste de la malheureuse population.

Nous avons pu, ce qui est bien malaisé, nous procurer ce récit d'un des déportés qui, à une certaine époque, avait reçu une visite au camp de Munster :

Nous fûmes emmenés le 15 août, au nombre de trois cents, sans savoir ce qu'on nous voulait. Trois cents autres devaient partir le lendemain. L'on arriva à Gemmenich (frontière) le 16 au soir. Là, les soldats reçurent ordre de charger leurs armes et l'on fit le simulacre de nous fusiller. Nous étions tous assis en demi-cercle dans une prairie, les fusils braqués sur nous. Puis, soudain, on nous fit lever à coups de crosse sur la tête, dans la poitrine... Il était 9 heures. On nous mena à la gare, d'où nous partîmes en chemin de fer, à 11 heures. Nous passâmes à Aix, à Cologne, à Bochum, à Osnabruck, que sais-je ?

Nous étions debout, affamés, accablés de fatigue, dans des wagons à bestiaux. Pour toute nourriture, on nous donna un bol de soupe dans une gare proche de Brême.

Nous arrivâmes à Munster-Lager le 18, à 4 heures du matin. Nous restâmes dans la gare, toujours sans manger, jusqu'à 3 heures. Enfin, la moitié d'entre nous eurent un peu de café, de pain et de pommes de terre. La distribution ne continua pas; les autres restèrent avec leur faim. Le 19, à 7 heures du matin, ces derniers reçurent à leur tour le même

petit repas, mais la première série n'eut point de déjeuner. A 2 heures de l'après-midi, ont vint nous vacciner. A 6 heures du soir, nous eûmes du pain. Le 20, même régime.

Puis, on nous installa, le 21, dans les écuries du camp, où il y avait un lit de paille qui, durant des mois, ne fut jamais renouvelée. C'est là que l'on vécut misérablement. On eut grand'faim jusqu'au 23 septembre, date à partir de laquelle ceux à qui on n'avait pas volé leur argent purgent, à la cantine, se procurer, à haut prix, du saucisson, du cervelas, etc. L'on partageait.

Dans la première baraque se trouvaient les bourgeois de Louvain, dans la seconde et la troisième ceux de Visé, dans une autre, 400 étudiants russes de l'université de Liège, etc.

Je me souviens de quelques décès de Visétois : Urbain Dodémont, Eugène Labeye, Jean Lambrecht. Plusieurs devinrent fous.

Dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, vive alerte ; coups de feu : un tué parmi les habitants des environs d'Aerschot qui venaient d'arriver : on les avait arrêtés tandis qu'ils vauquaient aux travaux des champs ; on en avait fusillé une quinzaine et emmené le reste. Ils arrivaient épuisés, à demi fous de faim.

Le 1^{er} septembre, à 5 heures, nouvelle alerte. Fusillade : deux prisonniers tombent : un sous-officier belge tué, un soldat blessé, pour avoir mis le pied sur un chemin, sans savoir qu'il était interdit aux prisonniers.

Puis, ce fut une vie monotone ; on souffrait surtout moralement ; l'on ignorait absolument tout : la première nouvelle du sort de la guerre nous parvint le 25 octobre.

La note suivante émane d'une autre source :

Beaucoup de civils prisonniers en Allemagne ont été relâchés après plus de six mois de dure détention. On a surtout libéré ceux d'origine flamande, soit qu'on veuille ménager la population des provinces Anvers-Limbourg, qu'on espère garder, soit qu'on cherche à diviser Flamands et Wallons. Des Visétois sont fréquemment appelés à la « kommandantur », où on veut leur faire avouer que des civils auraient tiré. Devant leurs dénégations, le commandant leur dit que *le témoignage de mille civils ne prévaudrait pas contre celui d'un officier*. Les Allemands devraient pourtant être frap-

pés de voir 600 personnes de toutes qualités se résigner à subir une dure captivité pendant huit mois, quand un mot pourrait les délivrer — alors que, dans le pays, les autorités allemandes se disent débordées de dénonciations pour des vétilles.

Quand, récemment, un nouvel enquêteur est allé interroger les prisonniers, il a été surpris d'apprendre que Visé n'avait pas été détruit dès l'invasion, mais que les habitants avaient vécu dix jours avec les soldats, avant l'incident plus que louche qui a servi de prétexte à la destruction de la ville...

*
* *

Les nombreux bourgeois de Visé que nous avons rencontrés en Hollande ont l'entière conviction qu'aucun fait ne peut être invoqué par les Allemands à charge de la population. Celle-ci était connue pour sa douceur confinant parfois à la faiblesse. Certes, elle était profondément patriotique, mais entièrement dans les mains de l'ennemi dès le début de la guerre, séparée de tout secours par le fleuve, entourée de troupes qui grouillaient de la frontière allemande, connaissant enfin le sort cruel des villages anéantis, tels que Berneau et Barchon, tout proches, sous la vague inculpation d'un acte d'hostilité, aucun Visétois ne pouvait avoir seulement l'idée d'une révolte ou d'une agression.

Il s'agit donc bien ici encore d'une abominable application des théories de vengeance et de terrorisme qui ont cours dans les hautes sphères de la scélératesse germanique.

*
* *

Pour finir, voici encore un fait constaté en face

de Visé, à Devant-le-Pont, par des témoins de toute honorabilité que nous pouvons citer :

Au commencement de septembre, M. Roebroeck fils, fermier à Wonck, allait faucher du grain sur une hauteur, avec deux domestiques. Les Allemands avaient interdit l'accès de ces points élevés, ce qu'ils ignoraient. Les trois malheureux furent capturés par des cavaliers qui les lièrent mains jointes contre la selle de leurs chevaux, et les emmenèrent au grand trot. On les vit passer à Devant-le-Pont, la langue pendante, les yeux exorbités, le sang coulant par les oreilles et le nez. Les prisonniers furent ainsi traînés par les bourreaux sans arrêt jusque à Lixhe, où ils furent fusillés. Leurs familles ne surent que longtemps après ce qu'ils étaient devenus. Quand on exhuma les victimes, on ne put les identifier que par leur linge ; les figures étaient méconnaissables.

.

Mes chers amis, vous êtes aujourd'hui sous les armes ; vous serez humains, mais vous aurez conscience de remplir l'office de justiciers.

CHAPITRE IV

AUTOUR DE PONTISSE

Passant la Meuse, nous allons voir quel fut le sort du voisinage de Pontisse, le premier fort de la rive gauche, en partant du nord. Pontisse est situé à sept kilomètres de Liège. Sa belle résistance ne fut pas pour rien, sans doute, dans les dispositions vindicatives de l'ennemi. Le 6 août, déjà, après avoir subi de fortes pertes dans un assaut nocturne, les Allemands avaient tué des gens à Hermée. Les habitants des environs, et spécialement les notables, à titre d'otages, furent ensuite emmenés avec les troupes et contraints de marcher au devant d'elles dans leurs mouvements aux approches du fort.

C'est seulement à partir du 14 août que le déchaînement se produit; la guerre prend son « greuelaten karakter » selon le mot d'ordre. — Mais laissons parler les faits.

ENTRE HERSTAL ET LE FORT

L'agglomération si populeuse de Herstal, qui forme comme un faubourg de Liège, ne se trouva

pas sous les coups de l'envahisseur, mais certains écarts de cette commune sont assez proches du fort de Pontisse. Ainsi, le hameau de Rhées n'est séparé du fort que par le petit bois de Pontisse et le champ d'épreuve de la fonderie de canons. Nous avons signalé plus haut l'hécatombe de Rhées, où fut trouvé le carnet d'un soldat allemand, contenant une note sur le départ des troupes de Schwering et sur l'incendie de Berneau.

Le 7 août, aux premières heures, des détachements d'infanterie belge, après s'être battus la nuit, se retiraient sur le fort, reprenant contact avec les troupes de couverture. Vers 5 heures, les dernières troupes, suivies de près par les Allemands, firent volte-face et marchèrent sur les forces ennemies. Un combat acharné s'engagea. Dans la rue de la Glawenne, le terrain fut disputé pied à pied. Des centaines d'Allemands y mordirent la poussière, entre autres un lieutenant-colonel. Vers 7 heures, les troupes belges se trouvèrent complètement sous la protection des canons de Pontisse et la fusillade se relâcha. Puis ce fut l'accalmie.

Alors, des habitants qui avaient fui, reprenant confiance, voulurent réintégrer leur domicile. L'ennemi, occupé à relever ses morts, tourna contre eux sa colère. Sept personnes furent tuées à coups de fusil et de baïonnette, entre autres Jean Michaux, Pierre Dufresne, Martin Dumoulin et sa femme. D'autres furent atteints en se sauvant, ce jour-là et plus tard. Voici une liste de vingt-trois civils tués :

Denis Gramme, 72 ans;	Mathieu Hauben, 27 ans;
Jacques Deprez, 62 ans;	Pierre Defresne, 46 ans;

Ferdinand Vallée, 35 ans;	Jacques Vieillevoye, 64
Gustave Bayard, 53 ans;	ans;
Léonie Timmerman, 46	Marguerite Leboulle, 72
ans;	ans;
Théophile Witters, 22 ans;	Martin Dumoulin, 55 ans;
Christian Duysens, 68 ans;	Jeanne Namotte, 53 ans;
Fr. Jos. Léon, 48 ans;	Alfred Cornez, 45 ans;
Gaspard Notté, 50 ans;	Louis Saumers, 38 ans;
Françoise Pierard, 50	Liévin Nolandiers, 50 ans;
ans;	Jean Michaux, 56 ans;
Virginie Neest, 15 ans;	Dominique Coenegracht...
	Henri Deherve, 68 ans.

En outre, bon nombre ont été blessés. La liste comprend cinq femmes et pas mal de vieillards. Le premier nommé est, nous dit-on, un parent de l'inventeur de la dynamo. Ajoutons, pour être tout à fait exact, que l'un ou l'autre a pu être atteint accidentellement pendant le combat, mais presque tous ont été assassinés sans aucun doute.

VIVEGNIS

Vivegnis et Oupeye se trouvent très proches et au nord de Pontisse, le premier au bas de la côte, le second sur la hauteur.

Plusieurs forts de la position de Liège ont tenu jusqu'au 16 août. Le 13 et le 14, leurs petites garnisons envoyaient encore des patrouilles et des tirailleurs aux alentours, bien que la contrée fût entièrement envahie. C'est ce qui occasionna des « représailles », notamment à Haccourt et à Vivegnis, deux communes de la rive gauche : encore une fois, les Allemands se vengèrent sur les civils.

A Vivegnis, le 13 août, trois officiers allemands, descendant le thier d'Oupeye, arrivent dans le village. Un soldat d'infanterie du fort, qui était de garde au pied du thier (chemin montant), abat un des officiers. Les deux autres tournent bride pour revenir une demi-heure après, à la tête de deux à trois cents soldats. Les officiers s'approchent du corps de leur compagnon tué et accusent les habitants du voisinage d'avoir tiré.

Et, sans plus, ces braves gens, malgré leurs protestations, sont placés devant un peloton et fusillés. Ce sont :

Michel Cappe, 70 ans;

Gertrude Cappe, née Colleye, 68 ans;

Pascal Bodéus, 42 ans, gendre des précédents;

Gatherine Bodéus, épouse Louis Gérôme;

Jacques Maréchal;

Darcis, 45 ans.

Le lendemain, le fort s'étant rendu, nouvelle arrivée de troupes. L'après-midi, vers 3 heures, les habitants sont emmenés dans les campagnes pendant que l'on pille leurs demeures. Puis un vaste incendie est allumé par les procédés perfectionnés qui sont propres à l'armée allemande : dans la rue du Tombeur, cinquante et une maisons sont brûlées et douze dans la rue du Village.

LA « KULTUR » A OUPEYE

Le 90^e stationne à Oupeye le 13 août. Il prend comme otages le bourgmestre et le curé, et les

emmène. A ce moment, on signalait aussi à Oupeye la présence du bourgmestre et du curé d'Heure-le-Romain, otages eux aussi; ce dernier devait bientôt être mis à mort.

Le 14, arrive le 26^e régiment, qui pille le château de Grady occupé par M. Sépulchre. On vole, on brise les meubles, on détruit les objets d'art. Le pillage dura tout un demi-jour. Un général était présent à Oupeye.

Une cinquantaine d'habitants, ligotés deux à deux et trois à trois, sont emmenés sur la route de Haccourt. Tous les alentours sont couverts de troupes. Le général annonce que, s'il a à se plaindre, il fera fusiller les gens « par paquets de dix ». — Et surtout, dit-il, « que personne ne touche à M^{me} Max, sinon tout le monde sera fusillé! » Il s'agissait d'une dame allemande installée chez une amie et que personne n'avait d'ailleurs inquiétée.

Entre temps, les captifs étaient promenés dans le village. Un des notables, âgé, M. Wilmet, recevait des coups de poing. Ils durent passer la nuit au campement, dans les prairies. On voyait des soldats menacer le curé d'Oupeye, le mettre en joue avec des airs féroces. L'un d'eux lui lança une motte de terre à la figure. On amena aussi le receveur communal, qui était ligoté.

Les Allemands grillaient des poules volées, gaspillant la viande et dévorant leur repas de sauvages d'une façon dégoûtante.

Ce spectacle avait pour cadre un horizon en flammes : Vivegnis, Hermée et une partie d'Hallem-baye brûlaient.

Le matin de l'Assomption, quelques fidèles pénétrèrent à l'église, tout y était bouleversé. On y voyait des excréments devant les confessionnaux. Aux alentours du temple, des soldats offraient en vente les plus beaux livres de prières qu'ils avaient pu trouver et d'autres objets volés.

Au 26^e succède le 30^e (samedi 15). Les Allemands pillent : « Nous maîtres ici ! Deutsch ici ! »

Le dimanche 16, les envahisseurs enjoignent de remettre tout ce qui pourrait servir d'armes : rasoirs, faucilles, couteaux de cuisine, et jusqu'aux petits couteaux à peler les pommes de terre ! M. le curé Pirard et le père Gillard, de Liège, devaient enjoindre aux gens de remettre ces « armes ». Comme ils se dirigeaient vers une maison écartée, on tira sur eux. Puis les Allemands brûlent huit maisons. Ils demandent ironiquement : « Qui a mis le feu ? » Ils arrêtent encore M. Frère, bourgmestre, M. Wilmet et sa sœur. Durant une heure, on les tient collés au mur, en faisant le simulacre de les fusiller. On les relâche ; on les arrête à nouveau.

Le lundi 17, on ne voyait de toutes parts que des troupes. Néanmoins, les Allemands continuent d'agir comme s'ils pouvaient être attaqués par les habitants qui n'ont pas fui. On arrête encore M. Wilmet, condamné cette fois à être fusillé. Il demande le prêtre : on fait appeler le curé qui s'enquiert du motif de la condamnation : un fil téléphonique a été cassé ! Il faut des représailles ! On entend le prêtre protester que M. Wilmet n'y est évidemment pour rien. Des voisins enhardis crient alors : M. Wilmet est innocent. C'est une auto

passant à toute vitesse qui a accroché le fil. » On vérifie : c'est exact.

Les fous furieux continuent ; il serait trop long de les suivre. Le 17, ils voulaient fusiller le fermier du château et le jardinier, puis, au dernier moment, ils les laissèrent aller, ne sachant plus pourquoi on les avait arrêtés, etc. Ce jour-là aussi, on vit passer des captifs de Julémont : le curé avait la figure ensanglantée, un officier l'ayant frappé d'un coup de crosse de browning.

Et voilà ce qui s'est passé dans un des villages privilégiés « où il n'y a rien eu », comme disent bénévolement les gens qui s'estiment encore heureux de n'avoir été que maltraités et volés.

A HERMALLE-SOUS-ARGENTEAU

Retiré un peu à l'écart, sur la rive gauche, Hermalle fut aussi privilégié. Cependant voyons encore comment se conduisent les envahisseurs, même dans les endroits plus ou moins épargnés.

Jusqu'au 14 août, Hermalle reste calme. Mais ce jour-là une rencontre s'y produit entre troupes belges et allemandes.

La nuit du 15, vers 11 h. 1/2, les soldats allemands font irruption dans le quartier situé en face de l'église, et, sans donner aucun prétexte, expulsent de leurs maisons le curé — toujours — le vicaire et quatorze autres habitants qu'ils conduisent sur le chemin de halage. Là, les captifs sont placés devant un peloton d'exécution qui fait le simulacre des

préparatifs du massacre. Puis à 2 h. 1/2 du matin ils sont chassés vers un fournil où on les réunit à d'autres habitants prisonniers. Chemin faisant, on ne leur ménage pas les coups de crosse et de baïonnette. Plusieurs sont grièvement blessés. Pendant ce temps, on pille et on incendie trois maisons, après en avoir appréhendé les occupants. Ceux-ci, nommés Robba, Vrancken et André sont attachés à une charrette, un à chacune des deux roues, le troisième à l'essieu, le dos appuyé sur du fumier et le ventre contre l'essieu.

Pour affoler les femmes, les Allemands leur annoncent qu'ils vont fusiller les otages; elles peuvent dire adieu à leurs maris. Aussitôt, un cortège de femmes désespérées et d'enfants en pleurs se dirige vers l'endroit où se trouvent les captifs. Cela amuse les Allemands.

Pendant trois semaines, les hommes de 18 à 60 ans durent passer la nuit à l'église, souvent en proie à de mortelles appréhensions.

Entre temps, la commune avait été bombardée par les envahisseurs, qui livrèrent ensuite les habitations au pillage. En outre, dix maisons furent incendiées.

HACCOURT-HALLEMBAYE

Délire de germanisme.

Haccourt, à cinq kilomètres au nord de Pontisse et en face de Visé, resta en paix jusqu'au mardi 18 août. Ce jour-là, à 8 heures du matin, éclate

une fusillade. Les Allemands ont envahi le village; ils tirent à tout venant. Des habitants fuient; d'autres troupes les rassurent, affirmant qu'il ne sera fait de mal à personne : les fugitifs rentrent. A ce moment, les soldats se saisissent du curé et le conduisent dans une grange où ils avaient déjà enfermé M. Defroidmont et son fils.

Une heure après, ils viennent les fusiller. Le vénérable prêtre tombe, frappé d'une balle à la nuque, et est achevé d'un coup de baïonnette dans la poitrine. Les assassins volent sa montre. MM. Defroidmont, non atteints, prennent la fuite. Le fils est rejoint : le pauvre enfant — il n'a que quinze ans — tombe percé par les baïonnettes.

En outre, à divers endroits dans le village, sont tuées à coups de fusil quatorze personnes, dont quatre vieillards, cinq femmes et deux enfants de quinze ans. Voici le nécrologe de l'attaque de Haccourt :

M. Thielens, rév. curé, 53 ans;	Arnold Swennen, 65 ans; Eugène Moitroux, 40 ans;
Jean Defroidmont, 15 ans;	Guillaume Lhoest, 70 ans;
Guillaume Lecrinier, 15 ans;	Catherine Pousset, 59 ans;
Paul Crutzen, 75 ans;	Jeanne Stevens, 15 ans;
François Philippet, 25 ans;	Léontine Leblanc, 20 ans;
Lambert Gotte, 42 ans;	Désiré Swennen, carbo- nisé;
Simon Leroy, 62 ans;	Epouse Dessart-Charlier, 23 ans;
Jeanne Stassen, 60 ans, épouse du précédent;	Emile Dessart, 26 ans.
L'abbé Hauf, prêtre re- traité, <i>vieillard</i> ;	

L'épouse Dessart-Charlier, âgée de 23 ans, fut

tuée alors qu'elle se trouvait en pleine campagne. Les Allemands obligèrent le mari à aller chercher le cadavre de sa femme et à le charger sur une brouette pour le conduire au cimetière.

M. l'abbé Hauf, curé retraité, était malade et alité lorsque les Allemands mirent le feu à sa maison. Ils le roulèrent dans une couverture et, de la fenêtre du rez-de-chaussée, le jetèrent sur la voie publique. Finalement, ils le reportèrent dans une pièce attenante à la maison. Quelques jours après, le pauvre homme mourait des émotions et des mauvais traitements qu'il avait subis.

Emile Dessart fut pendu et détaché par trois fois et enfin fusillé.

Tandis que Haccourt était terrorisé par les fusillades, d'autres troupes incendiaient son hameau HALLEMBAYE. Après un pillage en règle, *84 maisons y furent la proie des flammes*. C'est aujourd'hui un ensemble effrayant de ruines.

Parmi les nombreux méfaits commis, signalons la destruction d'un Christ de calvaire, arraché et défiguré à coups de bottes.

Il n'avait pas suffi de mettre le village à feu et à sang : *cent douze habitants furent emmenés prisonniers en Allemagne*. Une dizaine de jeunes filles d'Haccourt restèrent enfermées en cellules durant six semaines, à la prison d'Aix-la-Chapelle.

Et pourquoi ce déchaînement de fureur barbare ? Les habitants ont toujours protesté de leur absolue innocence ; ils défient d'articuler un reproche précis à leur charge. On leur montra un cheval tué. Ils réclamèrent l'autopsie, prédisant que l'on

trouverait certainement dans le cadavre une balle allemande. Les officiers s'y refusèrent et ordonnèrent l'enfouissement du cheval.

Quels sont les auteurs de ces atrocités ? On n'a pu nous le dire. C'était à l'époque où, comme tout le monde l'a constaté à Liège, les troupes dissimulaient les numéros des régiments. On a cru voir 115 ou 117.

Dans les premiers jours de février, un juge allemand est venu à Haccourt procéder à un semblant d'enquête. Il avait, assure-t-on, des formules toutes préparées avec le serment que les actes de répression accomplis dans le village avaient été provoqués par l'agression des civils. Il y a grand danger à résister aux invites des Allemands et bien des gens sont encore en proie à la terreur. Toutefois, on a repoussé avec horreur ce singulier magistrat.

L'ÉPISODE D'HERMÉE

Le mercredi 5 août, de 5 à 7 heures du soir, une quarantaine de boulets allemands, tirés de la rive droite, tombèrent sur le fort de Pontisse.

Le calme se fit ensuite. Mais, vers 11 heures, les habitants de Hermée, village assez proche du fort, furent réveillés : on heurtait discrètement aux portes : dans la demi-obscurité, des troupes se voyaient de toutes parts, sur les routes, dans les cours, dans les jardins. Tout d'abord, plusieurs crurent naïvement que c'étaient les Anglais : « Are

you Englishmen ? » — Puis l'on distingua les casques à pointe. Profitant des ténèbres, le 89^e, le 90^e, et le 30^e régiment étaient arrivés dans le plus grand silence. Ils bivouaquaient. La population leur donna ce qu'ils demandaient pour eux et pour leurs chevaux.

Trouvant un magasin de liqueurs en gros — chez M. Pierre Juprelle — ils le pillèrent : tout le vin et douze cents litres de genièvre et de cognac furent consommés.

Cependant, le fort de Pontisse a fini par s'apercevoir de la présence de l'ennemi. A une heure et quart de la nuit, il envoie avec une précision effrayante des bombes sur toutes les routes d'Hermée. Beaucoup d'Allemands, couchés sur les accotements, sont pris de panique ; ils s'enfuient et errent dans la campagne ; on les entend se lamenter : impression du premier feu.

Un quart d'heure après, 450 Belges du 11^e de ligne, détachés du fort, fusillent vivement l'ennemi.

Cependant, le 90^e allemand se ressaisit ; il réplique avec vigueur en s'avancant sur Pontisse par la route de Herstal.

Les deux autres régiments ne participent point au combat, mais, bien qu'ils soient protégés par les fermes et les maisons, des bombes les atteignent. Notamment, un de leurs chevaux, au hameau de Petit-Aaz, est coupé en deux par un projectile du fort.

La fusillade dure jusqu'au jour. Décimés par le fort et par la troupe d'intervalle, les Allemands fuient. Bon nombre gagnent la frontière hollandaise, en criant : *Die Franzosen ! Franzosen !*

Vers quatre heures, les habitants, descendus dans leurs caves, s'aperçoivent que les Allemands ne répondent plus. En effet, ceux-ci, ayant brisé la porte de l'église, hissaient à la tour le drapeau blanc.

C'est alors que les régiments restés blottis à Hermée se vengent sur les « civilistes ». Plusieurs hommes sont enlevés de leurs maisons et fusillés. M. Jules Ghaye, un vieillard de 76 ans, entendant que l'on heurte à la porte de sa ferme, va ouvrir. Il tombe criblé de coups de baïonnettes. Onze habitants sont ainsi tués et un même nombre de maisons sont incendiées, dont quatre belles fermes avec toutes leurs dépendances.

Atteints dans l'obscurité par les balles de l'infanterie belge, les Allemands prétendaient que les habitants avaient tiré sur eux.

Voici les noms des victimes :

Jules Ghaye, veuf Froidmont, 76 ans.

Jehan Verdin (sourd et impotent), 82 ans.

Lhoest, boulanger, 30 ans.

Hubert Meckers, jardinier, 48 ans.

Humblet, père, 50 ans.

Humblet, fils, 17 ans.

Ulric Ghaye, charron, 40 ans.

Bouchard, journalier, 55 ans.

Mathieu Matray, 29 ans.

Antoine Rouveroy, 49 ans.

Eugène Colson, 17 ans, est emmené et mis à mort à la frontière.

M. Jules Ghaye fils, 33 ans, et d'autres sont faits prisonniers pour être envoyés en Allemagne.

Vers 9 h. 1/2, les Allemands se replient sur la frontière hollandaise, emportant dans leurs ambulances les blessés et laissant à Hermée un officier médecin et quelques aides pour soigner 55 des leurs. On comptait aussi, sur différents points de Hermée, 42 tués.

Près de Pontisse, les pertes allemandes étaient énormes : le fort ainsi que le feu du 14^e de ligne les avaient littéralement écharpés ; on parle de dix-huit cents tués et blessés, principalement du 90^e.

Le 6, le 7 et le 8 août, jusqu'à 10 heures du matin, les habitants de Hermée et surtout les religieuses françaises se dévouèrent à soigner les blessés allemands, selon les instructions du médecin. Le vendredi matin, une patrouille belge du 14^e, attachée au fort de Pontisse, vint désarmer les blessés, les déclarant prisonniers.

Cependant le lendemain matin, quatre blessés avaient succombé, et Hermée manquait des médicaments nécessaires. Les communications avec Liège n'existaient plus. Alors, à la demande du médecin allemand, les habitants procurèrent dix chariots avec chevaux et conducteurs pour transporter les blessés à Maestricht. Le médecin laissa une *lettre de remerciement* pour les soins donnés aux blessés. Ceux-ci partirent vers 10 heures, en faisant de leurs couchettes des gestes d'adieu et de reconnaissance.

Ce même jour, on enterra les morts.

Le dimanche 9 août, dans la matinée, les chariots revenaient au village ; l'un des conducteurs

était muni d'un CERTIFICAT DU COMMANDANT DE MAESTRICHT.

Puis, jusqu'au mercredi 12 août, on ne vit plus à Hermée que des patrouilles belges du 14^e, et plus souvent des patrouilles allemandes.

Mais ce mercredi soir, vers 9 heures, arrivait dans la campagne d'Oupeye un nouveau régiment allemand avec la grosse artillerie : les Allemands avaient pris, à Heure-le-Romain, le bourgmestre et le curé et les avaient placés au premier rang. La canonnade des forts commença vers minuit et dura jusqu'au jeudi 13 août vers 2 heures.

Ce jour-là le fort, terriblement bombardé, se rendit... Le soir, à 8 heures, le bourgmestre de Hermée fut saisi au passage d'un nouveau régiment et conduit à Fexhe pour la nuit. Il revint à Hermée le vendredi matin, 14, disant que les Allemands laisseraient désormais la paix à Hermée : ils reconnaissaient qu'on y avait assez souffert.

*
* * *

Cependant, ce même jour, à une heure, bourgmestre et curé sont pris comme otages par un nouveau régiment.

Puis, à quatre heures, le major d'une nouvelle troupe allemande comprenant sept cents hommes s'arrête devant le presbytère : il fait placer le bourgmestre et le curé aux deux côtés de son cheval et ordonne de rassembler la population.

De douze cents habitants, il en restait environ sept cent cinquante, les autres ayant fui précé-

demment. Les hommes furent rangés d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Le major demanda au curé de lui faire connaître les limites du village. M. le curé Paisse les lui indiqua, en négligeant les hameaux.

Puis les soldats reçurent ordre de fouiller toutes les maisons afin de découvrir les armes ! Recherche infructueuse, car on trouva seulement quelques cartouches laissées par les soldats belges et allemands.

N'importe, les demeures sont notées et la découverte entraîne la peine de mort. Le major demande quels sont, parmi les hommes présents, les habitants de ces maisons, car ceux-là doivent être fusillés.

A chaque nom prononcé, le curé répond : Parti pour Liège avec sa famille depuis telle date... n'est-ce pas, Monsieur le bourgmestre ?...

Assentiment du bourgmestre.

Il n'y eut personne de fusillé.

Le major proclame alors que, des soldats allemands ayant été assassinés dans cette commune, des blessés ayant été tués, tout le village va être incendié.

Les hommes sont frappés de stupeur ; des femmes, des enfants pleurent, se lamentent. On leur impose rudement silence.

Le curé explique à nouveau au major que ce sont les troupes et le fort de Pontisse qui ont atteint des soldats allemands jusque dans le village. Aucun fait ne pourrait être articulé à charge des habitants, qui se sont montrés hospitaliers et humains.

L'officier riposte vaguement qu'on a trouvé dans la commune des cadavres de blessés que des civils avaient tués et enterrés...

Alors, le bourgmestre exhibe la lettre de remerciements du médecin allemand et le certificat du commandant de Maestricht.

En présence de ces assurances formelles et de ces pièces, le major fait un geste de regret et hésite un moment, puis décide :

« Il y a peut-être bien un malentendu, mais j'ai reçu un ordre, je dois l'exécuter ! »

Les soldats obligent alors les 750 habitants à partir. Le major, sur les nouvelles instances du curé, lui avait dit : « Conduisez-les ! »

Il était six heures et demie : la nuit venait. La population prit toute ensemble le chemin de Milnort.

Ces gens étaient sortis de chez eux à l'improviste, sans une minute de répit, sans rien emporter.

Entre temps, les Allemands avaient volé chez les cultivateurs les chevaux qui leur convenaient. Le bétail resté dans les étables allait brûler avec le reste.

A quelque distance, ils font entrer les Herméens dans un champ de blé. Les pauvres gens se demandent si on ne veut pas les y brûler...

Quand ils sont là, on leur crie : « Tournez-vous maintenant vers votre village et regardez ! »

L'on voyait les torches courir d'une maison à l'autre et des fusées, zébrant l'air de traînées de feu, retombaient sur les toits. Bientôt l'incendie est général. Avec leur pasteur, les infortunés tombent à genoux et prient à haute voix.

Durant plus de deux longues heures, ils assistent ainsi à la destruction de leurs maisons, de leurs biens, de leurs animaux, de leurs récoltes, de tout ce qu'ils possèdent.

A 9 heures et demie, l'incendie tirait à sa fin; les poutres incandescentes, tombant dans cent foyers, projetaient des tourbillons d'étincelles à travers la nuit; on leur ordonne alors de partir. Leur triste cortège s'éloigne du village aimé. Tout le long du chemin, les troupiers allemands leur crient : « Barbares ! barbares ! »

Ils s'en vont demander asile au village voisin, Milmort. Mais d'abord, tous les deux ou trois cents mètres, on leur barre la route et, chaque fois, le curé doit retourner au village solliciter du major un laissez-passer, qu'on lui enlève dès qu'il l'exhibe.

Il est près de minuit quand les expulsés trouvent à Milmort un accueil fraternel.

Mais là encore, le lendemain, jour de l'Assomption, la soldatesque recommence ses sévices. Ceux qui traitent les Herméens de barbares pillent les caves et se saoulent; ils brutalisent les gens. Ici aussi, crient-ils, on a tiré sur nos troupes ! Et il est question d'incendier le village. Le curé de Milmort, dont le presbytère est pillé, se voit arrêté au moment de célébrer la messe et envoyé comme prisonnier à Liers.

A Hermée, village florissant possédant de grandes fermes, cent dix-neuf maisons sont brûlées. L'aspect des ruines est désolant. Après la destruction du village, les Allemands achevèrent leur œuvre, enlevant ou brisant ce qui restait, vidant

les caves, ravageant les jardins. Le coffre-fort du presbytère contenait, outre les titres de la Fabrique de l'église, les archives et les livres paroissiaux, des objets sacrés anciens ayant une grande valeur artistique : on le trouva forcé et vide. Le calice fut ramassé sur un chemin.

Voici un mot lapidaire prononcé par un cultivateur de Hermée qui regardait de loin les ruines fumantes de son village : « Nous reviendrons, ils ne peuvent tout de même pas nous enlever la terre. »

*
* *

Longtemps après l'incendie, les Allemands s'enquéraient encore du curé de Hermée, à qui ils voulaient faire un mauvais parti. On l'accusa d'avoir formé un corps de francs-tireurs. Il s'agissait en réalité d'une société de préparation militaire qui n'eut absolument aucune part aux événements. Il s'en était créé beaucoup d'autres à l'occasion de la loi nouvelle instituant le service général. — Plus tard, on lui reprocha de s'être soustrait à son devoir d'otage ! Un nommé E... fut chargé d'une enquête à Hermée. Mais M. l'abbé Paisse, pour couper court aux entreprises hostiles, avait passé en Hollande, où devait le retrouver son confrère de Battice, dont la vie était également menacée et la paroisse anéantie.

HEURE-LE-ROMAIN

Chasse à l'homme.

Heure-le-Romain (frontière — *ora* — du pays romand ou wallon, par opposition à Heure-le-Tiexhe, frontière du pays thiois ou flamand) est à 2 km. de Hermée, à 2 km. 1/2 d'Haccourt, à 5 km. de Visé.

Le mercredi 5 août au soir, on y vit les troupes allemandes qui s'avançaient silencieusement vers le fort de Pontisse; les roues des véhicules étaient caoutchoutées, les sabots des chevaux chaussés de cuir.

Puis, durant dix jours, ce fut un passage continu et rapide de l'armée allemande.

Un calme relatif avait régné jusqu'alors. La population, très correcte, était plus ou moins rassurée. Cependant, elle devait payer un cruel tribut au déchaînement de rage qui suivit le second refus de la Belgique de souscrire à la violation de son territoire.

Le 15 août, le 93^e stationna et les soldats prirent des airs mauvais. Ils buvaient avec excès. Vers 10 h. 1/2 du soir, ils se mirent à tirer des coups de feu, puis crièrent que l'on avait tiré sur leurs troupes. Or, les armes avaient été déposées et détruites depuis longtemps. Les soldats étaient logés dans toutes les maisons et aucun incident n'avait troublé l'ordre.

Un des MM. Stockis, fermiers, reçoit un coup de baïonnette alors qu'il s'enquiert de ce qui se passe.

M. Hadelin Verjus, un homme également à l'abri de tout soupçon, est abattu à coups de fusil parce qu'il fuit devant les menaces de mort. Quatre maisons sont incendiées ce jour-là.

Le lendemain, dimanche 16, les Allemands incendient la ferme Delwaite, la maison Beaurieux et la vaste ferme de M. Dessain, éditeur à Liège, occupée par M^{me} veuve Soury. La veille, des propositions odieuses avaient été faites à M^{me} Soury et à sa fille, moyennant l'assurance que leurs biens seraient sauvegardés. Sur leur refus indigné, elles furent mises dehors avec les domestiques et durent loger en plein air, alors que les officiers occupaient leurs chambres. Le lendemain, tout flambait : les ruines offrent aujourd'hui un tableau de dévastation effrayant : une douzaine de pignons se dressent vers le ciel ; tout le grand carré de bâtiments n'est que ruines. Les incendiaires volèrent quinze chevaux, dont dix juments pleines. (En septembre, encore une demi-douzaine de chevaux furent enlevés. La fermière s'enfuit alors en Hollande avec ses enfants, son personnel, tout son bétail et ses derniers chevaux.)

Le même jour, dimanche 16 août, au matin, les gens d'Heure-le-Romain sont expulsés de leurs demeures et enfermés à l'église. Du haut de la chaire, il leur est dit : « Vous serez fusillés ; votre village sera brûlé. Nous sommes les maîtres ; nous avons droit de vie et de mort », etc. Une mitrailleuse est installée au fond de l'église, braquée sur les habitants. L'on feint de faire fonctionner cet engin. Les malheureux sont injuriés, menacés,

bousculés. Durant deux heures, on les oblige à tenir les bras levés. Ils passent toute la journée et toute la nuit dans des transes mortelles : plusieurs souhaitent d'en finir et d'être fusillés.

Entre temps, les maisons sont pillées ; les soldats enlèvent l'argent et ce qu'ils trouvent de plus précieux. Des meubles sont chargés sur les fourgons et emportés.

Une première série de sept habitants sont fusillés, dont deux vieillards et deux femmes :

Verjus Jean, époux Hardy, 62 ans ;

Verjus François, époux Bertholet, 36 ans ;

Henry Ernest, 17 ans ;

Janssen François-Guillaume, curé, 47 ans ;

Léonard Antoine, frère du bourgmestre,
73 ans ;

Brune Anne, épouse Delfontaine, 55 ans ;

Poncelet Marie-Elisabeth, épouse Westphal,
32 ans.

M. le curé Janssen, prêtre distingué, très aimé pour son bon cœur et son dévouement, avait déjà été arrêté comme otage, coup sur coup, avec M. Léonard, bourgmestre. Celui-ci, brisé par les fatigues et les peines qu'il subissait depuis dix jours, était remplacé ce soir-là par son frère. M. le curé fut conduit tête nue, les bras fortement liés le long du corps, dans le café Tasset, où il essuya les avanies de ses bourreaux. Enfin, on lui annonça que sa dernière heure était venue. Il put, en ce moment, s'asseoir un peu : les autres captifs le virent s'appuyer sur le bord du poêle en gémissant : « Oh ! ma pauvre mère !... »

Les assassins l'abattirent, ainsi que M. Léonard, dans une prairie tout proche. Il n'est pas exact que l'infortuné prêtre ait eu, comme on l'a raconté, les bras rompus. On le trouva les bras liés étroitement, quatre ou cinq balles l'avaient atteint au cœur ; la tête était fendue et partagée en deux d'un coup de hache.

Quant à M^{me} Delfontaine et à sa fille M^{me} Westphal, traquées par les bandits, elles s'étaient réfugiées dans une mansarde, et de là montèrent sur le toit. A coups de fusil, les Allemands les descendirent. Ces hauts faits accomplis, le 93^e partit le lundi matin.

Il fut suivi, à Heure-le-Romain, par le 72^e « bar-ré » et par un autre régiment (67^e?).

C'est le mardi que les nouveaux arrivés entreprirent de tout détruire. Relâchés de l'église le lundi matin, la plupart des habitants, heureusement, avaient fui. On mit le feu partout. Sur les bâtiments qui ont échappé, nous avons constaté les traces d'effraction et de tentative d'incendie. A l'église, très bel édifice, les incendiaires avaient versé des bidons de naphte dans la tour ; ils tirèrent ensuite des coups de feu, mais ce fut sans résultat. Environ 70 maisons en ruines, dont plusieurs fermes importantes, témoignent aujourd'hui de la barbarie germanique.

Tandis que tout flambait, une véritable chasse au gibier humain avait lieu à travers les jardins. Les habitants restés au village faillirent tous périr. Sans distinction d'âge ni de sexe, les Allemands massacraient. Ainsi tombèrent encore sous les bal-

les dix-neuf victimes, dont deux septuagénaires, cinq femmes et quatre enfants de 15 ans, 11 ans, 2 mois et 3 mois :

Valoir Joseph, époux Verjus, 72 ans ;	<i>Dosin Marie</i> , épouse Spelt, 63 ans ;
Britte Joseph-Emile, 15 ans ;	Hoho Paul, 9 mois ;
Frère Gérard, époux Colson, 71 ans ;	Pousset Jean, époux Tasset, 54 ans ;
Frère Jean-Henri, son fils, 32 ans ;	Pousset Jean-E., 23 ans ;
Frère Jean, époux Lhoest, 56 ans ;	Tasset Philippe, 23 ans ;
<i>Frère Marie</i> , née Lhoest, 45 ans ;	<i>Tasset Anne</i> , née Chapelier, 19 ans ;
<i>Simonon Anne</i> , épouse Borguet, 23 ans ;	Leur enfant de <i>trois mois</i> , mort à Herstal des suites de ses blessures.
Frenay Alexandre, 11 ans ;	Rossay Jean-Jacques, 36 ans ;
Malpas Henri, 29 ans ;	<i>Rossay Marie</i> , née Lhoest, 56 ans ;
	Gathy Pierre, 67 ans.

Cette liste porte à 27 le nombre des victimes ; il faudrait y ajouter les blessés, plusieurs grièvement, et ceux qui y perdirent la santé, la raison peut-être. Ainsi, furent grièvement blessés : *Veuve Duchâteau*, Noël Valoir, Corneille Borguet, Joseph Smeets, *Marie Bosch*, épouse Tasset, Borguet, Morin, épouse Hoho, née Machiels.

L'enfant de 4 mois, à demi mort, fut pris, aux bras de sa mère tuée, par sa grand-mère grièvement blessée.

M^{me} Spelt a été fusillée dans son jardin, presque à bout portant.

M. Valoir, septuagénaire, fut tué, tandis qu'il

donnait à boire à son fils qui gisait sur la route, grièvement blessé.

Les Allemands fouillaient leurs victimes à mesure qu'elles tombaient; ils volaient l'argent des blessés et des morts.

Un vieillard, M. P. Gathy, était infirme. On l'avait d'abord arraché aux flammes, et transporté, sous les balles, dans la maison de M. Valoir : les Allemands mirent le feu à cette maison et le malheureux fut carbonisé.

Au mois de janvier, après l'apparition de la lettre sensationnelle du Cardinal Mercier, les Allemands firent une enquête, sur ces horribles événements, et plus spécialement sur le meurtre des prêtres; un juge vint, au milieu de ces ruines et de ces braves gens en deuil, chercher une explication qui ne se peut trouver que dans de monstrueuses théories de guerre, appliquées par des bandes disciplinées jusqu'à l'abrutissement.

CHAPITRE V

LES ALLEMANDS A LIÈGE

Petites villes et campagnes avaient subi les procédés de guerre des envahisseurs. Là, rien de plus aisé que de sévir ; dans une grande cité, la chose est plus délicate. Entrés et installés à Liège sans difficulté aucune — à part la lutte autour des forts, très éloignés, — les Allemands y restent dix jours sans incident notable. Mais ce calme n'est pas fait pour leurs instincts. Hantés de vagues inquiétudes, intrigués de l'attitude flegmatique des Liégeois, ils expriment leur étonnement de voir tant de monde circuler, tant d'hommes surtout.

Sans doute, la population était trop avisée pour s'arrêter à l'idée d'une rébellion contre une armée immense dont les flots inondaient le pays chaque jour davantage. Mais l'Allemand, avec sa mentalité fruste, son caractère faux et soupçonneux, son humeur impulsive, ne peut pas comprendre un peuple franc, affiné, doué du sens de la mesure.

Entre le Teuton et le Liégeois, il y a un abîme. Au physique, on connaît les deux types : celui-ci, généralement svelte, sec, à tête plutôt petite, volontaire, aux traits anguleux, relevés par la vivacité du regard et l'ironie du sourire; l'autre, solide, fort, mais épais, avec son encolure porcine et sa face figée dans une irréductible prétention. Au moral, le contraste est encore plus marqué.

L'attitude de cette population liégeoise, résignée, mais digne, raisonnable, mais non sans une pointe de mépris, gênait l'Allemand et lui semblait couvrir de noirs desseins. Il montrait en toute chose une méfiance risible, n'osant loger seul dans une chambre, ni boire sans qu'on eût bu d'abord, ni entrer le premier dans les locaux où il perquisitionnait en vain, sondant les murs, dépavant, soulevant les planches des parquets pour découvrir des armes. Enfin, faute de motif ou de prétexte pour sévir, la résolution fut prise de recourir au sommaire et brutal chambardement que l'on appliquait depuis quinze jours dans la province.

C'était d'ailleurs l'époque où le mot d'ordre était indubitablement donné de faire sentir aux Belges ces « horreurs de la guerre » dont l'ultimatum impérial et la seconde invitation à laisser passer contenaient la menace explicite. Les faits de Liège (nuit du 20 au 21 août) coïncident exactement avec ceux d'Andenne, de Tamines, de Dinant, etc.

La relation qu'on va lire s'appuie sur des témoignages dont une enquête libre et garantie montrerait la valeur.

ans ; l'école communale était également gardée par un concierge.

Aussitôt installés, ces soldats se mirent en quête de vins. Les caves des maisons — inoccupées — de MM. les docteurs Renard et Lenger, rue des Croisiers, et de M. le baron d'Otreppe de Bouvette, rue des Carmes, furent pillées et les bouteilles transportées par camions, sous la surveillance d'officiers, dans les locaux occupés par les troupes, place de l'Université et rue des Croisiers. « Que voulez-vous, répondit un officier à un témoin scandalisé, c'est la guerre ! » Le 19 et surtout le 20 au soir, la plupart des soldats étaient ivres ; on vit même, rue des Carmes, un capitaine et un lieutenant, sortant de l'hôtel de M. d'Otreppe, s'efforcer vainement de monter en selle...

Le jeudi 20, vers 9 heures du soir, les soldats et sous-officiers cantonnés à l'école des Croisiers se trouvaient attablés dans l'arrière-bâtiment, tenant des conversations bruyantes. Un témoin surprit cette phrase, prononcée en allemand : « Il va se passer quelque chose ce soir ; il nous faut des femmes, sinon il fera beau ! »

A l'Émulation, les soldats s'amusaient à entendre quelques chansons débitées par l'un d'eux, lorsqu'ils furent distraits par l'entrée subite d'un « Ober-leutnant » qui s'entretint secrètement avec un de ses subordonnés, officier. Aussitôt, les soldats, qui étaient au nombre de quatre-vingt-dix, reçurent l'ordre d'enlever leurs bottes et ils se couchèrent dans la grande salle. Peu d'instant après un branle-bas général se fit entendre ; les soldats rechaus-

sèrent leurs bottes et parcoururent en tous sens le bâtiment principal de l'Emulation, du rez-de-chaussée aux étages, brisant le mobilier à coups de hache ¹. Un coup de feu retentit, tiré d'une fenêtre du premier étage de l'Emulation, dans la direction de l'Université, qui, depuis l'origine de l'occupation, servait de caserne. Il était 9 heures 1/2. A ce moment, le bâtiment principal d'où le coup de feu était parti était occupé exclusivement par les soldats : la concierge et ses deux fils se trouvaient dans l'arrière-bâtiment. Ce premier coup de feu, qui semblait un signal, fut immédiatement suivi d'une fusillade nourrie ; des mitrailleuses, *qui, dans le courant de la journée, avaient été amenées à l'Emulation*, furent postées sur la place et dirigées sur les immeubles faisant face à l'Université.

Instantanément, la place s'était couverte de soldats complètement équipés, qui tiraient dans tous les sens. Le crépitement irrégulier de la fusillade alternait avec le mouvement d'horlogerie des mitrailleuses crachant leur feu, et ce bruit infernal était dominé par les hurlements lugubres des soldats et les cris rauques des chefs. En même temps, les portes et les volets étaient défoncés à coups de hache. Des officiers pénétraient dans les vestibules et criaient en français : « Les femmes et les enfants doivent sortir ; quant aux hommes, ils doivent mourir soit par le fer, soit par le feu ! » Et aussitôt, les soldats incendiaient le rez-de-chaussée, au moyen de bidons d'essence, enflammés à l'aide de torches.

1. Ces détails paraissent étranges ; on ne saisit pas à quelle machination ils répondent, mais les faits sont matériellement exacts ; nous les donnons tels quels.

Les familles X... et Y... (nous sommes en mesure de préciser) et leurs colocataires se trouvaient réfugiés dans les caves lorsque le sinistre commandement leur fut adressé. M^{me} Y..., sortant de son refuge, voulut demander à l'officier la grâce des hommes. « C'est inutile, les hommes doivent tous mourir ! » telle fut la réponse. A peine l'officier était-il sorti qu'un second officier se présenta dans le vestibule, répétant le même arrêt. Mais, devant les supplications de M^{me} Y..., il se laissa fléchir : « Faites sortir les hommes, dit-il, et je vous jure, sur mon honneur de soldat, qu'ils seront sains et saufs. » Les cinq hommes sortirent de la cave et furent conduits sous escorte à l'Université, avec leurs femmes et enfants.

Entre temps, tous les hommes sur lesquels on avait pu mettre la main, dans les caves, dans les escaliers et aux étages, par où plusieurs cherchaient à s'enfuir, tous ces hommes furent amenés sur la place, à proximité de la statue d'André Dumont, et fusillés séance tenante sans la moindre procédure. Ce premier groupe se composait de neuf hommes, de caractère calme et paisible.

Voici les noms des victimes :

Bronkart ;	Oliver Iago, marchand de
Joseph Schepers, marchand	fruits ;
de légumes ;	Labriès Iago, employé des
Corbusier, marchand	précédents ;
d'œufs ;	Y..., employé de MM. Oli-
Deguelon, charcutier à la	ver ;
halle ;	Z..., employé de MM. Oli-
Oliver Antonio, et son	ver.
frère ;	

Ces cinq derniers arguèrent vainement de leur qualité de sujets espagnols : qu'importaient les scrupules juridiques à des êtres dépourvus de tout scrupule d'humanité ? Ces neuf victimes ne suffisaient pas à leur rage ni, probablement, à la consigne : il fallait dégager plus complètement les abords de l'Université... Les brutes se précipitèrent sur la place Cockerill, qui se trouve en communication immédiate avec la place de l'Université, devant la façade nord de celle-ci. Les mêmes scènes s'y reproduisirent, sauf la mise à feu des immeubles. Après avoir tiré sur les maisons, les soldats pénétraient dans les vestibules, brisant, à coups de hache, tout ce qui s'opposait à leur passage. « Man hat geschossen ! » criaient-ils. Et ils emmenaient les hommes sur le lieu d'exécution, près de la statue d'André Dumont, où gisaient les neuf premières victimes ; un à un, ces malheureux furent poussés devant le tas de cadavres, tandis que, sur l'ordre d'un officier : « Schiessen ! », un soldat, posté à trois ou quatre mètres, les abattait d'un coup, en présence de leurs femmes. Pour s'assurer de la mort ou les achever, on les perçait à la baïonnette, scalpant les uns, éviscérant les autres. Voici les noms de cette seconde série de victimes :

Carpentier père, cafetier, 1 place Cockerill ;
Carpentier fils, — — —
Fastré fils, négociant, 4, place Cockerill ;
Schmitz, instituteur, de passage à Liège, chez
Meyers, place Cockerill ;
Foullien, fils d'un cafetier ;
Sprokkel, garçon de café chez Foullien ;

Fléron, de Grivegnée, logeant momentanément chez Foullien, son ami.

Au coin nord-ouest de la place Cockerill, adossé à la grille des magasins Meuffels, un jeune homme, attendant son tour de mourir, priait à pleine voix. Un soldat lui indiqua la rue de l'Etuve, par où il s'enfuit.

Pendant ce temps, les mitrailleuses continuaient à fonctionner dans la direction de la rue des Croisiers. Les soldats cantonnés à l'école, pour la plupart ivres, tiraient en tous sens : c'est ainsi qu'une bonne douzaine d'entre eux furent blessés par leurs camarades : on les a vus dans les ambulances.

Les pompiers, qui étaient arrivés sur les lieux vers 10 heures, furent harcelés, rudoyés, terrorisés par les soldats, qui les forçaient à se dévêtir : plusieurs d'entre eux furent délestés de leur portemonnaie ! Après ces mauvais traitements, ils furent autorisés à mettre leurs lances en batterie, mais seulement pour limiter l'incendie : « Il faut combattre pour les immeubles n^{os} 3 et 5, dit un officier allemand aux pompiers ; mais cela (désignant les immeubles 2 à 28) c'est inutile, ça doit brûler. » Belle logique, vraiment : car c'est aux immeubles 3 et 5, c'est-à-dire à la maison occupée autrefois par le général Londot et à l'Emulation, que le feu avait tout d'abord été mis. Mais c'étaient précisément les immeubles occupés par les Allemands ! On s'apercevait un peu tard de la bévue.

Néanmoins, la fusillade continuait ; bien plus, une pièce d'artillerie établie quai des Pêcheurs, sur la rive droite de la Meuse, bombardait les immeubles

du Quai-sur-Meuse, sur la rive gauche. Six coups furent tirés qui atteignirent les maisons occupées par MM. le notaire Bia, Arsouze, cabaretier, Foulilien, restaurateur, Jeunehomme, négociant, Banneux, verdurier, et Collinet, restaurateur.

Les habitants de la ville croyaient à un massacre et à une destruction générale. Dans tous les quartiers, des coups de feu retentissaient, tirés par les patrouilles allemandes : on a tiré place Maghin, place du Congrès, rue de Pitteurs, rue du Plan-Incliné, rue de la Cathédrale, place Saint-Lambert, où l'hôtel du Nouveau-Monde subit un pillage en règle... Le ciel était embrasé.

Place de l'Université, les maisons sous les n^{os} 2 à 28, 3 et 5, place Cockerill, la maison n^o 18 furent complètement incendiées — soit dix-sept immeubles. Au numéro 28, on retira de la cave, emprisonnées sous les décombres, quatre personnes, dont trois femmes : c'était le surlendemain, 22 août, à 9 heures du matin. Heureusement, ces personnes étaient en vie, mais dans un piteux état. Quelques jours plus tard, on retirait des décombres du n^o 14 le corps complètement carbonisé de la femme du malheureux *Schepers*, fusillé, et le corps d'une locataire, *M^{lle} Dumonceau*, modiste, qui s'étaient réfugiées dans les caves.

On s'en doute bien : l'occasion était propice pour piller. Aux premières lueurs du jour, les soldats pénétrèrent dans les maisons de commerce et les demeures particulières de la place Cockerill et du Quai-sur-Meuse, firent sortir les habitants, femmes et parents de ceux qu'ils venaient de fusiller, les

obligeant à tenir les bras levés, volèrent les marchandises — notamment des caisses de conserves, et dévalisèrent les comptoirs — tout cela sous les yeux des officiers...

Le matin, les cadavres furent transportés à la Bourse, où certaines reconnaissances eurent lieu par les soins de la police, puis à la morgue, où les non identifiés furent photographiés. Cependant, un des fusillés, le nommé Fléron, échappa à la mort : atteint de quatre coups de feu, à la main et à l'avant-bras droit, ainsi qu'au ventre, il avait été chargé parmi les cadavres ; déposé à la Bourse, il reprit ses sens, après une heure et demie, et fut transporté à l'ambulance des Filles de la Croix, rue Hors-Château.



On a voulu mêler les étudiants russes à cette affaire. On les a accusés d'avoir tiré le premier coup de feu et d'avoir ainsi amené les terribles représailles qui, même en ce cas, n'auraient pu se justifier. — Le premier étage de la maison occupée par les Oliver était, en effet, loué à une société d'étudiants juifs russes qui y tenait ses réunions. Mais, depuis plusieurs jours, les étudiants n'avaient plus pénétré dans l'immeuble. En tout cas (ce fait peut être prouvé par témoins), le jour même de l'échauffourée, et quelques instants avant le premier coup de feu, des soldats allemands prirent soin de perquisitionner dans le local, ainsi qu'au second étage occupé par le charcutier Degueldre, fusillé peu après. En sortant de l'immeuble, ces

soldats, après avoir fermé la porte, dirent : « C'est bien fermé ... » Le local était presque complètement vide de meubles et ne contenait aucun lit. Aucun sujet russe n'habitait ni place de l'Université, ni place Cockerill.

En réalité, le coup de feu initial fut tiré du premier étage de l'Emulation par un soldat allemand. Toute la scène fut organisée sur un mot d'ordre; un détail le prouve péremptoirement : c'est qu'un soldat allemand, ramassé mort sur la place de l'Université et qui était censé une victime, fut trouvé froid : les blessures apparentes n'avaient pas saigné; en le déshabillant, l'on s'aperçut qu'il avait été autopsié : le cœur et les entrailles étaient remis en place et maintenus par des bandages. C'était un cadavre qu'on avait apporté de l'hôpital, comme pièce à conviction contre les civils!... A cette découverte faite par des Belges devant un médecin major allemand, ce dernier s'écria : « Das ist Kolossal ! » En effet...

QUAI DES PÊCHEURS. — RUE DE PITTEURS

Presque en face de la place de l'Université, outre Meuse, sur le quai des Pêcheurs, s'élève l'Institut de Zoologie, bel édifice derrière lequel se succèdent une série d'autres bâtiments universitaires : leurs façades monumentales donnent sur la rue de Pitteurs et sur la place Delcour : Instituts d'Anatomie, d'Hygiène, de Thérapeutique, de Médecine légale, de Physiologie.

Plusieurs habitants de ce quartier avaient été

avertis par des soldats que la soirée serait dangereuse et qu'il était prudent de partir. Beaucoup d'Allemands, d'ailleurs, étaient ivres. Aussi, le soir, en même temps qu'éclatait l'affaire de la place de l'Université, des centaines de coups de feu étaient tirés sur les façades du quai des Pêcheurs et de la rue de Pitteurs. Les portes étaient enfoncées à coups de hache et les habitations mises au pillage, tandis que les habitants fuyaient éperdus. Des caves furent vidées; des camions vinrent prendre le vin et les objets les plus précieux. Tout ce brigandage s'effectuait au milieu de cris féroces et de fusillades. Puis, les fusées, les pastilles incendiaires firent leur œuvre. Des maisons ci-après il ne reste que des ruines :

Quai des Pêcheurs :

N ^o 42. De Puydt, ingénieur;	Major et du Commandant de la Place;
N ^o 43. Vve Canter, rentière;	N ^o 46. Baar, entrepreneur de travaux publics;
N ^o 44. O. Hannot, ingénieur;	N ^o 47. Clavier, médecin;
N ^o 45. Bureau de l'Etat-	N ^o 48. Gilman, chirurgien-dentiste.

Rue de Pitteurs :

N ^o 1. Van Herck, professeur;	N ^o 11. Pension de famille;
N ^o 3. Franquinet, industriel;	N ^o 13. Van Haa, cafetier;
N ^o 5. Herzet, industriel;	N ^o 15. Toudy, imprimeur;
N ^o 7. Heynes coutelier;	N ^o 17. Mathieu-Montulet, fondeur; Vves Bovy et Gillard, rentières;
N ^o 9. Vve Jockin, parfumerie;	N ^o 19. F. Bourgeois, employé;

- | | |
|--|---|
| N ^o 21. C. Donnay et deux
rentières ; | N ^o 4. Falise, ingénieur ; |
| N ^o 23. Bernimolin, archi-
tecte ; | N ^o 6. Gordinne, indus-
triel ; |
| N ^o 25. Vyghens, inspecteur
au chemin de fer ; | N ^o 8. R. Papelier, mar-
chand-tailleur ; |
| N ^o 27. Cercle Catholique
de l'Est ; | N ^o 10. F. Louwette, cavier ; |
| N ^o 2. M ^{me} Halbart, ren-
tière ; | N ^o 12. Bibliothèque popu-
laire. |

S'il n'était absolument certain qu'aucune agression n'est partie du côté des civils, les qualités et professions des habitants rendraient déjà le fait invraisemblable.

Le feu se propagea aussi rue Grande-Bêche, aboutissant rue de Pitteurs : les premières maisons sont en ruines.

Enfin, les incendiaires pénétrèrent dans une cour de l'Institut de Thérapeutique. A coups de hache, une porte est brisée ; les grandes glaces de fenêtre volent en éclats : le feu est mis aux volets, au mobilier. Les employés se dévouent pour éteindre l'incendie. Les sauvages leur tirent des coups de fusil, heureusement sans les atteindre. Dans la rue également, ils tiraient sur les pompiers qui s'efforçaient de couper le feu. Un officier vint arrêter un des employés en hurlant : « C'est lui qui a tiré ! — Eh non ! vous savez bien que ce sont vos soldats... »

L'on entendait dans la nuit, mêlés aux détonations, des cris de détresse et de douleur.

On a dit que des habitants tués ou blessés ont dû être jetés dans la Meuse. Nous n'avons pu vérifier

cette assertion. Dans la cave d'une des maisons incendiées, une famille a été trouvée carbonisée.

Les auteurs de ces exploits appartiennent à divers régiments, surtout au 57^e.

A Liège encore, quelques maisons furent pillées et incendiées au Quai des Ardennes. Les propriétaires étaient à la campagne, excepté M. J..., qui, comprenant l'allemand, entendit ces propos : « Pourvu qu'on ne fasse pas d'enquête !... — Bah ! nous mettrons le feu et ni vu ni connu. »

TRISTE MATIN

Les Liégeois n'oublieront pas le lugubre matin du vendredi 21 août. Jusque dans les quartiers éloignés, on respirait l'odeur des incendies allumés au centre de la ville ; des paillettes noires flottaient dans l'atmosphère et parsemaient le sol. Les brutes à figure sinistre, le revolver au poing, allaient de maison en maison, enjoignant de tenir les portes ouvertes. D'autres opéraient rageusement des perquisitions, cherchant des prétextes aux crimes de la nuit. Les rares passants que l'on rencontrait avaient l'air angoissés ou étaient blêmes d'indignation contenue. Des médecins portant le brassard de la Croix-Rouge revenaient de la Bourse-aux-Grains, où étaient déposés dix-sept cadavres, parmi lesquels le machabée d'hôpital que l'on sait ; les autres, à demi vêtus, victimes surprises dans leur sommeil.

Puis, dans certaines rues, c'était un exode général : les gens, sommés d'évacuer immédiatement leurs demeures, s'en vont, — sans savoir où, — chargés de ballots de vêtements et d'objets de literie.

L'autorité allemande fait évacuer entre autres la rue Pierreuse, qui monte derrière le Palais. Elle ordonne aussi que la rue de Pitteurs, la rue Grande-Bêche et d'autres rues d'outre-Meuse, proches des édifices universitaires, soient désertes pour trois heures de l'après-midi. Le bruit court que l'on veut raser ce quartier et y placer des batteries pour protéger la retraite éventuelle. Il s'agit simplement d'isoler les édifices universitaires, les Allemands ayant déjà manifesté l'intention de les occuper.

La ville reste morne. Les tramways, qui, la veille, avaient repris partiellement leur service, l'ont de nouveau suspendu.

Vu à trois heures après-midi, rue du Pont-d'Avroy, un militaire allemand ivre ; porteur d'une caisse de cigares, il rit grossièrement ; il titube... Et j'entends dire : En voilà un qui, ce soir, tirera des coups de fusil et nous les attribuera.

Une affiche porte ce qui suit :

1. Des civils ont tiré sur des militaires allemands. La répression s'en est suivie. Les armes qui n'ont pas été remises doivent l'être avant neuf heures. Quiconque contreviendra à cet ordre sera fusillé.
2. Il est défendu, sous peine d'être fusillé, de tenir des pigeons et tous moyens d'informer les armées autres que l'armée allemande. Les gens qui, au moyen de lumières, de téléphonie sans fil ou par tout autre moyen avertiraient les troupes opposées à l'Allemagne seraient frappés des peines les plus sévères.

Le public commente avec mépris cette affiche, ainsi que les événements de la nuit. Outre les crimes rapportés ci-dessus, un drame affreux est signalé à quelques pas du Palais.

Le Palais.

L'on sait que le Pays de Liège forma, durant huit siècles, un état à peu près indépendant qui s'étendait jusque dans les Ardennes, la région de Dinant et le Hainaut même. L'ancien palais princier, une des plus vastes résidences du pays, devint, dans la suite, Palais de Justice, Hôtel provincial et Dépôt des archives.

A leur entrée à Liège, les Allemands ont pris possession du bloc en entier. Aux Archives, des camions de registres furent chargés et s'en allèrent par la rue Derrière-le-Palais. Les envahisseurs occupèrent tout : bureaux, salles d'audience, prétoires, salons, appartements royaux de l'hôtel gouvernemental. Dans ces derniers, le « général lieutenant » gouverneur de la « forteresse von Luttich » dandine ses grâces prussiennes ; sa « Kommandantur » occupe les salons ; et treize cents soldats, le restant. On devine la dévastation qu'ont dû subir ces locaux, religieusement conservés jusque-là dans l'état où un passé opulent et artistique nous les avait légués. Les prestigieuses colonnades des cours sont partiellement utilisées, au moyen de cloisons et de planches, comme écuries. A l'extérieur, du haut du fronton, le drapeau allemand insulte la

ville; et sur les balcons, des mitrailleuses braquées la menacent.

Devant la façade principale s'étend la vaste place Saint-Lambert, que l'on ne peut plus que longer par les trottoirs; devant la façade gothique latérale, s'encadre le joli square Notger.



UN ÉPISODE DE LA NUIT SINISTRE

Or, au coin de cette placette, face à l'angle méridional du Palais, s'avance en cap un café, un simple « Café tenu par Martin Banneux ».

Ce café est un peu là comme le Moulin de Sans-Souci. Ses fenêtres regardent celles de l'envoyé du roi de Prusse. Sous l'ancien régime, « un chien pouvait bien regarder un prince-évêque ! » Cependant, ce café gênait. Et il n'y avait pas que les officiers pour trouver le voisinage fâcheux. Les soldats n'avaient pu fléchir la scrupuleuse correction du cafetier, qui, se conformant à l'interdiction en cours, leur refusait des boissons alcooliques.

Assurément, de toute la ville, le café Banneux est l'endroit le plus exposé à une répression en cas d'attaque contre les Allemands. On y est dans la gueule du loup. Hypothèse folle, direz-vous. Et cependant, écoutez...



La maison dont il s'agit était habitée, cette nuit du 20 au 21 août, par la famille du tenancier :

Banneux, sa femme, une fillette chétive et un fils plus jeune.

Banneux occupait le rez-de-chaussée et le premier étage de l'immeuble ; il louait les autres étages à différentes personnes, dont les Deviver, logés au troisième.

Cette famille Deviver comprenait le père, la mère, une jeune fille, deux jeunes gens et une fillette de 12 ans, Pauline.

Il était dix heures du soir. La retraite se faisant à 7 heures, les deux ménages étaient déjà plongés dans le sommeil.

Des coups de feu les réveillèrent. On tirait devant, de la place Notger ; et derrière, vraisemblablement de la place Saint-Michel, assez proche.

M^{me} Deviver se lève et, écartant discrètement le bord d'un store, essaie de se rendre compte du motif de la fusillade : elle se figure qu'on tire sur un aéroplane. Mais un de ses fils accourt en criant : « Maman, c'est une attaque ; c'est sur la maison qu'on tire ! Allez dans les chambres de derrière ! »

La femme voulait que son mari et ses fils se sauvassent par les cours, attendu que l'on s'en prenait toujours aux hommes. « Pourquoi nous sauver, maman, objectait l'aîné, Laurent, nous n'avons rien fait de mal ! » Mais déjà on entendait des cris féroces et le bruit des portes volant en éclats.

« Man hat geschossen ! » crient les soldats se ruant à l'intérieur. Les habitants, à peine vêtus, s'empressent sur les paliers, protestant qu'il n'y a point d'armes dans la maison, que l'on peut per-

quisitionner. Et c'est ce que font les Allemands : ils fouillent partout aux divers étages, éclairés par les occupants.

Sur le palier du troisième étage se trouvaient les deux fils Deviver, attendant le résultat de la perquisition ; Banneux et les soldats qu'il a accompagnés jusqu'au grenier y arrivent aussi.

Rien de suspect n'a été découvert ; le chef en est averti : « N'importe, on a tiré ! on a tiré ! »

Une quinzaine de brutes entourent les malheureux : et voici que les baïonnettes, malgré les protestations désespérées des femmes et les pleurs des enfants, enfilent les corps. Les deux fils Deviver, frappés à mort, tombent sans un cri, dans l'embrasure d'une porte. Leur mère les voit, en débouchant de la pièce où elle est rentrée un instant pour se jeter un châle sur les épaules. Son mari râle, dans l'autre chambre, sous les coups de baïonnette : la petite Pauline s'est jetée sur l'assassin et le frappe à coups de pied et à coups de poing ; Deviver, mourant, fait encore un signe à sa fillette, pour qui il avait une tendre prédilection, puis il rend l'âme.

Pendant que les Deviver tombent ainsi coup sur coup, un sergent dit à Banneux : « Vous aussi allez là-dedans ! — Où donc aller ? Quoi faire ? — Allez donc là-dedans ; allez ! » Et il pousse le malheureux vers l'embrasure où gisent les autres. Sa femme se jette entre lui et les meurtriers : l'un d'entre eux veut la percer de sa baïonnette, mais un autre détourne l'arme en disant : « Nicht die frau ! » Pas la femme. On l'empoigne et on la pré-

cipite dans l'escalier, au bas duquel elle roule inanimée.

En même temps, cinq coups de baïonnette percent le mari dans le dos et sous l'aisselle gauche ; puis les crosses de fusil s'abattent sur sa tête ; on le pousse du pied ; il perd connaissance. Les Allemands descendent.

Cette horrible scène a duré à peine une minute.

M^{me} Deviver et ses filles vont, se lamentant, d'un cadavre à l'autre de leurs chers morts ; elles ne peuvent croire que tout est fini pour eux : elles les appellent, les entourent de couvertures, cherchant à les ranimer. L'aîné des fils, Laurent, avait les yeux ouverts : la mère le supplie, en l'embrassant, de lui répondre. Mais l'enfant reste inerte et muet.

Et voici qu'une plainte s'élève du palier : « M^{me} Deviver... donnez-moi à boire, secourez-moi ! » Banneux, ranimé sans doute par le sang qui lui coule sur le visage, a repris ses sens ; c'est lui qui réclame assistance. Et la brave femme s'arrache à sa propre douleur pour secourir celui qu'on peut soulager. Elle va prendre de l'eau, soulève la tête du moribond et lui donne à boire. Bientôt, M^{me} Banneux, ayant aussi repris connaissance, monte à tâtons et rejoint le groupe tragique. Puis, aidées des enfants et pataugeant pieds nus dans le sang, les deux femmes descendent lentement le blessé, marche par marche, jusqu'au premier étage et le déposent sur son lit. Elles le dissimulent sous divers objets, de crainte qu'on ne vienne l'achever. Puis M^{me} Banneux lave la victime. A un certain moment, elle croit qu'il va expirer. Elle veut

descendre à la cave pour y prendre du vin afin de le ranimer : les pillards remontent précisément les mains pleines de bouteilles. Avec des hurlements, ils repoussent la femme. A diverses reprises, ils reviennent à l'étage, chassent M^{me} Deviver et ses filles et ordonnent à M^{me} Banneux de déguerpir. « Mais, disait-elle, et les pauvres morts qui sont là-haut ! » Elle cherche à détourner l'attention. Vers 6 heures, les soldats la contraignent de descendre avec les deux enfants.

En face de la maison, la fillette, voyant des militaires qui s'avancent encore dans le café, se jette à genoux devant eux : « De grâce, crie-t-elle, ne tuez pas mon père ; tuez-moi plutôt. Papa n'a rien fait ! Papa est innocent ! »

Cependant, c'est seulement à 9 heures que les Allemands s'aperçoivent que Banneux est en vie. Ils vont l'achever ; un médecin allemand approche et dit que cela n'en vaut pas la peine, qu'en tout cas il est « kapout ».

On charge alors les trois cadavres sur une charrette et les Allemands veulent y jeter également le blessé. Une infirmière, prévenue par la famille, leur dispute énergiquement le corps et obtient de l'emmener à la croix-rouge de l'Hôtel Continental, tout proche. De là, Banneux fut transporté à l'ambulance des Filles de la Croix et, bien qu'il fût resté dix heures sans soins médicaux, perdant du sang, et qu'il eût le poumon gauche percé de part en part, il devait survivre, avec le bras paralysé.

Entre temps, dans sa maison, le pillage avait continué : bières, liqueurs, tabacs, articles de

fumeur, jeux, etc., tout fut volé. Dans les chambres, les meubles furent forcés : les cambrioleurs prirent l'argent, les objets plus ou moins précieux, modestes bijoux, et jusqu'aux tirelires des enfants. On ne retrouva pas non plus les valeurs que Deviver portait sur lui : c'était tout l'avoir de la famille.

Une orpheline, qui occupait une chambre dans la maison et s'était retirée chez une tante en voyant le voisinage encombré de troupes, revint après le drame, accompagnée d'un agent de police, afin de reprendre ses vêtements. Les soldats éloignèrent l'agent et firent entrer la jeune fille avec l'un d'entre eux qui l'accompagna.

Après une scène d'une violence bestiale, c'est à peine si la malheureuse put se soustraire par la fuite à l'individu et elle en fit une maladie.

Toutes les maisons voisines du café Banneux durent être évacuées, après avoir subi des déprédations. Entre autres le théâtre du Gymnase fut ravagé et ses sièges de velours dispersés.

La besogne était faite, le Palais était dégagé.

Il est certain qu'aucun reproche ne peut être articulé contre les gens du voisinage, ni spécialement contre les victimes de cet horrible drame.

De même que la famille Banneux, les Deviver étaient connus comme de très honnêtes gens, paisibles et rangés.

*
* * *

Le *Limburger Koerier*, dont on connaît les tendances, cite, dans son numéro du 29 août, un

journal allemand qui rapporte l'épisode : il y est dit que, dans leurs premières recherches, les soldats ne trouvèrent rien de suspect, mais qu'ensuite on découvrit quatre hommes...

POURQUOI ?...

En déchaînant, cette nuit, leurs violences, les Allemands avaient un double but en rapport avec leur mentalité spéciale : d'abord, appliquer à Liège le système de terrorisation qui fait partie intégrante de leur conception de la guerre ; puis, en vertu de leur caractère essentiellement ombrageux et méfiant, dégager de tout voisinage civil les principaux locaux qu'ils occupaient ou voulaient occuper. Ils rendirent donc déserts les abords des trois plus importantes installations de la ville : l'Université, les Instituts universitaires d'Outre-Meuse et le Palais. Plus tard, ils permirent de réintégrer les immeubles non incendiés et qui pouvaient le moins les gêner. Une affiche du 18 septembre, signée von Heynitz, lieutenant-colonel, notifie aux habitants qu'ils peuvent reprendre possession des immeubles suivants :

Rue de l'Université, n°s 38, 40 et 50.

Place de l'Université, 1.

Rue Sœurs de Hasque, 1, 3, 5, 2, 4, 6, 8, 10.

Rue des Carmes, 1, 3, 5, 7, 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16.

Rue de Robermont.

Quai de Longdoz, 44, 45, 46, 48, 49, 50.

Rue Natalis, 79, 11, 13, 14, 19, 21, 23, 10, 12, 16.

Rue Dothée, 12.

Rue Pré-Binet, 18, 20, 22, 26, 5, 7.

Les maisons dont on a expulsé les habitants dans le voisinage du Palais restent évacuées.

FUSILLADE A CORNILLON

L'affiche reproduite plus haut cite la rue de Robermont. Il s'agit d'un corollaire de la nuit des 20-21 août. L'on pense bien qu'il en était résulté une certaine excitation. Sous l'impression des événements, les Allemands devaient se canarder les uns les autres, puis fusiller encore des innocents.

La nuit du 21 au 22, à minuit et demi, dans le quartier de Cornillon, des Allemands, qui s'étaient attardés à boire, tirèrent des coups de feu, ce qui d'ailleurs s'entendait chaque nuit. Ils étaient à proximité du passage à niveau du chemin de fer. De là, la route d'Aix monte vers Robermont, Bois-de-Breux, Fléron.

Une troupe qui descendait précisément de Robermont eut un blessé : elle riposta. Sur ce, de la Chartreuse, qui domine ce quartier à droite, l'on tira également. Cette fausse alerte causa parmi les Allemands une sorte de panique qui se prolongea vers Bois-de-Breux, se traduisant par des centaines de coups de fusil.

Un soldat du groupe qui avait ouvert le feu à Cornillon fut blessé mortellement. Ses compagnons, pour se justifier, prétendirent que les civils avaient tiré d'abord et qu'eux-mêmes avaient riposté.

En conséquence, à 4 heures du matin, la troupe vint tirailler sur les maisons du bas de la rue de Robermont. L'on peut encore voir les façades cri-

blées de brèches. Nous avons compté quinze trous étoilés dans les vitres d'une seule fenêtre.

Deux Liégeois, qui n'avaient pu repasser les ponts, la veille au soir, parce qu'on ne pouvait plus circuler après 7 heures, avaient logé dans une de ces maisons et avaient passé la nuit assis au rez-de-chaussée. Les Allemands les fusillèrent immédiatement, sans examen. Ils firent lever tout le voisinage, rue de Robermont et avenue de Cornillon. Sans donner à bien des gens le temps de se vêtir ils les firent ranger contre les murs, les bras en l'air, et ils prenaient des dispositions pour la fusillade. On voyait, dans la longue rangée, des gens de tout âge, entre autres la femme d'un officier belge, en toilette de nuit, et la femme d'un journaliste (qui est à l'armée) accompagnée de ses bébés de 5 ans, 4 ans et 2 ans, en robe de chambre, pieds nus, les petits bras en l'air, collés au mur comme les autres. Les soldats étaient rangés en face, braquant leurs fusils. L'un deux se lamentait en répétant en « a parte » : Pauvres petits ¹ !

Puis les officiers, prétextant que la place ne convenait pas, donnèrent ordre d'aligner les habitants le long d'un autre mur, où les malheureux s'attendaient à mourir.

Ensuite on les conduisit non loin du passage à niveau ; là gisaient les corps sanglants des deux bourgeois dont nous avons parlé. A proximité, on avait placé le soldat allemand mourant. On dit aux

1. La famille de cette dame et celle de son mari avaient été sinistrées à Herve et le vieux père de ce dernier, ayant été recevoir à la frontière une lettre donnant enfin des nouvelles de son fils, fut pris et condamné à 45 jours de prison.

captifs: « Regardez, voilà la leçon! » Et ils virent, encore étendu sur le seuil d'une maison, un vieillard ayant l'épaule fracassée.

Cependant, le voisinage protestait que les coups de feu n'étaient point partis des habitations. Sur ces entrefaites, d'ailleurs, toutes avaient été visitées afin de découvrir des armes.

Enfin, l'évidence était telle que, vers sept heures, on laissa les gens rentrer chez eux, non sans avoir fusillé encore un habitant tout récemment marié qui demeurait en appartement « au Panorama », parce que la maison ainsi appelée, dominant le voisinage, semblait suspecte.

La balle qui avait atteint le soldat moribond fut extraite, à la Brasserie de Cornillon, et c'était, bien entendu, une balle allemande.

TRAINÉE DE POUDRE

Mais les conséquences de la fausse alerte de Cornillon devaient s'étendre plus loin. De Robermont, l'excitation avait monté à Bois-de-Breux, section de la commune de Grivegnée. Sans motif, ce matin du 22 août, les Allemands parcoururent la localité en tiraillant dans toutes les directions. Ce fut, parmi les passants, une fuite éperdue. Trois d'entre eux furent appréhendés au hasard, collés au mur et fusillés immédiatement sans explication. Ces malheureux étaient:

Jean Defrère, âgé de 32 ans ;

André Defrère, âgé de 38 ans ;

Jules Claessens, père de famille.

Un nommé Hubin fut tué tandis qu'il fuyait.

En même temps, dix maisons situées le long de la grand'route furent livrées aux flammes. Deux habitants, n'ayant pas fui assez tôt, furent repoussés à coups de crosse dans leur demeure en feu. C'étaient :

Jean Reyner, âgé de 67 ans ;

Paul Fassotte, âgé de 65 ans.

Leurs corps furent retrouvés plus tard carbonisés dans les décombres.

A la même heure, des incendies étaient allumés dans la rue Nicolas Spiroux. Dix-sept maisons y furent dévorées par les flammes.

Un grand nombre d'habitants de la rue de Herve furent arrêtés et emmenés dans une prairie. Deux cents casques à pointe les gardèrent. On les soumit à une visite corporelle. Femmes et jeunes filles furent ainsi l'objet d'incorrections révoltantes. On relâcha ensuite les captifs.

Dans l'après-midi, ordre fut donné aux habitants de la rue de Herve d'évacuer leurs maisons. La plupart restèrent un mois hors de chez eux. L'on devine comment « la propriété fut respectée » selon la promesse affichée sur les murs de Liège. Au hameau des Bruyères, les Allemands enlevèrent literies, lits, linge, couvertures, etc., sans que personne osât protester. Des habitants furent retenus comme otages au château de Fayt-en-Bois, résidence d'un commandant qui, on le sait, était une brute. C'est l'auteur de la fameuse affiche où, sur 17 articles, on trouve 14 menaces de mort, dont

une comminée contre les civils qui ne salueraient pas les Allemands.



Un soir du mois de janvier, je reçus à Liège la visite d'une fillette demandant un secours. Elle s'excusait de se présenter à pareille heure : c'était samedi, elle avait dû d'abord terminer la besogne du ménage : « Nous avons été « incendiés » à Bois-de-Breux, au mois d'août. — A quelle date ? — Le 22. — Dans quelles circonstances ? — C'était au matin, nous allions déjeuner, maman et mes quatre frères et sœurs (je suis l'aînée). Mais nous n'en eûmes pas le temps. Les Allemands entraient en hurlant : Dehors ! Dehors ! Maman leur dit que papa était mort tout récemment et que nous étions très malheureux. Ils ne voulurent rien entendre. Ils prenaient ce qui leur convenait. Nous avons deux porte-monnaie : un vieux qu'ils jetèrent, et un neuf : il y restait 34 francs ; c'était, avec nos meubles, tout ce que nous possédions. Ils prirent l'argent et nous chassèrent. Quand nous fûmes sur le chemin, nous vîmes les maisons voisines déjà en flammes et les gens qui fuyaient. On tirait des coups de fusil. Maintenant, maman est malade, au lit ; je suis bien obligée de demander... »

On engagea la fillette à venir encore.

Le lendemain déjà elle reparut ; elle avait une compagne plus jeune qu'elle, une blondinette mince et très pâle, portant sur ses bras son petit frère qui pleurnichait et qu'elle s'efforçait d'apaiser.

« Monsieur, dit la première, je n'ai pu m'empêcher d'amener cette voisine qui est bien plus pauvre que nous. » Là, il y avait sept enfants, le père mourant, la mère rhumatisante.

Et tout ému, je me souvenais du dicton : Quand un pauvre en assiste un autre, le bon Dieu sourit.

DANS LE DANGER

Le Grand Séminaire de Liège, joignant l'Evêché, faillit devenir le théâtre d'une nouvelle scène de soi-disant représsailles. Il y eut grand émoi dans la troupe et l'on cernait déjà l'établissement : des coups de feu avaient été tirés de certaines fenêtres que l'on indiquait à l'étage. Les plaignants y furent aussitôt conduits et ils durent bien constater que les salles auxquelles ces fenêtres appartenaient étaient exclusivement occupées par des blessés allemands.

*
* *

Assez longtemps après l'incendie et le massacre de la place de l'Université, il fut question, à la Kommandantur, de sévir à nouveau contre la ville. Les officiers étaient vexés de voir la population conserver une attitude fière et glaciale à leur égard. Ils l'eussent voulue davantage matée... A plusieurs même, cette situation inspirait des inquiétudes. L'on discuta sur le parti à prendre ; les uns préconisaient la manière forte, rigoureuse et préventive ; les autres craignaient bien que ce ne fût

là une grande erreur : ils inclinaient vers la modération et la justice. De l'ensemble de la conversation, il résultait que l'on pouvait s'attendre à de nouvelles violences, au moindre incident. Or, il dépend de chacun de faire naître l'occasion.

Il ne semble guère possible, pensera-t-on, que pareil échange de vues, en langue allemande d'ailleurs, ait pu venir à notre connaissance. Si une enquête se produit par la suite, nous ferons connaître nos sources et le doute tombera aussitôt. Ce qui, à première vue, paraît invraisemblable est parfois simple et naturel.



Durant cette période, le danger était continuel : les arrestations se faisaient à tort et à travers et chacun était exposé à quelque tragique mésaventure, car, chaque nuit, des coups de feu étaient tirés, qui pouvaient toujours être imputés à n'importe qui.

M. X... rentrait un soir à bicyclette, alors que ce genre de véhicule pouvait encore être employé. Dans une rue du centre, un coup de feu retentit et la balle lui siffle aux oreilles ; il se jette dans l'embrasure d'une porte. On vient l'arrêter : l'officier lui dit : « Vous avez tiré ! — Mais je n'ai pas d'arme ! — Vous aurez jeté votre arme. » Et aux soldats : « Arrêtez-le. » M. X..., voyant apparaître d'autres soldats, s'écrie en allemand : « Voilà sans doute d'où est parti le coup. » L'officier interroge ces soldats, leur affirmant que l'un d'eux a

tiré : l'auteur du coup avoue ; il prétend l'avoir fait accidentellement. Sans cela, M. X... n'eût-il pas été fusillé sans autre forme de procès ?

Aucours des perquisitions qui suivirent l'incendie de la place de l'Université, on trouva, rue Saint-Jacques, dans la corniche de la maison occupée par M^{me} Radoux, veuve de l'ancien directeur du Conservatoire, un vieux pistolet. Sur ce, on cribla de coups de feu les maisons voisines et il fut question de brûler la rue. Mais un officier objecta que le dépôt de benzine se trouvait à proximité.

Dans la visite, rue Vertbois, chez Mathieu Bischof, on avait trouvé des pièces d'atelier d'armurerie. On empoigna M. Bischof, et on allait le fusiller sur les degrés de l'ancienne chapelle de l'Orphelinat, quand un voisin, qui avait servi d'interprète aux Allemands, intervint en sa faveur.

Rue de Burenville, les Allemands ont tiré sur des maisons où ils prétendaient que des gens, en transportant leur lampe d'une pièce à l'autre, faisaient des signaux...

Dans le quartier d'Outre-Meuse, un frère des Ecoles chrétiennes, indisposé, s'était levé la nuit pour prendre une potion. En la cherchant, il déplaça à deux ou trois reprises la lumière. Tous les religieux de cet ordre furent arrêtés comme ayant fait des signaux (à qui ?). Ils furent maltraités et enfermés à la Chartreuse, où ils restèrent de longues semaines. A leur sortie, un officier allemand dit en ville que ces gens-là devaient être bien reconnaissants envers le Kaiser et l'Allemagne, puisqu'on

leur avait fait grâce de la vie, alors qu'ils méritaient d'être fusillés. •

Mais on n'en finirait pas si l'on voulait citer les exactions et les violences qui se commirent de toutes parts.

Leur Croix-Rouge.

Vers le 20 août encore, quand les soldats allemands pillèrent la cave de M^{me} Van Bortel, on alla en informer le commandant de place qui, du premier mouvement, donna à un subalterne cet ordre significatif : « *Avertissez les pompiers !* »

Il s'agit de la maison sise à l'angle du boulevard Piercot et de la rue de l'Evêché : elle était inhabitée en ce moment, la propriétaire se trouvant à Anvers. C'étaient les gens de la Croix-Rouge qui pillaient. Après avoir vidé la cave, ils brisèrent tout, à coups de crosse (car la Croix-rouge était armée) : glaces, meubles, statuettes, vaisselles, etc. Ils éparpillèrent les vêtements, les déchirant, les foulant aux pieds.



En même temps que Liège payait son tribut à la barbarie allemande, les bourgeois commençaient à mieux se rendre compte de ce qui s'était passé entre la frontière et leur ville : l'invasion leur apparaissait enfin sous son vrai jour.

De ce moment, leur attitude, d'abord quelque peu indulgente pour l'ennemi, se modifia : il y eut

dans les cœurs une marée de mépris et de haine. Les Allemands, si fermés qu'ils soient, sentirent cette hostilité hautaine et perçurent le dégoût qu'ils inspiraient. D'autre part, la fausseté de leurs incriminations apparaissait si clairement qu'ils ne pouvaient plus les soutenir.

Alors, ils cherchèrent un dérivatif. Ce n'étaient pas les Liégeois qui avaient tiré sur les troupes, mais bien les étudiants russes. On fit la chasse aux Russes par toute la ville, puis, quand on les eut enlevés, cette affiche fut placardée :

Six cents étudiants russes qui, jusqu'ici, ont été à la charge de la population de Liège, à laquelle ils ont fait beaucoup de difficultés, ont été arrêtés et renvoyés par moi.

Le général lieutenant gouverneur.

Autant de mots, autant de contre-vérités. Les étudiants russes ne furent jamais à la charge de la population liégeoise ; ils ne créèrent de difficultés à personne ; enfin, le signataire ne les a nullement « renvoyés » : il a fait déporter, étudiants et étudiantes, dans les pouilleuses baraques de Munster.

COMMENT ILS ONT TRAITÉ L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Lors du bombardement de Liège, c'est l'Université qui reçut la plus généreuse part d'obus (une dizaine) ; c'est elle qui fut envahie le plus brutalement et traitée avec le plus de goujaterie.

Au début de l'occupation, alors que les Allemands n'avaient que l'embarras du choix pour s'installer, ils envahirent les locaux académiques.

Après quelques jours, l'édifice central était encombré d'un lit de paille de cinquante centimètres d'épaisseur, où se vautraient les soldats, souvent ivres. La bibliothèque n'est pas respectée. Une salle sert de dépôt de chaussures; une autre, de boucherie; le cabinet des périodiques et l'atelier de photographie deviennent des écuries; le purin coule partout.

L'on sait que l'Université possède une riche collection dont la dota le baron Wittert : œuvres d'art, manuscrits précieux, incunables, etc. Les salles réservées à ce trésor étaient soigneusement fermées. Bientôt, cependant, les Allemands y pénétrèrent. L'on recourut alors aux officiers, qui promirent d'aviser. Or, le jour même, à coups de hache, les intrus firent voler les portes en éclats. De nouvelles plaintes furent adressées au « gouverneur » Bayer, en faisant observer que ces procédés étaient d'autant plus odieux que l'Université entretient, chaque année, des cours de vacances à l'usage des Allemands. La Kommandantur déclara qu'elle donnait des ordres sévères; mais, en même temps, elle interdit au personnel universitaire l'entrée des locaux.

C'était à l'époque de l'incendie de la place de l'Université : les salles envahies étaient jonchées de bouteilles de vin volées aux alentours, de caisses d'oranges prises au magasin espagnol, dont les cinq habitants avaient été assassinés. Tous les tiroirs étaient fracturés et vidés, les cartes zoologiques, les livres et papiers jetés et souillés, le mobilier en partie enlevé et transporté en Allemagne, en par-

tie brisé. Il ne fallait pas que cela pût se voir : défense d'entrer.

Toutefois, quelques personnalités que nous pouvons citer parvinrent encore à jeter un regard dans les locaux, en septembre. Le pillage s'était étendu aux bureaux et à la salle de réception : des tapis d'Orient, des faïences rares, des objets anciens en argent et en cuivre repoussé avaient disparu. Dans les cabinets de physique et de chimie, les instruments étaient enlevés ou méchamment détruits. L'on trouva dans un cabinet professoral une baignoire et un *abort* (w. c.)!...

Des professeurs protestèrent encore auprès des autorités allemandes : ils eurent affaire avec les comtes Pukler et von Hasfeld, qui estimèrent que, s'il y avait des objets enlevés, ce ne pouvait être par les soldats, qui ne s'intéressent point aux choses de science et d'art, ni par les officiers, au-dessus de tout soupçon. Ce devait être l'œuvre d'antiquaires juifs de Liège (*sic*).

Restait toujours, presque intacte, mais bien en danger, la fameuse collection Wittert. Les portes avaient été vissées. Alors, les militaires allemands escaladèrent les fenêtres et volèrent les objets, notamment trente à quarante tableaux, de nombreuses miniatures, le portrait de Chateaubriand par Isabey, des eaux-fortes de Millet, des gravures précieuses, etc. Quant aux tableaux, ceux qui étaient pourvus de cadres sculptés furent pris encadrés, pour d'autres, la toile fut coupée le long du cadre. Un ravissant paysage de Breughel de Velours est au nombre des œuvres disparues. Des

gravures rares ont été tirées de leurs cartons et jetées parmi la paille. Les livres ont été saccagés.

Il y a là, actuellement, des centaines d'hommes de la landsturm. La salle des machines, vidée, sert de lieu d'exercice; à la Bibliothèque, de la salle de lecture, ils ont fait un restaurant; de la grande salle académique, un temple luthérien.

Dès les premiers jours de l'occupation allemande à Liège, le lazaret de Düsseldorf avait été installé dans l'aile droite de l'Université. Cette ambulance était très mal organisée. Des gens de la Croix-Rouge participaient au pillage. Plus tard, le lazaret fut transféré rue Saint-Laurent. Il fallut une semaine pour en opérer le déménagement, qui consistait surtout en dépouilles opimes accumulées par le brigandage germanique.

MOINS D'UN POUR CENT

La ville a été relativement épargnée, parce que les Allemands avaient besoin de ce centre important. A part Liège, toute la portion de pays qui a fait l'objet de nos récits ne représente pas le centième du territoire ni de la population belges. Il faudrait plusieurs rayons de bibliothèque pour recueillir l'histoire de tout ce que la Belgique a souffert du fait de la guerre ainsi pratiquée.

Il n'est pas possible actuellement d'établir la gradation suivie dans les horreurs de l'invasion allemande, mais voici une donnée assez significative : nous avons une liste des ecclésiastiques mis à mort dans les trois premiers diocèses belges en

venant de l'Allemagne : sur quarante victimes, six seulement appartiennent au diocèse de Liège et le restant aux diocèses de Malines et de Namur. Qu'en est-il pour les massacres en général, les incendies, les déportations, les atrocités ? Dinant, Tamines, Aerschot, Louvain !...

« Tout le mal que nous ferons, nous le réparons », avait promis le chancelier de l'Empire. Si même la parole allemande valait encore un pfennig, le mal serait irréparable.

L'OCCUPATION

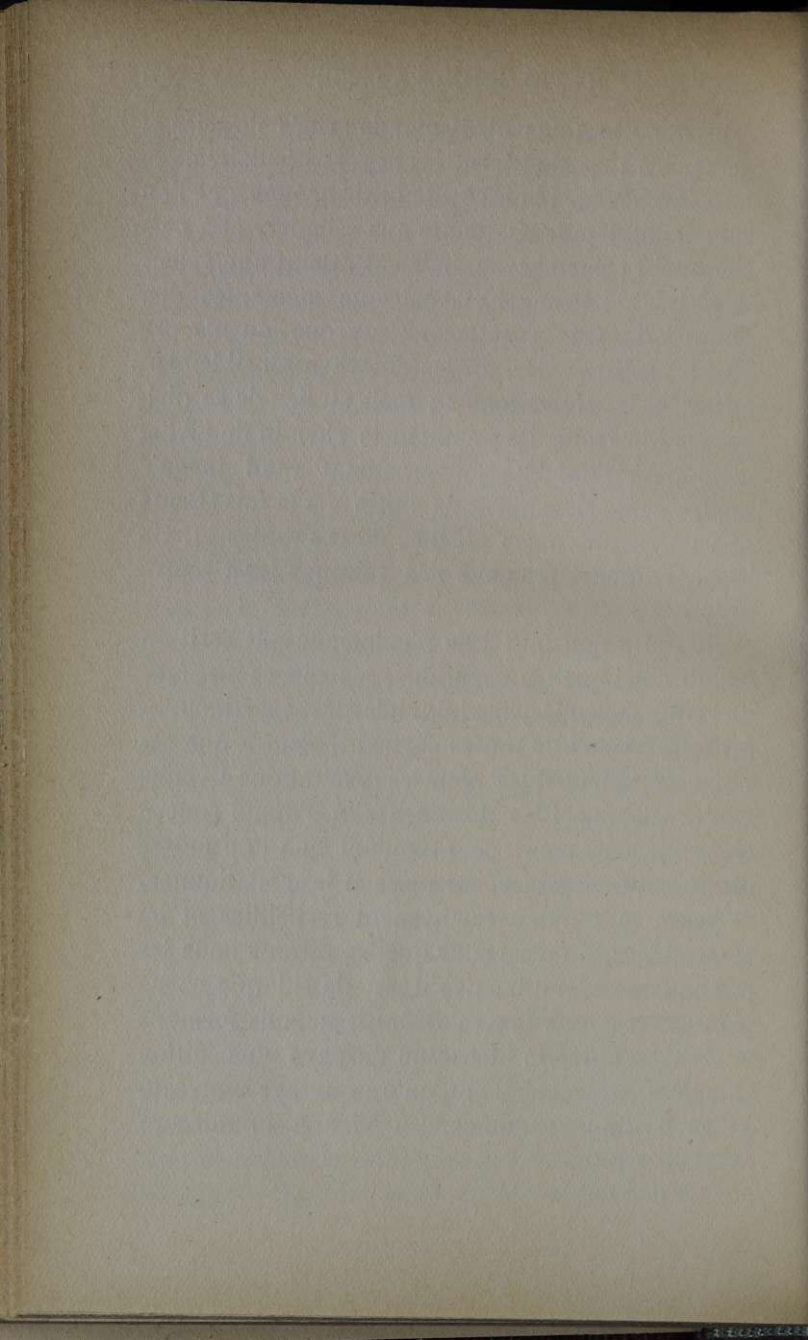
Et à cette poussée de haute barbarie, il faut ajouter le désastre qui constitue l'occupation telle que l'appliquent les Allemands. Ils ont écrit que « la guerre énergiquement conduite doit tendre à la destruction des ressources matérielles et morales de l'ennemi » et qu'il n'y a « d'autre limite à la guerre que l'épuisement du pays envahi ». Et c'est ce qu'ils pratiquent. Ils s'emparent, moyennant un « chiffon de papier », de tout ce qu'ils trouvent à leur convenance. Depuis de longs mois, les trains convoient sans cesse vers les repaires rhénans, l'outillage de nos usines, les chevaux de nos cultivateurs et jusqu'aux arbres de nos forêts et de nos grand'routes. De magnifiques noyers inclinaient leurs frondaisons sur les ruines de Lincé. — Quels arbres superbes ! disais-je. Il ne nous ont guère laissé que cela, répondit mon guide, mais, tout de même, c'est le plus bel ornement de notre village. — Or, cinq mois après, en janvier, survin-

rent une vingtaine d'Allemands armés de scies et de haches : ils abattirent les noyers séculaires.

Et les chevaux ! la race dite brabançonne, que l'on s'ingéniait depuis cinquante ans à épurer et à perfectionner ; nos chevaux avaient atteint une valeur inespérée ; l'étranger, l'Amérique même, les disputait à des prix extrêmes. Ceux que l'on n'a pas tout crûment volés, on les enlève insensiblement à titre de « réquisitions » ; mais au lieu de se diriger vers le front, ils prennent le chemin de l'Allemagne, où l'honnête gouvernement vend jusqu'à quatre cents chevaux « de butin » à la fois (Beute pferde). On a vu des affiches de ces ventes et, du reste, la quatrième page des *zeitungs* les a reproduites.

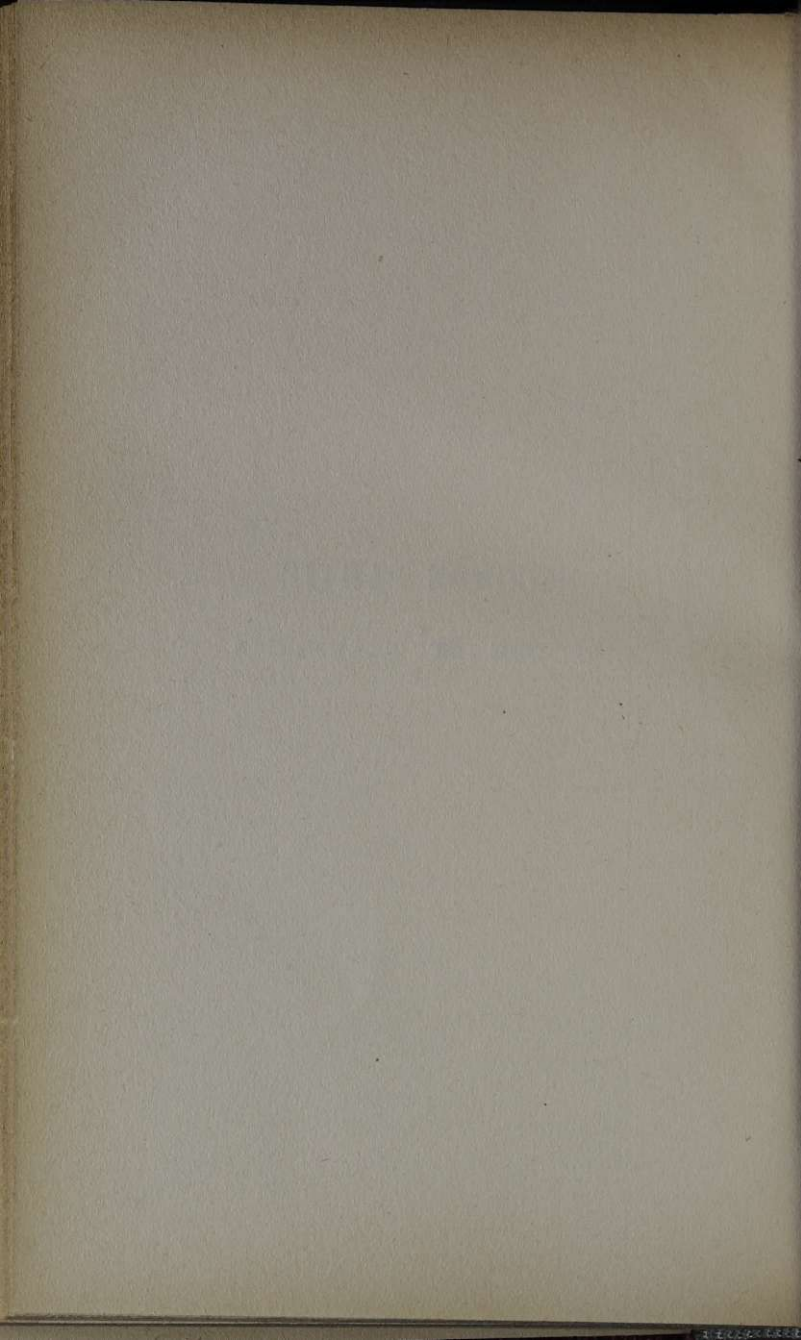
Il faudra que tout cela également soit écrit en détail, ainsi que les vexations, les pièges infâmes de la mouchardise, les iniquités, les exactions et les oppressions de toutes sortes ; il faudra que ces souvenirs soient fixés pour les générations à venir. Les précisions et les documents à l'appui sont à recueillir avec soin, en attendant que l'on puisse librement les vérifier sur place et les collationner.

Quant aux notes furtivement recueillies et ici rassemblées, on a vu pour quelles raisons nous les publions prématurément : il va de soi que ce ne peut pas être une œuvre définitive ; nous formons le vœu qu'après la libération du pays une édition complète en soit faite ou qu'un ouvrage nouveau, puisé à toutes sources, en vienne prendre la place.



SECONDE PARTIE

CRITIQUE ET DOCUMENTS



CHAPITRE PREMIER

LA VRAISEMBLANCE

Dans une série de tableaux, on vient de voir se dérouler « ces horreurs de la guerre » dont l'Allemagne avait brandi la menace si la Belgique, refusant de se rendre complice d'une trahison, se jetait en travers de *l'attaque brusquée*. Or, au moment même où s'accomplissaient des événements si soudains, si imprévus, les autorités et la presse allemandes, avec un ensemble significatif, ouvraient un charivari monstre pour les expliquer : c'était, à charge de la Belgique, une dénonciation indignée, un « tolle » tintamarresque, une frénésie d'exécration. Eh quoi ! les « vaillantes troupes » de l'empire étaient en butte aux attaques des « civilistes » de ce pays minuscule, où les hommes tiraient à l'embuscade ; où le clergé les excitait et torturait lui-même les blessés ; où les femmes, armées de tire-bouchons, crevaient les yeux et jetaient de l'huile bouillante ; où les fillettes mêmes jouaient du browning. -

Certes, ces légendes sont tombées sous le ridicule ; mais il en reste quelque chose ; hors de Belgique, l'on se demande si elles étaient depour-

vues de tout fondement. Ne doit-on pas y voir l'exagération de certains faits isolés, mais réels ?

Pour qui connaît bien les populations belges, cette question ne se pose pas. Mais l'étranger est peu averti de l'état d'âme des petits peuples ; d'autre part, soutenue par l'audace, la malice et la ténacité des calomniateurs, l'imposture a fait le tour du monde : l'on se trouve ainsi dans l'obligation de démontrer ce qui, à nous, semble l'évidence même.

Comment établir cette démonstration négative ? C'est à l'accusateur de prouver. Or, presque toujours les incriminations allemandes se tiennent dans le vague ; dédaigneuses d'instruction et de preuves, elles sont insaisissables ; la répression est immédiate, aveugle, « frappant les innocents avec les coupables ». C'est la formule.

Dans un tel procès, la question de vraisemblance se place au premier plan. Examinons-la ; voyons quel est l'accusé et quel, l'accusateur.

L'ACCUSÉ

Le Belge est tout le contraire d'un impulsif. C'est un réfléchi, un circonspect. Il a cette réputation ; on lui reproche même ses allures hésitantes, son irrésolution.

Certes, son patriotisme est profond, mais après plus de quatre-vingts ans de paix, de sécurité, de prospérité toujours croissante, ce patriotisme, attiédi d'ailleurs par tant de divisions, obscurci par la manie nationale du dénigrement, s'ignorait pres-

que lui-même : le sursaut du 4 août le réveilla, mais en même temps, dans les journaux et sur les murs, paraissaient des avis officiels traçant aux civils leurs stricts devoirs ¹. Et ce peuple pondéré, dans des circonstances aussi graves, aurait, durant trois semaines, contrevenu de toutes parts à ces recommandations instantes !... Au contraire, dès le premier jour, n'a-t-on pas vu les Belges oublier toutes querelles intestines pour se serrer autour du Roi et du Gouvernement et se conformer à leur pensée ?

Autre aspect du caractère national : le Belge est connu pour sa franchise poussée souvent jusqu'à une sorte de rudesse, que rachète sa bonne humeur. Or, cet être démonstratif et jovial, tel qu'il se présente spécialement au pays de Liège, le voyez-vous transformé tout à coup en franc-tireur sournois ou en tortionnaire féroce ?

On a objecté que les mœurs belges n'ont pas été incompatibles avec des troubles sanglants à propos de grèves ouvrières ou d'agitations électorales. Mais sur quatre-vingts ans d'une vie politique intense et d'un essor industriel incomparable, ces écarts et leur répression ont fait couler moins de sang dans le pays entier que les Prussiens n'en répandirent le 5 ou le 6 août dans tel hameau voisin de la frontière.

Il y a bien trop de mesure dans l'esprit belge pour que la population, submergée par l'invasion

1. L'application rigoureuse par le Gouvernement belge de ces mesures de précaution a été pleinement établie par M. Waxweiler : « La Belgique neutre et loyale » (Paris, Payot, éditeur), ainsi que dans les Rapports officiels.

et voyant son armée se replier immédiatement vers l'intérieur, allât, sans profit possible, attaquer un ennemi puissant et provoquer des représailles.

Voyez-vous les premiers villages de la zone frontière se soulever et être mis à feu et à sang ; puis les villages voisins agir et pâtir de même ; puis, à mesure que les Allemands s'avancent à la lueur des incendies, les suivants et les suivants encore s'offrir en sacrifice ; et cela de la frontière de l'est à la frontière du sud, à travers cinq provinces ? Un vent de folie aurait donc soufflé subitement ?

Mais, objectent les accusateurs, cette population est « ignorante et à demi sauvage ». — Et Herr von Bissing, qui était alors à Munster, affirme : « Ce sont des enragés. »

Combien nous voilà changés ! Naguère, à Berlin, le Kronprinz, complimentant le roi Albert, disait :

Au nom de mon père, je souhaite que Votre Majesté jouisse, aux côtés de la Reine, d'un règne long et prospère pour le bien de la *douce Belgique*.

Comme l'agneau de la fable, la brebis belge est devenue enragée. Ne sont-ce pas des loups qui l'affirment ?

Cinq mois après la visite royale à Berlin, l'empereur s'exprimait en ces termes, à Bruxelles :

La brillante réception qui nous a été préparée par LL. MM. et le peuple belge dans cette splendide capitale nous a profondément touchés et *a éveillé des sentiments de gratitude* d'autant plus vifs que nous voyons dans cet accueil un gage de l'union étroite qui existe non seulement entre nos familles, mais encore entre nos peuples. Plein d'une amicale sympathie, je suis et j'observe, comme toute l'Allemagne, *le surprenant succès que le peuple belge, d'une infatigable activité, rem-*

porte dans tout le domaine du commerce et de l'industrie. Puissent les relations *remplies de confiance* et de bon voisinage se resserrer encore !...

L'empereur admire donc la force expansive de ce peuple qui, depuis longtemps déjà, a conquis la cinquième place dans le développement économique mondial, se plaçant ainsi avant l'Espagne et l'Italie, avant l'Autriche-Hongrie, avant l'Empire russe.

Oui, cet essor magnifique est « surprenant » chez un peuple « ignorant et à demi sauvage ».

Et comme le pays de Liège — j'en parle à l'aise, n'en étant pas — passe pour le coin le plus avancé et le plus affiné du pays, vraiment, c'est à ne pas comprendre cette soudaine métamorphose d'une nation douce, active et intelligente en une horde stupide et cruelle.

Si jamais on a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence,

il faudrait, pour expliquer l'actuelle férocité belge, invoquer des précédents historiques. Nous les cherchons en vain.

Mais peut-être les Allemands nous mesurent à leur aune. C'est la méprise en laquelle tombait déjà cet autre Kronprinz, qui fut plus tard Frédéric II. En 1739, Voltaire arrive à Bruxelles et, faute de relations, s'y ennueie d'abord. Il l'écrit à son royal ami, et celui-ci, oubliant le récent épanouissement des beaux-arts dans les Pays-Bas, lui répond à l'étourdie :

Bruxelles et presque toute l'Allemagne se ressentent de leur ancienne barbarie ; les arts y sont peu en honneur. Les

nobles servent dans les troupes, ou, avec des études très légères, ils entrent au barreau où ils jugent... que c'est un plaisir ! Les gentillâtres bien rentés vivent à la campagne ou plutôt dans les bois, ce qui les rend aussi féroces que les animaux qu'ils poursuivent.

Cependant Voltaire remettait les choses au point :

A Bruxelles, écrivait-il, une vie douce et retirée est le partage de presque tous les particuliers ; mais cette vie douce ressemble si fort à l'ennui que l'on s'y méprend aisément.

Comme M. von Bissing, le prince avait parlé de ce qu'il ignorait ; il confondait les Belges avec les Prussiens d'alors, demi-barbares, selon lui, et « féroces ».

Est-ce que ceux d'aujourd'hui n'ont pas hérité des mœurs ancestrales ? Et leurs accusations sont-elles moins suspectes que les jugements dont se gaussait le grand Frédéric¹ ?

Tandis que l'on faisait alors en Prusse des études de droit « très légères », des juristes éminents se formaient à l'Université de Louvain, déjà trois fois séculaires... Mais chut ! en 1914, le jeune Père Dupierreux, pour avoir consigné, dans son carnet, que la célèbre bibliothèque de cette Université, respectée par toutes les révolutions, a été brûlée par les Allemands en 1914, fut jugé par un tribunal constitué sous les arbres d'une grand'route et fusillé sur place.

1. Un écrivain allemand de marque, Hoffman von Fallersben, caractérise le hobereau prussien du vingtième siècle en ces termes : « Sa considération est basée sur sept commandements : Ne pas s'instruire et s'imaginer qu'il connaît tout ; passer la nuit à la table de jeu ; faire des dettes toute la journée ; parler mal l'allemand ; écorcher le français ; boire du champagne ; avoir ses entrées à toutes les Cours : voilà ce qui donne de la considération au vrai hobere prussien. »

Ne nous écartons pas, et résumons :

Il est acquis qu'aucune présomption de culpabilité ne résulte ni du caractère, ni des mœurs, ni des antécédents historiques de nos populations.

Enfin, une réflexion vient naturellement à l'esprit : comment, dans ce pays si divisé, où les rancunes personnelles s'ajoutent aux rivalités électorales et aux passions politiques, comment ne se trouve-t-il personne pour dire : « Si j'ai vu périr mes proches et mes amis ; si ma maison, mes meubles et mes souvenirs de famille ont été livrés aux flammes ; si je suis ruiné, la faute en est à un tel, qui, contrevenant aux défenses des autorités, a tiré un coup de feu ? »

Cette plainte, nulle part on n'a pu l'entendre.

Même, les six cents de Visé et les milliers d'autres déportés en Allemagne résistent depuis tant de mois aux instances persistantes de ceux qui les pressent de reconnaître seulement que des civils ont pu être agresseurs ; à ce prix, ils obtiendraient leur liberté, mais la fausseté de l'accusation est telle qu'ils supportent tout plutôt que d'y souscrire.

Au cours de notre enquête, nous qui pouvions toujours recevoir une confiance et qui désirions presque trouver un cas exceptionnel, nous avons emporté de partout la même conviction, partagée par nos compatriotes restés au pays ravagé : c'est qu'une sinistre comédie a été concertée et organisée par l'envahisseur à l'appui de son système de terrorisation et qu'il a ainsi commis le forfait le plus odieux : attenter à l'honneur de sa victime.

C'est encore l'ami de Frédéric II, qui écrivait :

« Quand les sottises sont faites, on veut les soutenir par des calomnies; on perd la charité comme la raison, on tombe d'abîme en abîme. »

Voilà bien le fait du militarisme prussien à l'égard de la Belgique.

Autant apparaît la loyauté de celle-ci, autant se trahit la mauvaise foi de la première.

Répétons-le : presque toujours, l'accusation allemande est vague et impersonnelle. Si, très exceptionnellement, elle se précise, nous voyons le fait controuvé soit par l'alibi des accusés (M. Jamsin à Fléron ; M. Fraikin à Battice ; M. Léonard Charlier à Louveigné ; les habitants de certaine maison à Wandre ; les Russes, place de l'Université à Liège), soit par les témoignages indiscutables de personnes qui ont vu des officiers ou des soldats tirer furtivement afin de simuler une attaque des civils (comme à Barchon, à Warsage, à deux reprises ; à Wandre, à Herve), soit par l'aveu de ces provocateurs surpris en flagrant délit (comme à Bombaye, à Sart-lez-Spa et à Liège), soit enfin par les déclarations de blessés ou de prisonniers allemands écœurés d'une telle guerre.

Mais la presse allemande elle-même, de toute opinion, est entrée dans la voie des aveux.

Depuis longtemps, on le sait, la légende des yeux crevés, avec laquelle on avait tant excité le naïf peuple d'Allemagne, a reçu démenti sur démenti. La *Kölnische Zeitung* elle-même (libérale et officieuse) a écrit

LA FABLE DES YEUX CREVÉS

Aix-la-Chapelle d'abord , puis Bonn, maintenant Berlin et Potsdam. Le médecin norvégien Dr Holmeboe avait écrit dans la « *Weser Zeitung* » que, dans un lazaret de Potsdam, se trouvaient des officiers avec les yeux crevés. Les yeux auraient été percés par des jeunes filles belges de 15 ans qui avaient été excitées par des prêtres catholiques.

Aujourd'hui, la Kommandantur de Potsdam fait officiellement savoir que jamais, dans aucun lazaret de l'endroit, il n'y a eu des officiers avec les yeux crevés.

Le *Vorwärts* (socialiste) de Berlin est plus catégorique encore. Il écrit :

Des récits de soldats auxquels des « francs-tireurs » auraient crevé les yeux circulent dans toute l'Allemagne. Or, pas un cas de ce genre n'a été officiellement constaté. Jusqu'ici chaque fois que l'on a pu vérifier, l'inexactitude en a été démontrée.

Il importe peu, en cela, que des bruits de ce genre aient une apparence de certitude positive ou même soient appuyés par des témoins oculaires. Le désir de se faire remarquer, le manque de critique et l'erreur personnelle jouent dans les jours que nous traversons un rôle malheureux. Tout nez emporté ou seulement bandé, tout œil enlevé est immédiatement transformé en nez ou en œil enlevé par les francs-tireurs. Déjà la *Gazette populaire de Cologne* (du centre catholique) a pu, contrairement à des assertions très précises d'Aix-la-Chapelle, établir qu'aucun soldat avec les yeux crevés ne se trouvait dans les ambulances de cette ville. On disait aussi que des blessés de ce genre étaient soignés dans le voisinage de Berlin ; mais partout où l'on a fait des recherches au sujet de ces bruits, leur entière inanité a été démontrée.

L'on connaît le résultat de l'enquête du comité allemand *Pax* au sujet des prêtres belges : il certifie n'avoir découvert aucun cas de culpabilité ; bien plus, passant en revue les nombreux prêtres internés à Munster, il note les circonstances de

l'arrestation de chacun d'eux : pas l'ombre d'un reproche n'est articulé à leur charge ; tous ont été saisis et envoyés en exil au moment où ils remplissaient les devoirs de leur ministère ou se dévouaient aux victimes de la guerre ¹.

Bref, quand on a pu vérifier les incriminations, l'innocence des victimes de l'invasion germanique a toujours éclaté ; il est donc permis d'établir une présomption générale en faveur des sinistrés, des déportés et de nos pauvres morts, et, dès lors, sur qui donc se fixera cet Œil qui pénètre toute conscience et qui regardait Caïn ?

L'ACCUSATEUR

A son tour, cette puissance guerrière qui accuse la population belge, quelles sont ses origines historiques ?

Quel est son caractère ?... Et sa mentalité ?

Quelles sont ses doctrines ? Et ses ambitions ?

Quel code de guerre a-t-elle établi et quels procédés sont les siens ?

Il y aurait un volume à écrire sur chacun de ces chaînons descendant des causes lointaines aux événements dont le monde est aujourd'hui le témoin stupéfait et indigné.

L'on doit se borner ici à quelques traits caractéristiques : ils suffiront à nous édifier, car, après un coup d'œil sur le passé, c'est à l'accusateur même que nous allons demander ce qu'il ambitionne et

1. *Kölnische Volkszeitung* du 10 octobre 1914, numéro 880, page 3, col. 1.

comment il entend se conduire pour atteindre son but.

On a invoqué contre les Germains le témoignage de Tacite, comme on a fait aux Belges l'honneur de citer en leur faveur Jules César. C'est presque remonter au déluge. D'ailleurs, Tacite a aussi loué les Germains, et il ne nous coûte point de reconnaître à leurs descendants de sérieuses qualités. Ce sont de rudes travailleurs, dont l'activité égale la persévérance, et ce sont d'étonnants organisateurs. « Jusque dans le pillage », a dit le grand historien romain. Comme ravageurs, en effet, ils n'eurent jamais leurs égaux. Godefroid Kurth nous les montre aux premiers siècles de notre histoire :

« Le terrible cataclysme de 406 semblait avoir
« arraché toute la barbarie germanique à son sol,
« pour la jeter, comme un torrent, sur les provin-
« ces de l'empire » (Belgique et Gaule). « Toutes
« les villas romaines furent incendiées. C'est l'ar-
« chéologie qui nous l'apprend. D'un passé de
« cinq à six siècles, il ne resta rien. »

(La Cité de Liège au Moyen-Age, I, 1. 7.)

Cependant, comme le reste de l'Europe, la Germanie, sous l'influence de la civilisation chrétienne, devait s'orienter insensiblement vers un idéal de généreuse humanité ; mais il y a chez elle un peuple élu, élu du dieu Thor, qui s'obstinera dans la violence et l'inculquera à toute l'Allemagne. Les Borussi, les Prussiens resteront gardiens de la tradition.

Laissons s'écouler huit siècles et nous retrouve-

rons les maîtres pillards fidèles à leurs origines :

En 1190, fondation de l'Ordre Teutonique. Dans la suite, le duc de Massovie et de Pologne appela l'Ordre Teutonique à la défense de ses états contre l'incursion des Prussiens. Ceux-ci étaient *des peuples barbares qui sortaient de temps en temps de leurs forêts pour ravager* les contrées voisines. Ils avaient réduit la province de Calm en une affreuse solitude et n'avaient laissé debout, sur la Vistule, que le seul château de Plotzko.

(CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, livre v, chap. 2.)

Cela se passait à l'époque où nos aïeux commençaient à construire leurs merveilleuses cathédrales et bientôt ensuite ces hôtels de ville et ces beffrois que l'on canonne au xx^e siècle.

Mais passons cinq siècles encore. N'avons-nous pas vu, en 1740, Frédéric de Prusse se servir presque des mêmes termes que Chateaubriand pour dépeindre la noblesse qui l'entourait : « Ils se ressentent de leur ancienne barbarie ; ils sont aussi féroces que les bêtes qu'ils poursuivent dans leurs forêts. »

Ces incorrigibles, la Belgique les reçut soixante-quinze ans plus tard. Ce ne fut qu'un passage, mais depuis lors le nom de Prussien est resté synonyme d'homme rébarbatif et brutal. Dans le Limbourg belge, un dicton populaire veut que « l'Allemand le plus honnête a volé un cheval ». A Liège, il subsiste de cette époque des couplets intitulés « les Prussiens » : nos hôtes d'alors et d'aujourd'hui y sont croqués avec une verve gauloise qui vient de reprendre son actualité : trait pour trait, ceux que nous revoyons, ce sont bien les Prussiens de 1814

et de 1815, renforcés seulement, grâce à la technique moderne.

De ce moment, ils devenaient nos voisins par l'annexion à la Prusse des pays de Trèves, de Cologne et de Juliers. Les voici à nos portes et même chez nous. Entre Malmédy et Montjoie (Montchau, disent-ils), il y a un lambeau de Wallonie dont la population est clairsemée, mais où des chemins de fer récents sont pourvus de voies nombreuses et de quais immenses. L'an dernier, revoyant cette petite « Belgica irredenta », une réflexion, encore de Chateaubriand, saisissante aujourd'hui, — me revenait à la mémoire :

A quoi bon les chemins modernes de l'Allemagne ? Ils resteront déserts, car ni l'histoire, ni les arts, ni les climats n'appellent les étrangers sur leur chaussée solitaire.

... Les grands chemins actuels, dans ces pays infrequentés, serviront seulement à la guerre ; vomitoires à l'usage de nouveaux barbares, qui, sortant du nord avec l'immense train des armes à feu, viendront inonder les régions favorisées de l'intelligence et du soleil.

(*Mémoires d'Outre-tombe*, éd. DEROS, II, 409.)

Cela est écrit en 1833 !...

Allusion surtout à la France et à l'Italie. Pour celle-ci, la prédiction ne s'est pas encore réalisée. Toutefois, l'Italie du Nord a cruellement souffert sous la botte des Allemands d'Autriche, « l'Autriche qui prend tout et ne donne rien », disait notre auteur, que nous devons continuer à citer, car souvent sa main a soulevé le voile de l'avenir ¹.

1. De Montholon (*Mémoires pour servir à l'histoire de France*, tome IV, p. 243) rapporte que Napoléon, à Sainte-Hélène, appréciait ainsi Chateaubriand, qui l'avait cependant attaqué dans toute sa puissance : « Il a reçu de la nature le feu sacré... Son style est celui du prophète. »

Voici encore un curieux rapprochement : Chateaubriand raconte une audience que le pape Léon XII lui avait accordée en qualité d'ambassadeur de France, le 2 janvier 1829, cinq semaines avant la mort du Pontife :

Le Pape m'a paru alarmé de la discipline militaire qu'on enseigne aux Turcs. Voici ses propres paroles : Si les Turcs sont déjà capables de résister à la Russie, quelle sera leur puissance quand ils auront obtenu une paix glorieuse ! Qui les empêchera, après quatre ou cinq années de repos et de perfectionnement dans leur tactique nouvelle, de se jeter sur l'Italie !

Il n'y a, a ajouté le Pape, qu'une résolution ferme de la part des puissances alliées qui puisse mettre un terme au malheur dont l'avenir est menacé. La France et l'Angleterre sont encore à temps pour tout arrêter ; mais si une campagne nouvelle s'ouvre, elle peut communiquer le feu à l'Europe, et il sera trop tard pour l'éteindre.

(*Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 191.)

Le danger, alors menaçant, semble aujourd'hui éloigné. Mais qu'en serait-il si la monstrueuse coalition des trois empires l'emportait ? Tandis que sur l'occident dominerait le casque à pointe, ne verrait-on pas repousser les deux cornes du Croissant vers les Balkans d'une part, vers l'Egypte de l'autre ?

Et il ne faudrait pas escompter le scrupule d'une dignité chrétienne pour empêcher un tel retour vers la barbarie passée. Il est, entre ces étranges alliés, outre les calculs intéressés, une certaine affinité d'humeur, une égale propension à la violence sanguinaire qui peuvent conduire loin leur entente déjà longue. Voyez où elle en arrive déjà.

René Bazin, dans *l'Echo de Paris*, analysait

naguère un cahier de notes au jour le jour, rapporté par une religieuse française expulsée de Terre-Sainte. L'on y montre, dès les premiers jours de novembre, Allemands et Turcs envahissant les établissements chrétiens de Jérusalem. Le 15, est affichée la déclaration de guerre ; puis la spoliation, le vol, la cruauté font leur apparition. Le 18, la « guerre sainte » est proclamée à la mosquée d'Omar. Et lisez donc : « Le consul d'Allemagne, le consul même d'Autriche ont pris part à la manifestation. Ils se sont tenus à la porte, donnant force poignées de main à ceux qui entraient. »

Ainsi le culte de la force a pour conséquence logique une régression vers la barbarie ; au pied même du Calvaire, on instigue et on flatte ceux qui vont crier : Mort aux chrétiens !

En présence d'un tel spectacle, nous ne trouvons plus guère exagérée cette tirade des *Mémoires d'Outre-tombe* (II, 398) :

En Autriche et en Prusse, le joug militaire pèse sur vos idées comme un ciel sans lumière sur votre tête ; je ne sais quoi vous avertit que vous ne pouvez ni écrire, ni parler, ni penser avec indépendance ; qu'il faut retrancher de votre existence toute la partie noble, laisser oisive en vous la première des facultés de l'homme, comme un inutile don de la divinité. Les arts et la beauté de la nature ne venant pas tromper vos heures ¹, il ne vous reste qu'à vous plonger dans une grossière débauche ou dans ces vérités spéculatives dont se contentent les Allemands. Pour un Français, du moins pour moi, cette façon d'être est impossible ; sans dignité, je ne comprends pas la vie, difficile même à comprendre avec toutes les séductions de la liberté, de la gloire et de la jeunesse.

1. Reconnaissons-le, cependant : Vienne est mélomane ; l'Allemagne a produit de grands compositeurs et la Prusse elle-même tue et brûle en musique (Herve, Louveigné, Dinant).

Cependant, une chose me charme chez le peuple allemand, le sentiment religieux.

Mais, sous l'influence prussienne, que devient ce sentiment ? La Prusse, en imposant à l'Allemagne sa kultur de la violence, en traitant l'humanité et la charité de sensibleries et en soumettant la justice à la nécessité, c'est-à-dire à l'égoïsme, détruit le vrai sentiment religieux ; elle ne laissera à sa place que ce scandaleux pharisaïsme dont le Gouvernement allemand donne lui-même déjà l'exemple. Le pharisaïsme sert d'ailleurs à merveille cet orgueil effréné et cette ambition folle qui a fini par prendre une forme concrète et un nom :

LE BORRUSSIANISME

Le borrussianisme ou prussianisme est ainsi défini par Mgr Janiszewski, évêque de Posen (*Histoire de la persécution catholique en Prusse, 1870-1876*) :

Une idée des savants allemands, et surtout prussiens, se trouve étroitement liée avec les faux principes sur l'Etat absolu et en découle logiquement, c'est que la Prusse est destinée à une grande mission historique. Cette mission est à accomplir par elle non seulement pour l'Allemagne, mais pour l'humanité entière et elle doit s'accomplir avec une implacable fatalité, comme toutes les lois de la nature. Tout ce qui lui résiste n'a pas le droit d'exister et doit être détruit et renversé. Cette mission mystique est appelée Borrussianisme. La substance de cette mission est entièrement arbitraire. Le politique se figure une grande puissance et un grand éclat ; le théologien, le triomphe du protestantisme sur le catholicisme ; le libéral, une organisation de l'Etat selon ses principes favoris, etc. Mais chacun admet que, dans cette marche de la Prusse, la religion, la morale, le droit, tout enfin doit céder le pas ; car

rien n'a le droit de résister à cet absolu qui suit le chemin d'une fatalité historique. La Prusse, dit l'un de ces fanatiques théoriciens (J.-G. Droysen), se compose seulement de lambeaux du pays et du peuple allemand ; mais la mission de la Prusse consiste à accaparer cet empire tout entier petit à petit, et à en garantir par là la stabilité.

Ce Borrussianisme, tout fanatique et vide de sens qu'il était, s'empara de toute l'intelligence prussienne et les succès des dernières années le changèrent presque en dogme. Le danger et les préjudices d'une pareille doctrine sont manifestes ; car ce qui est absolu, comme tout droit naturel, doit nécessairement recevoir satisfaction, et tous les moyens pour y réussir seront bons...

(Traduction Lescœur, pages 63-64.)

A propos d'un attentat à la Constitution, Mgr Janeszewski fait cette réflexion :

Pour des gens sans foi et sans conscience, une feuille de papier pouvait-elle être un obstacle ? Dans cet esprit, Virchow osa dire sans rougir « qu'il n'avait pas la moindre envie de se casser la tête pour sauver des principes, au moment où le gouvernement lui-même les abandonne et agit justement selon les vues de son parti ». Voilà quelles étaient les dispositions de la majorité lorsqu'il s'agissait de rayer de la Constitution la liberté de conscience, ce bien le plus précieux de l'homme. (Ibid., page 185.)

Ne croirait-on pas entendre, quarante ans plus tard, le chancelier de l'Empire ricaner à propos du pacte consacrant la neutralité belge : « Une neutralité ? Un chiffon de papier ! »

A tout instant, dans le même ouvrage, on flétrit la fausseté, le mensonge, l'hypocrisie du Gouvernement prussien. L'on y montre que c'est par la perfidie et la calomnie que le Kulturkampf s'attache à justifier son nom et ses attentats.

Mais, remarque l'auteur, « l'esprit du peuple « catholique, simple, croyant et pas encore empoi-

« sonné par le mensonge, fit honte à toute la juris-
« prudence du gouvernement et de l'assemblée »
(page 262).

Ne dirait-on pas que l'Evêque de Posen prévoyait cet empoisonnement ?...

Hélas ! oui, dans la suite, le bon esprit du peuple rhénan « se laisse empoisonner par le mensonge » ; il n'est plus en méfiance contre les méthodes du Borrussianisme ! Voyant le fanatisme national prussien se ruer sur un peuple loyal pour le réduire tout en le déshonorant, le rhénan, absorbé, prussianisé déjà après un siècle, quand la Pologne résiste toujours, le Prussien rhénan, dis-je, emboîte le pas. Il a perdu même le souvenir récent des persécutions ; il n'est plus en garde contre les manœuvres de la « presse reptile » ; il s'y laisse prendre ; il s'associe à un délire de haine et d'iniquité.

Dieu veuille détourner de l'Allemagne un nouveau Kulturkampf que d'aucuns, là-bas, appréhendent ! Mais si les nouveaux prosélytes du Borrussianisme recevaient des verges, ne serions-nous pas obligés de songer, nous Belges, à leur aveuglement lors de l'invasion de 1914 ?

L'OBJECTIF DE L'ALLEMAGNE

L'objectif de l'Allemagne, conquise au borrussianisme, « est la fondation d'un vaste empire commercial et industriel qui s'étendrait de Hambourg à Trieste et à Salonique, de Koenigsberg à Rotterdam et à Anvers. Et alors l'Allemagne serait la maîtresse du monde. Lorsque le drapeau de l'Allemagne couvrira cet immense empire, écrivait l'historien Treitschke, à qui appartiendra le sceptre de l'univers ? *Qui imposera ses volontés aux autres nations affaiblies et en*

décadence? N'est-ce pas l'Allemagne, qui aura la mission d'assurer la paix du monde? La Russie, ce colosse immense et en formation, aux pieds d'argile, sera absorbée par ses difficultés économiques et intérieures. L'Angleterre, plus forte en apparence qu'en réalité, verra sans doute ses colonies se détacher d'elle et s'épuiser en des luttes stériles. La France, toute à ses discordes intestines, et aux luttes de partis, s'enlisera de plus en plus dans une *décadence* définitive. Pour l'Italie, elle aura assez à faire si elle veut assurer un peu de pain à ses enfants... L'avenir appartient donc à l'Allemagne à laquelle viendra se joindre l'Autriche, si elle veut vivre.

(*Géographie Fivre et Hauser*, pages 498-499.)

Ces témoignages de l'histoire et des contemporains, on pourrait les multiplier à l'infini. Ainsi donc, ce ne sont pas les avertissements qui auront fait défaut aux nations. Or, voici la partie engagée. Pour nous et pour les autres, même s'ils n'y sont pas mêlés, elle s'annonce décisive. Être ou ne pas être, voilà la question.

LE DROIT DE LA GUERRE

Les règles morales de la guerre sont indiquées par la loi naturelle et par la loi d'Amour que le Christ a donnée au monde. Saint Augustin est le premier qui, à cette double lumière, les ait nettement tracées. Quinze siècles n'ont pu effacer son œuvre. Les théologiens du Moyen-âge n'ont guère fait que redire et concrétiser sa doctrine. Depuis lors, celle-ci n'avait jamais été directement contredite, mais elle l'est, maintenant, en fait et radicalement, par les théoriciens d'outre-Rhin. En face de la philosophie chrétienne basée sur les idées de justice et de charité, ceux-là ont dressé le code de

la force aveugle et de la violence dont le principe est l'égoïsme.

Avant de juger l'Accusateur des Belges dans sa doctrine de guerre, ouvrons une parenthèse pour interroger les législateurs de la civilisation chrétienne et reposons-nous du spectacle des œuvres de haine en portant nos regards sur des horizons plus lumineux et plus humains.

Les textes sont suggestifs et d'une application si claire que les commenter serait superflu.

a) Voici d'abord sur quels principes repose la légitimité d'une *guerre offensive* :

Pour que la guerre se fasse honnêtement, trois conditions sont requises : d'abord, qu'elle soit déclarée par l'autorité légitime; ensuite, qu'elle ait une juste cause et un juste motif; enfin que, avant, pendant et après, on s'attache à être juste et à la faire de la manière convenable. (Suarez, De Tr. Virt. Theol. De Carit. Disp. XIII, sect. II.)

Soto indique comme troisième condition de la guerre juste l'obligation de suivre les formes du droit.

La guerre offensive a pour but de punir une action injuste et de sévir contre les ennemis; mais la vindicte ne peut être exercée que s'il y a eu d'abord faute et violation d'un droit.

(VICTORIA, *De jure belli*, 13.)

Dans la guerre, tout est grave et atroce, meurtres, incendies, dévastations : il n'est donc pas

permis de punir par la guerre ceux qui sont seulement les auteurs d'injures légères ; car, suivant la grandeur de délit, doit être la grandeur du châtiment.

(VICTORIA, *De jure belli*, 10, 11, 12 et seq.)

La guerre ne doit être entreprise que lorsqu'on n'a plus aucun moyen de conserver la paix, et elle ne doit pas être poursuivie au delà de ce que réclame la justice.

(Soto, *De just. et jure*, liv. V.)

Il y a cause juste quand l'Etat contre lequel les hostilités sont entreprises a causé de fréquents et importants dommages à l'Etat qui déclare la guerre, et si, alors qu'on lui a demandé de réparer ces dommages, il a négligé de le faire. Autrement on ne voit pas ce qui pourrait être, au point de vue de la conscience, une cause suffisante de guerre, alors que la guerre détruit une infinité de choses, cause la perte de tant de corps et de tant d'âmes et engendre tant de calamités.

(SAINT ANTONIN, *Summa*, tom. IV, tit. III, cap. 2.)

b) Ce qui suit concerne la guerre défensive :

Pour se défendre, il est de droit naturel d'opposer la force à la force.

(SAINT AUGUSTIN, *Summa Theol.*, pars III, tit. IV, cap. I.)

Lorsque d'un côté on tire l'épée pour le droit, on combat de l'autre côté pour l'iniquité.

(SAINT AUGUSTIN, *De Civ. Dei*, XIX, 15.)

Il y a un cas où l'autorité n'est pas spécialement requise pour faire la guerre, c'est pour la défense du pays ou pour la reprise des biens ; car, de par le droit naturel, il est permis à tout le monde de repousser immédiatement la force par la force, et cela avec modération et en se défendant d'une manière irréprochable.

(SAINT RAYMOND DE PENNAFORT, *Summa Raym.*, lib. II, tit. V, XII, 5.)

Le pouvoir de se défendre contre un injuste agresseur appartient à tout le monde.

(SUAREZ, *De Tr. virt. th.*, par III, disp. XIII, sect. II.)

Ainsi se justifierait spécialement l'action d'un peuple qui se défendrait les armes à la main contre une offensive ne respectant point les lois de la guerre et dégénérant en brigandage et en barbarie.

c) *De quelle manière la guerre légitime peut être faite :*

Il n'est pas permis, pour réduire quelques ennemis, de tuer un grand nombre d'innocents en employant des procédés qui frappent indifféremment les uns et les autres.

(VICTORIA, 37.)

Jamais, en soi et intentionnellement, il n'est permis de tuer les innocents... Tous doivent être présumés innocents tant que le contraire n'est pas démontré.

(VICTORIA, *De jure belli*, 35.)

C'est de la dernière cruauté de chercher des

motifs et d'être heureux si l'on en trouve, pour pouvoir tuer et détruire des hommes que Dieu a créés et pour lesquels le Christ est mort. C'est contraint et forcé qu'il faut être acculé à la nécessité de la guerre.

(VICTORIA, *De jure belli*, 1.)

Le désir de nuire, la cruauté de la vengeance, une âme implacable, ennemie de toute paix, la fureur des représailles, la passion de la domination, et tous autres sentiments semblables, voilà ce qui mérite à juste titre d'être condamné dans la guerre.

(SAINT AUGUSTIN, *Contr. Faustum*, XXII, 74.)

d) *Les responsabilités personnelles au cours de la guerre :*

Quelques-uns de nos frères qui sont dans les rangs de la milice ou dans certaines charges, publiques, lorsqu'ils commettent des fautes graves s'en excusent très aisément en répondant qu'ils sont soldats et que s'ils ne font pas souvent le bien, la faute en est à ce qu'on les occupe à faire le mal : comme si c'était le service auquel ils sont employés qui était coupable et non eux-mêmes ; le mal qu'ils font, ils en rendent responsables les fonctions qu'ils remplissent. Non, ce n'est pas un péché de faire la guerre, mais ce qui est un péché, c'est de faire la guerre en vue du butin ; remplir des fonctions publiques n'est pas un crime, mais, en les remplissant, se préoccuper avant tout de s'enrichir, c'est une chose très condamnable. C'est

pour cela que l'on a prévu et constitué une paie pour les soldats, de peur que, s'ils avaient à pourvoir à leur subsistance, ils n'exerçassent des brigandages.

(SAINT AUGUSTIN, S. LXXXII, *De verb. Ev. Luc.*, cap. 3.)

e) *Pour le bien même de celui qui use de férocité à la guerre, sa défaite doit être souhaitée :*

Il est heureux que l'on soit vaincu quand, par là, on perd le moyen de mal faire, et il n'y a rien au contraire de plus misérable que de prospérer dans le mal, car cette fausse prospérité nourrit et entretient l'impunité et la licence, qui sont les plus terribles punitions des méchants, et elle fortifie de plus en plus leur mauvaise volonté, qui, comme un ennemi invisible, les ravage intérieurement.

(SAINT AUGUSTIN, ep. 5, *Ad Marcellum.*)

Ceci paraîtra aux Allemands quelque peu paradoxal, mais il n'y a pas de motif plus élevé pour leur souhaiter d'être vaincus.

LA PHILOSOPHIE DE LA FORCE

A l'époque de son épanouissement, l'esprit germanique s'était épris de la générosité du sentiment humain. Goethe plaçait sa qualité d'homme plus haut que sa qualité d'Allemand. Schiller estimait qu'un peuple ne mérite l'attention que dans la mesure où il contribue au progrès de l'espèce. Du côté des philosophes, Kant se réclama de la religion du devoir, mais il s'appuyait sur une doctrine

d'action, de fait. Ses disciples, comme Hégel, en tirèrent la philosophie de la force et dévoyèrent ainsi la mentalité germanique. Puis, avec le succès, l'orgueil devait venir et la mégalomanie, poussée aux dernières limites. Nietzsche se fait l'apôtre du nouvel évangile et il parodie l'ancien, dont il proclame la faillite. Il écrit : « Vous avez entendu des hommes dire : Bienheureux les pacifiques, mais moi je vous dis : Bienheureux ceux qui font la guerre, car ils seront appelés, sinon les enfants de Jéhovah, du moins les enfants d'Odin, qui est plus que Jéhovah. » C'est à Nietzsche que le général von Bernhardt, publiant son livre sur *l'Allemagne et la prochaine guerre*, emprunte sa devise : « La guerre et l'audace ont fait plus que la charité pour l'espèce humaine. »

Bref, c'est l'anti-christianisme qui s'affirme formellement.

Et cette philosophie de la force gagnait des adeptes en Autriche beaucoup, en Italie, assez bien ; en Angleterre même... Il a fallu ce déchaînement guerrier de borussianisme pour ouvrir les yeux au monde et lui apprendre qu'il n'y avait là qu'une négation de la civilisation vraie et une régression vers la barbarie. En Angleterre, à Bornemouth, le Rev. T. Hardy a prononcé un discours où il jette à ses compatriotes un cri d'alarme. Nous y lisons :

Un poète anglais, Charles Kingsley, a ainsi résumé l'influence du Christ : Donner et non prendre ; servir et non commander, mourir et non vivre... Tournez cela à rebours et vous aurez la définition de l'homme selon l'évangile de Nietzsche : il prend et il ne donne pas, il commande et il ne

sert pas, il dévore et il ne nourrit pas, il écrase et il n'aide pas, il lâche la bride à l'égoïsme, aux sens, à tout ce qu'il y a d'animal en lui.

Cela n'est point une exagération. Les disciples du philosophe allemand se nomment eux-mêmes les immoralistes. Ils prétendent être au-dessus du bien et du mal. Si les faits ont pour vous une plus grande force de démonstration, regardez la Belgique, et, par ce qui a été fait là, jugez la doctrine.

Car les disciples de Nietzsche ne sont pas un parti obscur, mais les professeurs officiels et patentés des grandes universités de Prusse. Ils sont les éducateurs des officiers qui combattent les nôtres en ce moment.

Voyons maintenant ce qu'ils leur ont appris : nous y trouverons le contre-pied du droit de la guerre et l'aveu implicite de ce qui s'est fait en Belgique. — Une partie des textes qui suivent ont peut-être déjà passé sous les yeux du lecteur, dans le cours de cette guerre, mais on ne peut trop les souligner et ils viennent ici à leur place.

DOCUMENTS

I. — *Les théoriciens allemands de la guerre.*

En 1902, le grand Etat-major allemand publiait un manuel des *Lois de la guerre sur terre* (Kriegsgebrauch im Landkriege). C'est une sorte de code en contradiction avec le mouvement humanitaire que reflètent les conventions du Congrès de La Haye. Celui-ci cherche à contenir, et l'autre à déchaîner. Le manuel allemand dit :

Les tendances morales du XIX^e siècle ont été dirigées par des considérations humanitaires qui ont assez souvent dégénéré en sensibilité, sinon en sensiblerie... (p. 7).

Toutes les prétentions des professeurs de droit des gens

doivent être délibérément rejetées en principe, comme en opposition avec les principes de la guerre (p. 45).

Une guerre énergiquement conduite ne peut pas être uniquement dirigée contre l'ennemi combattant et contre ses dispositifs de défense, mais elle devra tendre également à la destruction de ses ressources matérielles et morales. Les considérations humanitaires telles que les ménagements relatifs aux personnes et aux biens ne peuvent faire question que si la nature et le but de la guerre s'en accommodent (p. 3).

Or, en 1899, l'Allemagne avait signé, avec les autres Puissances, la convention traçant aux belligérants une règle de conduite et ajoutant que :

dans les cas non prévus, les populations et les belligérants restent sous la sauvegarde des principes du droit des gens tels qu'ils résultent du droit et des usages établis entre les nations civilisées, des lois de l'humanité et des exigences de la conscience publique.

En dépit de la Conférence de 1907, le code allemand reste en vigueur; aux interdictions de la Conférence, il objecte la considération de « l'état de nécessité » : quand il n'y a pas d'autre moyen d'assurer une opération militaire, le fait ne constitue point une violation. Voici une application féroce de ce « principe » : Karl Strupp (dans *l'Annuaire du droit des gens*, 1914) dit :

Une troupe peut être obligée de laisser mourir de faim des prisonniers, si le commandant estime que c'est le seul moyen d'accomplir un ordre qu'il a reçu... Les dispositions du droit de la guerre peuvent être méconnues toutes les fois que leur violation apparaît comme le moyen de réaliser une opération de guerre ou de soutenir la force armée, s'agit-il même d'un seul soldat.

Au commandant de décider, dans chaque cas, si l'on se trouve dans un état de nécessité justifiée (p. 122).

C'est-à-dire que la simple utilité sera arbitrairement érigée en nécessité et dès lors il n'y a plus de loi ni de morale qui tienne. Tout commandant peut fusiller les gens et incendier complètement une ville, comme Visé, parce qu'il a estimé utile de le faire. Il peut recourir, sous ce prétexte, à l'intimidation, au terrorisme, en vue de *prévenir* des actes hostiles (p. 119).

Employer sans ménagement les moyens nécessaires de défense et d'intimidation n'est pas seulement un droit, mais un devoir pour tout chef d'armée.

Nous voilà aux antipodes des Conventions de La Haye, signées par l'Allemagne. D'accord avec les principes moraux énoncés plus haut, la deuxième conférence avait stipulé ce qui suit (art. 34) :

Aucune peine collective, pécuniaire ou autre, ne pourra être édictée contre les populations à raison des faits individuels dont elles ne pourraient être considérées comme solidairement responsables.

Or, dans le commentaire du Règlement de La Haye, Strupp a écrit, à propos des faits de Belgique :

Ce sont des *infractions voulues et délibérées* aux lois de la guerre, mais elles n'étaient qu'une réaction et une menace à l'égard des transgressions déjà commises par l'ennemi ; elles nous apparaissent donc, malgré leur horreur, comme imposées et conformes au droit des gens.

Les exemples de répression collective pullulent.

Pour un fait posé par un agent de police bruxellois, vis-à-vis d'un soldat allemand, l'on condamne

cet agent à cinq ans de prison et... la ville de Bruxelles à une amende de cinq millions !

Pour une prétendue agression d'on ne sait qui, la ville de Wavre est condamnée à 3 millions, l'on brûle tout un quartier, et il est dit : « Les innocents souffriront avec les coupables. »

Par proclamation affichée, Hasselt est menacée de voir fusiller un tiers de sa population masculine si on tire sur des soldats.

Pour Andenne, où la population proteste énergiquement qu'aucune agression n'a eu lieu, le général von Bülow affiche ceci à Liège :

C'est avec mon consentement que le général en chef a fait brûler toute la localité et que cent personnes ont été fusillées.

Lisez : deux cents environ...

Le gouverneur von der Golz fait afficher ceci, pour l'éventualité où l'on détériorerait la voie ferrée ou une ligne télégraphique :

Les localités avoisinantes seront punies sans miséricorde, *peu importe qu'elles soient complices ou non.*

Un correspondant de l'officieuse *Kölnische Zeitung* écrit, au sujet de Tamines, où les Allemands n'avaient été attaqués que par les troupes régulières :

Alors, ne pouvant atteindre ceux qui ont tiré, la rage de nos troupes s'est tournée contre la petite ville : sans remise elle a été vouée au feu et elle est devenue un monceau de ruines.

Il aurait pu ajouter que les officiers, voyant leurs soldats las d'assassiner à coups de fusil, leur firent

employer des mitrailleuses contre les innocents réunis en tas.

Voici deux aveux formels :

A propos du sac de Louvain, un message de télégraphie sans fil venu de Berlin (*Times* du 29 août) dit :

Le seul moyen de *prévenir* les attaques de surprise de la part de la population avait été de déployer une *sévérité impitoyable* et de *faire des exemples qui, par leur horreur, seraient un avertissement* pour tout le pays...

Dans l'officieuse *Gazette de Cologne*, Bloem écrit :

Ceci ne peut être mis en doute : *c'est à titre d'avertissements* qu'ont agi les incendies de Battice, Herve, Louvain et Dinant. L'incendie fatal, le sang versé pendant les premiers jours de la guerre, tout cela a enlevé aux grandes villes belges la tentation de s'en prendre aux garnisons forcément faibles que nous y laissons. La capitale a eu peur et a peur encore de notre vengeance.

(*Kölnische Zeitung* du 10 février 1915.)

Le manuel du grand état-major allemand lui-même dictait ce procédé de guerre :

Que des particuliers soient atteints durement, quand on fait sur eux un exemple destiné à servir d'avertissement, cela est assurément déplorable pour eux. Mais pour la collectivité, c'est un bienfait salutaire que cette sévérité qui s'est exercée contre des particuliers. Quand la guerre nationale a éclaté, *le terrorisme devient un principe militairement nécessaire.*

Le même manuel (*Kriegsbrauch im Landkriege*) juge ainsi le lâche et criminel procédé de se faire protéger par des civils ou des prisonniers contre les balles ennemies :

Moyen rigoureux et cruel, et mesure qui mettait en sérieux

danger la vie d'habitants pacifiques, sans qu'il y eût faute de leur part. Aussi toute la doctrine *non* allemande l'a dénoncé comme une infraction au droit des gens... Il faut répondre à ces appréciations défavorables que ce moyen, dans les circonstances données, était le seul dont on pût attendre quelque effet... Il se justifie par le fait qu'il a obtenu un plein succès.

Clausewitz, le plus fameux des théoriciens allemands de la guerre, a écrit :

La guerre n'a pas d'autres limites que l'épuisement, l'appauvrissement et la destruction du pays.

Ceci est du général von Hartmann :

Le combattant a besoin de passion... Tout effort militaire est personnel avant tout. Il exige que le combattant soit affranchi totalement des entraves d'une légalité gênante. Violence et passion, voilà les deux leviers principaux de tout acte belliqueux.

Du même :

Une dureté et une rigueur apparentes se changent en leurs contraires lorsqu'ils ont pu produire chez l'adversaire la résolution de demander la paix.

Le feld-maréchal von Hindenburg, dans une interview récente publiée dans la *Neue Frei Presse* de Vienne et reproduite par le *Berliner Tageblatt*, a déclaré :

On ne fait pas la guerre avec de la sentimentalité. Plus la guerre est faite impitoyablement, plus elle est humaine, au fond, car elle prendra fin d'autant plus vite.

L'événement a prouvé le contraire : au lieu que cette férocité amenât les peuples à composition, elle leur a fait comprendre l'obligation absolue qui s'impose de sauver la civilisation menacée par le Borrussianisme.

II. — *Leurs formulaires.*

Après cela, le jour est fait sur les exactions commises en Belgique. Ces textes les annoncent, les préconisent et les reconnaissent. Alors on pourrait s'arrêter ici et mettre le point final.

Cependant, il nous faut encore noter les guides à l'usage des officiers allemands, car ils enseignent l'application de la doctrine monstrueuse. Les journaux ont cité déjà l'Interprète militaire *Zum Gebauch in Feindesland*, par le capitaine Scharnefort, professeur à l'Académie de guerre. Le régime à imposer aux populations y est prévu. L'on indique le moyen de battre monnaie par l'amende imposée à la ville ou à la commune déclarée solidaire d'actes de malveillance « commis » sur son territoire. Comment faut-il procéder? Le manuel répond :

Avancer rapidement, paraître brusquement devant la localité, la cerner par la cavalerie d'abord, puis par une partie de l'infanterie, entrer avec le gros de l'infanterie, fouiller la localité, saisir des otages, occuper la mairie.

Le manuel fournit même la formule de l'extorsion :

Une amende de 600.000 marks, motivée par une tentative d'assassinat faite par un... sur un soldat allemand, a été imposée à la ville d'O... par ordre de...

On a fait des efforts inutiles pour en obtenir la remise ou la réduction.

Le délai fixé pour le paiement expire demain 17 décembre, à midi.

On recevra les billets de banque, le numéraire et l'argenterie.

Une autre formule que l'on trouve dans le manuel mentionne une contribution fixée au triple du budget des recettes ordinaires de la localité : les habitants devront acquitter « dans les 48 heures trois années du montant de leur contribution » ; la mise en liberté des conseillers municipaux et des otages dépendra « du résultat satisfaisant de ces versements ».

Notre auteur regarde la prise d'otages et leur mise à mort, en cas de non-exécution des instructions données, comme étant parfois « le seul moyen de frapper de terreur la population... ». Il trouve parfaitement légitime que l'armée d'invasion et d'occupation se serve de la population civile comme bouclier pour se protéger contre les coups et entreprises de l'armée régulière.

J'ai eu en main et je sais où se trouve un autre formulaire égaré par un officier :

Franzosisches Tornisterworter buch, par von Weltzien, oberleutnant im infant. reg. 26 Kdt zur Kriegsakademie. Dans la première partie, géographie, mesures, monnaies de France. Uniformes.— Dictionnaire. Puis, phrases françaises toutes faites. Exemple :

... Montrez-moi ma chambre. Ce bouge ? Vous n'y pensez pas ! Ouvrez les portes, je vais chercher moi-même une chambre. J'ai grand'soif. Je voudrais faire un petit somme. Pendant ce temps mes effets sécheront devant le feu. Vous répondez de ce que rien ne brûlera. Encore un verre de vin, s.v.p. N'avez-vous pas de meilleur vin ?... Nous désirons nous coucher. Cette fenêtre donne-t-elle sur la rue ? Donnez-moi quelques provisions à emporter. Remplissez de vin ce bidon.

...Halte ! Où allez-vous ? ...Marchez devant moi ! Silence ! Ne parlez que quand je vous interroge. Vous me semblez suspect. Où est votre portefeuille ? Il faut que je vous fouille. A la première tentative de fuite, vous serez fusillé.

... Avez-vous vu de la cavalerie ? Dites-nous la vérité. Le moindre mensonge pourrait vous coûter la vie. Restez auprès de mon cheval. A la première tentative de fuite ou si vous essayez de m'égarer, je vous envoie une balle...

...Monsieur le maire, j'ai ordonné de réquisitionner ici des vivres et du fourrage... Si vous résistez, je vous arrête. Toute résistance de la part des habitants sera sévèrement punie.

... Je prends cette vache et cinq moutons. Fournissez-moi 300 œufs. Vos poules ne pondent pas ? Dans ce cas, elles sont inutiles. Nous allons les prendre et les saigner. Choisissez entre les poules et les œufs. Mettez ce beurre dans un pot... etc.

A l'hôtel : ... Faites cesser les joueurs de billard. Le bruit des billes nous empêche de nous entendre. Dites à ces gens de se tenir tranquilles... Sinon, ils seront mis à la porte.

... La commune aura à payer une forte contribution. — Toute attaque dirigée contre l'un de mes hommes sera punie de mort. — Le village sera rasé. Le maire sera fusillé. Deux fourriers resteront jusqu'à l'arrivée des troupes. Vous répondrez sur votre tête de leur sécurité.

Au regard de la pratique courante, ces formules sont encore modérées. Il fallait voir, à Liège, l'insolence des envahisseurs, aux premiers jours de l'occupation. Un trait entre mille : des officiers entrent dans une boulangerie ; un capitaine s'adresse au maître de la maison en lui appuyant le canon de son revolver sur la poitrine. A quelques jours de là, il revient sans armes. Le boulanger va à lui et, soudain, violemment, claque des mains. L'officier sursaute, effrayé. Ah ! capitaine, fait l'autre, vous n'avez plus votre joujou aujourd'hui ; c'est peu gentil à moi de vous causer un tel saisissement, n'est-ce pas ?

Certains officiers, qui s'étaient installés chez

des habitants, firent étrangement honneur à la « Kultur », M. N..., professeur à l'Université, était absent avec sa fille malade, et elle mourut. Il revint ensuite à Liège et trouva sa maison bouleversée. Un jeune officier y avait séjourné. Il avait notamment lacéré les robes de la défunte, déchiré ou maculé des manuscrits. Or, grâce à un carnet de notes oublié, M. N... constata que cet hôte distingué n'était autre que le fils d'un confrère d'Allemagne qui depuis bien longtemps lui soumettait par correspondance des questions scientifiques. M. N... lui en donnait les solutions à titre gracieux. Coïncidence curieuse et bien démonstrative.

CHAPITRE II

CALOMNIES SYSTÉMATIQUES

Les textes nous ont montré ce que, dans le système allemand, il faut faire à la guerre;

Puis comment il faut procéder.

Reste à voir comment on peut s'en justifier.

Les documents que nous allons apporter ici, ce sont les fables créées de toute pièce en Allemagne afin de noircir les victimes et d'exciter la haine. Les inventions portent en elles-mêmes leur condamnation, tant leur fausseté est visible; elles ne contiennent pas un mot de vrai. Pour en faire justice, il suffit de les exhiber.

Voici d'abord un ouvrage de propagande publié en Allemagne, et dont un exemplaire nous a été communiqué, faveur assez rare, car les Allemands n'osent montrer à l'étranger les lourdes calomnies qu'ils font avaler à leurs compatriotes.

La brochure porte ce titre : *die Wahrheit über den Krieg* (la Vérité sur la Guerre). Elle a pour auteurs une bande de « hauts personnages » que nous voulons ici mettre au pilori :

Paul Dehn, Schriftsteller, Berlin.

Dr Drechsler, Direktor des Amerika-Instituts, Berlin.

Matthias Erzberger, membre du Reichstag, Berlin.

Prof. Dr Francke, Berlin.

Dr Ernst Jack, Berlin.

D. Naumann, Mitglied de Reichtags, Berlin.

Graf von Oppersdorff, membre du preussischen Herrenhauses.

Graf zu Reventlow, Schriftsteller, Charlottenburg, m. des Reichtags.

Dr Paul Rorhbach, Dozent an der Handelshohschule, Berlin.

Dr Schacht, Direktor der Dresdner Bank, Berlin.

Nous lisons :

Page 92. — D'un médecin danois, docteur HINDHEDE, racontant ce qui se serait passé en Belgique : Les Allemands sont jetés hors du pays et, en route, on les traite moins bien que des animaux. Les Allemands simplement soupçonnés d'espionnage sont journellement fusillés en grand nombre. J'ai été étonné de constater que les hommes se conduisent comme des animaux. Un matelot a vu que la foule arrachait les vêtements à des dames allemandes, enduisait tout leur corps de couleur noire et les chassait ensuite entièrement nues. D'autres matelots ont vu que l'on déshabillait entièrement trois religieux pour les maltraiter ensuite de la façon la plus abominable.

Des témoins oculaires anversoïs :

Des filles flamandes et françaises ont arraché les vêtements de pauvres serveuses allemandes et les ont traînées par les cheveux dans la rue. La police et la garde civique laissaient faire et participaient même à ces atrocités. Place de Meir, se trouvait le cadavre d'une femme poignardée ; des femmes lui crachaient au visage et la piétinaient.

Page 93. — A Bruxelles, un hôtelier allemand, Weber, fut massacré, de même que le boucher Deckel, qui habitait la ville depuis 1880, et le droguiste Andernach. (Ils vivent !)

A l'hôpital militaire d'Aix-la-Chapelle, s'est trouvé un soldat qui avait été jeté du premier étage d'une maison où flottait le drapeau de la Croix Rouge.

Les Belges ont saisi un petit enfant allemand par les bras et l'ont écartelé ; ils ont tué à moitié des femmes et tout volé aux voyageurs.

Dans un village belge, un cabaretier a planté un couteau dans le bas-ventre d'un officier, pendant que celui-ci buvait le verre qu'il lui avait offert.

Les Belges ont jeté des Allemands dans les hauts-fourneaux.

Page 94. — Dans une maison où il n'y avait que des femmes, un coup de feu fut tiré par l'une d'elles dans le dos d'un officier, pendant que celui-ci vidait son verre.

Un petit garçon offre des cigarettes à un soldat et tire en même temps sur lui.

Dans les bois de Gemmenich, on a tiré sur des chauffeurs d'auto.

D'un soldat blessé : « Un individu a coupé la jambe à un soldat au moyen d'une scie. »

Page 95. — La Belgique a refusé l'offre de l'Allemagne, favorisé ses ennemis, voulu la guerre. A Liège, beaucoup de civils ont pris part aux combats, malgré les usages de la guerre, ils ont tué des blessés et des médecins.

Pages 64-69. — Les Allemands se comportent de façon irréprochable envers les étrangers devenus leurs ennemis; la Russie, la France, la Belgique, au contraire, se sont rayées de la liste des peuples civilisés en maltraitant, pillant et masacrant les Allemands et les étrangers qui se trouvaient dans leur pays au moment de la déclaration de guerre.

Page 82. — Il y a eu peu de troupes allemandes à Liège, mais elles ont atteint leur but, grâce à leur bonne préparation, leur bravoure, l'énergie de leurs chefs et l'aide de Dieu. Les Belges ont mal combattu. Les civils, même les femmes, ont tiré sur les troupes allemandes, même sur les médecins et les blessés. Les Belges avaient plus de troupes à Liège que les Allemands.

Page 83. — Après l'ouverture des hostilités, des officiers français, accompagnés de troupes, se sont rendus à Liège pour instruire les troupes belges dans la manière de défendre la forteresse.

Page 87. — Un journaliste belge dit : Les Allemands se comportent bien à Liège; ils paient tout au comptant. Les Allemands occupent les édifices publics; ils ne sont pas logés chez l'habitant. Partout des drapeaux belges; nulle part des drapeaux allemands.

Page 91. — Chez le curé de Lixhe, on a trouvé deux fusils dont il ne savait pas indiquer la provenance. On a fusillé le

curé de Berneau (et il vit!) qui, du clocher, avait tiré sur les Allemands.

Page 78. — (Le libelle signale ici comme un mensonge une pure vérité) : Le 9 août, donc deux jours après la chute, on télégraphiait encore à la presse hollandaise : *Les forts de Liège sont encore entre les mains des Belges.*

Page 89. — La population civile belge tire de chaque maison, de chaque buisson touffu, avec une haine absolument aveugle, sur tout ce qui est allemand. Déjà le premier jour, nous avons eu une quantité d'hommes tués ou blessés par la population civile. Les femmes aussi bien que les hommes y ont pris part. De plus, on a tranché la gorge, pendant la nuit, à un Allemand qui était au lit. ... Une autre maison avait arboré le drapeau de la Croix-Rouge ; on y met cinq hommes, et le lendemain les cinq hommes étaient poignardés.

Dans un village près de Verviers, nous avons trouvé un soldat isolé, les mains liées derrière le dos et les yeux crevés.

Une voiture de la colonne automobile partie pour Liège s'arrête dans un village. Une jeune femme s'avance vers le chauffeur, lui met soudain un revolver devant la figure et l'abat. Naturellement, la fusillade suit aussitôt, mais ni ceci ni l'incendie n'effraient le peuple.

Devant ces faits, comment le sang ne bouillirait-il pas dans les veines ? Comment la colère n'enlèverait-elle pas la réflexion ? Et voilà que les Belges s'étonnent lorsque nous procédons sans miséricorde contre la population civile que l'on soupçonne être l'auteur de ces faits.

Le cœur cesse de battre et le *civis germanicus sum* est devenu une parole fière quand on voit l'attitude de notre magnifique armée, mais il saigne d'autant plus lorsque nos pauvres hommes doivent verser le sang sous le fusil à ballettes d'un paysan ou le couteau de cuisine d'une Belge fanatique, et alors on prendrait de mauvaise part que l'on fit disparaître du sol les villages où nos gens sont exposés à de pareilles attaques.

Un témoin hollandais dit au sujet de Liège : « On tirait des maisons ; des jeunes garçons et des femmes lançaient des pierres aux soldats et même des vieillards tiraient de derrière la porte sur les troupes qui s'avançaient. Celles-ci abattaient ce qui se trouvait sur leur chemin, d'après les usages du droit de la guerre. »

ILS N'OSERONT JAMAIS...

De toutes ces affirmations, que des membres du Reichstag et d'autres notabilités prennent sous leur bonnet, *il n'y a pas une seule ligne qui ne soit un mensonge*. Les témoignages cités n'existent pas et les faits sont *inventés de toutes pièces*.

En présence d'une dénégation telle que la nôtre et qui serait ratifiée par toute la population, n'est-ce pas le moment, pour M. von Bissing et les dix signataires du libelle, d'accepter l'appel à une Commission internationale ? N'est-ce pas le moment, pour M. von Bissing, de se rallier à cette proposition, puis d'exhiber les preuves qu'il prétend posséder ainsi que les rapports de la Commission militaire et du juge civil qui ont procédé à l'enquête ?

Ils n'accepteront pas ; ils ne l'oseraient jamais. Donc ils sont jugés.

Voyons maintenant en quelle grotesque compagnie ces messieurs se rangent quand ils participent à pareille campagne.



LA PRISE DE LIÈGE. — L'on sait que les douze forts de la position de Liège sont très éloignés de la ville ; le périmètre de leur ligne a une étendue d'environ 35 kilomètres. La ville même est ouverte ; elle n'a point de fortifications : ni fossés, ni remparts, ni murs, ni portes. Les longs inter-

valles entre les forts n'étant défendus que par de petites troupes et le terrain étant extrêmement accidenté, l'armée allemande devait fatalement passer par l'un ou l'autre de ces intervalles et pénétrer en ville dès les premiers jours. C'était aux forts à résister, et comme ce ne sont que des forts d'arrêt, leur rôle utile consistait simplement à retarder de quelques jours l'ennemi afin de donner aux puissances garantes de la neutralité belge le temps d'intervenir.

L'on ne pouvait donc se faire aucune illusion sur l'entrée presque immédiate des Allemands dans la ville même et nul ne pouvait songer à y mettre obstacle. Aussi, ayant apparu le mardi 4 août aux intervalles des forts, et ayant bombardé la ville le jeudi, ils y pénétrèrent le vendredi 7 août ; sans y recevoir et sans tirer un coup de fusil. Ils avaient, comme on l'a vu, chargé les ponts de civils et ils s'avançaient dans les rues précédés d'une colonne de prisonniers afin de se protéger contre toute attaque éventuelle. L'auteur de ces lignes assistait à leur défilé sur la place de la Cathédrale et au Vinâve d'Ile. Et il était sur le Marché, devant l'hôtel de ville, quand un officier et six soldats y pénétrèrent après avoir traversé la place sans le moindre incident.

AUTOUR DES FORTS. — Nos troupes s'étaient battues à merveille les jours précédents, mais elles étaient si inférieures en nombre et la soudaineté de l'invasion avait été telle qu'à Liège on oublia d'évacuer sept cent trente-neuf prisonniers de guerre, capturés la veille et internés à la prison

Saint-Léonard. En prenant possession de la ville, le général allemand n'eut qu'à envoyer par un civil l'ordre de les relâcher, et leur colonne, désarmée, traversa la ville au milieu du même calme qui les avait accueillis à leur arrivée.

Voilà la vérité toute simple, qu'il est extrêmement aisé de contrôler. Donnons maintenant la parole aux Allemands.

D'abord, l'héroïque général von Emmich, qui avait passé les ponts en s'abritant derrière des centaines de paysans garrottés, télégraphie qu'il a pris d'assaut la forteresse de Lüttich.

La presse allemande rapporta ce haut fait d'armes sous les plus vives couleurs. Elle fit grand succès, par exemple, à la lettre d'un soldat à sa fiancée. Nous en tirons ce passage de la traduction qu'en donnait, le 12 août, le germanophile *Limburger Koerier* :

Nous nous précipitons dans la ville sans soupçonner le grand danger qui nous menaçait... A Liège même, une pluie dense de balles tomba sur nous des deux rangées de maisons.

Ce n'était pas une bataille, mais une boucherie. Les lourdes portes furent enfoncées et tout ce qui fut trouvé derrière livré à la mort. Par milliers les morts et les blessés tombaient au coin des rues. Ma chère Anna, dispense-moi de te décrire d'une façon plus détaillée ce tableau d'horreur..., etc...

Le numéro du 12 août du *Limburger Koerier* contient une dépêche du 10 août, signée von Stein, chef du quartier général de l'armée allemande, et où l'on trouve cette assertion :

Les Belges ont eu pour garder leurs fortifications (pour autant qu'on peut s'en rendre compte) *plus de troupes* qu'il

n'y en eut de notre côté pour prendre part à l'assaut ¹.

Et l'on ajoute :

La difficulté venait de ce que nous n'avions pas notre grosse artillerie. Quand nous l'eûmes ainsi que nos forces, le diable n'aurait pu nous déloger, tant notre situation était redoutable.

En Allemagne, des cartes postales étaient vendues avec des pseudo-photographies de la prise de Liège. J'en ai envoyé un exemplaire à la Commission d'enquête officielle : la ville est entourée d'une double enceinte de murs énormes ; l'armée allemande force les lourdes portes ; le ciel est zébré de projectiles en feu ; les zeppelins dominent le tout. Et en médaillon, à gauche, le portrait de von Emmich radieux.



Au cours de notre récit des événements de Liège, nous avons montré la Croix-Rouge allemande coopérant aux vols et aux actes de vandalisme. Dans une feuille volante, imprimée chez Mattenklott, à Berlin, le nommé Herrmann Consten, qui était au service de la Croix-Rouge à Liège, raconte ce qui suit :

Je cherchai à l'hôpital de Liège des amis d'Aix-la-Chapelle que j'avais perdus. J'appris alors par des blessés allemands que les Belges ne tuaient pas seulement les blessés et les

1. Confer page 111 : Déclaration du gouvernement allemand qui constate la « résistance héroïque des troupes belges contre des forces bien supérieures ». Plus tard, l'état major allemand a fixé à 43.700 hommes ses pertes devant Liège, alors que l'effectif belge, garnisons des forts comprises, n'excédait guère la moitié de ce chiffre.

dépouillaient, mais qu'ils torturaient aussi les blessés et les prisonniers de la manière la plus cruelle. Ainsi on coupa, avec la scie, aux blessés et aux prisonniers, les jambes du corps vivant, on leur creva les yeux et on leur coupa les oreilles, etc. Même les femmes participèrent à ces cruautés. Je parlai à l'hôpital allemand avec quatre blessés, qui me racontèrent de quelle manière ils étaient blessés et faits prisonniers et qui ont vu du second étage d'une maison où ils étaient internés, sans armes et sans possibilité d'aider, de quelle manière on a fondu sur un officier allemand, lui crevant les yeux et lui coupant les oreilles.

*
* *

« LE COUVENT DES JÉSUITES. » — Voici encore un exemple des récits que la presse servait alors au public allemand.

La *Kölnische Zeitung* publie la relation suivante qu'un Jésuite aurait faite à un de ses collaborateurs. L'article est reproduit dans *Het Nieuws van den Dag*, d'Amsterdam, du 20 août. (Nous abrégeons fortement, car il y en a plus d'une colonne.)

Il s'agit de l'incendie du couvent des Jésuites situé tout près de Liège, sur une colline, à 600 mètres environ d'un fort du sud.

On n'y savait rien de la guerre parce qu'on ne lisait point les journaux et qu'on n'y parlait pas, en vertu d'un vœu de silence.

Jeudi 6 août, le frère en question était de garde avec d'autres frères, de midi à minuit. A 11 h. 1/4, il vit un dirigeable qui reparut plusieurs fois et jeta jusque vers minuit douze bombes sur les forts.

Vers deux heures, il entendit une fusillade et des cris venant de la ville. A 4 heures, la cloche les appela à l'église et ils virent des verrières poussées vers l'intérieur par la pression d'air des explosions. Comme d'habitude, les portiers ouvrent le porche à 6 heures, mais quelle surprise! Des centaines de Belges des environs faisaient l'assaut du couvent. De

peur qu'ils ne le pillent, les portiers font tous leurs efforts pour les repousser.

Un père leur crie : « Allez-vous-en, vous aurez tout ce que vous voudrez. » Mais cette populace saisit des couteaux et assassina vingt frères et un père. Moi-même, dit le frère, je me précipitai pour sonner le tocsin. Armés de pelles et de fourches, les frères repoussèrent l'attaque et dispersèrent la horde. Un frère belge ayant également une fourche, mais voyant que les assaillants étaient non des soldats allemands, mais des compatriotes, tourna son arme contre nous, ses frères, en s'écriant : « Vous êtes fous ! Vous êtes fous ! » Après une courte mêlée, sa fourche lui fut arrachée des mains ; ils l'empoignèrent et le lancèrent par-dessus le mur. Il avait non seulement tourné ses armes contre ses frères, mais, ce qui était plus grave, enfreint le vœu du silence !

Cette lutte avait duré à peine un quart d'heure lorsque les frères remarquèrent que les Belges avaient mis le feu à deux coins de leur couvent. Cette épreuve, toute grave qu'elle fût, ne nous fit point rompre le vœu du silence. Nous regardions muets les flammes, lorsque le supérieur, auquel ainsi qu'à tous les pères il est permis de parler, nous cria : « Allez et sauvez ce que vous pouvez ! » Mais lorsque nous demandions par téléphone les pompiers de Liège, apparurent, à notre grand effroi, les militaires allemands. Ceux-ci nous prirent sous leur protection. Ils avaient huit automobiles ; on y mit et on emporta vers l'Allemagne nos trésors d'une valeur inappréciable ; des tableaux enlevés à la hâte de leurs cadres et nos encensoirs en or.

Les frères prirent les effets les plus nécessaires et partirent au nombre de 350 vers la frontière allemande. Il ne resta au couvent qu'un frère de 80 ans qui avait dit : « Je veux mourir ici. »

Voilà ce que l'on ose servir au plus grand journal rhénan, à la *Kölnische Zeitung*, un organe officieux de l'empire.

Le nom du correspondant est Adolf Mannchen.

Il est presque superflu de démentir ce conte ridicule. Dès la déclaration de guerre, les pères Jésuites de Liège ouvrirent dans leur vaste collège,

rue Saint-Gilles, une ambulance qui fut un modèle du genre. Des milliers de blessés y furent soignés, ennemis comme amis. Il n'existe aucun établissement près de Liège ni au pays de Liège comptant des centaines de religieux, ni même cent, ni cinquante. Le silence n'est de règle nulle part que chez les Trappistes et il n'y en a point dans la contrée; la « populace » de Liège n'a attaqué aucun couvent; il n'y a pas eu la moindre apparence de troubles; bref, le récit est faux de tout point, inventé sciemment, dans le but d'exciter la population rhénane contre les Belges et de la forcer à approuver ou à admettre les horreurs perpétrées par l'armée.

Les hautes personnalités et les autorités allemandes participent à cette honteuse campagne. Exemples :

VON BISSING. — Le 28 août, le baron Von Bissing, alors à Munster, adresse une proclamation à la population du ressort du 7^e corps d'armée. Il y dénonce « l'ignominieuse institution des francs-tireurs de Belgique » et il ajoute des observations où la passion haineuse et l'instinct cruel gonflent le style comme un venin. Nous avons reproduit en partie ce document.

Le COMMANDEMENT EN CHEF de l'armée adhère à ces accusations :

Berlin, 27 août. — Le *commandement en chef* de l'armée allemande proteste contre les insinuations de nos ennemis, déclarant que les Allemands feraient la guerre d'une façon cruelle. Si des mesures sévères ont dû être prises, elles ne le furent qu'à la suite de lâches agressions contre nos soldats, agressions auxquelles prennent part jusqu'aux femmes, et de cruautés bestiales dont ont été victimes les blessés.

Seuls, le gouvernement et les autorités du pays investi sont responsables de la sévérité de nos procédés; ils ont procuré des armes à la population afin de lui permettre de participer à la guerre.

Les informations de la presse étrangère, accusant les Allemands de chasser les populations devant eux, sont des mensonges, inventés par des gens sans foi. Tous ceux qui connaissent la haute culture de notre peuple devront être de notre avis.

LA PRESSE OFFICIEUSE. — La brochure officielle : *Die Belgischen Greueltaten*, va jusqu'à affirmer (p. 38) que le Gouvernement belge a promis à la population civile une récompense de 50 fr. pour chaque soldat allemand tué.

Le 28 août, la KÖLNISCHE ZEITUNG écrit :

C'est le gouvernement belge qu'on doit rendre responsable de ce qu'en Belgique des villes et des villages ont dû être rasés... D'abord il a développé la résistance par la diffusion de calomnies grossières contre nos troupes. Ensuite, il a fait distribuer des armes et maintenant que cette résistance tend à diminuer, il l'excite encore.

Un aumônier allemand raconte, à l'évêché de Liège, qu'une femme, dissimulant un baquet d'eau brûlante et le berçant sur ses bras comme si c'était un petit enfant, attira l'attention d'un Allemand. Celui-ci s'avança pour caresser l'enfant et la femme lui jeta l'eau à la tête!!!

Un Liégeois rentré de Cologne rapportait que le public allemand avait la tête farcie d'histoires absurdes. Les mensonges les plus odieux circulaient; les fables les plus idiotes étaient admises. La victoire était considérée comme certaine.

L'on voyait beaucoup de cartes-postales avec caricatures. Presque toutes ces plaisanteries étaient

plates, grossières ou incongrues. Exemples : un militaire cherche un « buen retiro » et on voit une série de W.C. avec les inscriptions : Liège, Namur, Maubeuge, etc. Un Allemand est installé dans chacun ; la légende dit : *Plus rien de libre*. — Ailleurs, c'est un Allemand qui a déculotté un allié et le frappe à tour de bras.

Au sujet de la conduite de la population civile belge vis-à-vis des troupes allemandes, le professeur docteur Pickel écrit de Bruxelles au *Berliner Tageblatt* que, même la nuit, on devait porter le revolver à la ceinture parce qu'on n'était pas sûr de sa vie.

A ce propos, un Allemand très âgé, établi à Liège, a raconté ce qui suit à l'auteur de ce livre :

Un médecin allemand militarisé m'a dit : « Je suis ici depuis quelque temps et je m'étonne : aucune population ne m'a jamais fait aussi bonne impression. Voyons, vous pouvez en parler à bon escient, qu'en pensez-vous ? »

— « Oh ! répondit l'Allemand de Liège, j'ai la conviction que les civils n'ont absolument rien à se reprocher. Mais les Prussiens ont agi ici comme chez nous en 1866, avec cette différence qu'en cinquante ans ils se sont encore... perfectionnés. »

— « Vous croyez ? fit le médecin... C'est abominable. Je le pensais bien. Et dire qu'à Cologne on me persuada de m'armer jusqu'aux dents et de ne dormir qu'avec un revolver sur la table de nuit. »



A Berlin.

Le Berliner Tageblatt dit :

Les francs-tireurs ont été transportés en Allemagne comme prisonniers de guerre, à la plaine d'exercice de Munster. Parmi eux se trouve un garçon de huit ans, des gamins de treize à seize ans et deux jeunes gens ci-devant étudiants à Heidelberg. Pendant le voyage de la frontière occidentale à Hanovre, un franc-tireur voulut sauter du train. Il fut écrasé par un autre sur les rails d'à-côté. Un paysan gigantesque jetait des pièces d'or et sa montre d'or par la fenêtre. Alors il voulut égorger une sentinelle. Il dut être tué au moyen de plusieurs coups de baïonnette et d'une balle.



Le R^d Dryanders, premier prédicateur de la Cour, est sollicité par un ecclésiastique français d'adopter de commun accord des règles à préconiser en vue de rendre la guerre plus humaine. Le *Lokal Anzeiger* de Berlin a publié sa réponse. La voici en substance :

Nous ne pouvons pas faire croire qu'en Allemagne une telle mesure soit nécessaire pour que la guerre soit menée d'une façon conforme aux conceptions chrétiennes et aux exigences de la miséricorde et de l'humanité. Il va de soi que la guerre doit épargner les gens sans armes et les faibles et secourir, sans aucune distinction, les blessés et les malades. Nous avons la conviction fondée que cette règle est en vigueur dans toute notre armée et que *de notre côté on lutte avec une haute mesure de discipline, de conscience et de douceur, comme il n'y en a jamais eu d'exemple dans l'histoire du monde*. Nous n'avons été nulle part cruels sans raison. Certes la protestation des consciences chrétiennes doit s'élever, mais c'est contre *les peuples qui ont agi de façon honteuse... De-*

puis l'empereur jusqu'au simple journalier, on ne trouverait pas cent hommes ayant désiré la guerre avec nos voisins. C'est ainsi que nous, Allemands, ressemblons à un homme pacifique sur lequel tomberaient en même temps *trois hyènes assoiffées de sang*. Si l'Angleterre, en cela, fait hypocritement état de la violation brutale de la neutralité belge, il ne vaut pas la peine de répondre à cette objection non fondée. Celui qui lutte pour sa vie ne se demande pas si, ce faisant, il casse la porte grillée de son voisin.

Mille scandaleuses calomnies pourraient être citées. Enfin, pour fermer le cortège, vient le Kaiser, télégraphiant à M. Wilson, président des Etats-Unis, que la population belge, même les femmes et le clergé ont commis des atrocités qui justifient les représailles.

Parmi tant d'accusateurs, quels sont ceux qui trompent et quels sont ceux qui ont été trompés ? L'on voudrait que les derniers fussent plus nombreux que les premiers, mais leur imprudence les rend coupables aussi. Quant aux calomniateurs conscients, ceux-là ont atteint le comble de l'infamie.

C'était fatal : la terrorisation, même quand on l'a préconisée d'avance, devient inavouable dans sa réalisation criminelle : alors naît un nouvel « état de nécessité », et nécessité ne connaît pas de loi : « Not kennt kein Gebot ! » On noircit la victime, on la déshonore, on la voue à l'exécration. Et l'abîme appelle l'abîme. Mais dans la religion de Thor, on dira : Celui qui lutte pour sa réputation ne se demande pas si, ce faisant, il casse celle de son voisin.

VOX POPULI

Cependant, sans parler du jugement de Dieu, il est un tribunal que l'imposture n'a pu égarer : c'est l'opinion. Le monde entier s'est dressé devant le crime de l'Allemagne.

Certes, il y eut d'abord quelque hésitation. On ne pouvait pas croire... A première vue, on ne démêlait pas la vérité, dans ce drame imprévu, troublant, affreux au-delà de toute expression. La région suppliciée était séquestrée dans un cercle de feu et de fer. A Liège même, on ne savait, on ne comprenait pas. Une répression atroce se combinait avec les griefs les plus violents à charge de la population ; la presse même douta un moment. A Bruxelles un peu, en France surtout, des journaux crurent à un soulèvement héroïque, désespéré, inouï. Et quelques hauts bourgeois, de ceux qui ne connaissent jamais bien le peuple, étaient perplexes... Puisque les Allemands l'affirmaient si énergiquement !...

N'avons-nous pas montré les troupeaux de malheureux arrachés de leur lit au petit jour, entraînés, tête-nue, pieds nus parfois, en négligé, à travers la pluie et la boue, vers les forts, sur les ponts ; n'avons-nous pas dit qu'ils éveillaient la méfiance

de Liégeois qui se demandaient quelle folie ces gens avaient bien pu commettre ?

Dans d'autres temps, l'infamale machination eût pu réussir. L'on comprend que, interpellé par M. R... en ces termes : « Vous ne redoutez donc pas le jugement de l'Histoire ? », le conseiller allemand T... ait répondu : « L'histoire, c'est nous qui la ferons. » Ils étaient déjà à l'œuvre !

Mais non, la fourberie ne pouvait pas tenir. Il y a trop d'opprimés réduits matériellement à l'impuissance, mais gardant leur âme inébranlable. Il y a, pour quelques faibles, trop de témoins irrécusables, attentifs au drame. Et si, à l'intérieur, la presse est supprimée ou bâillonnée, au dehors, elle divulgue, elle démasque, elle déjoue et elle dénonce à la face de l'univers. N'y a-t-il pas, de par le monde civilisé, une conscience générale ayant le souci des lois de l'humanité et qui défend l'Opinion contre les entreprises perverses de l'Erreur ? Si, sur les quarante-quatre puissances signataires des conventions de La Haye, il s'est trouvé un prévaricateur qui a pu en corrompre un second, les autres ont conservé le respect des engagements et un jugement sain. Leurs suffrages sont acquis aux victimes de la cruauté unie à la calomnie.

Parmi tant de protestations surgies de tous les points du monde, nous n'en rappellerons que deux.

L'on sait qu'émues et effrayées du scandale universel 93 personnalités universitaires allemandes avaient lancé un *Appel aux nations civilisées* : avec une véhémence insensée, elles niaient radicalement tout ce qui était reproché à l'armée allemande.

(Ce document extraordinaire se trouve reproduit dans la *Gazette de Cologne* du 4 octobre 1914, n° 1096.)

Voici quelques passages de la réponse que leur adressa M. Church, président de l'Institut Carnegie aux Etat-Unis :

Réponse de M. Church, président de l'Institut Carnegie, à Pittsburg, à l'appel de l'Allemagne intellectuelle au monde civilisé.

Lettre adressée à M. Schaffer, à Berlin.

Je ressens un sentiment de pitié en constatant la non-opportunité avec laquelle le peuple allemand cherche à s'attirer les sympathies de l'Amérique dans ce conflit.

..... Dans votre lettre, vous dites : « Il n'est pas vrai que nous avons violé la neutralité belge. » Les 93 signataires ont-ils bien lu la lettre qu'ils ont signée ? Des intellectuels d'une mentalité aussi élevée peuvent-ils souscrire aussi délibérément à une affirmation non fondée ? Est-il un seul de mes 93 honorés correspondants qui ait lu l'appel au peuple américain du chancelier impérial, publié le 15 août dans vos journaux ?

Je crois que non, car, dans ce document, le chancelier disait : « Nous fûmes obligés de passer outre à des protestations *justifiées* des gouvernements luxembourgeois et belge. Le mal que nous commettrons (je parle franchement), nous nous appliquerons à le réparer quand notre but militaire sera atteint. » Que dira la conscience honnête du peuple allemand quand, malgré sa passion pour la guerre, il comprendra l'horrible signification de la confession de son chancelier impérial ?

Le mal que nous commettrons ! La ruine et le saccage d'un pays qui ne vous a pas attaqués ; le massacre de ses fils, la réquisition de ses biens, la destruction de ses villes avec leurs foyers heureux, leurs beaux monuments historiques et les travaux inestimables du génie humain !

Le mal que nous commettrons ! Et pour comble, quand la population affolée, désespérée, voyant ses fils tués et ses

demeures en flammes, fit feu par les fenêtres ¹, vos troupes, avec une barbarie féroce, la passa au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe.

Le mal que nous commettrons ! Oh ! docteur Schaffer, si jamais la situation était renversée et que les soldats étrangers fouleraient de leurs pas les rues de Berlin, si vous-même et mes 93 correspondants vous voyiez vos maisons détruites, en ruines, vos fils tués dans les rues, vous aussi ne tireriez-vous pas sur les envahisseurs impitoyables ? Pour ma part, je sais bien que je le ferais.

Votre allusion au militarisme allemand évoque en moi la conviction que cette guerre commença à l'état latent, il y a 25 ans, lorsque l'empereur Guillaume II monta sur le trône, se déclara le champion suprême de la guerre et commença à préparer son peuple en vue de celle-ci. Ses propres enfants, dès leur plus jeune âge, furent élevés en soldats, habitués à l'idée d'un massacre futur ; et ici, en Amérique, nous ne connaissons sa propre fille que par une photographie en uniforme de colonel !

..... Et nous constatons, à l'examen des moindres enseignements que nous donnent votre Empereur, ses enfants, ses soldats, ses hommes d'Etat, que l'Allemagne se considère comme une nation séparée du reste du monde, supérieure à lui et décidée à maintenir cette supériorité par la guerre. En opposition avec cet esprit de nationalisme étroit et destructif, nous avons, en Amérique, appris à placer les principes humanitaires au-dessus de l'idée de race, de sorte que nous aimons tous les hommes, dans notre pays. C'est pourquoi nous ne savons que vouer à l'exécration l'attitude de votre Empereur qui a poussé ses troupes à massacrer leurs frères ou à être massacrées par eux dans ce conflit sanglant et horrible.

Voilà enfin pourquoi, mon cher docteur Schaffer, nous nous sentons indignés, honteux et outragés de ce qu'une nation chrétienne puisse être coupable de cette guerre criminelle.

Vous n'aviez aucune justification pour agir ainsi ; armés et défendus comme vous l'étiez, le monde entier n'aurait pu franchir vos frontières. Si, d'une part, la culture germanique a encore à apprendre à ses voisins, d'autre part, les progrès intellectuels réalisés en Allemagne semblaient conduire le

1. A cette époque, M. Church croyait à une agression des civils à Louvain, ce sur un prétendu témoignage de Mgr Coenraerts, que celui-ci a démenti dans la suite.

peuple vers un plus grand bien être et vers un idéal altruiste et humanitaire. Votre grande nation envoyait ses vaisseaux sur tous les océans, vendait ses produits dans les régions les plus reculées du monde et jouissait de l'estime générale, parce qu'on la considérait comme un Etat civilisé. Mais maintenant, tous ces résultats se sont écroulés, toute cette estime a disparu.

Vous n'aurez pas assez d'un demi-siècle pour reconquérir la situation morale et matérielle que vous avez perdue.

Ah! quand pourrons-nous revoir l'Allemagne de vraie paix, de vrai progrès, de vraie culture, modeste et paisible, débarassée à jamais de ses hommes de guerre, de ses hordes armées.

..... Mais l'Allemagne, qu'elle soit victorieuse ou vaincue dans cette guerre, est tombée à jamais, et cette nation, jadis glorieuse, devra continuer sa course dans l'obscurité et le meurtre, jusqu'à ce que sa conscience lui fasse retirer ses armées sur son propre territoire, afin d'y attendre le pardon de l'Humanité pour son crime inexpiable.

L'appel aux nations civilisées des chefs intellectuels de l'Allemagne a provoqué, d'autre part, une réponse péremptoire de *M. Paul Seider, professeur à l'Université de Zurich*. Nous en reproduisons quelques passages :

... Une remarque préliminaire s'impose. Depuis le début de la guerre, l'Allemagne est soumise à une censure des plus sévères ; les précautions ont été prises pour qu'aucune nouvelle non contrôlée et aucune parole indépendante venues du dehors ne puissent y pénétrer.

... A la flamme de l'enthousiasme belliqueux, toute la masse de la nation s'est fondue en un seul lingot parfaitement homogène ; l'opinion publique a une cohésion imposante et formidable. Depuis le dernier des portefaix jusqu'au premier des princes de la science, les Allemands font bloc et admettent sans discussion aucune la « Vérité allemande officielle et contrôlée ».

... C'est peut-être une nécessité de lutte, mais n'est-il pas inquiétant de voir qu'il n'y ait pas, dans un si grand peuple, qui se dit le peuple des penseurs, une intelligence, non, pas

même une seule, assez forte pour conserver son autonomie et sa libre critique ?

... Tous les professeurs d'université pratiquent dans leurs études habituelles et inculquent à leurs élèves les plus strictes méthodes critiques. Qu'en font-ils aujourd'hui ? Sans cesse ils nous répètent : « Il n'est pas vrai que... », « il est prouvé que... ». Mais où sont donc les preuves ? Il ne suffit pas de les affirmer, il faut les fournir. Si vous les avez, de grâce donnez-les-nous ; nous n'attendons que cela pour nous ranger à votre avis. La moindre preuve ferait bien mieux notre affaire que la signature d'un immortel. *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

... Où est la preuve que les malheureux Belges soient responsables de ce que l'armée d'une nation qui n'avait aucun grief à leur reprocher ait dévasté leur pays ? Tant de sang répandu, tant de villes, tant de villages incendiés, c'est donc uniquement la faute des victimes ? Et nous serions obligés de le croire d'emblée, sur les seuls rapports fort incomplets publiés par l'Etat-Major allemand ? Est-ce ainsi que peut juger un juge impartial ? Nous avons sous les yeux d'autres rapports encore... plus un qui est signé par les membres les plus estimés de la Cour de cassation belge : le moins que nous puissions faire est de conserver au plus profond de notre cœur notre douleur poignante et de réserver notre jugement définitif jusqu'au moment où le gouvernement allemand, désireux, sans doute, de faire la lumière, permettra à une Commission neutre d'aller faire sur les lieux une enquête dont l'impartialité ne puisse être récusée par personne.

Il y a bien d'autres preuves encore, que nous voudrions avoir, nous qui avons aimé l'Allemagne intellectuelle ; nous qui, sur les bancs des universités, avons été nourris du suc de sa pensée. Nous voudrions avoir la preuve que, vraiment, comme on le dit, elle conserve l'héritage d'un Goethe, d'un Beethoven et d'un Kant, et qu'elle n'est pas gagnée tout entière au culte de la force, que ses écrivains ne se sont pas lassés de prêcher depuis quarante ans. Au pays de Savigny, de Jehring, et de Windscheid, nous voudrions voir un homme, un seul, se lever aujourd'hui pour dire : « Le droit est au-dessus de la force » et « un traité est autre chose qu'un chiffon de papier » et « un petit peuple innocent ne devrait pas être foulé aux pieds parce qu'il est avantageux pour l'armée allemande de passer sur son corps ».

Nous voudrions cela ; sans doute est-ce possible ? Il faut attendre. Attendons que la vieille Allemagne à l'âme pensive se réveille de son rêve guerrier ; attendons que la noble Walkyrie ouvre ses yeux bleus tout grands et qu'elle voie tout ce qui, maintenant, lui est caché pour son malheur et pour le malheur du monde. Son réveil sera terrible, peut-être ; jusque-là, il est inutile que les intellectuels allemands poursuivent leur propagande auprès des nations civilisées auxquelles le fléau de la guerre a été épargné.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas être convaincus le moins du monde par leurs déclarations, parce que le terrain des faits sur lequel nous tablons est différent ; ils n'entendent qu'une cloche ; nous l'entendons aussi, cette grosse cloche allemande, qui sonne à toute volée, mais nous entendons aussi les cloches française, anglaise et belge, et tant d'autres ; tout un carillon dont nous sommes assourdis. Que pouvons-nous faire ? Garder notre ardente compassion pour les victimes innocentes, et attendre l'heure où l'histoire prononcera son verdict et dira qui doit porter, devant les siècles futurs, l'écrasante responsabilité d'un des plus terribles fléaux qui se soient jamais abattus sur l'humanité.

Pauvres Belges, comme on les admire ! Ils auront été les tragiques et les plus pures victimes du retour de la barbarie auquel nous assistons. Malines détruite après Louvain, Dinant, Termonde, Anvers. Et leur crime ? Celui que nous, Suisses, aurions commis si l'Etat-Major allemand avait estimé avantageux d'attaquer les Français par leur droite plutôt que par leur gauche.

Ne vous trouvez pas sur le chemin des puissants de ce monde !

ESPÉRANCE

Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous ?
DUCIS.

Le vœu que la question de loyauté et d'honneur soit déferée à une Commission internationale, nous l'avons émis au début de ce travail, et l'on vient de le retrouver à la fin, exprimé par un neutre, par un représentant de l'Opinion universelle. Le cardinal Mercier, dans une lettre mémorable, protestait de même. A M. von Bissing de répondre enfin. Comme les 93 savants qui, du fond d'une Allemagne censurée et stylée, juraient de tout sans rien savoir, le général, de sa garnison de Munster, lançait des affirmations véhémentes. Venu en Belgique, il les renouvelle aveuglément, mais il annonce des preuves et les cherche dans une enquête. Et après l'enquête, il se tait.

Mais parlez donc ! Que craignez-vous, général baron, derrière une haie de deux millions de baïonnettes ? Vous voici pressé entre les protestations catégoriques parties de Munster même et celles qui jaillissent du sol que vous piétinez. La Vérité vous talonne et chuchote à votre oreille. Car nous le savons avec certitude : vos inquisiteurs mili-

taires furent décontenancés et découragés ; et votre juge civil, vaincu par l'évidence, gémissait...

Où est le rapport ? Où sont les fameuses preuves ? Si, malgré tout, vous voulez douter encore, appelez-en à la vraie Enquête. Et si, comme je le pense, vous ne doutez plus, avouez, la main sur le cœur : « On m'a indignement trompé, avec tant d'autres. » Et le monde dira : Voici enfin un honnête homme.

Sous les persécutions néroniennes, ne vit-on pas des proconsuls reconnaître soudain l'erreur et préférer la mort même à l'infamie ?

Aussi bien, l'Allemagne ne pourra rien contre l'honneur de la Belgique ; ce n'est pas cet honneur qui périra.

L'iniquité sera confondue. « Certainement des « temps meilleurs viendront, écrivait la reine Louise « de Prusse à son père, ce qui n'est pas fondé sur « la justice passera. » C'est à propos de Napoléon que la bisaïeule de Guillaume II augurait ainsi. Cent ans après, celui-ci n'a de Napoléon que l'orgueil et la soif de domination. Et Napoléon tomba du moins dans la gloire.

Quant à la Belgique, son malheur n'aura fait que l'anoblir. L'histoire dira que si, un jour, en pleine civilisation, la doctrine païenne de la force a ressuscité inopinément la barbarie, ce fut sur un peuple innocent et loyal que la Bête se rua d'abord, l'écrasant parce qu'il refusait de coopérer à une trahison et cherchant ensuite à le déshonorer.

Les Belges ont confiance. Dieu aidant, la cause du droit triomphera. Le temps, qui tout efface,

pansera les plaies de notre chère patrie. Ruinée, épuisée matériellement, elle tient en réserve une richesse intangible de courage, d'initiative et de générosité.

Cette espérance, ceux qui sont au front, face à l'ennemi, l'entretiennent vaillamment. Ceux qui sont restés au pays, frémissant sous le joug, la gardent inébranlable, et ceux qui s'en vont courent au devant d'elle...

Il y a deux mois, l'auteur de ces notes, averti d'un danger immédiat, guettait l'instant propice pour passer la frontière. Je revis alors ces murs sinistres qui furent Berneau et, à côté de la route, le gibet improvisé où se balancèrent les corps des Belges. C'est comme le poteau de départ de la marche germanique. Quelqu'un me disait : « Quand elle s'arrêtera, il faudrait la ramener ici et y laisser une leçon telle que jamais plus on ne pourrait l'oublier, à raison de la qualité des personnages... — Humainement, répondis-je, ce serait justice, mais tâchons de ne leur ressembler par aucun côté. »

Nous nous éloignâmes. Le soir tombait ; de sombres nuages s'abaissaient au loin sur les ruines désertes. Les projecteurs lumineux de l'ennemi commençaient à fouiller les ombres sur la frontière. Un coup de feu retentit. L'on s'en fut dormir, péniblement, hanté par des idées noires. Or, dans la nuit, une fée, sans bruit, descendit, enveloppant toute cette pauvre terre d'un manteau d'hermine. Le matin parut dans une blancheur immaculée. Campagnes, vergers, jardins se montraient ouatés, festonnés, fleuris de blanc, et le soleil faisait tout

scintiller. Et voici que, sur la blancheur de la grand'route, je vis passer à la course, avec de frais éclats de rire, une troupe de jeunes filles et de tout jeunes gens. Et de se voir ainsi, les pieds projetant la neige et la tête poudrée par les flocons que les arbres, sous l'action du soleil et de la brise, leur envoyaient comme des poignées de confetti, ils riaient à toutes dents, les joues cramoisies et l'œil brillant de plaisir.

Ce ne fut que la vision d'un instant. Et je me dis : Voilà l'avenir ; voilà demain !

Ainsi sommes-nous faits. L'espoir renaît à tout propos. Mais tant de puissants motifs nous disent : Confiance !

Quoi qu'il arrive, pas un Belge ne regrettera le geste du 2 août 1914. Dût le malheur s'appesantir encore, nous prêterions l'oreille à la voix de nos martyrs et à cette autre voix d'Outre-Tombe, qui a dit : « Il n'est pas inutile au monde qu'un homme s'immole à sa conscience ; il est bon que quelqu'un consente à se perdre pour demeurer ferme à des principes dont il a la conviction, et qui tiennent à ce qu'il y a de plus noble dans notre nature ; ces dupes sont les contradicteurs nécessaires du fait brutal, les victimes chargées de prononcer le *veto* de l'opprimé contre le triomphe de la force... Je préfère au parjure la fidélité à mes serments. Je tâche de me retirer du monde avec ma propre estime. »

Sur le sol libre de l'Angleterre, en entrant dans cette chambre où nous allions écrire ce que nous avions vu, appris, vérifié sur place, nous trouvâ-

mes encadré, à la cheminée, ce suggestif dessin du *Punch* représentant, sur un fond de ruines fumeuses, le Kaiser, froidement interrogateur, et le roi Albert, redressé dans un geste de fierté ; la légende dit :

The Kaiser : « So, you see, you've lost everything. »

The King of the Belgians : « Not my soul. »

L'empereur : « Ainsi, vous voyez, vous avez tout perdu. »

Le roi des Belges : « Pas mon âme ! »

C'est la pensée du souverain et c'est aussi celle de la nation. En aucun temps, la Belgique n'a bien supporté le joug, même léger. Elle est prête à tout souffrir plutôt que d'accepter la domination la plus odieuse qui puisse être imposée à un peuple libre et loyal. Mais elle a foi en l'avenir, et c'est pleine de confiance dans la Justice suprême qu'avec ses grands alliés elle lutte pour la délivrance.

Redhill, mai 1915.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

UN DÉFI AU GÉNÉRAL VON BISSING

Préliminaires.

	Pages.
Le pays de Liège	9
La population.....	10
L'invasion.....	11
Division du livre.....	12
Devant les forts. — Deux périodes.....	13
La Journée du 4 août.....	15

PREMIÈRE PARTIE

Les crimes de l'invasion.

CHAPITRE PREMIER. — Au sud de la Vesdre.....	18
I. — A LA FRONTIÈRE.....	18
Francorchamp. — Hockay. — Sart-lez-Spa...	19
II. — VERS LES FORTS DU SUD.....	24
Le drame du pont de Chanxhe.....	24
A Poulseur.....	36
La tragédie de Lincé.....	37
Quarante-cinq victimes. — Leur innocence. —	
Le coup de Lillé.....	45
Louveigné. — Quinze jours sous la Terreur.....	47

	Pages
CHAPITRE II. — Devant Fléron	53
Battice. — Un village anéanti.....	54
La destruction de Herve.....	64
La Bouxhe. — Scène d'extermination.....	84
Un arrêt à Soiron.....	91
Les signaux du clocher d'Olne.....	92
Le massacre de Saint-Hadelin.....	96
En passant par Forêt.....	106
Magnée. — Tuerie sous la mitraille.....	108
Romsée. — Entre les deux forts.....	116
Combat et massacre à Retinne.....	122
A Micheroux.....	128
Le carnage de Soumagne.....	131
Sur les ponts et à la Chartreuse. — Le nécro- loge. — Atrocités.....	133
Fléron. — Incendie et tuerie comminatoires...	146
Heusay.....	150
CHAPITRE III. — Autour de Barchon	154
Les suppliciés de Warsage.....	155
La destruction de Berneau.....	165
Julémont à feu et à sang.....	170
La présomption.....	170
Çà et là.....	171
A Saint-André. — A Saive. — A Tignée. — A Cerexhe. — A Evignée.....	172
Le flagrant délit de Bombaye.....	173
Queue-du-Bois. — Le canon à bout portant.....	175
A Bellaire.....	176
Les horreurs de Barchon.....	177
Les atrocités de Blégny.....	182
A Wandre.....	194
6 août : le combat de Rabozée. — Les Sans- cœur. — Les fusillés du Pré-Clusin. — Le massacre du Bois-la-Dame. — Tuerie rue du Pont. — L'incendie. — Li pourçai.....	194
Visé. — Un nouveau Pompéi.....	205
Les six cents déportés.....	211

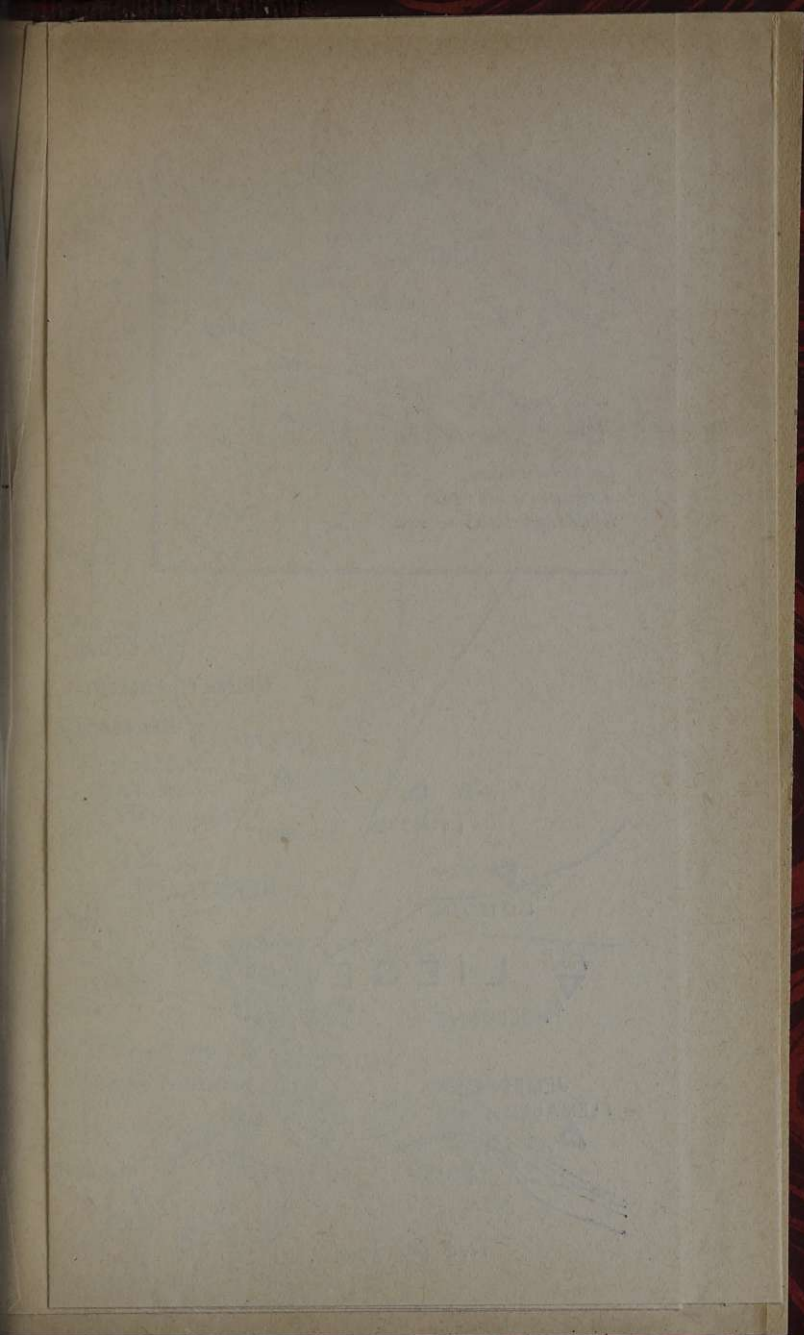
	Pages.
CHAPITRE IV. — Autour de Pontisse	215
Entre Herstal et le Fort.....	215
Vivegnis.....	217
La kultur à Oupeye.....	218
A Hermalle-sous-Argenteau.....	221
Haccourt-Hallembaye. — Délire de Germanisme.....	222
L'épisode d'Hermée.....	225
Heure-le-Romain. — Chasse à l'homme.....	234
 CHAPITRE V. — Les Allemands à Liège	 240
Le drame de la place de l'Université.....	242
Quai des Pêcheurs, rue de Pitteurs.....	250
Triste matin.....	253
Le palais.....	255
Un épisode de la nuit sinistre.....	256
Pourquoi?.....	262
Fusillade à Cornillon.....	263
Trainée de poudre.....	265
Dans le danger.....	268
Au cours des perquisitions.....	270
Leur Croix-Rouge.....	271
Comment ils ont traité l'Université de Liège.....	272
Moins d'un pour cent.....	275
L'occupation.....	276

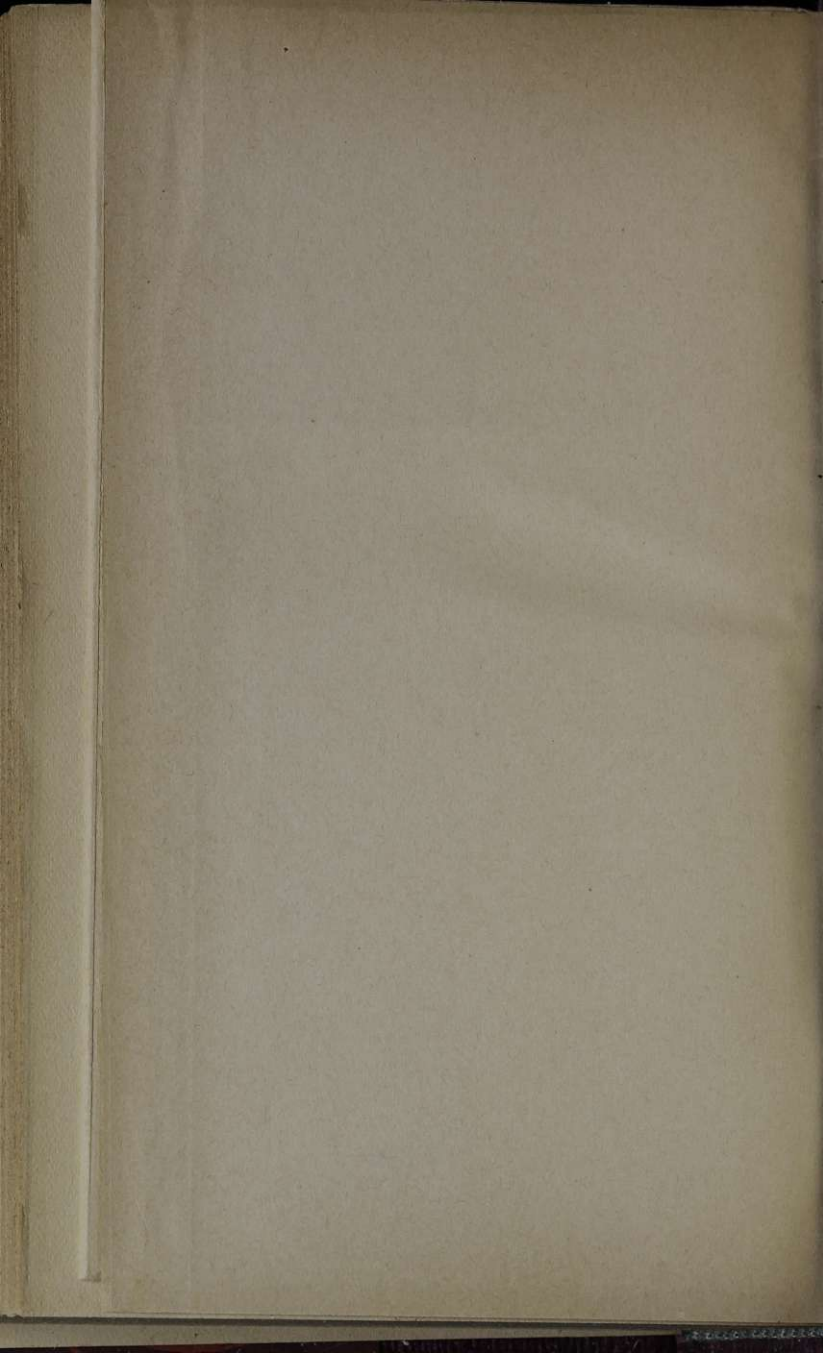
SECONDE PARTIE

Critique et documents.

CHAPITRE PREMIER. — La Vraisemblance	281
L'accusé.....	282
L'accusateur.....	290
Le borussianisme.....	296
L'objectif de l'Allemagne.....	298
Le droit de la guerre.....	299
La philosophie de la force.....	304

	Pages.
Documents.....	306
Les théoriciens allemands de la guerre. — Les formulaire.....	306
CHAPITRE II. — Calomnies systématiques	316
Ils n'oseront jamais.....	320
La prise de Liège. — Le couvent des Jésuites. — La presse officieuse. — Un aumônier. — A Berlin.....	320
VOX POPULI.....	331
ESPÉRANCE.....	338

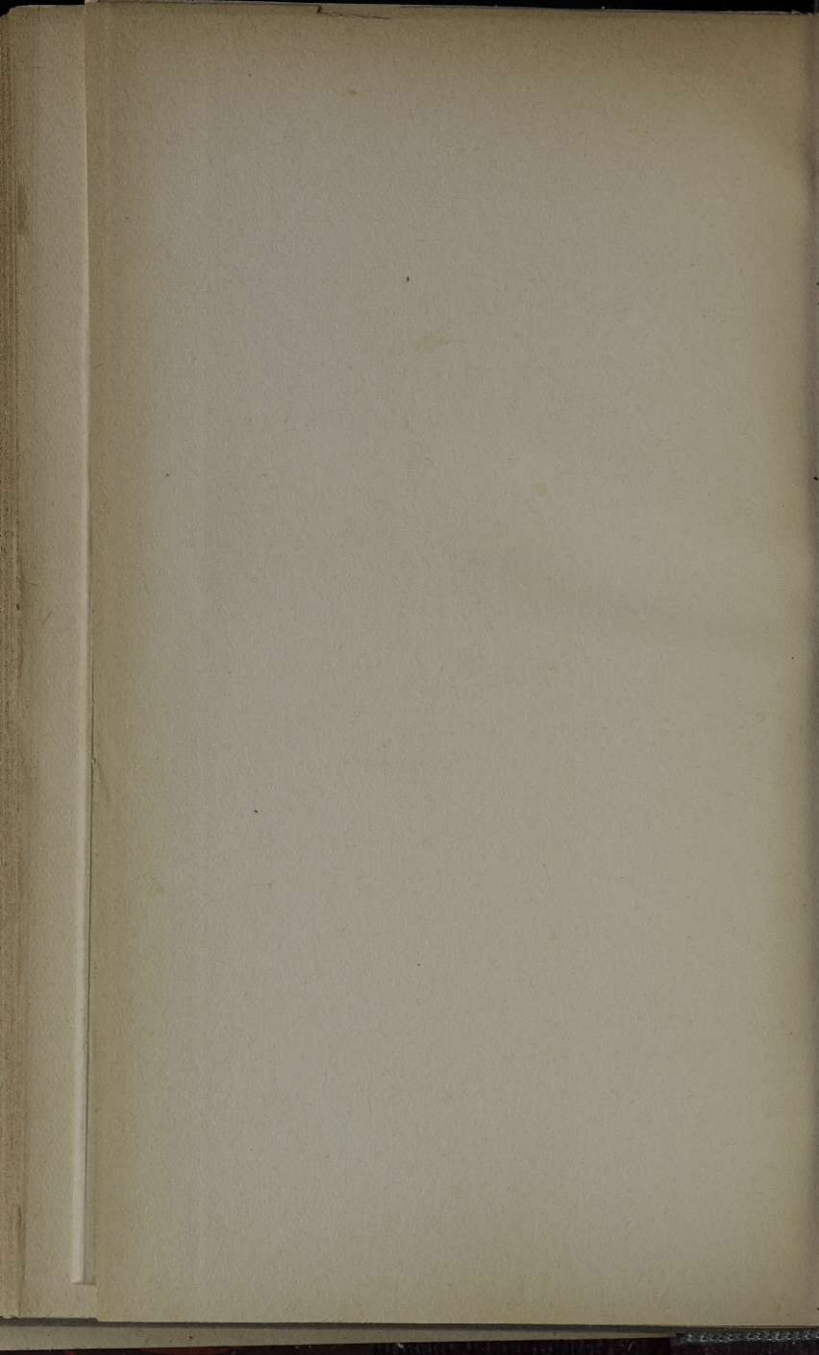


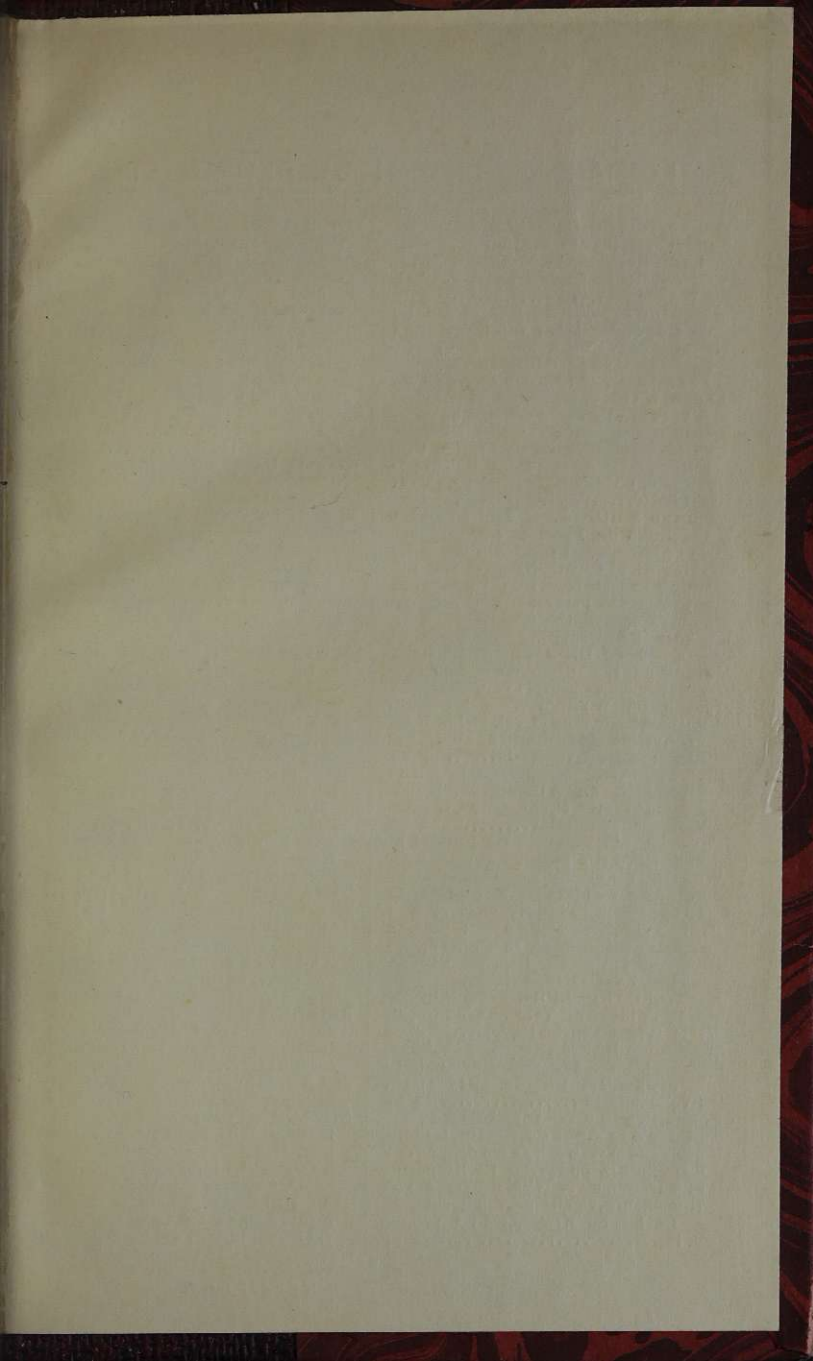


POITIERS

IMPRIMERIE G. ROY

7, rue Victor-Hugo, 7





LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN ET C^e

- PIERRE NOTHOMB. — **La Belgique martyre.** Brochure in-16..... » 50
 — **Les Barbares en Belgique.** Préface de H. Carton de Wiart. 12^e édit. 1 vol. in-16..... 3 50
 — **Histoire belge du Grand Duché de Luxembourg.** 1 vol. in-8^e. 1 »
 HENRI LAVEDAN de l'Académie française. **Les Grandes Heures 1914-1915.** 1 volume in-16.... 3 50
 ANDRÉ HALLAYS. — *En flânant.* — **A travers l'Alsace.** — Mulhouse. — Colmar. — Sainte Odile et Obernai. — Saverne. — Wissembourg. — Ferrette. — Le château de Reichshoffen, etc. 1 vol. in-8^e écu orné de gravures..... 5 »
 EDOUARD SCHURÉ. — **Les grandes légendes de France.** Les légendes de l'Alsace, etc. 1 volume in-16. 3 50
 MARIUS-ARY LEBLOND. — **La Pologne vivante.** Une renaissance active sous l'horreur des persécutions, 3^e édition. 1 volume in-16. 3 50
 HAROLD FREDERIC. — *L'Education d'un prince : Un Jeune Empereur.* Guillaume II d'Allemagne, trad. de l'anglais par J. de Clesles. 1 v. in-16. 3 50
 TEODOR DE WYZEWA. — **La nouvelle Allemagne.** 1 vol. in-16. 3 50
 — **L'Art et les mœurs chez les Allemands.** 1 vol. in-16..... 3 50
 EL. ALTIAR. — **Journal d'une Française en Allemagne,** juillet-octobre 1914. Préface de Charles Vellay. 1 vol. in-16..... 3 50
 FRANCK CHAUVEAU. — **La Paix et la Frontière du Rhin.** 1 broch. » 50
 WILLIAM VOGT. — **La Suisse allemande au début de la guerre de 1914.** 1 volume in-16..... 2 »
 PAUL BALMER. — **Les Allemands chez eux pendant la guerre.** De Cologne à Vienne. Impressions d'un neutre. 1 vol. in 16..... 2 50
 MAURICE GANDOLPHE. — **La Marche à la Victoire.** Tableaux du front, 1914-1915. 1 vol. in-16..... 3 50
 FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. — **L'Allemagne contre l'Europe.** La Guerre 1914-1915. 1 volume in-16..... 3 50
Souvenirs d'une Institutrice anglaise à la Cour de Berlin, traduits par T. de Wysewa. Le « jeu de guerre » du comte Zeppelin. — Le Kronprinz et sa femme. — Les généraux von Hindenburg, von Kluck, von Bernhardt. — La famille Krupp, etc., 1 volume in-16..... 3 50
 GUY BALIGNAC. — **Quatre ans à la Cour de Saxe.** 1 vol. in-16... 3 50
 FERNAND LAUDET. — **Paris pendant la Guerre.** 1 volume in-16... 3 50
 GÉNÉRAL F. CANONGE. — **Histoire de l'invasion allemande en 1870-1871.** 1 volume in-16..... 3 50
 FERNAND-HUBERT GRIMAUTY. — **Six Mois de guerre en Belgique par un soldat belge.** Août 1914-Février 1915. 1 volume in-16..... 3 50
 GUSTAVE SOMVILLE. — **Vers Liège.** **Le Chemin du crime.** Août 1914. 1 volume in-16..... 3 50
 CHARLES BAILLOD. — **Pourquoi l'Allemagne devait faire la guerre.** 1 volume in-16..... 2 »
 RENÉ PINON. — **France et Allemagne (1870-1913).** Les Necessités permanentes, 4^e édition. 1 vol. in-16 avec une carte hors texte..... 3 50
 — **L'empire de la Méditerranée.** — L'entente franco-italienne (couronné par l'Académie française). 1 volume in-8^e écu avec cartes..... 5 »
 — **L'Europe et l'Empire ottoman.** — La mer Noire et la question des détroits. — La rivalité des grandes puissances. — Le conflit autro-serbe, etc. 1 volume in-8^e avec cartes. 5 »
 — **L'Europe et la Jeune-Turquie.** — La rivalité de l'Allemagne et de l'Angleterre. — La question albanaise. — La Roumanie dans la politique balkanique, etc. 1 volume in-8^e écu avec 2 cartes..... 5 »
 LOUIS BERTRAND. — **Le Mirage oriental.** — L'Orient qui bouge : la Plèbe, la Misère, le Travail, etc. 3^e édition. 1 volume in-16..... 3 50
 F. GOMEZ-CARRILLO. — **La Grèce éternelle,** préface de Jean Moréas. 1 volume in-16..... 3 50
 PAUL IMBERT. — **La Rénovation de l'Empire ottoman.** 1 volume in-16, avec deux cartes hors texte... 3 50
 RENÉ PUAUX. — **Correspondant de guerre du Temps.** **De Sofia à Tchataldja.** 1 volume in-16 avec trois cartes..... 3 50
 — **La Malheureuse Épire.** 1 volume in-16 avec gravures..... 3 50
 NOELLE ROGER. — **La Route de l'Orient.** Bosnie, Herzégovine. — Scutari d'Albani. — Types de Roumanie. — La Dobroïdja. — Constantinople. 1 volume avec gravures. 3 50
 JEAN PELISSIER. — **Dix Mois de guerre dans les Balkans.** (Octobre 1912-Août 1913). 1 vol. in-8^e écu. 5 »

